

QUEEN MARY COLLEGE
(University of London)
LIBRARY

PC 2101

CLASSIFICATION

AUTHOR

FREI, H.

TITLE

La grammaire des fautes

LOCATION & STOCK No.

MAIN LIB. 46619

QMC

648914 3



a30213 006489143b

DATE DUE FOR RETURN

24 JUN 1989

12 JUN 92

18 OCT 89

03 OCT 94

10 JAN 90

29 JAN 90

12 FEB 90

15 JAN 1999
WITHDRAWN
FROM STOCK
QMUL LIBRARY
8 FEB 1999

21 FEB 90

15 FEB 1999

07 MAR 90

23 APR 90

08 MAY 90

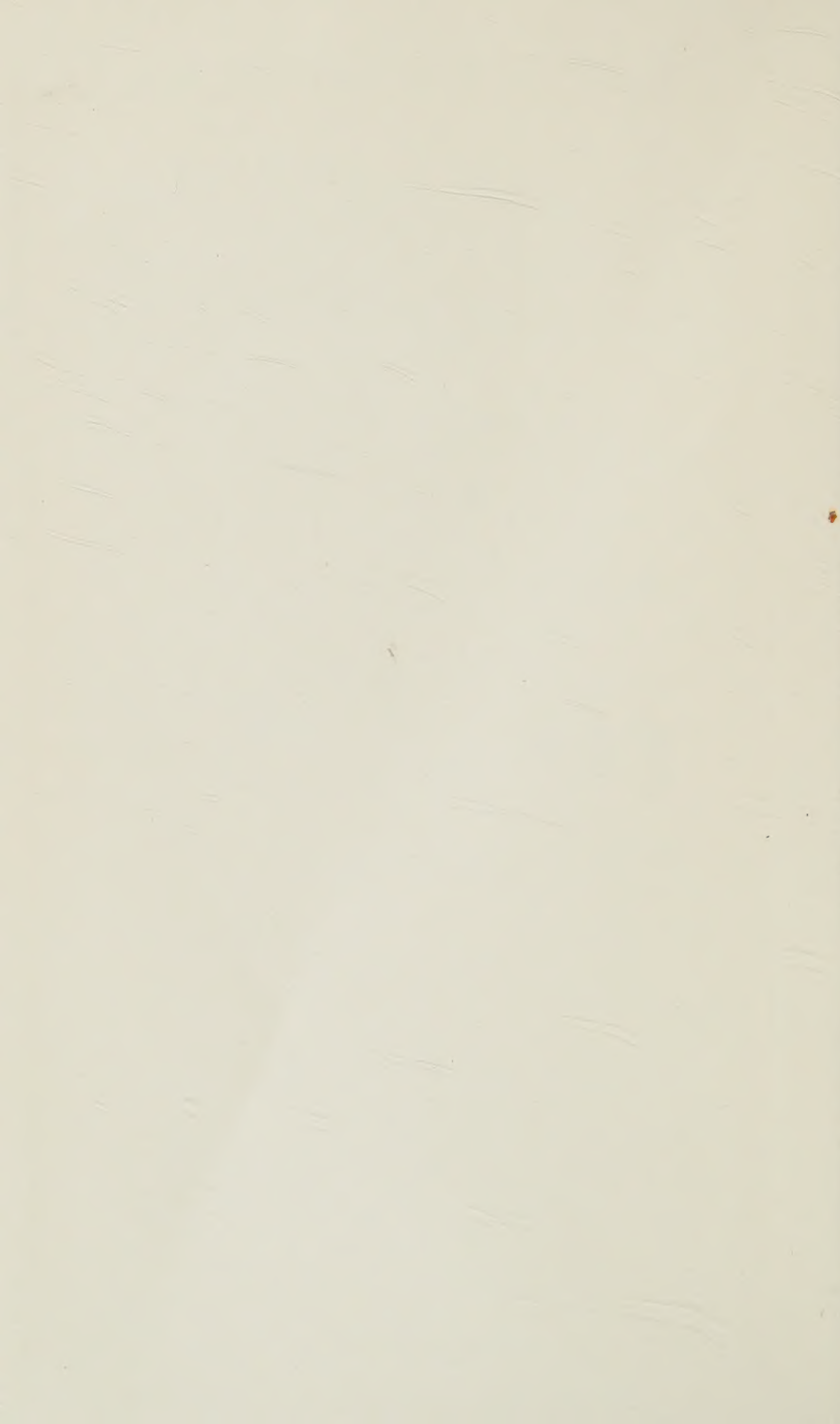
24 FEB 1999
23 JUN 1999

08 OCT 90


27 APR 82

27 APR 92

12 MAY 92



LA GRAMMAIRE
DES FAUTES



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

HENRI FREI

LA GRAMMAIRE DES FAUTES

PARIS

Librairie Paul GEUTHNER

13, rue Jacob, 13

GENÈVE

Librairie KUNDIG

1, Place du Lac, 1

1929

LEIPZIG

Otto HARRASSOWITZ

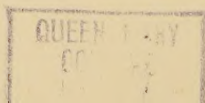
C. 1, Querstrasse, 14

46619
PC 2101

C

COPYRIGHT BY HENRI FREI, 1929.

**Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.**

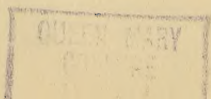


A MON MAITRE M.
CHARLES BALLY
PROFESSEUR A L'UNI-
VERSITÉ DE GENÈVE
HOMMAGE DE RESPEC-
TUEUSE GRATITUDE

A NEW METHOD IN
CHARACTER ANALYSIS
THEORY OF THE
MIND OF THE
FUTURE

46619
PC 2101

C



A MON LECTEUR

Cher lecteur,

Le titre de ce livre doit vous surprendre. « Comment ? Prétendre faire de la grammaire avec ce qui en est la négation ! » C'est que la plupart des gens, considérant communément les fautes soit comme des faits sans intérêt, dus à la négligence ou au hasard, soit comme des symptômes critiques annonçant le déclin de la langue, croient pouvoir juger des incorrections de langage sans être initiés à la linguistique.

Comme l'a dit si bien votre maître « Lancelot » : « La grammaire, qui n'a rien à voir avec la raison pure, ressemble en deux points à la géométrie qui n'est que raison. Des gens fort sains d'esprit et à qui le bon sens a été partagé, qui ont fait leurs études, voire leurs humanités, demeurent entièrement fermés à la grammaire, de même que certaines intelligences supérieures aux mathématiques ; et d'autre part les premiers venus se flattent de s'entendre à l'une ainsi qu'aux autres... » (Figaro, 19. II. 27).

L'attitude des puristes est IMPÉRATIVE : ce qui les intéresse n'est pas ce qui est mais ce qui doit être ; et EMPIRIQUE : des jugements de valeur portés sur de petits faits particuliers enfilés bout à bout, sans principe d'ensemble qui les relie. Après avoir entendu tant de fois leurs doléances sur ce qu'ils appellent la crise du français, vous vous familiariserez cette fois-ci avec le point de vue du linguiste. Adoptant l'état d'esprit de l'observateur qui se refuse à corriger ce qui est, je me suis penché sur la vie des signes avec le seul souci de l'objectivité, pour rechercher en quoi les fautes sont conditionnées par le fonctionnement du langage et comment elles le reflètent ; car il est bien improbable, ami lecteur, que vous fassiez des fautes pour le simple plaisir d'être incorrect.

Bien entendu, si je me suis appliqué à recueillir, sans les condamner, les façons de parler les plus spontanées et par suite les plus barbares, ce n'est pas davantage pour vous les présenter comme des modèles à imiter : le linguiste qui observe un état de langue se met sur un autre plan que le puriste qui prétend, à tort ou à raison, agir sur les faits.

Ces matériaux m'ont obligé à regarder sous un jour nouveau des problèmes rebattus, et aussi à en soulever quelques autres. Considérant les écarts de langue à langue comme des différences plutôt de dosage que de nature, j'ai été amené, contrairement aux tentatives entreprises jusqu'à présent pour dégager les caractères *DISTINCTIFS* de telle ou telle langue, à vous proposer une méthode applicable à l'étude de n'importe quelle langue. La linguistique générale n'est pas une science théorique, sorte de « philosophie » qui se superposerait à l'étude des langues particulières, mais tout problème de détail que pose une langue donnée demande à être abordé sous l'angle général.

Bien que le langage constitue l'institution sociale par excellence, son étude scientifique n'est guère sortie jusqu'à ce jour du cercle étroit des professionnels. J'aimerais contribuer, par ma façon de regarder et de formuler les problèmes, à vous rendre moins rébarbatives des matières dont la tradition a su faire une des plus tristes disciplines. Et comme je serais heureux si mon livre, pauvre lecteur lassé des rabâchages de la grammaire traditionnelle, réussissait à vous communiquer un peu de cet intérêt et de cette sympathie que réclame l'étude intelligente des choses du langage !

* * *

Cher lecteur ! Ne vous effrayez pas si dans ce livre, qui est le résultat d'études conduites par grandes masses de fiches, j'ai réservé une part aussi large aux exemples (les listes en petits caractères intercalées dans le texte remplacent les notes au bas des pages). La linguistique d'aujourd'hui tend à substituer à la science du renfermé la vue directe de la vie, et une simple liste de faits sélectionnés prouve souvent mieux que de longs développements théoriques. Au reste, ouvrez l'œil et l'oreille

au langage qui s'écrit et se parle quotidiennement autour de vous : il forme le bain de vie de ce livre.

La terminologie linguistique, dans tous les pays, est en pleine anarchie. Pour éviter les malentendus, j'ai incorporé à l'Index de cet ouvrage la définition des principaux termes techniques : vous vous y reporterez, à toute difficulté rencontrée en cours de route.

L'Index remplace en outre les renvois d'un passage du livre à l'autre. Quand un même fait ou une même théorie sont considérés à diverses reprises à des points de vue différents, il n'est pas établi de renvois, mais l'Index vous permettra de consulter les passages respectifs ; de la sorte, les faits et les théories, en se recoupant, vous donneront une idée plus souple des phénomènes.

Pour rendre l'exposé plus clair et en même temps plus commode, je n'ai pas craint de recourir à un certain nombre de symboles, en m'inspirant des sciences exactes, « sur le modèle desquelles l'avenir saura construire un langage pour l'intellect » (Paul Valéry) :

Passage statique (= Changement) :

passé à >
 à partir de <

Passage historique (= Evolution) :

est devenu →
 tire son origine de ←

Actions analogiques

×

Equivoques (homophonie, bisémie)

> <

Différenciation, variabilité, contrarité

/

Invariabilité, interchangeabilité

=

Conversion, inversion, substitution

(à la place de, au lieu de, pour...), figures Z

Signe d'interlocution, marquant le passage

 du discours d'un interlocuteur à l'autre ::

Eléments accentués

en PETITES CAPITALES

Eléments hypothétiques

précédés de l'astérisque *

Significations

entre « guillemets »

Quand il y a lieu, les catégories morphologiques sont distinguées par des majuscules, les catégories sémantiques par des guillemets (ex. le Présent n'exprime pas toujours le « présent »).

Il me reste à vous dire, cher lecteur, que si je crois être le premier à avoir élaboré une méthode linguistique qui consiste à ranger les faits non plus d'après l'ordre des SIGNES (grammaire traditionnelle) ni d'après l'ordre des SIGNIFICATIONS (Bally, Brunot), mais d'après celui des BESOINS fondamentaux qu'une langue quelconque est appelée à satisfaire, je serais le dernier cependant à vouloir ignorer les nombreux encouragements reçus d'autrui.

Ma gratitude s'adresse à tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont été utiles. Elle va en premier lieu à M. Charles BALLY, qui, après avoir approuvé le choix de mon sujet en 1922, m'a soutenu de sa critique jusqu'à la présente rédaction.

Sur la suggestion de feu M. Edouard NAVILLE, et grâce à l'intermédiaire de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, j'ai pu consulter une partie des lettres adressées à l'AGENCE DES PRISONNIERS DE GUERRE (Comité International de la Croix-Rouge, Genève 1914 sv.) et réunir ainsi une précieuse collection de faits.

Je remercie aussi puristes, littérateurs et amateurs pour les abondants matériaux fournis par leurs écrits, dont la lecture est souvent plus profitable que celle des théoriciens; ils opèrent au moins sur des faits. Me pardonneront-ils d'avoir interprété ces faits dans un autre esprit ?

En terminant je vous invite, ami lecteur, à me communiquer les observations que la lecture de mon livre vous aura suggérées : vos contributions seront reçues et utilisées avec reconnaissance.

Bellegarde (Ain), le 2 décembre 1928.

RÉFÉRENCES

- | | |
|--------------|---|
| APG | Lettres adressées à l'Agence des Prisonniers de Guerre, Comité International de la Croix-Rouge, Genève 1914 sv. |
| Bally LV | Ch. BALLY, <i>Le Langage et la Vie</i> ² , Paris, Payot 1926. |
| B | H. BAUCHE, <i>Le Langage populaire</i> , Paris, Payot 1928 ² (nos citations, sauf indication de page, se rapportent au dictionnaire qui termine ce livre). |
| Brunot PL | F. BRUNOT, <i>La Pensée et la Langue</i> , Paris, Masson 1922. |
| D'Harvé PB | G. O. D'HARVÉ, <i>Parlons bien !</i> , Bruxelles, Office de publicité 1923 ² . |
| » PM | G. O. D'HARVÉ, <i>Parlons mieux !</i> , <i>ib.</i> 1922. |
| » Euph. | G. O. D'HARVÉ, <i>Euphémie</i> , <i>ib.</i> 1925. |
| fr. av. | français avancé. |
| fr. trad. | français traditionnel. |
| (G) | Genève. |
| Godet I sv. | Ph. GODET, <i>Brèves remarques sur la langue française d'aujourd'hui</i> , chroniques hebdomadaires de la <i>Gazette de Lausanne</i> , numérotées de 1 à CXXVIII (1918-1922). |
| Gourmont ELF | R. de GOURMONT, <i>Esthétique de la langue française</i> , Paris, Mercure de France 1899. |

- Gourmont PS R. de GOURMONT, *Le Problème du Style*,
ib. 1902.
- Joran Th. JORAN, *Le Péril de la Syntaxe*, 6^e éd.,
Paris, Savaète s. d. [5^e éd. = 1915].
- (jx) langage des journaux.
- Lalande A. LALANDE, *Vocabulaire technique et
critique de la Philosophie*², Paris,
Alcan 1928.
- Lancelot LANCELOT [= Abel Hermant], *Défense
de la Langue Française*, chroniques
hebdomadaires du *Figaro*, supplé-
ment littéraire, à partir du 22. 10. 27
(se continuent).
- Martinon I Ph. MARTINON, *Comment on prononce le
français*, Paris, Larousse 1913.
- » II Ph. MARTINON, *Comment on parle en
français*, *ib.* 1927.
- Nyrop I sv. Kr. NYROP, *Grammaire Historique de la
Langue Française*, 5 vol. parus,
Copenhague-Leipzig-Paris, Gylden-
dal-Harrassowitz-Picard 1899-1926.
- (P) Paris.
- Plud'hun W. PLUD'HUN [= L. Wuarin], *Parlons
français*, Genève, Atar s.d. [1^{re} éd.
= 1890].
- Prein A. PREIN, *Syntaktisches aus Französi-
schen Soldatenbriefen*, Giessen, Ro-
manisches Seminar 1921.
- Robert C. M. ROBERT, *Etudes d'Idiome et de
Syntaxe*, Groningue, Noordhoff 1917.
- Saussure CLG F. de SAUSSURE, *Cours de Linguistique
Générale*, Paris, Payot 1923².
- Stapfer P. STAPFER, *Récréations grammaticales et
littéraires*, Paris, Colin 1910.
- Thérive FLM A. THÉRIVE, *Le Français Langue Morte?*,
Paris, Nourrit 1923.

- Thérive NL A. THÉRIVE, *Consultations grammaticales et Querelles de langage*, chroniques publiées dans les *Nouvelles Littéraires* (se continuent).
- Van Der Molen W. VAN DER MOLEN, *Le Subjonctif, sa valeur psychologique et son emploi dans la langue parlée*, thèse d'Amsterdam 1923.
- Vincent Cl. VINCENT, *Le Péril de la Langue Française*, Paris, Gigord 1910.
- Vittoz E. VITTOZ, *Journalistes et Vocabulaire*, Paris, Payot 1921.
- Wissler G. WISSELER, *Das schweizerische Volksfranzösisch*, *Romanische Forschungen*, 27 (1910), 690 sv.
-

INTRODUCTION A LA LINGUISTIQUE FONCTIONNELLE

- O. FUNKE (sur Marty) : *Innere Sprachform*, 36 sv, 128 sv; *Satz u. Wort*, 83 sv; *Studien zur Geschichte der Sprachphilosophie*, 129 sv.
- E. GOBLOT, *Traité de Logique*, chap. XV-XVI : « Le raisonnement téléologique ».
- W. HAVERS, *Die Unterscheidung von Bedingungen u. Triebkräften beim Studium der menschlichen Rede*, Germ. Roman. Monatsschrift, 16 (1928), 13 sv.
- O. JESPERSEN, *Energetik der Sprache*, Scientia 1914; *Language*, 324 sv.

A) Linguistique fonctionnelle contre grammaire normative

I) LA FONCTION OPPOSÉE A LA NORME

La distinction du correct et de l'incorrect est une des premières difficultés auxquelles s'achoppe le grammairien qui étudie un état de langue. Qu'appelle-t-on un fait de langage « correct » et, lorsqu'on parle d'une « faute », que veut-on dire par là ?

En somme, ces termes recouvrent des notions assez vagues. Il suffit de penser aux discussions souvent acharnées auxquelles se livrent puristes et grammairiens au sujet de la correction ou de l'incorrection de tel et tel cas litigieux.

Un grand nombre d'auteurs définissent le correct par la conformité avec la norme sociale : « On entend par langage

correct le langage tel qu'il est exigé par la collectivité, et par fautes de langage les écarts à partir de cette norme — abstraction faite de toute valeur interne des mots ou des formes ». (Jespersen, *Mankind, Nation and Individual from a linguistic point of view*, 140). Cette conception du correct est la conception normative : est correct ce qui correspond à la norme établie par la collectivité; et la grammaire qui constate et codifie les règles du commun usage, est dite grammaire normative (sans que d'ailleurs ce terme suppose qu'elle soit impérative, comme si elle cherchait nécessairement et toujours à exercer une pression en vue de leur observance).

Mais est-ce là le seul point de vue possible ? Une autre conception, que nous appellerons la conception fonctionnelle, fait dépendre la correction ou l'incorrection des faits de langage de leur degré de conformité à une fonction donnée qu'ils ont à remplir. Tandis que le point de vue normatif caractérise surtout l'école française (Durkheim) et l'école genevoise (De Saussure), le point de vue fonctionnel est mieux représenté par les Scandinaves : « le plus correct est ce qui, émis le plus aisément, est compris le plus aisément » (Tegnér : Jespersen, *livre cité*). M. Noreen a proposé une formule analogue : « ce qui, pouvant être compris le plus exactement et le plus rapidement par l'entendeur, peut être émis le plus aisément par le parleur » (*ib.*).

Il va sans dire — nous y reviendrons plus loin — que la compréhension aisée n'est qu'une des fonctions, multiples et souvent contradictoires, que le langage ait à remplir.

Selon qu'on se place au point de vue normatif ou au point de vue fonctionnel, on tablera donc aussi sur une définition différente de l'incorrect : 1. est incorrect ce qui transgresse la norme collective; 2. est incorrect ce qui n'est pas adéquat à une fonction donnée (par exemple : clarté, économie, expressivité, etc.). Dans le premier cas, on parlera de fautes; dans le second, de déficits.

La différence radicale qui sépare les deux points de vue est bien mise en lumière par un double paradoxe :

1) Un fait de langage a beau être correct, il peut ne pas être adapté à sa fonction. C'est notamment le cas des nom-

breuses équivoques qui surgissent à tout propos dans la langue parlée. Une petite phrase comme « c'est lui *quila* fait venir » est susceptible de plusieurs interprétations entièrement différentes, entre lesquelles il serait bien difficile de choisir sans être renseigné par la situation : 1. c'est lui *qui l'a* fait venir (= qui a fait venir *lui*) ; 2. qui a fait venir *elle* ; 3. c'est lui *qu'il a* fait venir ; 4. c'est lui *qui la* fait venir. — Cet exemple montre que la formule *quila*, malgré sa parfaite correction, constitue un déficit pour la langue.

2) Inversement, un très grand nombre d'incorrections, peut-être la majorité, servent justement à prévenir ou à réparer de tels déficits. Les écrivains le savent bien : « Ma première règle, à moi qui ne me soucie nullement de ce qu'on pensera de mon style, est de me faire entendre. Toutes les fois qu'à l'aide de dix solécismes je pourrai m'exprimer plus fortement ou plus clairement, je ne balancerai jamais » (Jean-Jacques Rousseau, *Lettre sur une nouvelle réfutation...*). On ne fait pas des fautes pour le plaisir de faire des fautes. Leur apparition est déterminée, plus ou moins inconsciemment, par les fonctions qu'elles ont à remplir (plus grande expressivité, plus grande clarté, plus grande économie, etc.). Aussi est-il aisé de concevoir l'intérêt que présenterait pour le linguiste une étude fonctionnelle de ces faits : « Ajouterai-je qu'on devrait étudier systématiquement les incorrections ? Elles ont leur raison d'être, et répondent tantôt à des nécessités, tantôt [...] aux exigences de l'expression émotive[...] Dresser la liste de ces formes et les décrire, ce serait faire une besogne des plus utiles pour les linguistes à venir : si, parmi elles, les unes l'emportent, tandis que les autres restent sur le carreau, cela ne se fera pas sans raison... (Bally LV 51-2).

Une des thèses de ce livre sera de montrer que dans un grand nombre de cas la faute, qui a passé jusqu'à présent pour un phénomène quasi-pathologique, sert à prévenir ou à réparer les déficits du langage correct. Partant de faits que le point de vue normatif taxe généralement de fautes, nous chercherons donc, en nous plaçant sur le terrain fonctionnel, à déterminer les fonctions que ces fautes ont à satisfaire. Au contraire, la question de savoir si, et dans quelle mesure, un fait

donné est correct ou non, ne nous intéressera que d'une manière secondaire : les ouvrages de purisme abondent, sur ce point.

2) LA FINALITÉ EMPIRIQUE

Les linguistes, hantés de la préoccupation de faire de leur discipline une science aussi rigoureuse que possible, ont toujours marqué une certaine réluctance à l'égard de la finalité. Ils n'osent pas l'aborder franchement; elle leur semble insaisissable, antiscientifique et presque métaphysique.

Mais tous les savants ne sont pas également réfractaires à cette notion qui de toutes parts s'infiltré dans leur science. Le linguiste allemand Marty a beaucoup insisté sur le rôle joué par la finalité dans le langage (*empirisch-teleologische Sprachbetrachtung, tastende Auslese*; v. Funke, livres et passages cités). Bien que ses vues s'appliquent à l'histoire du langage et spécialement à son origine, il ne semble pas difficile de montrer que les forces qui ont présidé à la naissance du langage se retrouvent, en vertu d'une sorte de « création continuée », et sans doute avec un dosage différent, dans le fonctionnement linguistique d'aujourd'hui.

Le dialectologue Gilliéron a orienté la linguistique vers l'étude du besoin de différenciation qui semble dominer dans les parlers populaires : « A tous les degrés, le langage est l'objet de préoccupations où se mêlent à la volonté d'être pleinement intelligible, la conscience de la diversité des parlers individuels ou locaux, le sentiment confus d'une hiérarchie des parlers et des formes, un désir obscur du mieux-dire. » (*Etudes de Géographie linguistique*, 73-4).

M. Millardet a admis et montré l'existence de cas « où la phonétique semble réagir elle-même, par ses propres moyens et sans sortir de son domaine, contre les dangers que les forces destructives d'assimilation font courir à la langue ». (*Linguistique et Dialectologie romanes*, 290). « Certaines innovations, qui ont le caractère le plus général et ne peuvent être considérées comme des applications de règles plus ou moins artificielles imposées par une élite ayant la prétention de parler correctement, dérivent, si l'on y regarde de près, d'une

tendance collective en vertu de laquelle la langue répare instinctivement le trouble que les assimilations, les amuïssesments et autres principes d'inertie ont introduit dans son système. » (*ib.* 300).

L'idée de finalité est donc bien « dans l'air ». Il reste à lui accorder la place exacte à laquelle elle a droit dans les théories linguistiques : Loin de s'ajouter au langage comme un facteur externe, elle en constitue le principe et la raison d'être. La définition même du *langage* (système de moyens d'expression « destinés à » transmettre la pensée), celle de la *phrase* (jugement « destiné à » être transmis à l'entendeur), celle du *signe* (procédé « destiné à » transmettre une signification donnée à un entendeur donné), relèvent du principe de finalité.

Une propriété d'un phénomène est dite *fonction* quand ce phénomène est agencé en vue de cette dernière; inversement, un phénomène est dit *procédé* quand il sert de moyen destiné à satisfaire une fonction donnée. Le signe, la phrase, le langage ne sont pas des processus, engagés dans de simples rapports de cause à effet, mais des moyens, des procédés.

Examinée du point de vue des fautes et des innovations, la finalité apparaît sous deux aspects opposés, quoique solidaires :

a) *La sélection.*

La sélection se contente d'opérer un tri parmi les faits existants, laissant subsister ceux qui répondent à la fonction exigée, et éliminant les autres. De ce point de vue, les fautes et les innovations de la parole ne seraient que des « propositions individuelles », obéissant à des tendances individuelles, et que la sélection collective accepterait ou rejetterait après coup. Autrement dit, les fautes et les innovations ne passeraient que dans la mesure où elles se trouvent coïncider avec un besoin général, mais cette coïncidence ne serait pas voulue. C'est peut-être ainsi qu'il faut interpréter ce que F. de Saussure disait du caractère toujours *fortuit* d'un état de langue (CLG 125).

Les linguistes n'ont pas encore insisté suffisamment sur

le rôle fonctionnel joué dans la vie du langage par l'oubli, qui est la face négative de la sélection. L'oubli ne frappe pas n'importe quel élément; la mémoire laisse tomber les signes et les formules qui, pour une raison ou pour une autre, sont inaptes à une fonction donnée (élimination des monosyllabes homophones, oubli du sens correct par suite de l'absence de liens formels rattachant le signe à son ancienne famille, oubli de la forme correcte d'un signe par suite de son irrégularité, etc.).

De plus, l'élimination des inaptes peut être plus ou moins consciente et volontaire. Des faits parfaitement corrects autrefois tendent aujourd'hui, pour des raisons quelquefois précises, à être conçus comme incorrects, et sont refoulés (cf. Il a fait un voyage à la Chine; *Il* est un avocat; *A cause que, en cas que*, dans le cas *que*).

D'une manière générale, c'est l'oubli ou le refoulement qui donne le champ libre au choix et à la création des procédés destinés à mieux satisfaire une fonction. Car la sélection n'est qu'une des étapes de la finalité; dans bien des cas, elle se contente de préparer ou d'accompagner

b) l'adaptation créatrice.

M. Goblot a montré (§§ 219, 228 sv) que la finalité comporte toujours un rapport d'au moins trois termes : un terme initial, un moyen ou une série de moyens, et une fin. Le terme initial ou excitant, né sous l'influence des causes qui compromettent la fonction, fait apparaître le moyen destiné à satisfaire la fin : l'excitant crée la fonction, et la fonction l'organe.

Dans nombre de cas, le fonctionnement du langage relève de la même interprétation. Là aussi, le cycle fonctionnel est constitué par un excitant : les déficits; un moyen : les procédés; une fin : les besoins linguistiques. Et de même qu'en biologie l'excitant crée la fonction, et la fonction l'organe, en linguistique le déficit éveille le besoin (d'ailleurs toujours latent) et ce dernier déclenche le procédé qui doit le satisfaire. Nous avons cité plus haut l'équivoque de *quila* : c'est lui *quila* fait venir. Une faute assez fréquente aujourd'hui dans le langage populaire consiste à accorder l'auxiliaire *faire*

lorsque l'objet est un féminin : c'est lui qui l'a *faite* venir. Ici, où le besoin de clarté a supprimé toute équivoque, l'incorrect peut être considéré comme un procédé servant à réparer un déficit du langage correct.

TERMINOLOGIE. — Il va sans dire que de tels phénomènes s'opèrent généralement d'une façon ni consciente ni systématique. La finalité que nous postulons n'est, la plupart du temps, qu'une finalité inconsciente et empirique, agissant dans l'obscurité et comme à tâtons. Aussi le terme de *besoin* ne devra-t-il pas être pris trop à la lettre.

3) LA LOI OPPOSÉE A LA RÈGLE

Ces cycles fonctionnels (déficits — besoins — procédés) sont-ils impératifs et nécessaires ? Il ne s'agit sans doute que de possibilités. Mais entre ces possibilités, il est loisible d'établir des lois, énonçant que si l'une de celles-ci se produit telle autre se réalisera nécessairement aussi. La tâche de la linguistique est d'expliquer les phénomènes du langage à l'aide de lois constatant des rapports de mutuelle dépendance entre les faits.

Cette conception de la loi scientifique concorde avec les définitions qu'on en donne généralement : Une loi est une dépendance conditionnellement nécessaire entre deux termes (Naville, *Classif. des sc.*, 22); Une loi naturelle ne peut être qu'un jugement hypothétique (Goblot § 218); Une loi n'est rien autre chose qu'une relation constante entre des faits (*ib.* § 182).

FORMULES. — La manière de formuler la loi varie : Si le fait A a le caractère M, le fait B a le caractère N; Si A a le caractère M, il a aussi le caractère N; Le degré de M varie avec le degré de N. On peut aussi se servir de la formule de la quatrième proportionnelle $A : B = M : N$.

Mais la loi ainsi conçue dans le sens constatatif où l'entendent les sciences naturelles, diffère radicalement de la règle grammaticale qui, elle, appartient à un tout autre plan (la conception saussurienne de la loi exposée dans le *Cours*, p. 133 sv, intéresse uniquement la règle grammaticale).

Cette dernière est un principe impératif imposé par la contrainte de l'usage collectif et par le grammairien qui en est l'interprète. La règle grammaticale n'a rien de commun avec la loi linguistique; la première est conventionnelle (θέσει ὅν), la seconde naturelle (φύσει ὅν).

La comparaison avec la vie sociale montre aisément la différence entre les deux ordres. La règle des grammairiens fait pendant aux lois juridico-parlementaires, aux usages et coutumes de la société; la véritable loi linguistique, au contraire, est parallèle aux lois de la sociologie.

Tandis que le grammairien et le législateur prescrivent et codifient ce qui doit être, le linguiste et le sociologue constatent et enregistrent simplement les rapports de mutuelle dépendance reliant les faits : une Grammaire normative n'est pas un Traité de linguistique, de même que le Code civil n'est pas un Traité de sociologie ni le Code pénal un Traité de criminologie.

En outre, les règles grammaticales et les lois sociales sont limitées dans l'espace et dans le temps. Ne s'appliquant toujours qu'à une société donnée et à une époque donnée, elles changent de société à société et d'époque en époque. Les lois de la linguistique et de la sociologie, au contraire, doivent pouvoir se vérifier toujours et partout.

Enfin, les règles de la grammaire ou de la société peuvent être transgressées et comportent des sanctions plus ou moins rigoureuses et plus ou moins directes, tandis que les lois scientifiques sont intangibles. Cette dernière assertion, il est vrai, n'est exacte qu'en théorie; mais les exceptions aux lois scientifiques proviennent en réalité de l'interférence des lois entre elles, c.à.d. de la difficulté qu'il y a de constater, à l'intérieur d'un système de valeurs, l'interdépendance de deux phénomènes abstraction faite des autres facteurs qui agissent sur eux.

SCIENCES NORMATIVES OU CONSTATATIVES. — La dualité entre la règle (norme) et la loi (fonction) pourrait se poursuivre dans d'autres domaines. Ainsi la logique, dans sa définition ordinaire (théorie normative de l'entendement), s'oppose à la psychologie de l'entendement; la morale s'oppose à la psychologie de réaction,

la dogmatique à la science des religions, le canon esthétique à la science de l'art, etc.

L'opposition entre norme et fonction d'une part, règle et loi de l'autre, entraîne deux conséquences importantes pour le classement des disciplines.

D'une part, la grammaire normative est une science purement descriptive; elle décrit les règles du système, sans les expliquer. La linguistique fonctionnelle est une science explicative; elle prétend expliquer les phénomènes qui constituent le fonctionnement du langage, par les rapports de mutuelle dépendance qui les relient, et, du point de vue spécial qui nous occupe dans ce livre : par les rapports de mutuelle dépendance entre besoins, procédés et déficits. C'est la linguistique fonctionnelle qui devrait expliquer, en dernier ressort, l'existence, le maintien ou le remplacement des règles du système.

D'autre part, la grammaire normative est une discipline spéciale; elle n'étudie toujours qu'une langue donnée, à une époque donnée : il n'y a pas de « grammaire générale ». La linguistique fonctionnelle, au contraire, est dans chacune de ses démarches une science générale.

B) Linguistique fonctionnelle contre linguistique historique

L'opposition entre description et explication est souvent présentée sous un autre angle particulièrement important. On prétend que l'histoire du langage est seule à constituer une véritable explication, tandis que la linguistique statique ne serait qu'une discipline descriptive.

I) L'EXPLICATION FONCTIONNELLE OPPOSÉE A L'HISTOIRE

Chez les adeptes de la « méthode historique », expliquer veut dire : découvrir le fait ou la série des faits antérieurs. On « explique » le français *père* en disant qu'il vient du latin

pater, on « explique » un tour comme *pour l'amour de* en le faisant remonter au latin *per amorem* ou *pro amore*. C'est le sempiternel raisonnement du « post hoc, ergo propter hoc ».

Grâce à cette méthode, la linguistique historique a sur la linguistique statique l'avantage de prédire à coup sûr, et d'annoncer toujours les événements après qu'ils sont arrivés; cela fait que tout s'y sait assez bien, et ce n'est pas étonnant.

En réalité, description et statique d'une part, explication et évolution de l'autre, sont des termes qui ne se recouvrent pas. Qu'il s'agisse de phonétique, de syntagmatique ou de sémantique, une succession historique, loin de constituer une explication, est un fait qui demande lui-même à être expliqué. L'histoire n'est donc pas une méthode, mais une simple constatation ou reconstitution de faits.

Au lieu d'établir des successions historiques, la linguistique fonctionnelle, plus modeste, se place d'emblée sur le terrain statique et cherche à expliquer les faits en les ramenant aux fonctions (besoins, instincts, etc.) qu'ils sont censés satisfaire.

En principe, besoin et procédé sont asymétriques. Un procédé ne correspond pas nécessairement à un besoin donné, mais peut obéir à des tendances diverses; inversement, un besoin peut utiliser plusieurs procédés. Il y a donc, par analogie avec ce qu'on appelle la polysémie du signe, un « polytélisme » du procédé, ce terme désignant la multiplicité des fins qu'un même moyen permet d'atteindre, et inversement (v. Lalande 1047).

Exposant les faits d'une manière déductive, nous partions des besoins et diviserons notre étude en autant de parties que nous croyons reconnaître de besoins fondamentaux.

Cette méthode présente un double avantage. D'une part, allant du simple au composé, elle permet un exposé plus clair; les procédés linguistiques sont en effet si variés que partir de ceux-ci pour rechercher les fonctions auxquelles ils répondent serait aboutir au chaos. D'autre part, descendant du principe à la conséquence, elle est aussi plus probante : la possibilité de parcourir dans le même sens les phénomènes étudiés est l'indice qu'on les a compris.

Les besoins fondamentaux qui commandent le fonctionnement du langage sont en nombre relativement restreint et varient en somme assez peu d'une langue à l'autre ou d'une époque à l'autre de la même langue. On pourrait les appeler les *constantes* du langage.



L'Analogie est un des premiers faits qui attirent l'attention de celui qui étudie le langage. F. de Saussure a admirablement montré comment son mécanisme se confond avec le mécanisme même de la parole. Nous verrons cependant que le procédé de l'analogie, ainsi compris, est encore plus vaste que ne le concevait le fondateur de la linguistique statique. Car, si la création analogique ou, ce qui revient au même, le jeu quotidien de la parole, « suppose un modèle et son imitation », les cas si variés qu'on appelle « étymologie populaire », « contamination », « contagion », etc., doivent également ressortir, d'une manière ou de l'autre, au principe général de l'analogie. Et même, prise au sens large, l'analogie est un fait qui dépasse la portée d'un simple procédé. Nous parlerons plutôt d'un besoin général qui tend à assimiler les uns aux autres les signes par leurs formes et par leurs significations pour les ordonner en un système — et nous dirons que ce besoin utilise des procédés variés, tels que l'analogie proprement dite, l'étymologie populaire, etc. (Chapitre I : Assimilation).

La réduction des signes en une masse homogène a sa contre-partie dans le besoin de Différenciation ou de Clarté (Chapitre II). Ce dernier nous fournira quelques-unes des meilleures illustrations de la finalité linguistique (v. l'exemple donné plus haut : c'est lui qui l'a *faite* venir).

Le besoin d'Economie exige que la parole soit rapide, qu'elle se déroule et soit comprise dans le minimum de temps. De là les abréviations, les raccourcis, les sous-entendus, les ellipses, etc., que la langue parlée présente en si grand nombre (Chapitre III : Brièveté). En outre, pour que les associations engagées dans le jeu de la parole puissent fonctionner avec le moindre effort de mémoire, il faut que le signe ne change

pas ou change le moins possible de forme en passant d'une combinaison syntagmatique, respectivement d'une catégorie grammaticale à l'autre (Chapitre IV : Invariabilité). Les verbes irréguliers, par exemple, sont un défi à la mémoire (je *vais*, tu *vas*, vous *all-ez*, j'*i*-rai, que j'*aille* — en face de : je *chante*, tu *chantes*, vous *chant-ez*, je *chante*-rai, que je *chante*). Seules la haute fréquence d'emploi et la contrainte collective réussissent à maintenir de telles anomalies.

Un autre besoin, en grande partie opposé aux précédents, c'est l'Expressivité (Chapitre V). Le besoin d'agir sur l'entendeur soit pour le forcer à tenir compte de ce qu'on lui dit soit pour le ménager, domine tout l'usage de la conversation. Le déficit qui déclenche ordinairement les procédés expressifs est l'usure sémantique ou simplement l'absence de signes suffisamment frappants.



Il faut ajouter que ces besoins tantôt s'associent tantôt se heurtent les uns aux autres. L'harmonie et l'antinomie relatives entre les besoins est un fait dont on n'a pas encore tiré toutes les conséquences, mais qui constitue sans doute le facteur principal de la stabilité ou de l'instabilité des systèmes linguistiques. La stabilité d'une langue correspond à un état d'« équilibre des besoins », dans lequel aucun de ceux-ci n'est assez fort pour modifier appréciablement le système; tandis que la direction dans laquelle une langue évolue n'est en fin de compte que la résultante du « parallélogramme des besoins » qui agissent sur elle. S'il est permis de traduire une notion assez précise par un terme vague, cette proportion des besoins linguistiques est au fond ce qu'on appelle le « génie de la langue ».

En attendant des études plus détaillées, nous nous contenterons d'une première approximation pour considérer successivement chacun des besoins comme si son action était indépendante de celle des autres.

2) LE CHANGEMENT OPPOSÉ A L'ÉVOLUTION

On s'accorde aujourd'hui à reconnaître que c'est la linguistique du fonctionnement (« linguistique de la parole ») qui forme le pont reliant la linguistique statique ou science des états de langue, à la linguistique évolutive. Mais tandis que pour le système de la langue la distinction entre statique et évolutif tend, après les travaux de Marty en Allemagne et de Saussure à Genève, à être reconnue et admise de plus en plus universellement, son application à l'étude du fonctionnement rencontre des difficultés.

« En pratique, un état de langue n'est pas un point, mais un espace de temps plus ou moins long pendant lequel la somme des modifications survenues est minime. Cela peut être dix ans, une génération, un siècle, davantage même... Un état absolu se définit par l'absence de changements, et comme malgré tout la langue se transforme, si peu que ce soit, étudier un état de langue revient pratiquement à négliger les changements peu importants, de même que les mathématiciens négligent les quantités infinitésimales dans certaines opérations, telles que le calcul des logarithmes ». (Saussure CLG 146).

Il serait utile néanmoins pour étudier le fonctionnement du langage de disposer d'un critère précis permettant de dire dans chaque cas particulier si un rapport linguistique donné appartient au présent ou à l'histoire.

Nous appellerons changement statique, ou *changement* tout court, tout passage réversible, c.à.d. dont le terme initial peut être spontanément rétabli par les sujets. Dans le cas inverse, nous parlerons d'*évolution*.

Quelques exemples nous éclaireront. On sait que l'emploi fautif de *fortuné* au sens de « riche » est très courant aujourd'hui. Mais pour la majorité des sujets le passage de *fortuné* 1 à *fortuné* 2 reste réversible : « heureux » = « riche ». Pour un petit nombre d'entre eux, au contraire, le rapport de l'un à l'autre n'est plus saisi et forme par conséquent une évolution,

c.à.d. le passage d'un fait du passé à un fait du présent : *fortuné* « heureux » → « riche ».

Lorsqu'une abréviation appartient au présent, le rapport entre le signe plein et le signe abrégé doit être senti spontanément. Ainsi des raccourcis comme *perm'*, *prof'*, *math'*, etc., relèvent de la statique, parce qu'ils se laissent immédiatement ramener aux originels correspondants : *permission*, *professeur*, *mathématiques*, etc. L'explication d'un mot comme *dèche*, par exemple (être dans la dèche « dans la misère »), appartient au contraire au passé; les sujets ne savent plus instinctivement que *dèche* a été un jour l'abrégé de *déchéance* ou le substantif verbal de *déchoir*.

Il en va de même pour les figures. Toute figure conserve son caractère dans la mesure où le sens figuré est rattaché spontanément au sens propre, c.à.d. dans la mesure où elle reste statique; dans le cas inverse, elle perd son caractère de figure pour devenir un signe plus ou moins arbitraire. Des mots comme *étrange*, *stoïque*, *cynique*, etc., ont été des figures : « qui a le caractère de ce qui est *étranger*, de celui qui appartient à l'école *stoïcienne*, à la secte des *Cyniques* »; aujourd'hui, ces signes sont arbitraires, leur sens figuré n'étant plus compris que par les historiens de la langue.

Pour éviter tout malentendu, il convient d'ajouter que notre définition du statique et de l'évolutif dérive d'une interprétation uniquement *psychique* de ces faits, qu'il ne faut pas confondre avec la simultanéité et la succession proprement dites, qui sont des notions *physiques*. Car au point de vue physique tout fait linguistique — une phrase, un mot, un simple phonème — se déroule dans le temps : la statique linguistique n'a rien de commun avec la simultanéité physique. Dans ce sens, on pourrait donc appeler la statique un *mode* de l'esprit, c.à.d. une manière de concevoir les phénomènes, puisque l'esprit ne semble pouvoir saisir qu'en les immobilisant les faits qui physiquement se déroulent dans le temps.

La linguistique du fonctionnement ne peut être que statique. « La première chose qui frappe quand on étudie les faits de langue, c'est que pour le sujet parlant leur succession dans le temps est inexistante : il est devant un état.

Aussi le linguiste qui veut comprendre cet état doit-il faire table rase de tout ce qui l'a produit et ignorer la diachronie. Il ne peut entrer dans la conscience des sujets parlants qu'en supprimant le passé. » (Saussure CLG 120). La tâche actuelle de la linguistique est de reprendre les problèmes qui ont longtemps paru comme le fief de la linguistique historique, pour les transposer sur le plan du fonctionnement statique; car un fait d'évolution reste inexpliqué tant qu'il n'a pu être ramené à un rapport ou à une série de rapports statiques de mutuelle dépendance (= loi).

RÔLE DU LATIN. — Une objection souvent présentée par les historiens contre l'étude statique de la langue est qu'il est impossible de comprendre le français sans connaître le latin. Il s'agit naturellement des emprunts du français écrit au latin savant : « ... Un Français qui ne sait pas le latin est hors d'état de comprendre les rapports que soutiennent les mots français entre eux. On peut parler, entendre, écrire le français sans savoir un mot de latin; mais on ne peut se rendre compte des rapports des mots entre eux si l'on n'est pas latiniste. » (Meillet, *Les Langues dans l'Europe nouvelle*, 164).

Cette constatation, d'ailleurs très juste, ne concerne qu'une variété d'un cas général : le rapport entre une langue qui reçoit et une autre qui fournit l'emprunt. Or ce rapport est loin d'être nécessairement d'ordre généalogique, comme entre le français et le latin. Il suffit de penser au grec, pourvoyeur du latin; à l'arabe, fournisseur du persan et de l'ourdou, qui ne lui sont pas apparentés; au chincis, réservoir lexical du japonais cultivé, etc.

Le rapport culturel (de langue classique à langue tributaire) ne doit pas être confondu avec le rapport généalogique : Une étude approfondie du français exige la connaissance du latin non pas en tant que ce dernier constitue une étape antérieure de la langue, mais simplement dans la mesure où il lui fournit ses emprunts.

C) Le choix des faits

Une conception linguistique comme celle que nous venons d'exposer oblige à tabler de préférence sur des matériaux qui n'appartiennent ni à la langue *normalisée* ni au *passé* de la langue.

Nous avons donc procédé à une enquête sur le « français avancé », en comprenant sous ce terme tout ce qui détonne par rapport à la langue traditionnelle : fautes, innovations, langage populaire, argot, cas insolites ou litigieux, perplexités grammaticales, etc.

Si l'on admet en effet que la faute assume, dans le jeu de la parole, un rôle fonctionnel, elle aura par là même, pour le linguiste, une valeur documentaire de premier plan. Destinée à satisfaire certains besoins, elle devient par ricochet l'*indice* de ces besoins et comme l'écran sur lequel vient se projeter tout le film du fonctionnement linguistique.

I) CORRECT ET INCORRECT

Une exagération courante consiste à croire qu'une innovation commence nécessairement par être une faute. Mais le langage avancé ne comprend pas seulement les faits dûment constatés comme incorrects.

Dans une langue de grande communication telle que le français, où la conscience linguistique est très sensible et où la contrainte collective réprime immédiatement les écarts trop hardis, les besoins se réalisent souvent d'une manière plus heureuse sous forme de procédés détournés — semi-corrects ou corrects — que sous forme de fautes brutales transgressant violemment les règles reçues. Le langage populaire manifeste par exemple une tendance très forte à unifier le radical du verbe. Mais tandis qu'il dit déjà *je vas* à la place de *je vais* (cf. *je vas*, *tu vas*, *il va*, *on va*), *j'est* pour *je suis* et *j'a* pour *j'ai* sont des formes encore très risquées. En revanche, il construit couramment : c'est moi qui *est*, c'est moi qui *a* (de même pour l'auxiliaire : c'est moi qui l'*a* vu), il n'y a que vous qui *peut* faire ça, c'est pas nous qui *peut* y aller, etc. On peut considérer dans ces exemples le tour *c'est qui* comme une ruse — façon de parler — permettant, là où la solution directe serait trop osée, l'unification du radical.

Comme, dans une langue, l'importance de ces procédés détournés semble croître en raison directe de l'impérativité de l'usage, il est nécessaire de donner à l'enquête une tournure

aussi large que possible. Pour se faire une idée claire du langage incorrect, il faut non pas le distinguer du langage correct par des caractères arbitrairement choisis, mais l'en rapprocher au contraire, selon ce principe de Claude Bernard que le pathologique n'est que l'exagération du normal.

La sociologie connaît des distinctions analogues. Une innovation sociale ne commence pas nécessairement par une émeute; la révolution n'est souvent qu'un feu de paille, auprès d'évolutions profondes qui passent inaperçues et dont on n'aperçoit le vrai sens que longtemps plus tard.

2) MÉMOIRE ET DISCOURS

Pour qu'un besoin linguistique soit général, il doit se manifester dans tous les compartiments du langage, à commencer par ce qu'on peut appeler les deux axes de son fonctionnement : les rapports *mémoriels*, contractés entre les éléments donnés dans la chaîne parlée et ceux logés dans la mémoire, et les rapports *discursifs*, que soutiennent les éléments enchaînés le long du discours (c'est ce que F. de Saussure a appelé, avec une terminologie moins précise, la différence entre rapports associatifs ou syntagmatiques : CLG 176 sv).

Nous verrons par exemple que la Brièveté (chap. III) et l'Invariabilité (chap. IV) ne sont pas autre chose que les deux faces du besoin d'Economie, selon qu'il se réalise dans le discours ou dans la mémoire. La même division s'impose pour l'étude d'autres besoins. Ainsi l'Instinct analogique, qui est un fait de mémoire (Assimilation mémorielle) a sa contre-partie dans le discours : l'Assimilation discursive — que nous appellerons le Conformisme — exige que les éléments qui se suivent dans la chaîne parlée s'adaptent étroitement les uns aux autres et varient par conséquent les uns en fonction des autres (et cela, nous le verrons, se manifeste aussi bien dans le Sandhi, ou conformisme phonique, que dans l'Accord entre catégories grammaticales, la Concordance des Temps, etc.).

3) GRAMMAIRE ET PHONOLOGIE

Les besoins généraux qui sont à la base du fonctionnement linguistique ne se manifestent pas seulement dans la grammaire (science des rapports entre signes et significations); leur action se prolonge dans tout le domaine de la phonologie (science des phonèmes et de leur combinaison, abstraction faite des significations).

L'instinct analogique, par exemple, intéresse autant la phonologie que la grammaire. Le sandhi n'est que le pendant phonique de l'accord entre catégories grammaticales (accord de l'adjectif avec son substantif, du verbe avec son sujet; concordance des temps et des modes, etc.). Les faits de différenciation grammaticale ont leur contre-partie dans les divers problèmes concernant la différenciation phonique : délimitation des unités et des sous-unités, dissimilation, netteté de syllabation, etc. La sous-entente d'éléments significatifs provoquée par le besoin de brièveté, et les mutilations de mots et amuïsses de phonèmes qui caractérisent le langage populaire, ne diffèrent pas quant au principe. Le besoin d'invariabilité, qui se manifeste principalement dans le domaine des transpositions grammaticales (transpositions sémantiques et transpositions syntagmatiques), présente aussi un aspect phonique, problème délicat que nous effleurons. De même, il y a une expressivité sémantique (= figures) et une expressivité formelle.

Phonologie et grammaire sont donc parallèles, en ce sens que les besoins qui atteignent les rapports entre signes et significations doivent également se réaliser dans les éléments matériels pris isolément. En outre, comme il est plus facile de constater l'action des besoins en grammaire qu'en phonologie, il y aura avantage à placer l'étude de cette dernière après celle des autres parties du langage. Agencée sur le modèle de la grammaire, elle n'en sera que moins rébarbative.

BIBLIOGRAPHIE. — L'interdépendance de la grammaire et de la phonologie a été soulignée par M. Sapir (*Language*, 196-7). M. Sechehaye a insisté sur la nécessité de faire intervenir l'étude de la phonologie après celle de la grammaire (*Programme et Méthodes de la Linguistique Théorique*, 131 sv, 161 sv).

La recherche, faite d'un point de vue fonctionnel, des coïncidences entre mémoire et discours d'une part, grammaire et phonologie de l'autre, est peut-être la meilleure méthode pour démontrer la cohésion des facteurs en apparence si divers qui composent l'unité d'une langue.

Le même problème peut être posé sous un autre angle également important.

4) LANGUE PARLÉE ET LANGUE ÉCRITE

Une personne à qui nous exposions notre idée d'utiliser les fautes de français pour la linguistique, nous avait demandé : Quel français étudiez-vous : le français populaire ? le français écrit ? le français de Paris ? celui de Genève ? le français des petites villes ? etc.

Il est évident qu'une enquête portant sur le français avancé doit tenir compte de l'« état-civil » des faits de langage. L'antinomie qui se présente tout de suite est celle entre la langue écrite et la langue parlée, ou d'une manière plus frappante entre la langue littéraire et la langue populaire. Où faut-il chercher le vrai français ? :

... En somme, en fin, en fait, le français, le vrai français, agréable ou non à l'ouïe, commode ou non pour l'expression de la pensée, est par essence celui que parle le peuple. Le peuple de France a créé le français; il l'a fait, il l'a enfanté en ce qu'il a de véritablement français; il l'a mené jusqu'à nos jours au point où nous l'entendons aujourd'hui; et les écrivains et les savants, malgré une très grande influence dans la fabrication des mots nouveaux, n'ont fait que marcher à sa suite. En réalité, le vrai français, c'est le français populaire. Et le français littéraire ne serait plus aujourd'hui, à ce point de vue, qu'une langue artificielle, une langue de mandarins — une sorte d'argot... (B 30-1).

Bien que le latin vulgaire, dont le français est issu, soit évidemment un exemple en faveur de cette thèse, certains sont d'un avis différent :

Le langage littéraire et l'idiome populaire d'aujourd'hui, tout pétri d'argot, sont [...] à peu près impénétrables l'un à l'autre. Et s'il y a contagion, c'est du premier sur le second, non le contraire. Quoi qu'en disent certains politiques qui conçoivent encore

le peuple comme une classe en soi, les gens du peuple sont de plus en plus imprégnés d'âme bourgeoise, et en ce qui nous intéresse, de dialecte journalistique. L'école commence cette action que le journal achève; et surtout à Paris, la discussion sociale, qu'on peut surprendre n'importe où, en termes nobles, fût-ce le samedi, entre deux prolétaires titubants... (Théive FLM 58).

Les grandes langues modernes de civilisation ont été façonnées par des élites intellectuelles qui les enrichissent depuis de longues générations (Meillet, *Les Langues dans l'Europe nouvelle*, 262).

Pour nous cependant, qui nous plaçons au point de vue fonctionnel, la langue parlée formera la base de l'étude; car les besoins fondamentaux se manifestent le mieux dans la langue parlée, qui est plus spontanée, moins entravée par la tradition que la langue écrite. En linguistique, toute vérité entre par les oreilles, toute sottise par les yeux.

Mais il ne s'agira pas pour cela de renoncer à la langue écrite. L'essentiel est de considérer l'une comme l'autre en fonction d'un petit nombre de besoins, en somme identiques, qui s'y manifestent avec un dosage et des procédés variables.

Voici un exemple qui illustre d'une manière frappante l'identité de principe des besoins qui commandent les deux pôles du français avancé. Soit une phrase correcte : *Ce qui importe dans un pays, c'est le nombre*. Le français avancé parlé dira : *Ce que ça importe dans un pays, c'est le nombre*; tandis que le français avancé écrit aura : *Ce qu'il importe dans un pays, c'est le nombre*. Or un seul et même besoin est à la base de ces deux fautes; le besoin d'invariabilité demande que la transposition de la phrase indépendante en une proposition relative s'effectue avec le minimum possible de changements. C'est donc le type de l'indépendante qui dans chaque cas commande la forme nouvelle : *Ça importe* > *Ce que ça importe*; *il importe* > *Ce qu'il importe*.

Par ces sortes de coïncidences, nous tâcherons de montrer que certains faits du français avancé, malgré l'aspect chaotique qu'ils présentent au premier regard superficiel, sont réductibles à des types, dont l'importance dépasse celle des altérations particulières.

De ce point de vue, la langue parlée et la langue écrite,

par certains de leurs aspects, diffèrent moins qu'on ne le croit; la différence est davantage dans les procédés mis en œuvre que dans les besoins. La langue commune, ou *langue de grande communication*, est définie par le besoin biologique qui en est la raison d'être : la transmission rapide et étendue de la pensée entre le plus grand nombre d'individus malgré leur hétérogénéité. Au sein de cette langue, on peut distinguer la langue *courante* (parlée) et la langue *cursive* (écrite). La seconde, qui est surtout la langue des affaires, de la publicité, de la presse, etc., ne diffère de la première que par les procédés. Ce n'est pas un paradoxe de dire que la langue courante est plus proche de la langue cursive que de l'argot, et la langue cursive plus proche de la langue courante que de la langue littéraire et poétique.

Ce sont les journaux surtout qui servent aujourd'hui de pont entre l'écrit et le parlé; étudiés dans les limites et avec les réserves nécessaires, ils nous fourniront un très grand nombre d'exemples.

Il serait difficile aussi de ne pas tenir compte de l'opinion des puristes et des grammairiens. Notre attitude à leur égard est délicate. Placés sur le plan fonctionnel et non, comme eux, sur le plan impératif et normatif, nous éviterons par cela même toute polémique. En revanche, nous les utiliserons largement à titre documentaire. Beaucoup d'entre eux fournissent en effet de véritables répertoires de faits, qu'il est très utile de consulter (en prenant garde, toutefois, que la majorité de leurs exemples appartient à la langue écrite).

Mieux que les journaux et les puristes, c'est l'enquête parlée et les lettres populaires qui livrent les faits les plus abondants et les plus sûrs. Outre les lettres publiées par M. Van Der Molen et par M. Prein, nous avons pu consulter une partie des lettres parvenues à l'*Agence des Prisonniers de Guerre* (Comité International de la Croix-Rouge, Genève 1914 sv). Rédigées le plus souvent par des personnes de culture rudimentaire — généralement des femmes du peuple — expédiées de tous les coins de France, ces lettres reflètent assez fidèlement l'état de la langue courante et populaire d'aujourd'hui.

5) COINCIDENCES INTERLINGUES

L'idéal de la linguistique fonctionnelle serait de poursuivre la recherche des coïncidences non seulement entre les différentes parties d'une langue donnée, mais encore d'une langue à l'autre. Voilà évidemment une tâche de l'avenir, à laquelle on ne pourra pas encore songer ici.

Mais il ne sera pas inutile de terminer cette Introduction par une perspective qui dépasse l'étude présente, en montrant comment notre manière de concevoir la comparaison des langues s'oppose — radicalement — à la grammaire comparée traditionnelle.

Tandis que cette dernière recherche des *correspondances* de langue à langue, qu'elle interprète en les ramenant à un type ancestral unique dont elles sont le développement, la linguistique fonctionnelle recherche des *coïncidences*, qu'elle explique en faisant appel à un besoin identique qui les détermine. Deux conséquences importantes résultent de cette opposition.

D'une part, la méthode de la grammaire comparée ne peut être qu'historique et ne peut porter naturellement que sur des langues de même famille, c.à.d. qu'on suppose dériver d'une origine commune. La linguistique fonctionnelle, sans exclure la comparaison entre des langues généalogiquement ou culturellement parentes, a pour exigence idéale la recherche de coïncidences entre des langues qui ne soient reliées ni par des liens généalogiques ni par des emprunts.

D'autre part, la grammaire comparée doit, pour être fructueuse, tabler sur les éléments les plus archaïques et les moins spontanés. La linguistique fonctionnelle, au contraire, ne peut s'intéresser qu'aux faits les plus avancés et les plus spontanés que puisse présenter un état de langue.

6) Une tâche plus vaste et plus lointaine sera la recherche de COINCIDENCES INTER-SÉMIOLOGIQUES, c'est-à-dire entre les divers systèmes de signes (langage articulé, langage gestuel, art, cultes, rites symboliques, formes de politesse, signaux, monnaies, etc.) dont l'ensemble constitue l'objet de la Sémiologie. Cette science, définie par F. de Saussure (CLG 33), nous dira peut-être

un jour si les bescins fondamentaux qui sont la raison d'être de tout idiome, ne forment pas aussi la base de tout système de signes.

* * *

Telle est la méthode que nous soumettrons, dans ce livre, à une première application.

Arrivé au terme de cette Introduction, le lecteur se demandera peut-être si la linguistique ainsi comprise est encore une science autonome, ou si nous ne retournons pas tout simplement à l'ancienne « psychologie du langage ». On sait que le *Cours de Linguistique Générale* de F. de Saussure se termine par cette phrase, qui en marque l'idée fondamentale : « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même ».

Mais dès que l'on considère la langue comme un instrument agencé en vue de fins données, la conception saussurienne devient trop étroite. Comment une science pourrait-elle étudier un instrument envisagé en lui-même et pour lui-même ? Nous dirons pour notre part que la linguistique fonctionnelle a pour unique et véritable objet le langage, envisagé comme un système de procédés qui est organisé en vue des besoins qu'il doit satisfaire.

INTERDÉPENDANCE : ASSIMILATION ET DIFFÉRENCIATION

UNE langue n'est pas simplement une collection de signes existant chacun pour soi, mais forme un *système de valeurs* en vertu duquel chacun des éléments est solidaire des autres, c.à.d. dépend de la structure de l'ensemble et ne peut être ce qu'il est que dans et par sa relation avec le reste. Dans un tel système, la création, la modification ou la perte d'une seule valeur entraîne l'altération des autres valeurs et détermine un regroupement général.

Tout système de valeurs suppose un ensemble d'oppositions formées d'identités partielles et de différences partielles. Les deux besoins opposés, mais solidaires, qui tendent en partie à *assimiler* les éléments les uns aux autres (chap. I) et en partie à les *différencier* (chap. II), sont à la base de tout système de signes.

* * *

CHAPITRE PREMIER

LE BESOIN D'ASSIMILATION

Tout fait de langage tend à créer et à s'associer les faits qui peuvent entrer en système avec lui. Le besoin d'assimilation est la forme linguistique de l'instinct d'imitation, facteur tout-puissant dans la vie sociale; tel ou tel élément, qui s'impose avec plus de force que ses concurrents, fait tache d'huile. C'est dans ce sens que l'on peut parler d'une « force d'imitation inhérente au système lui-même » (*Systemzwang*).

Selon la séparation du fonctionnement en deux axes établie dans l'Introduction, nous distinguerons l'assimilation mémorielle et l'assimilation discursive.

La première consiste à modifier ou à créer un élément par imitation d'un modèle logé hors du discours, dans la conscience linguistique. On peut appeler cette forme d'assimilation l'Instinct analogique.

L'assimilation discursive, ou Conformisme, oblige les éléments — grammaticaux aussi bien que phoniques — qui se suivent le long de la chaîne parlée, à varier les uns en fonction des autres (Accord, Concordance des Temps, Attraction des Modes, Sandhi, etc.).

A) *L'instinct analogique*

L'instinct analogique ainsi défini est un principe un qui se manifeste sous des formes variées comprenant, outre l'analogie proprement dite, tous les faits si divers qu'on appelle

étymologie populaire, contamination, attraction homonymique, etc.

On a voulu séparer l'analogie des autres variétés, en ne reconnaissant qu'à la première un rôle important dans le fonctionnement du langage. M. Millardet a cependant montré qu'il n'y a pas antinomie absolue entre analogie et étymologie populaire. Ce « sont deux phénomènes comparables en ce sens que, sur une forme A, agit une forme B, par suite d'une association d'idées plus ou moins complexe, d'où naît une forme C ». (*Linguistique et Dialectologie romanes*, 396 sv).

D'autre part, des termes comme *étymologie* « populaire », *contamination*, *contagion*, etc., font trop souvent croire qu'il s'agit de formes essentiellement pathologiques. Cela suppose un malentendu constant, car l'incorrect (point de vue normatif) est loin d'être nécessairement un déficit (point de vue fonctionnel).

Le plus simple sera de distinguer l'instinct analogique selon qu'il agit sur la signification (Analogie sémantique) ou sur le signe (Analogie formelle).

I) ANALOGIE SÉMANTIQUE

L'analogie sémantique est l'interprétation nouvelle donnée à un signe simple ou à un syntagme d'après le modèle d'un autre signe ou d'un autre syntagme prédominants dans la conscience linguistique, par suite de l'impossibilité, de l'ignorance ou de l'oubli de l'interprétation correcte. L'analogie sémantique s'attaque de préférence aux termes savants et techniques, et d'une manière générale aux éléments peu connus :

Abstrus (× abstrait) > « obscur, alambiqué ».

Auspice (× aspect, augure) : La paix se présente sous un *auspice* qu'on n'avait jamais vu (Thérive FLM 112).

Le chapeau *en bataille* « les cornes étant parallèles à la ligne des yeux » (× bataille) > « porté d'un air provocant » : Elle entra, le chapeau *en bataille* (Lancelot 24. 3. 28).

Béat (× bête, bouche bée) : Avoir un air *béat* (Nyrop IV § 448).

Bénin (× bête, bêta, benêt) > « niais » (*ib.*).

Casuel « fragile, cassant ».

Compendieusement (× copieusement, dispendieusement) : Et

- peut-être Bourron, détaillant moins *compendieusement* ses exploits, en oublie-t-il aussi quelques-uns (Cl. Farrère).
- Controuver* « inventer de toutes pièces » (× contre) > « démentir » : Une nouvelle *controuvée* par les faits; Nos raisonnements étaient coupés par un télégramme de la dernière heure *controuvant* ceux qui les précédaient (Godet cxxvii).
- Coupe sombre* « enlèvement d'arbres de manière à laisser la forêt sombre » (/ coupe claire « *id.* de manière à faire des clairières ») : L'Administration a procédé à des *coupes sombres* dans un nombre effrayant (jx).
- Il n'y a pas péril en la *demeure* « pas d'inconvénient à attendre » : Le sens populaire actuel de cette locution, très fréquente dans la petite bourgeoisie, est « il n'y a pas de danger dans la maison, ici » (B 165).
- Emprise* (× empreindre, empiéter, empire) > « main-mise ».
- Errement* « manière d'agir habituelle » (× erreur) > « erreur, détour fait au hasard » : Rompre avec les vieux *errements*.
- Etourneau* « étourdi, léger ».
- Falot* (× fade, ballot, pâle) > « terne, vague, effacé, inconsistant ».
- Fruste* « effacé par le temps » (× rustre, rustique) > « mal dégrossi ».
- Hébéter* « rendre bête ».
- Un pauvre *hère* « qui erre de lieu en lieu ».
- Impétrant* « obteneur » (× importun, empêtrer) > « solliciteur » : Le maire qui a visé la demande doit certifier que l'*impétrant* exerce la profession d'agriculteur; L'*impétrant* n'est pas encore sûr du succès de sa demande (Joran n° 155).
- Malotru* « maladroît ».
- Mièvre* « vif, malicieux, espiègle » (× mignon, mignard) > « maniéré ».
- Minable* « qui a mauvaise mine ».
- Jours *ouvrables* « où l'on ouvre les magasins ».
- Plantureux* « fertile, garni de plantes » (Nyrop IV § 136).
- Une émotion *poignante* « qui empoigne ».
- Primordial* « venu en premier (du lat. *ordiri*) » (× ordre) > « de première importance ».
- Ravauder* (× rabattre, ravalier) > « marchander, rabattre du prix » (Plud'hun 26).
- Moyen terme* « demi-mesure » (× intermédiaire) > « moyen (subst.) qui est intermédiaire » : Sans doute préférerait-il pour l'instant une solution *terme* qui ajournerait la discussion définitive (jx); Il fallut adopter une solution *terme* (Thérive FLM 113); Dans une séance, quelqu'un propose de s'arrêter à une date *terme* (*id.* NL 25. 9. 26).

Dans certains cas, l'analogie sémantique entraîne une faute d'orthographe, qui devient par ricochet l'indice du changement d'interprétation :

Essort (× sortir, év. effort).

De *guère* lasse.

Péage, prononcé, orthographié et interprété *payage* « paiement d'une redevance de passage » (D'Harvé, *Euph.* § 147 A).

Plaid « plaidoyer », interprété et orthographié aujourd'hui *plaie*, dans : Ne rêver que *plaies* et bosses (Joran n° 221)
Découvrir le *pot-au-rose*, où l'artiste cache le fard qui fait illusion sur la fraîcheur de son teint; interprété et orthographié aujourd'hui *pot-aux-roses* (Joran n° 230).

Dans d'autres cas, l'instinct analogique peut avoir pour effet de faire passer le signe dans une autre catégorie grammaticale. C'est ainsi qu'un adjectif est interprété pour sa forme comme un participe (présent ou passé), et ce changement d'interprétation devient le point de départ d'innovations formelles qui le signalent par ricochet :

Imminent : Un tremblement de terre *immine* (Godet cxxviii).

Indifférent : Cela m'*indiffère*.

Stupéfait : Cette nouvelle m'a *stupéfait* (Z stupéfié); J'ai été *stupéfait* par cette nouvelle.

Urgent : Pour que cela soit possible, il *urge* d'ajourner les travaux (jx).

Usité : Ce mot n'est guère *usité* que par des personnes appartenant au midi de la France (Littré).

L'analogie sémantique peut aussi s'attaquer aux syntagmes, notamment à ceux de caractère archaïque, et ces changements d'interprétation sont, comme toujours, signalés par les innovations formelles qu'ils déclenchent :

Honni soit qui *mal y pense* « qui y pense du mal » > « qui y pense mal (adv.) »; d'où : qui mal *en* pense.

S'en donner à *cœur joie* « s'en donner de la joie au cœur » > à-cœur-joie « joyeusement »; d'où : s'en donner à cœur *de* joie.

Dans *haut le cœur*, *haut* tend à être interprété comme un substantif, d'où : Il m'a pris un haut *de* cœur (Joran n° 149).

Dans *malemort*, *male-* tend vaguement à être interprété comme un substantif; d'où : Voilà pourquoi les espérantistes en veulent mal *de* mort aux idistes (revue).

Indifférent, interprété comme un adjectif négatif (*in*-différent), donne *différent* « qui intéresse, attentif ». Pour faire entendre qu'une personne ne vous est pas indifférente, on dit qu'elle vous est *différente* (helvétisme : D'Harvé PB § 4). Je viens d'indiquer, avec brièveté dont le lecteur *différent* me saura gré ou m'excusera, une évolution qui me paraît considérable (Valéry, *Variété*, 260).

Inflammable « qui ne peut être enflammé » (Joran n° 165).

Un traducteur emploie le néologisme *tuition* pour désigner le contraire de l'intuition (Seippel, *Escarmouches*, 266).

L'analogie sémantique peut non seulement occasionner le changement d'interprétation d'un syntagme, mais encore transformer un signe plus ou moins simple en un syntagme :

Avoir affaire à : J'ai à faire à vous (Joran n° 15); Et croyez bien Monsieur que vous n'aurez pas à faire à une ingrate (APG).
Qui : C'est comme *qui* dirait (« comme celui qui, quelqu'un qui... »), est aujourd'hui vaguement interprété comme : C'est comme *qu'i* dirait (d'où pop. C'est comme *qu'on* dirait).
Telles quelles : Ces choses sont à prendre *telles qu'elles*.
Dégagement d'un suffixe péjoratif « -ard » (signalé dans quelques cas par le fm. -arde) :
Avare, avarde (Nyrop III § 88).
Avatars (cf. × *avaries*, *aventures*) : Vous m'avez rendu un grand service, car j'avais eu avec cette affaire de nombreux *avatars* (Godet cxvi); Malgré les *avatars*, notre marine de guerre conserve tout son prestige (*id.* cxviii).
Bizarre, bizarde (B).
Hilare, hilarde.
Ignare : Une personne *ignarde* (Vincent 90); Votre Université athée, matérialiste et par-dessus tout *ignarde* (Stapfer 20).
Raconter « -ard » (Vittoz 80).
Syntagmatisation étymologiquement correcte : Je compte sur votre *bien veillante* sollicitude pour me dire si...; Je vient solliciter à votre *bonne veillance* à ce que vous ayez la bonté de... (APG : *boulanger*).

Signalons pour terminer, un certain nombre de cas où l'analogie sémantique semble n'être que fortuite, en ce sens qu'une innovation analogique provenant du parleur (ou du scripteur) est conçue après coup par l'entendeur (ou le lecteur) comme un changement d'interprétation, le signe créé par le parleur existant déjà avec un autre sens dans le stock traditionnel de la langue. Ce type a une très grande extension :

Accident : Viande de plusieurs bonnes vaches *accidentées* (Godet xcix); N'ai-je pas lu quelque part que vous avez été *accidenté* la semaine dernière ? (Lancelot 17. 3. 28).
Arbre : *Arborer* « planter d'arbres » (D'Harvé, *Euph.* § 114); A louer villa entourée d'un jardin *arboré* (Godet xvi).
Affirmer carrément : Il a été parfaitement *carré*, précis dans ses affirmations (Vittoz 99).
Cheval : Jeune homme de 20 ans cherche place comme *chevalier* chez un paysan (Godet cx).
Conjuguer : L'action *conjuguée* des radicaux et des socialistes; La *conjugaison* du paquebot et de l'avion (jx).
Définitif : C'est une chause bien dure que d'aprandre la mort mais j'aime mieux savoir la *définition* car je suis dans la peine voila 6 mois (APG : Côte-d'Or).
Entendre : Allez rôder à la Joliette, parmi la cohue des sans-travail, c'est encore ces deux noms d'armateurs qui frappent votre *entendement* (Vittoz 96).
Fortune : Mais je suis sans famille, sans fortune, vous le savez : :

- Moi-même, suis-je donc *fortuné* ? Je n'ai presque rien (Robert 212).
- Honoraires : Le malade *honore* directement son médecin (Godet CXVII).
- Juste : Voici inclus quelques renseignements *justifiés* concernant le jeune A. D. (APG); Prix modérés, bien *justifiés* (Boulenger et Thérive, *Soirées du Grammaire-Club*, 4).
- Logis : milit. *logistique* « art de préparer les logements » (Lalande v).
- Passer : Rue *passagère*.
- Prospectus : Non seulement dans la clientèle habituelle des libraires, que nous *prospectons* déjà souvent par catalogues et circulaires, mais surtout chez le grand public (*Bulletin des libraires*, 1927).
- Séculaire : L'abandon par la France des droits plusieurs fois *sécularisés* que le traité d'Utrecht lui avait assurés (Vittoz 108).
- Sommet : *Sommer* le toit d'un pigeon simplifié, comme prêt à s'envoler (Van Gennepe).
- Teneur : *Ténoriser* une plainte, les conditions (Plud'hun 22); Ainsi se trouvent *ténorisés* les griefs; Le récit de l'aviateur dont la belle randonnée est ainsi *ténorisée* pour le plus grand profit de la science (*Journ. de G.*).

2) ANALOGIE FORMELLE

L'analogie formelle est la forme nouvelle donnée à un signe simple ou à un syntagme d'après le modèle d'un autre signe ou d'un autre syntagme prédominants dans la conscience linguistique, par suite de l'impossibilité, de l'ignorance ou de l'oubli de la forme correcte :

- Honnête et patriote, il trouva une situation par laquelle son ministère fut vite *débordé* (débordé × ordre).
- Se *dégrouiller*, *dégrouillard* (B; se grouiller × se débrouiller).
- A la bonne *flanquette* (B; franquette × flanquer).
- Des populations assez *rustres* (Curnonsky et Bienstock, *Musée des Erreurs*, 122; fruste × rustre).
- Une pantomine (pantomime × mine).
- Ils sont *parsemenés* (parsemés × disséminés).
- Plumache* (Wissler 799; plumes × panache).
- Racrocriller* (B; raccroc × recoquiller).
- Des feuilles *recoquevillées* (recoquillé × recoquevillé).
- Se revenger* (B; se venger × revanche).
- Tourne-soleil* (tourne-sol × soleil).

L'action d'un signe sur un autre peut aller jusqu'à substitution complète : Valoir > Falloir (Il *faut* mieux que vous y alliez : Joran n° 130), Voie > Voix (Ayant appris, par la *voix* des journaux, que vous vous chargiez de..., APG), etc.

L'analogie formelle n'intéresse pas seulement le vocabulaire. Beaucoup de fautes de syntaxe s'expliquent par le croisement de deux formules; il en est ainsi pour la négation explétive et autres faits semblables, d'ailleurs bien connus : La plus formidable facilité qui *n'*ait jamais été offerte à la clientèle, Elle se gêne avec d'autres qu'*avec moi*, Racontez cela à d'autres qu'*à moi*, Il ne l'accepterait de personne excepté *de* son fils; etc.

Outre les croisements, il faut mettre à part les cas d'analogie formelle dus au besoin instinctif de classer les signes en un certain nombre de familles plus ou moins logiques. Cet instinct classificateur, base de tout système linguistique, se manifeste sous des formes variées.

Les agences parlent de voyages par *Terre, Air, Mer et Fer*. Les transports se font par *rail* ou par *route*. Les statistiques de navigation opposent le *moteur* et la *vapeur*. A la *houille blanche* produite par les chutes d'eau, est venue s'ajouter la *houille verte* (rivières et fleuves), la *houille bleue* (vagues et marées) et même la *houille incolore* (vent). Après l'*Internationale rouge*, nous avons connu une *Internationale jaune*, une *noire* (Eglise), une *verte* (agriculture), une *blanche* (réaction), etc.

Dans le langage populaire, les éléments marquant une idée d'origine spatiale ou temporelle sont accompagnés d'un même préfixe :

Ote-toi de *d*là (Joran n° 92), Je viens de *d*là, de *d*par là (B 69). L'endroit d'où je *de*viens (B 88); As-tu été à la maison ? : J'en *de*viens (B).

Je ne l'ai pas revue *du* depuis (Plud'hun 10); Nous avons eut aucunes nouvelles de lui *de* depuis (APG), etc.

De même, le préverbe *dé-* tend, avec sa valeur séparative ou cessative, à servir d'étiquette aux verbes qui entrent dans cette famille sémantique :

Débattre des œufs (Wissler 739).

Débriser (*id.* 740).

Vous *dé*cessez jamais de faire vot'raffût au cintième (B 157);

Il ne *dé*cesse de... (Plud'hun 26).

La plupart des recensements indiquent le chiffre global des étrangers, mais sans fournir leur *dé*compte par langues. Dans

ces conditions, nous avons adopté le principe de toujours *décompter* les étrangers et de les laisser ensuite en dehors de nos calculs (statistique).

Découper un livre.

Dédoubler un train (Z doubler, bisser).

Ça démarque mal.

Nous voyons ici l'apparition d'une force décisive au sein d'une communauté, *départager* nettement les esprits en deux partis contraires (brochure).

Il a *déperdu*... (Plud'hun 26).

Desséparer (Wissler 743).

Ils passent sans *détourner* la tête (Joran n° 284).

Un autre cas d'action analogique due à la signification, est ce qu'on peut appeler la syllepse de mémoire. Tandis que la syllepse au sens traditionnel, ou syllepse discursive, est la prédominance de l'accord sémantique sur l'accord morphologique dans le domaine du discours (ex. *Tout le monde sont partis*), la syllepse mémorielle marque la victoire de la sémantique sur la morphologie dans le domaine des associations de mémoire. C'est ainsi que dans le « plurale tantum », ou « pluriel sémantique », un objet ou un fait composé de deux ou plusieurs parties est conçu comme une pluralité, ce qui oblige le nombre morphologique à passer au pluriel :

Se trouver devant *deux alternatives*, choisir entre *deux alternatives*.

Mettre ses chaussures.

Monter, descendre les escaliers.

Porter des lorgnons.

Porter des moustaches, friser ses moustaches.

Il porte *des pince-nez* (D'Harvé PB § 87).

Cette lutte de la sémantique contre la morphologie se manifeste mieux encore comme une révolte de la logique contre l'illogisme de la catégorie morphologique, dans le « singulier sémantique » — par exemple la revue *Les Lectures pour Tous* désignée dans le peuple *La Lecture pour Tous* (B 25 n) — et dans le « masculin sémantique » : *Un* ordonnance, *Un* clarinette (Vincent 35), Il a été *le* dupe dans cette affaire (*id.* 59), etc.

Ce cas excepté, les changements de genre, si fréquents dans le langage populaire, ne sont guère dus à l'action de la signification. En laissant de côté les exemples où le genre

d'un composé est refait sur le modèle du mot simple (*une entre c ô t e, une inter l i g n e, une h é m i s p h è r e*; cf. les *anciennes uni f o r m e s f r a n ç a i s e s*), le genre semble surtout dicté par la nature de la terminaison. Comme l'a signalé Remy de Gourmont (ELF 246, PS 180 sv; v. Grammont, *Vers fr.*, 357), les suffixes terminés dans la prononciation par une voyelle (brève) tendent à être interprétés comme masculins, tandis que les terminaisons à consonne finale prononcée sont conçues comme féminines :

Auto est généralement masculin en lang. pop. (B 90).

Le dynamo (B 89).

Nous avons dit *au fin* d'une première étude sur l'essor de l'aviation... (jx).

Le paroi (Martinon II 27).

Quand je serais remie *du toux* que je viens d'avoir (Van der Molen 141).

Les voyelles longues font exception; elles sont conçues comme féminines et féminisent le genre du mot : *une* hyménée, *une* grosse incendie, *une* trophée, etc. Parmi les terminaisons dont la consonne finale entraîne la féminisation, on citera les suffixes

-AGE : Maintenant nous sommes trop vieux, car *la plus belle* âge de notre jeunesse est passée (Prein 75); Etage; Héritage;

Une grosse orage; De la belle ouvrage, bien faite; Usage.

-AL(L)É : S'y il serait peut-être dans *une hospital* (APG); Intervalle; Décrire *une ovale*; Pétale.

-ELLE : L'appel est faite; Erésypèle; Caramel; *Une petite hôtel; Une méchante libelle; A la Noël.*

-ÈME : Anathème; Chrysanthème; Stratagème.

-ÈRE : L'air est bonne, douce, fraîche; Ether; *Une ulcère douloureuse*; Les viscères de T. ont été prélevées et analysées (Godet xv).

-ISSE : Armistice; Auspices; Exercice; Hospice; Indice; La fumée sortait par toutes les interstices du chalet (jx); Narcisse; Office (de cuisine); Orifice; Vice.

-ULE : Globule; Opuscule; La pieuvre a de longues tentacules; Tubercule.

-USSE : Autobus; L'obus elle a tombé dessus lui (B 143); Omnibus.

et bien d'autres encore.

L'action féminisante de la consonne finale se vérifie aussi pour certains adjectifs. *Pécuniaire*, interprété comme un féminin (*pécunière), donne un nouveau masculin : L'argu-

ment *pécunier* ne me touche pas (Joran n° 211), Le soldat N. a-t-il souffert d'embarras *pécuniers* ? (Godet xxv). De même, *tiède* entraîne un masculin *tied* (B 94), et inversement *bleu* un féminin *bleuse* (*ib.*).

*

L'instinct analogique joue un rôle particulièrement important dans l'absorption, par le langage populaire, des éléments savants, étrangers ou relativement inconnus. Le français avancé cherche à s'assimiler ces éléments en les pétrissant à la populaire, c.à.d. en les ramenant à la norme la plus commune et la plus fréquente :

De la carbonade (Z du carbonate de soude : B).

Contumace (Gourmont ELF 165; Z contumace).

Dilemme (Z dilemme).

Filigramme (Z filigrane).

Une porte *hermétiquement* fermée.

Maladies *infectueuses*.

Si vous pouviez lui donner un indice si *minible* soit-il (APG).

Dans nombre de cas, le signe rare ou inconnu est tout simplement remplacé par un terme de la langue courante :

Aune : Cette affaire a tourné en *eau de boudin* (Joran n° 105).

Caillot : Il a un *caillou* de sang dans le poumon (lettre).

Chiffe : Mou comme une *chique* (Vincent 34).

Clapper : *Claquer* de la langue (*id.* 35).

Découplé : Bien *découpé* (Gourmont ELF 179).

Essanger : *Echanger* le linge (Joran n° 114 bis).

Havir : *Ravir* la viande (Vincent 147).

Labarraque : Eau de *la baraque* (écrit par un contremaître).

Lacs : Tomber dans le *lac* (Vincent 97-8).

Machaon : *Macaron* (D'Harvé PM § 12).

Noise : C'est-ti Dieu possible qu'on soit assez méchant pour chercher des *niaises* à mon pauvre homme (Trib. de police : G).

Réticule : *Ridicule*.

Taie : Une *tête* d'oreiller.

Tire-larigot : Rigoler à *tire-haricots* (jardinier).

On aurait tort de considérer tous ces « accidents » comme des cas pathologiques; ils ne méritent pas tant de dédain. Considérés dans leur ensemble, ils ont leur raison d'être, en ce qu'ils répondent à une tendance organique du système : le besoin de ramener l'inconnu au connu.

Ce processus d'assimilation se poursuit dans le domaine de la phonologie. A l'aide de procédés divers, les combinaisons phoniques inconnues ou peu connues sont réduites à la norme commune. Le mot *fuchsia* par exemple, qui présente une phonie *füks* étrangère au français courant, est assimilé au modèle de *flux-fluxion* et devient *fluchsia* (Gillieron, *Ménagiana*, 6 sv). Le traitement de quelques phonies savantes mérite d'être examiné à part :

PN : Hypnotisme > *hynoptisme*; Pneumatique > *pleumatique*; pneumonie > *pleumonie* (B).

IN > ã : *ã-folio*, *ã-quarto*.

QUA > ka : *kadrant*, *kadrille*, *kadriller*, *kadruple*, *kadragénaire*; *relikat*, *adékat*.

QUI > ki : *ékitation*, *kinkagésime*, *kinkennal*, *kintuple*, *Kirinal*, *korum*, *ékestre*, *kesteur*, *kesture*, *kidam*, *kiétisme*, *kiétude*, *kinaire*, *kinkagénaire*.

GUI > gi : *inextingible*.

GN > ñ : Dans les écoles ou les administrations, on mouille fréquemment *coñat*, *iñé*, *iñition*, *inexpuñable*, *réñicole*, *stañant* (D'Harvé, *Euph.* § 80). Ajoutons *mañat*, *incoñito*, et d'autres encore.

GM : flegme > *flemme*.

CH (k > š) : Si l'usage est encore partagé pour *bronchopneumonie*, *bronchotomie*, *catéchumène* ou *chiromancie*, on n'hésite plus à chuintier pour *brachial*, *brachycéphale*, *pachyderme*, *trachée*, *trichine* (D'Harvé, *Euph.* § 74).

Ces procédés d'assimilation atteignent naturellement aussi les éléments empruntés aux langues étrangères. *Bois-scout* (boy-scout), *lécrelet* (leckerli), *ponet* avec son féminin *ponette* (poney), *poker d'as* (pokerdice), etc., sont des mots français. Comparez :

-ING > ã(g) : *swing*, *smoking*, *shampooing*, *meeting*, *lasting*, *building*, etc.

-ER > -ère : *reportère*, *startère*, *dockère*, *leadère*, *speakerère*, *outsidère*, *cornère*, *watères*, *keepère*, etc.

-ER > -eur : *footballeur*, *reporteur*, etc.

AI > è : *Daily-Mail*, *cocktail*, qqf. *rail*.

I > i : *side-car*, *offside*, *outsider*, *flirt*, *five o'clock*, etc.

U > ü : *club*, *turf*, *gutta-percha*, *upercut*, etc.

On peut même dire d'une façon générale que la prononciation « correcte » (c.à.d. à l'anglaise, à l'allemande, etc.) des mots empruntés est sentie par les Français comme pé-

dante. Qui oserait prononcer *knockout*, etc. comme les Anglais (*nokaut*) ?

La FRANCISATION DES NOMS PROPRES, fréquente depuis la guerre, se fait soit par traduction (Hirsch > *Cerf*) soit par assimilation phonique et graphique (Dreyfus > *Tréfousse*; Seligsohn > *Zéligzon*; Ullmann > *Oulman*; Frey > *Fret*, etc.).

* * *

L'analogie sémantique et l'analogie formelle ont pour caractère commun l'imitation d'un modèle prédominant dans la conscience linguistique. Déclenchées l'une et l'autre par la laxité des associations de mémoire qui rattachent un élément au reste du système, elles répondent au besoin de limiter cet arbitraire en motivant l'inconnu par le connu.

Mais le besoin d'assimilation, qui tend à combiner ainsi les éléments du langage en un vaste ensemble aussi homogène que possible, ne borne pas son action aux rapports mémoriels.

B) Le conformisme]

Le conformisme embrasse tous les procédés par lesquels le besoin d'assimilation cherche à adapter les uns aux autres les divers éléments, grammaticaux aussi bien que phoniques, qui se suivent le long de la chaîne parlée. La linguistique fonctionnelle ne saurait trop insister sur l'identité de principe qui relie des faits aussi différents en apparence que l'Accord, la Concordance des Temps, l'Attraction des Modes, — et le Sandhi ou Conformisme phonique.

Le conformisme grammatical comprend, outre l'Accord proprement dit par lequel le genre et le nombre de l'adjectif ou du verbe varient en fonction du genre et du nombre du substantif auquel ils servent de déterminant ou de prédicat, tous les procédés à l'aide desquels les signes sont obligés de varier catégoriellement les uns en fonction des autres dans le discours.

C'est ainsi que le verbe de la proposition subordonnée se règle temporellement et modalement sur la subordonnante (concordance des temps et des modes) : Il doute qu'il soit venu > Il d o u t a i t qu'il fût venu; Je sais qu'il viendra > Je s a v a i s qu'il *viendrait*. Ces modes et ces temps de concordance n'ont pas ici de valeur temporelle ou modale par eux-mêmes; ce sont de simples procédés d'assimilation discursive.

De même, le subordonnatif doit changer de catégorie grammaticale en fonction de son régime, c.à.d. qu'il est préposition devant un substantif (*après son départ*) et conjonction devant une proposition (*après qu'il est parti*).

Le déterminant varie d'une manière analogue. Adjectif quand il accompagne un substantif (une chanson *gaie*), il se transforme en adverbe pour déterminer le verbe : chanter *gaiement*.

Le conformisme porte d'ailleurs aussi bien sur la coordination que sur la subordination. C'est lui qui exige que deux ou plusieurs termes, s'ils sont coordonnés, appartiennent à la même catégorie grammaticale : Je déteste de *boire* et de *fumer* (et non : *Je déteste *la boisson* et *de fumer*).

Il y a bien d'autres cas encore. Il faudrait mentionner particulièrement les divers phénomènes d'attraction, par exemple en grec ancien l'attraction du relatif par son antécédent : ἔσεσθε ἄνδρες ἄξιοι τῆς ἐλευθερίας (ἧς) κέκτησθε (Xénophon, *Anab.*, I, 7, 3). Certains dialectes allemands connaissent l'attraction de la conjonction avec le verbe : *obst* du hergeh s t, *dassen* wir komm e n, *obben* wir geh e n, *obt* ihr geh t (Gabelentz, *Sprachwissenschaft*, 214, 398). Mais l'exemple classique en cette matière est fourni par les classificateurs des langues bantoues : « Le classificateur de chaque mot a une telle importance qu'il se répète au cours de la phrase pour tous les mots qui s'y rapportent : on dirait que le mot principal impose la couleur de son uniforme à tous les mots qui dépendent de lui » (Vendryes, *Langage*, 113).

Le conformisme est donc un procédé général d'assimilation discursive, qui caractérise d'une manière ou de l'autre la plupart des idiomes. Nous examinerons d'après les maté-

riaux du français avancé quelques-uns des problèmes qui s'y rapportent.

La question des FAUTES D'ACCORD peut se poser de deux manières : 1. L'accord se fait-il selon la catégorie, et dans ce cas avec le sujet ou avec l'objet ? (on a prétendu que dans le langage populaire l'accord tend à se faire spontanément avec le sujet : Brunot PL 335); 2. L'accord se fait-il « mécaniquement », c.à.d. selon la séquence, et dans ce cas avec l'élément qui précède ou avec celui qui suit ?

A notre avis, le français spontané tend à faire mécaniquement l'accord avec l'élément qui précède, peu importe la catégorie (sujet ou objet) de cet élément. Autrement dit, l'accord se fait avec le sujet quand le sujet précède, avec l'objet quand l'objet précède (ce fait semble lié à la tendance qui entraîne le français vers la séquence progressive) :

Je vous assure que la mort de mon pauvre père les *ont* bien frappé (lettre de mineur : Van der Molen 145); Leur puissant génie d'observation les *amenèrent* à découvrir... (Le Bon); Le besoin d'adoration des foules les *rendent* vite esclaves (*id.*); Le plongeon du rouble français les *rendent* nerveux (lettre).

Les *sensiments* que nous *inspirèrent* la longue lutte dont nous sortons à peine (Vittoz 160).

Notre Grand Conseil a raison de s'occuper des *dangers* que *peuvent* provoquer un octroi trop facile du diplôme de chauffeur (Godet xcix).

C'est du reste à ses *membres* que *reviennent* la réussite de cette soirée (*id.* c).

Vous me direz ce que vos *démarches* vous auront *coûtées* (APG).

La fréquence et la similarité de ces faits prouvent qu'il ne s'agit pas de simple lapsus ou coquilles; on voit aussi par là que l'Accord continue à répondre, même et surtout sous des formes incorrectes, à une tendance spontanée et vivante.

Un type de fautes beaucoup plus fréquent, et dont le caractère est moins accidentel, c'est l'accord du participe des verbes pronominaux (accord simultanément avec le sujet et avec l'objet réfléchi) :

En Angoumois, il y a bien peu de femmes, même parmi celles qui ont reçu de l'instruction, qui ne disent encore : Je me suis *faite* un chapeau, Je me suis *achetée* des bottines, C'est ce que je me suis *dite*. Mais il s'en faut bien que cette grosse incorrec-

tion soit spéciale à l'Angoumois. Nous l'appellerons donc ni du patois ni du jargon, mais du français barbare. M. Bastin remarque qu'on la rencontre aussi dans le pays genevois, et je pense qu'on la trouve partout. Elle court les rues. Je lis en ce moment, dans la traduction du *Saint* de Fogazzaro : Jeanne s'était *couverte* le visage avec ses mains (Stapfer 138).

Elle s'est *permise* de... (Martinon II 484 n); Je me suis *permise* de lui faire une observation (Joran n° 215); Elle s'y est mal *prise* (*id.* n° 234).

Ces deux députés se sont réciproquement *reprochés* de mêler à la politique les potins de la rue (Vittoz 160); Six malheureux qui se sont *tirés* une balle dans la tête (*ib.*).

Nous nous en prenons à une institution qui s'est *survécue* (*ib.*).

L'Allemagne officielle s'est *assurée* sans aucun doute des avantages positifs (*ib.*). Elles se sont *laissées* entraîner (Joran n° 172).

Il y a des langues qui accordent régulièrement certains adverbes avec le verbe ou l'adjectif auquel ils se rapportent. L'ancien français offrait de nombreux exemples de ce cas, et la langue actuelle a gardé de l'usage médiéval plusieurs survivances plus ou moins correctes : une fleur *fraîche* éclore, une fenêtre *grande* ouverte, les *nouvelles*-venues, la *première*-née, elle est *toute* surprise (v. Nyrop V § 107). Quelques faits plus avancés, du langage populaire, montrent que l'accord de l'adverbe, loin d'être une survivance mécanique, est dû lui aussi à la tendance d'assimiler les uns aux autres les éléments qui se suivent dans la chaîne parlée :

Je me suis *toute* salie ma robe (Bally LV 52).

C'est elle qui est *la* mieux habillée (B 140). D'entre ces jeunes filles, c'est la blonde qui est *la* mieux (Joran n° 177).

C'est sur ce point que la lutte fut *la* plus sanglante; C'est avec cette robe que je vous trouve *la* plus belle (*ib.*); C'est elle qui se lève *la* plus tard (B 140).

C'est chez ce relieur que les livres sont *les* mieux reliés (Joran n° 177). C'est eux qui sont venus *les* plus tôt (B 140).

La CONCORDANCE DES TEMPS, ou conformisme temporel (assimilation du temps de la subordonnée à celui de la subordonnante), reste également très vivante. C'est ainsi que la grammaire normative a beau interdire la concordance là où la subordonnée exprime un fait vrai en tout temps ou qui l'est encore (Il di s a i t que les chats *sont* les meilleurs amis du savant); le français avancé passe outre, malgré la logique :

Les Anciens ne savaient pas que la terre *tournait*; ils croyaient que *c'était* le soleil qui *tournait* autour de la terre.

Il m'a demandé si tu *avais* le téléphone là où tu *logeais*, car il ne veut pas que tu *téléphones* de la poste (lettre).

Je *voulais* savoir s'il *existait* des rapports entre les groupes de langues et de dialectes et les anciens types d'habitation (Dauzat).

Les articles pleins de bon sens signés ... nous ont *prouvé* que des citoyens *s'indignaient* et *protestaient* à juste titre contre les erreurs commises (lettre à un journ.).

Nous *avons* pu justifier, par l'exemple de certaines croyances spiritistes, qu'en matière de foi la crédulité aussi bien du savant que de l'ignorant — ne *connaissait* pas de limites (Le Bon).

Grammatici certant... — L'imparfait est interprété comme temps de concordance par M. Bally (*Germ. Roman. Monatsschrift*, 6, 418) et M. Brunot (PL 787). Cette théorie est rejetée par M. Lorck, qui attribue à cet imparfait, conformément au psychologue qui caractérise l'école romaniste allemande, une valeur sémantique en soi (*Erlebte Rede*, 45 sv; v. *Neuere Sprachen*, 35, 460 sv).

L'ATTRACTION DES MODES, ou conformisme modal, oblige le mode de la subordonnée à s'adapter à celui de la subordonnante. Le français avancé, sous sa forme parlée aussi bien qu'écrite, présente des cas — plus nombreux que l'on pense — où l'indicatif exigé par la grammaire correcte cède la place au subjonctif (dans ces exemples, le mode de la subordonnante peut naturellement être implicite, c.à.d. logé dans la signification du verbe ou dans la périphérie : *autant, tout, si*, etc.) :

EX. POPULAIRES : Je désirerais savoir son adresse car n'ayant entendu parler de lui, je *suppose* qu'il *soit* prisonnier (APG).

Malgré le retard que l'Agence met à me répondre au sujet de mon fils dont je *crois* qu'il *soit* prisonnier, je ne doute pas que... (*id.*).

Je vous donne tous les renseignements que je *puisse* vous donner (*id.*).

Je vien donc me recommander à vous si par un effet de votre bonté vous *puissiez* arriver à savoir où il se trouve (*id.*); Voici le froid la neige et si je savais qu'il *soit* prisonnier je pourrais peut-être lui envoyé un petit colis (*id.*).

EX. ÉCRITS : Le sol était blanc de grêlons; on *eût* dit que les prés *fussent* neigés (Vittoz 161).

Quels que *soient* les groupements dont ils *fassent* partie, il y a une forme d'intelligence qui est commune à tous les hommes (Blondel, *Introd. à la psychol. coll.*, 103).

Il est probable qu'il ne *doive* pas rentrer ce soir (D'Harvé PB § 383).

Je le ferai a u t a n t que ce *soit* en mon pouvoir (*ib.*). Le moi ne peut subsister qu'a u t a n t qu'il *soit*... (Maeterlinck : Martinon II 413 n).

Un autre cas de conformisme est constitué par la CONCORDANCE DES NÉGATIONS. On sait, par l'exemple de la plupart des langues populaires, que la rencontre de deux ou plusieurs négations sur un même terme ne donne pas toujours un sens positif, comme l'exigerait la logique (*duplex negatio = affirmatio*), mais produit souvent soit une négation d'égale valeur que la négation simple soit une négation renforcée; ainsi une petite phrase telle que *c'est pas rien* peut avoir, en français du peuple, le sens de « ce n'est rien » (B 140) :

N'ayant *pas* encore rien reçu de mon frère qui est disparu depuis... (APG).

P e r s o n n e ne veut *pas* ça « personne ne veut ça »; P e r s o n n e m'a *pas* demandé « personne ne m'a demandé » (fréquents).

Je n'ai *pas* encore obtenu a u c u n résultat; Supposant que mon mari est prisonnier en Allemagne n'ayant *pas* eu a u c u n e de ses nouvelles depuis le 7 sept. (= APG). Je n'ai *pas* reçu a u c u n colis, Ça n'a *pas* a u c u n e importance (Prein 55).

Il ne peut pas faire un pas s a n s que je *ne* le voie (Vincent 163), Je ne sortirai pas s a n s qu'il *ne* m'ait vu (Martinon II 572), J'ai filé s a n s qu'il *ne* m'ait vu (Joran n° 264).

PSYCHOLOGISME. — On sait combien, pour ce genre de problèmes, l'explication psychologue est chère aux romanistes allemands, de Tobler à nos jours; v. E. Lerch, *Die halbe Negation im Französischen* (*Die Neueren Sprachen*, 29, 6 sv). Le besoin d'expressivité a peut-être son mot à dire ici; mais dans l'ensemble et quant au fond il s'agit surtout d'un phénomène de conformisme : la négation se répète au cours de la phrase pour tous les mots qui s'y rapportent. On peut dire d'elle ce qu'on a dit des classificateurs bantous : elle impose la couleur de son uniforme à tous les éléments de la chaîne parlée.

L'ATTRACTION DU COMPARATIF formait une tournure correcte en latin : *verior quam gratior* « plus vrai qu'agréable ». On la retrouve dans le français spontané : Plus il vieillit, plus il est *meilleur*; La stabilisation sera faite probablement plus tôt que *plus* tard (R. Poincaré : Thérive NL 4. 8. 28).

Parmi les faits de conformisme, une place à part doit être réservée à la SYLLEPSE. Il y a syllepse lorsque l'accord, au lieu de se régler sur la catégorie morphologique, se fait d'après la valeur sémantique : *Le reste* (« les autres ») *sont* partis. La syllepse peut donc se définir comme la prédominance du conformisme sémantique sur le conformisme morphologique. Les exemples français les plus fréquents concernent la lutte entre singulier morphologique et pluriel sémantique :

EX. POPULAIRES : Malheureusement elle était toute celle [= seule] de ma famille, le reste *son* en Belgique et en Hollande (lettre de mineur : Van der Molen 143).

Tout le monde *s'en vont*, tout le monde *disent*, tout le monde *reviennent*; qqf. le monde *viennent* (B 100). Tout le monde *sont* jaloux (Prein 43).

... Car aucun de ses camarades ne l'*ont* vu (APG).

EX. ÉCRITS : Cinquante pour cent de l'effort des architectes *furent* annulés (jx).

Plus d'un ministre n'*ont* pas caché l'impression produite par l'ingéniosité des solutions proposées (jx).

La législation de tous les autres pays, y compris l'Espagne, *ont* pris les devants (Stapfer 42).

La foule qui remplit les rues *observent* un silence absolu (Godet LXXVII).

La syllepse du pluriel est la plus fréquente, mais il y a d'autres cas. Ainsi l'accord peut se faire au singulier et au féminin (*Plus des trois quarts de sa population est constituée* par la classe paysanne; all. *Das Weib verwandte ihre ganze Kunst darauf*). Nous connaissons même un curieux exemple de syllepse d'après le temps : Cette ère de mille ans *supposait* un Etat puissant (historien).

*

Le conformisme phonique — ou SANDHI (sens large) — est l'assimilation qui se produit entre les éléments phoniques dans la chaîne parlée. Le sandhi, qui comporte de multiples variétés, peut se faire notamment d'après la sonorité (aza-ziner, tranzvormer, etc.), le mode d'articulation (pendant > pen-*n*-ant) et le timbre (harmonie vocalique, ex. j'aimais = jè~~m~~è, j'ai aimé = jè~~m~~é).

Pour l'étude détaillée du phénomène, nous renvoyons le lecteur aux traités spéciaux. Ce qui nous importe ici est de signaler le parallélisme entre le conformisme grammatical et le conformisme phonique, que le point de vue fonctionnel permet de ramener à un principe un.

*

L'assimilation discursive exige également que les signes qui entrent en combinaison dans la chaîne parlée, fassent partie du même stock linguistique. Ainsi, un élément appartenant au stock populaire ne peut se combiner qu'avec un élément de même couleur, un élément savant qu'avec un élément savant : *règle-ment* / *ré-gul-a-tion*; *avant-coureur* / *pré-curseur*, etc. (v. Bally LV 203-4). Le même fait s'étend au domaine de la graphie : *rationnel* / *rational-isme*, *donner* / *don-a-tion*, *consonne* / *conson-nant-isme*, etc.

Ce besoin, que nous appellerons faute d'un terme meilleur le CONFORMISME LEXICAL, est senti très vivement par la langue contemporaine. Nous verrons cependant que l'emprise croissante du besoin d'invariabilité sur les autres besoins et notamment sur le conformisme, tend à faire abandonner l'ancienne réluctance du français pour les hybrides.

* ■ *

L'antinomie entre l'invariabilité et le conformisme éclate d'ailleurs sur toute la ligne. La multiplicité des formes qu'engendre l'assimilation discursive augmente en effet l'effort de mémoire à fournir, et provoque par conséquent des réactions en sens contraire. Selon les idiomes, cette lutte se résout dans la victoire de l'un ou de l'autre des deux besoins. Dans le langage avancé d'aujourd'hui, c'est le besoin d'invariabilité qui semble devoir l'emporter de plus en plus.

CHAPITRE II

LE BESOIN DE DIFFÉRENCIATION (CLARTÉ)

- J. GILLIÉRON : *Pathologie et Thérapeutique verbales*, I-IV, 1915-21.
J. GILLIÉRON : *Généalogie des Mots qui désignent l'Abeille*, 1918.
J. GILLIÉRON : *La Faillite de l'Étymologie phonétique*, 1919.
G. MILLARDET : *Linguistique et Dialectologie romanes*, 1923.

LE besoin de clarté cherche à distinguer les éléments linguistiques les uns des autres pour éviter les confusions, latentes ou réelles, qui surgissent dans le fonctionnement de la parole. Ici comme ailleurs, le rapport de finalité est constitué par trois termes : le besoin (clarté), le déficit (confusions, équivoques) et le procédé (différenciation).

Le rôle d'initiateur dans ce domaine appartient à Jules GILLIÉRON, dont les études sur la Pathologie et la Thérapeutique verbales fournissent la meilleure illustration de la finalité empirique du langage telle que nous la concevons. Il faut avouer cependant que l'effort de ce dialectologue s'est concentré presque exclusivement sur les faits de lexique; tandis que nous aurons l'occasion de constater que le besoin de clarté porte sur tous les éléments du langage : signe et signification, valeurs lexicales et catégories grammaticales, — jusques et y compris la phonologie.

A première vue, il semblerait que le problème à résoudre consiste simplement à chercher comment le langage s'y prend pour détruire les équivoques existantes; c'est le point

de vue de la « thérapeutique ». Une vue plus complète devra tenir compte aussi du rôle très important joué par la « prophylaxie ». Lorsqu'il s'agit d'une langue de grande communication telle que le français, parlée avec moins de liberté et plus de conscience que le patois, et subissant de plus l'influence conservatrice de la langue écrite, il est à supposer que dans bien des cas l'équivoque, dépistée dès qu'elle est sentie sous roche, ne pourra guère monter jusqu'à la surface. C'est ce genre de faits que Gilliéron appelait dans sa terminologie pittoresque les « fantômes lexicaux », les « places gardées », etc. (*Abeille*, 259 sv); nous parlerons plus simplement d'équivoques latentes et d'incompatibilités que le besoin de clarté cherche à éviter à l'aide de divers procédés préventifs.

Dans le livre qu'il a consacré à l'influence du journalisme sur le vocabulaire, M. Vittoz classe parmi « les principaux éléments de conservation de la langue... l'obligation de se faire comprendre, et de se faire comprendre exactement » (181). Et de fait la « clarté française » a toujours été un des principaux arguments des défenseurs de la langue. Mais la question serait de savoir si la langue correcte ne présente pas elle-même des équivoques intolérables et si quelques-unes des innovations que l'on reproche au français avancé ne sont pas dues précisément au besoin de prévenir ou de détruire les équivoques, latentes ou déclarées, que présente le français traditionnel. Dans ce cas le besoin de clarté, par les procédés de différenciation qu'il déclenche, constituerait au contraire un des facteurs du changement linguistique.

A) Pathologie et thérapeutique

1) L'ÉQUIVOQUE

Le principal déficit qui amène le besoin de clarté à recourir aux procédés de différenciation, est l'équivoque. Celle-ci peut être constituée, dans le jeu de la parole, soit par la rencontre sur un signe unique de deux ou de plusieurs signi-

fications, entre lesquelles l'entendeur ou le lecteur devra choisir (= bisémie, polysémie), soit par la ressemblance ou l'identité phoniques de signes incompatibles quant au sens (= homophonie).

On entend soutenir quelquefois que l'équivoque n'existe jamais qu'à l'état d'abstraction, par exemple dans les colonnes des dictionnaires, mais qu'elle ne se produit guère dans l'usage *hic et nunc* que l'on fait de la langue.

Il suffit de prêter l'oreille au jeu quotidien de la parole — dans la rue, au magasin, au téléphone, à table — pour se convaincre du contraire : J'aimerais acheter des *plumes* (des porte-plume ou des becs ?); Passe-moi la *pomme* (pomme-fruit ou pomme d'arrosoir ?); Les *indigènes* se sont révoltés (les troupes de couleur ou les autochtones ?); On a oublié de mettre le *timbre* sur cette lettre (le timbre-poste ou l'oblitération ?); J'ai vu *sé* lettres (les lettres de lui ? d'elle ? ces lettres ?); Il a permis à *séz* ouvriers de partir (à ses propres ouvriers ? à ceux d'un autre ? à ces ouvriers ?); C'est une vue de *loteldülak* (une vue de l'Hôtel du Lac ? une vue de l'hôtel à partir du lac ?); et ainsi de suite.

Gilliéron a montré l'étroit rapport de cause à effet qui bien souvent lie le monosyllabisme à l'homophonie. En effet, plus le signe est court, et petit le nombre des différences phoniques qui le constituent, plus le danger de confondre ce signe avec d'autres signes soumis aux mêmes conditions augmente. On sait à quels procédés spéciaux les langues monosyllabiques (chinois) et les langues monosyllabisantes (anglais) sont obligées d'avoir recours pour remédier à cet inconvénient : complications phoniques (tons distincts à valeur sémantique et morphologique, aspirations, etc.), complications graphiques (orthographe anglaise, idéogrammes chinois), complications grammaticales (composés formés de synonymes juxtaposés, suffixes et déterminatifs distincts pour chaque homophone différent, etc.). On sait aussi que les signes courts ou monosyllabiques que le besoin de clarté, pour une raison ou pour une autre, n'a pas réussi à différencier, sortent de l'usage, vieillissent et finissent par disparaître.

Nous ne nous éloignerons pas trop du sujet de cet ouvrage

en énumérant ci-après les principaux monosyllabes qui ont disparu du français ou sont en train de le faire. La linguistique fonctionnelle s'intéresse aussi bien aux moribonds qu'aux nouveau-nés : aux uns, pour découvrir les causes de leur agonie ; aux autres, pour connaître les raisons de leur naissance. « C'est surtout dans la nécropole des mots qu'il faut chercher la vérité biologique [= fonctionnelle]. — C'est par l'étude de ces mots que devrait débiter l'historien de la langue pour asseoir ses connaissances et ses principes biologiques, pour savoir les conditions de vie et de mort des mots : seuls les morts peuvent nous permettre de tracer un tableau d'une vie lexicale complète, eux seuls nous révèlent infailliblement la cause qui les a frappés à mort. » (*Abeille*, 283-4). Quant aux mots que nous appelons vieilliss, « à l'égal des mots disparus du français, ils ont l'avantage d'étaler devant nous une vie lexicale complète, mais une vie encore à son dernier souffle, à l'agonie, et celle-ci est souvent seule à pouvoir nous révéler la cause de leur mort prochaine, et celle-ci que dans les mots disparus nous ne pouvons étudier que d'après les dires de nos aïeux, plus ou moins sujets à caution, dans les mots vieilliss nous pouvons l'étudier sur nous-mêmes, sur le vif, en pleine connaissance de leur vitalité déclinante. » (*Pathologie et Thérapeutique*, III, 11).

Les mots disparus et les mots vieilliss peuvent se conserver à la faveur de locutions toutes faites dans lesquelles ils sont figés, ou en versant dans quelque langue spéciale (exemples entre parenthèses) :

Ains → mais.

Aire > surface.

Bât (porter son *bât*, savoir où le *bât* blesse) > selle.

Bée (bouche *bée*) > béant.

Biais (prendre un *biais*, de *biais*) > oblique.

Bis (du pain *bis*) → gris.

Bris (constater le *bris* > casse.

Bru > belle-fille.

Brut > grossier.

Cap (de pied en *cap*) → tête.

Caut (un fin et *caut* renard) → cauteleux.

Cens (*cens* électoral) > recensement.

Chère (faire bonne, maigre *chère*) > repas.

Chiffe (mou comme une *chiffe*, papier de *chiffe*) > chiffon.

- Clair (*clair de lune*) > clarté.
Clenche (*déclencher*) > loquet.
Clin (*clin d'œil*) → clignement.
Coi (se tenir *coi*) → tranquille.
Coût (*coût de la vie*) > dépense.
Croc > crochet.
Dam (à son plus grand *dam*) → dommage.
Dive (la *dive* bouteille) > divine.
Docte > savant, etc.
Erre « train, allure » (à grand *erre*, à belle *erre*, casser l'*erre*, revenir à ses premières *erres*; suivre, aller sur les *erres* de qn.) → errements, qqf. terres, airs.
Etres (les *êtres* de la maison) → abords.
Faix (plier sous le *faix*, le *faix* des ans; *portefaix*) > charge.
Fat > prétentieux, etc.
Fin > but.
Font (*fonts* baptismaux) → fontaine.
For (dans son *for* intérieur) → juridiction.
Fors (tout est perdu *fors* l'honneur) → excepté.
Fur (au *fur* et à mesure) → prix, marché.
Gars > garçon.
Gent (la *gent* marécageuse; le droit des *gens*) → nation, peuple.
Gent (une *gente* demoiselle) → gentil.
Gré (à son *gré*, au *gré* de, savoir *gré*, de *gré* à *gré*, de *gré* ou de force) → volonté.
Guise (à sa *guise*, en *guise* de) → manière.
Hart (sous peine de la *hart*, la *hart* au col) → corde.
Havre (le *havre* du salut) > port.
Hère > pauvre hère.
Heur (*heurs* et malheurs, avoir l'*heur* de) → bonheur, qqf. honneur.
Hoir (conservé comme t. jurid.) > héritier.
Hui → aujourd'hui.
Huis (à *huis* clos) → porte.
Ire (l'*ire* de Dieu) → colère.
Jà → déjà.
Jeun (être à *jeun*) > jeûne.
Lacs (tomber dans le *lacs*) → lacet.
Lai (frère *lai*) → laïque.
Laps (*laps* de temps) > durée, délai.
Las > fatigué.
Leu (à la queue-*leu-leu*) → loup.
Leurre > illusion, tromperie.
Lice (entrer en *lice*) > terrain.
Lie (faire chère *lie*, cf. *liesse*) → joyeux.
Liesse (en *liesse*) > joie.
Lot > part, parcelle.
Maint (*maintes* fois, à *maintes* reprises) > beaucoup.
Mont (par *monts* et par vaux, *monts* et merveilles) > montagne.
Moult (être *moult* vaillant, avoir *moult* argent) → beaucoup, très.
Noise (chercher *noise*) → dispute.
Oing (vieux *oing*) → onguent.
Oncques (je n'ai vu *oncques* si méchant homme) → jamais.

Ores (d'*ores* et déjà) → maintenant.
 Ost → armée.
 Pecque (A-t-on jamais vu deux *pecques* provinciales... Mol.) → pécore.
 Pie (faire œuvre *pie*) > pieux.
 Plaid (ne rêver que *plaids* et bosses) → plaider.
 Plain (de *plain* pied) → plan, uni.
 Prin, prime (de *prime* abord, de *prime* saut, *prime* jeunesse, algèbr. a'b') → premier.
 Prou (peu ou *prou*, ni peu ni *prou*) → beaucoup.
 Queux (maître *queux*) → cuisinier.
 Quiet (une âme *quiète*) > paisible.
 Quint (Charles-*Quint*) → cinquième.
 Rais (les *rais* du soleil) → rayons.
 Rets (prendre qn. dans ses *rets*) > filets.
 Rez (*rez*-de-chaussée) → à ras de.
 Ris (les jeux et les *ris*) → rire.
 Sauf (avoir la vie *sauve*, l'honneur est *sauf*, sain et *sauf*) > sauvé.
 Saur (hareng *saur*) → desséché.
 Seing (sous *seing* privé) → signature.
 Sire → sieur → monsieur.
 Sot > stupide, etc.
 Us (*us* et coutumes) → usage.
 Val (par monts et par *vau*x) > vallée.
 Vis (*vis-à-vis*) → vue, face, visage.
 Voire (*voire* même; dites, voyons *voire*) > donc.

Les verbes, grâce à l'appareil flexionnel complexe qui contribue à les différencier, résistent mieux à l'homophonie. Beaucoup de verbes dits défectifs, disparus aux formes courtes et homophones — généralement les trois personnes du singulier — se maintiennent aux formes longues, qui prêtent moins à confusion (ex. *faillir*, mais *je faux*) :

Ardre, arder (cf. *ardent*) → brûler.
 Béer (cf. *béant*), bayer (*bayer* aux corneilles).
 Bailler (la *bailler* bonne, *bailleur* de fonds) > donner.
 Bruire (*bruyant*) > faire du bruit.
 Buer (cf. *buée*) > dégager de la vapeur.
 Ceindre > entourer.
 Celer > cacher.
 Chaloir (peu m'en *chant*) → importer.
 Choir > tomber (v. Gilliéron, *Faillite*, 50 sv).
 Choyer > combler d'attentions.
 Clore > fermer (*Faillite*, 8 sv).
 Compter > calculer, dénombrer.
 Conster (il *conste* par les textes que...) → constater.
 Conter > raconter.
 Courre (chasse à *courre*) → courir.
 Croître > pousser.

Se douloir (je me, tu te *deulx*, il se *deult*, cf. *deuil*, *doléance*) → se plaindre.
Duire → convenir.
Embler (*d'emblée*) → foncer sur.
Faillir (au bout de l'aune *faut* le drap) → manquer.
Ferir → férir (sans coup *férir*, être *féru* de) → frapper (*Faillite*, 41 sv).
Frire (je suis *frit*) → être en train de frire (intr.), faire frire (trans.) (*Faillite*, 34 sv).
Fuir > se sauver.
Gésir (ci-gît) > se trouver.
Hair > détester (*Faillite*, 69 sv).
Hogner → grogner.
Issir (*issu* de) → sortir (*Faillite*, 96 sv).
Leurrer > tromper.
Luire > briller.
Nuire > être nuisible.
Oindre (*oignez* vilain, il vous *poindra*) → enduire.
Oûir (*ouï-dire*) → entendre (*Faillite*, 63 sv).
Ouvrer (*ouvrer* du linge, jour *ouvrable*) → œuvrer, travailler.
Paître > brouter.
Partir (avoir maille à *partir* avec qn.) → partager.
Poindre (*poignez* vilain, il vous *oindra*) → piquer, qqf. pointer (le soleil *pointe* derrière les nuages), qqf. poigner.
Quérir > chercher (*Faillite*, 97 sv).
Seoir (il vous *sied* mal) > convenir.
Sourdre > surgir.
Vêtir > habiller.
Voyer (*voyer* la lessive, du papier) → faire écouler, enlever la poussière.

Cette liste montre que la chute des verbes est provoquée par deux déficits principaux : leur irrégularité, et leur homophonie avec d'autres verbes. Que l'irrégularité n'est pas le facteur principal, les défaillances et l'extinction progressive d'un certain nombre de verbes réguliers, appartenant à la première conjugaison, suffisent à le prouver (cf. *celer* en face de *seller* et *sceller* ; *bailler* « donner » et *bayer* « béer » en face de *bâiller* ; *conter* en face de *compter*, *ouvrer* en face de *ouvrir*, *voyer* en face de *voir*, etc.).

2) LES PROCÉDÉS DIFFÉRENCIATEURS

La distinction entre polysémie et homophonie intéresse surtout l'histoire ; non pas que les sujets parlants n'en aient pas eux-mêmes conscience de quelque manière, mais souvent il serait difficile de dire auquel des deux cas l'on a affaire.

Ainsi *classique* « parfait » et *classique* « scolaire », qui semblent bien être pour l'historien de la langue deux adjectifs homophones — l'un emprunté au latin *classicus* l'autre dérivé de *classe* — plutôt qu'un adjectif unique à sens ayant divergé, sont rangés dans les dictionnaires sous une seule et même rubrique. En tout cas, et c'est ce qui nous importe ici, le besoin de clarté ne fait pas de différence entre équivoque par homophonie ou polysémie, et le choix des divers procédés différenciateurs qu'il met en action dépend d'autres critères.

Un procédé couramment employé, c'est le grossissement des mots courts et notamment des monosyllabes par la prononciation, plus ou moins appuyée sur l'écriture, des consonnes finales. Ce procédé est surtout important là où il s'agit de différencier les noms de nombre; car on sait que ces derniers, en raison de la clarté qui est particulièrement de mise en cette matière, sont assujettis dans toutes les langues à des traitements spéciaux (— l'administration suisse des téléphones ne va-t-elle pas jusqu'à recommander *septante* et *huitante* pour distinguer 70 de 60.10 et 80 de 4.20 ! —). « Pour nier l'importance de l'homonymie dans la formation de la langue ou vouloir la réduire au lieu de la généraliser, il faut n'avoir jamais songé que dans certains parlers *sēsē* francs étaient aussi bien 500 francs que 105 francs, ne jamais avoir songé à toutes les revivifications de consonnes perdues depuis des siècles et qui se produisent plus particulièrement dans des mots où toute équivoque doit plus que partout ailleurs être écartée de l'esprit, tels les nombres. » (*Abeille*, 204) :

Une deux, *une* deux, *une* deux trois...; ne faire ni *une* ni deux; vingt-et-*une*, quatre-vingt-*une*, etc.

A la deuss (B 50).

A la troiss (*ib.*).

Cinq francs.

Sept sous, sept cents, sept mille; etc.

Neuf sous, neuf cents.

Vingt, vingt-deux.

Le même procédé s'applique aux autres monosyllabes et mots courts, comme il appert de la liste ci-après :

Alorss; souvent, quand ce mot est seul (B. 50).

Août.

Des faits bruts.

La finale de *but* sonne aujourd'hui, même à Paris (/ Martinon I 344).

Cerf.

Ceuss qu'y a longtemps qu'ils habitent là, Ceuss du fisc.

Clerc, mais *cler(c) de notaire*.

Coût.

Donc, mais plutôt *Allons don(c) ! Faites don(c) !*

Euss (qqf., B 111).

Le *t* de *fait* sonne presque toujours (en *fait*, au *fait*, par le *fait*, voici le *fait*, il est de *fait* que, je mets en *fait*, prendre sur le *fait*, un *fait* constant, le *fait* de mentir, le *fait* qu'il n'est pas venu).

Fat (D'Harvé PB § 191).

Fret.

Les genss (B 50).

Le heurt de deux consonnes.

Joug.

Lass (Gourmont PS 179).

Leg(s), qqf. *lek(s)*.

Mœurss (B 50).

Moinss (Martinon I 344).

Avoir du *nerf*, manquer de *nerf*; le *nerf* de la guerre, de l'intrigue, mais : des *ner(f)s*, une attaque de *ner(f)s*.

C'est pluss pire comme un enfant (B 19), On regrette de ne pas en avoir pluss profité (P); Pluss qu'un, Cette table a pluss que trois mètres, J'en ai pluss que vingt, pluss que le double (Martinon II 510).

Porc

Sens a repris l's final dans la plupart des cas (se faire du bon sang / avoir du bon sens).

Soit !

Courir sus (où *suz*, devant sonore ou voyelle).

Outre la revivification des consonnes finales, d'autres procédés encore peuvent intervenir pour grossir le volume des monosyllabes et différencier les homophones.

C'est ainsi que du verbe *haïr*, quand ce dernier n'est pas tout simplement remplacé par *détester*, les trois formes du passé (*je tu haïs, il haït*) sont transportées au présent (au lieu de *je tu hais, il hait*).

L'adverbe *hier* « se distend chez les Parisiens pour paraître avoir plus de corps : le provincial — celui de l'Est du moins — est surpris de les entendre dire *hi-er*. » (*Pathol. et Thérap.*, IV 11). Cette prononciation est même recommandée : « L'adverbe *hi-er* a deux syllabes depuis le xvi^e siècle, et ne doit pas se prononcer *yèr*. » (Martinon I 195).

Pour distinguer la pomme d'arrosoir de la pomme-fruit, il arrive qu'on ferme et allonge l'o : Passe voire la *paume* pour la mettre à l'arrosoir !

Contrairement aux efforts du français avancé pour l'unification du radical verbal, le futur populaire du verbe *trouver* est aberrant : je trouverai, tu trouveras, il trouvera, etc. (Martinon I 165, B 119). Cette exception semble attribuable au besoin d'éviter la confusion avec le verbe *trouer*, par suite de l'affaiblissement graduel de la consonne *v* en langage populaire : *je trou(v)erai* > < *je trouerai*.

On sait depuis les études de Gilliéron (*Abeille*, 189 et *passim*) le rôle important joué par les pseudo-diminutifs — diminutifs par la forme mais synonymes — dans la différenciation des monosyllabes homophones : *ovis* → *ovicula* → *ouaille*, *auris* → *auricula* → *oreille*, *acus* → *acucula* → *aiguille*, etc. Dans la langue de nos jours, on dit : un grain de *mil*, mais : du *millet*.

D'une manière plus générale, les pseudo-dérivés — dérivés par la forme mais synonymes — remplissent la même fonction différenciatrice. C'est ainsi que le français populaire élargit *fin* en *finition*, *plant* en *planton* (Wissler 796), etc.

Un moyen beaucoup plus fréquent, c'est le renforcement sémantique, à l'aide de procédés syntaxiques ou morphologiques variés qui précisent le sens du terme équivoque : la *Sainte-Cène*, un ouvrage de vulgarisation *dans le meilleur sens du terme*, un ouvrage de *haute* vulgarisation, etc.; sa famille à *lui* / à *elle*; ou *bien* / *là où*, etc.

Ainsi *et* et *est*, dangereusement homophones, sont soumis à un traitement bilatéral. La conjonction *et* s'adjoint diverses particules qui l'étoffent : vivre *et puis* mourir, *et alors*, *et ensuite*, *et maintenant*. Plus personne, d'autre part, n'ose dire : Vivre *est* apprendre à mourir; le remplacement de *est* par *c'est* (sans pause : Vivre *c'est* apprendre à mourir) est devenu une condition indispensable à l'intelligence de ce type de phrases.

Ces procédés servent naturellement aussi en cas de polysémie. Le cas type est ici fourni par la préposition *de* :

DE > A PARTIR DE (style sav.) : La déduction de la vérité à *partir* des faits, La dérivation des choses à *partir* du principe, Les tentatives de déduire l'intelligence à *partir* d'opérations élémentaires.

DE > D'AVEC : Divorcer *d'avec* sa femme, La séparation de l'Irlande *d'avec* l'Empire Britannique.

DE > DEPUIS : Jeter *depuis* la fenêtre; pêcher *depuis* le pont; jeter *depuis* la voiture (Plud'hun 13), Vue de l'hôtel *depuis* le lac, On me prie *depuis* la France de faire les recherches nécessaires (APG : Neuchâtel). — Et moi, *depuis* ma niche, les écoutant, je pensais ... (Barrès : D'Harvé PB § 2), Une voisine, *depuis* la rue, leur demanda si... (*ib.*).

Le dernier cas (*de* > *depuis*) est davantage une substitution qu'une explication. La substitution est le remède radical qui s'impose toutes les fois que les autres procédés sont inapplicables ou inexistantes.

Une maison d'édition publie une Collection de *Diffusion*, qu'elle appelle ainsi sans doute pour éviter l'import péjoratif du mot *vulgarisation*.

Le traitement du comparatif *plus* par la finale (pluss) a été souvent signalé. Mais ce procédé, qui n'est qu'un pis-aller, est senti à la longue comme insuffisant. Le remède radical est dans la substitution du mot *davantage* : J'en ai *davantage*, Il a *davantage* de temps, Il en a *davantage* que lui, etc.

Le déterminatif *quelque* n'est plus employé au singulier, dans la langue parlée : *quelque* personne ferait équivoque avec le pluriel. Mais *quelque* a trouvé des remplaçants, qui permettent en outre de faire une distinction précieuse, connue du latin : une *certaine* personne (lat. *quidam*) / une personne *donnée* (lat. *aliquis*), et qui répond à l'opposition des lettres N et X dans les formules scientifiques.

Revivification des finales, renforcements divers, fausse diminutivité, explication, substitution, — telles sont les principales armes employées par le besoin de clarté contre l'équivoque. Mais une étude détaillée du problème devrait tenir compte de bien d'autres procédés encore. Ainsi une des fonctions actuelles du genre, catégorie en grande partie inutile au point de vue sémantique, est la différenciation

des homophones : *le père / la paire, le maire / la mère, le livre / la lièvre*, etc. Le pluriel, quand l'idée s'y prête, réussit également : avoir *des fonds*, payer *les frais*, etc.

Le chinois parlé, langue où le monosyllabisme fait de l'équivoque une question de tous les instants, a dû se créer des procédés multiples : composés synonymiques, c.à.d. formés de monosyllabes synonymes juxtaposés, déterminatifs (particules numérales) variant pour chaque substantif homophone, tons différents pour chaque monosyllabe homophone, etc. On remarquera que l'accent français, par le fait qu'il porte toujours sur le prédicat, respectivement sur le déterminant, sert entre autres à différencier le déterminatif numéral de l'article indéfini : Donnez-moi UNE pomme (angl. *one*) / une POMME (angl. *a*).

*

Une étude plus complète aurait encore à mentionner le côté graphique du problème. Le langage, tirant parti des hasards et des artifices de l'évolution, distingue en effet les unités homophones en leur donnant à chacune un « orthographe » différent : *fond / fonds, du / dû, dessin / desseins, conter / compter, différencier (différenciation) / différentier (différentiation)*, etc. etc. L'analogie de ces orthogrames avec les idéogrammes de l'écriture chinoise a été entrevue notamment par M. Paul Claudel : «... L'étude de la forme des caractères français me passionne : j'y trouve autant d'idéogrammes qu'en japonais. Le mot *toit* par exemple est vraiment le dessin de la chose représentée. En écrivant les mots, je pense leur forme... » (NL 4. 8. 28).

Comme l'a signalé dès longtemps M. Bally dans ses cours, c'est dans le besoin de clarté qu'il faut chercher la véritable raison d'être d'une bonne partie des chinoiseries de l'orthographe française. Celles-ci apparaissent dans la mesure où le danger d'homophonie est imminent ou, ce qui revient le plus souvent au même, dans la mesure où le volume des mots se rétrécit. Et ces procédés de visualisation des signes ne répondent pas simplement à une tendance artificielle de la langue écrite. Les auteurs qui connaissent l'écriture popu-

laire remarquent « l'habitude d'ajouter des lettres qui n'existent ni en français correct écrit ni dans la prononciation populaire. Car le peuple, lorsqu'il fait des fautes d'orthographe, pèche plus par complication que par simplification ». (B 178).

Certains idiomes marquent à l'égard de ce problème une coïncidence qui n'est pas due au hasard. Les langues monosyllabiques comme le chinois et les langues monosyllabisantes telles que l'anglais et dans une moindre mesure le français, sont réputées pour la difficulté de leur phonétique et de leur orthographe. Le chinois différencie les homophones par le ton, la quantité, l'aspiration, etc.; l'anglais par le timbre des voyelles, etc.; le français, par exemple par la série des voyelles ouvertes ou fermées, ou par la riche gamme des voyelles nasales qui font le désespoir des étrangers.

Il s'agit donc d'un conflit entre deux besoins fondamentaux : la trop grande brièveté entraîne des équivoques, que le besoin de clarté corrige par des « chinoiseries » de prononciation et d'orthographe. En figurant la différenciation par D et la brièveté par B, on peut noter le phénomène par la formule $D = f(B)$. Cette loi se vérifie pour le chinois, le japonais savant, l'anglais et, dans une certaine mesure, le français.

RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE. — La visualisation du signe est en désaccord avec la lutte pour la simplification de l'orthographe et montre combien cette lutte, pour certaines langues du moins, est artificielle. Aucune des tentatives entreprises tant en Chine qu'au Japon pour supprimer les caractères chinois n'a réussi; pareillement, les tolérances orthographiques autorisées par l'Académie française depuis 1905 ont échoué, parce que contraires au génie spontané de la langue : « Concessions fort modérées, et cependant encore excessives. Latitude dont ni ceux qui l'ont accordée, ni ceux qui l'ont réclamée, ne songent à se prévaloir. Qui s'avise en effet, malgré la permission officielle, d'écrire et *dévouement*, et *confidenciel*, et *enmener*, *enmitoufler*, *enmailloter*, et *pié*, et *échèle*, et *dizième*, et *sizième*, et *pous*, *joujous*, *chous*, *genous*, etc., etc. ? On s'était persuadé que l'insurrection contre l'orthographe traditionnelle avait tout le pays avec elle : l'événement a tout de suite démontré qu'on n'était en face que de quelques « intellectuels » en mal d'innovation ». (Joran. p. 144).

Après avoir étudié la pathologie et la thérapeutique linguistiques en prenant comme point de départ le cycle fonctionnel, c.à.d. sous l'angle successif des équivoques et des procédés différenciateurs mis en œuvre pour y remédier, nous allons passer à l'examen d'une série de faits montrant comment le besoin de différenciation se réalise dans tous les principaux éléments du système : valeurs lexicales et catégories grammaticales, signe et signification, mémoire et discours, grammaire et phonologie.

B) Différenciation mémorielle

I) DIFFÉRENCIATION FORMELLE

Les cas de différenciation étudiés par Gilliéron concernaient surtout le lexique; dans la suite, nous insisterons davantage sur la différenciation des catégories. Il arrive souvent en effet que les hasards de l'évolution phonétique et grammaticale finissent par mêler, dans une partie ou dans la totalité de leurs emplois, des catégories grammaticales distinctes. Le besoin de clarté est sans cesse à l'affût pour éviter toute équivoque dans ce domaine.

* * *

La langue moderne tend par exemple à ne plus distinguer les finales longues et les courtes, et cela entraîne des confusions entre le singulier et le pluriel (il croit > *ikrwa* < ils croient) ou entre l'indicatif et le subjonctif (qu'il croit > *kilkrwa* < qu'il croie). La tendance populaire à ajouter un yod aux formes du pluriel et du subjonctif ne doit pas être étrangère à ce fait : *Ikrwa* (croit) / *ikrway* (croient), *Ivwa* (voit) / *ivway* (voient), Il n'est pas possible qu'un homme ne *krwa* pas ce qu'il *krwa*, qu'il ne *vway* pas ce qu'il *vwa*, etc.

Outre ces cas, il y en a où l'indicatif fait normalement équivoque avec le subjonctif (sans que cela soit dû à l'évolu-

tion phonétique moderne). Des formes comme *qu'il ouvre*, *qu'il s'y intéresse* peuvent appartenir aussi bien au subjonctif qu'à l'indicatif. Les auxiliaires qui supplantent peu à peu le subjonctif traditionnel peuvent intervenir utilement ici pour faire la différence : Et voici qu'il est question que la mariée *doit ouvrir* le bal (Thérive FLM 94), Il n'y a qu'un public restreint qui *peut s'y intéresser* (Van Der Molen 97).

De même, le présent et l'imparfait sont identiques dans certaines de leurs formes : nous croyons > *nukrwayô* < nous croyions, et c'est une des raisons qui favorisent l'emploi de *on* : *Nous on croit* / *nous on croyait*.

Une source fréquente d'équivoques, dans tout le domaine de la langue, c'est la fermeture progressive de l'*e* final (*è* > *é*) : L'*é* fermé de *mes*, *tes*, *ses*, *ces*, *les*, *des* (qui se prononçaient autrefois avec *è* ouvert) appartient désormais à la « bonne prononciation »; *billet*, *désormais*, *excès*, *gai*, *geai*, *jamais*, *mai*, *mais*, *quai*, je tu il *sait*, *succès*, *sujet*, etc., sont en train d'installer l'*é* fermé. Cette évolution entraîne de fâcheuses confusions entre certaines formes de la conjugaison. Le passé simple ne se distingue plus de l'imparfait (je mangeais > *žmāžé* < je mangeai), ce qui crée un motif de plus au remplacement du temps simple par le composé (*j'ai mangé*). Le conditionnel ne se distingue plus du futur (je mangerai > *žmāžré* < je mangerais), d'où création et extension de formes de futur et de conditionnel composées : *j'aimerais manger*, *je voudrais manger*, etc., opposés à *je veux manger*, *je vais manger*, etc. Le passé composé de l'indicatif ne se distingue plus du subjonctif passé (que j'ai mangé > *žé* < que j'aie mangé), et cette équivoque nécessite la prononciation : que j'aye (*ey*, qqf. *ay*) mangé.

Dans la langue écrite, l'homophonie de plusieurs formes du passé et du présent motive la création de passés incorrects : Je *jouissai* d'avance du supplice que j'allais faire subir à ma victime et je *choisissai* mon moment (Curnonsky et Bienstock, *Musée des Erreurs*, 17), Le Conseil fédéral les *exclua* (Godet XXIII), Il *conclua* bientôt que... (*id.* LVII); v. B 117. Tous ces cas se rapportent à la langue écrite, ou à la langue parlée de teinte écrite. Pour la langue parlée courante,

c'est une raison de plus en faveur du remplacement définitif des formes simples du passé par des formations composées.

Une équivoque particulière à la langue parlée a été signalée dès l'Introduction : c'est lui *quila* fait venir (qu'il a ? qui la ? qui l'a ?). L'accord du participe intervient ici d'une façon heureuse pour distinguer le passé du présent : C'est lui qui l'a *faite* venir, Il l'a *faite* manger, La joie l'a *faite* changer de couleur.

L'évolution phonétique a amené la confusion de certaines formes de l'indicatif passé et de l'imparfait du subjonctif (*qu'il aimast* → *qu'il aimât* > < *qu'il aima*; *qu'il reçust* → *qu'il reçût* > < *qu'il reçut*; *qu'il fist* → *qu'il fît* > < *qu'il fit*, etc.). Cette confusion entraîne, dans la langue écrite de nos jours, la création de certaines fautes destinées à différencier ces deux catégories grammaticales : Il n'y avait pas un homme de la caserne qui ne *riât* aux larmes (Curnonsky et Bienstock, *Musée des Erreurs*, 17).

La confusion entre le passé simple et l'imparfait du subjonctif est parallèle à celle entre le passé antérieur et le plus-que-parfait du subjonctif : *Il eut aimé* > < *Il eût aimé* (cf. surtout les fautes du type : Dès qu'il *eût*..., Dès qu'il *fût*..., Après qu'il *fût*...). On sait que le remplacement du passé antérieur composé par le surcomposé est une simple unification analogique (il eut > il a eu = il eut mangé > il a eu mangé); mais l'état de confusion entre le passé antérieur et le subjonctif passé motive d'autant plus ce remplacement.

La question du passé antérieur surcomposé peut se poser d'une tout autre manière encore. Soit l'équivoque *il est mort* = parfait (« état consécutif à un procès » : *τέθνηκε*, all. *er ist tot*) > < *prétérit* (« procès logé dans le passé » : all. *er ist gestorben*). Quelques exemples recueillis dans les lettres populaires montrent comment la forme du passé antérieur surcomposé, se substituant au passé simple, est utilisée pour distinguer le *prétérit* (procès) du *parfait* (état) :

Nous avons su qu'il *a été disparu* du 3 au 4 septembre (APG).

... *A été disparu* le 7 de 7bre au combat de R. (*id.*).

Le soldat P. *a été disparu* le 20 7bre après le combat de... (*id.*).

Ayant reçu du ... d'infanterie Orléans Loiret que le soldat G. A. d'infanterie... *a été disparu* le 24 septembre au combat de... (*id.*).

On sait que dans le français avancé le verbe *disparaître* ne prend pas l'auxiliaire *avoir*, ce qui explique l'équivoque de *il est disparu* « état consécutif à un procès > < procès logé dans le passé ». Il va sans dire que dans ces emplois le passé antérieur, au lieu de fonctionner comme un temps relatif (« passé dans le passé »), sert de temps absolu.

Mais nous ne sommes pas encore au cœur du problème. M. Meillet a montré dans son étude sur la disparition des formes simples du prétérit (*Linguistique Historique et Lingu. générale*, 149 sv) comment le français parlé a remplacé le passé simple par le composé. Cependant, « il est fâcheux que le français moderne ait réduit à un seul les deux temps passés dont il disposait, le passé défini et le passé indéfini : la différence qui les séparait était réelle, et l'on pouvait en les employant rendre de fines nuances, qui aujourd'hui disparaissent faute d'expression. » (Vendryes, *Langage*, 411). Quelle était cette nuance ? Les grammairiens s'accordent en général à reconnaître que le passé simple marquait « un fait entièrement achevé à une époque antérieure, plus ou moins déterminée, sans aucune considération des conséquences qu'il peut avoir dans le présent : à telle époque *il aimait, il reçut, il écrivit*. C'est le temps naturel du récit historique ou de la narration ». (Martinon II 347). Le passé composé marquait « un fait achevé à une époque indéterminée, généralement récente, et dont on considère les conséquences dans le présent : *j'ai terminé mon travail; je suis arrivé à mon but* ». (*ib.*). De ces définitions, qui sont complexes, nous ne retiendrons que ce qui nous paraît l'essentiel : le Passé défini marquait le « passé déterminé », le Passé indéfini le « passé indéterminé ». (v. D'Harvé PB p. 262 n).

Mais en même temps qu'il remplaçait le passé simple par le composé, le français avancé semble s'être créé petit à petit une nouvelle catégorie grammaticale qui lui sert à traduire la notion de « passé indéterminé » ; c'est le passé antérieur surcomposé employé absolument : *J'en ai eu mangé*. Dans la plupart des exemples que nous donnons ci-dessous, cette notion d'indétermination pourrait être marquée tout aussi bien — il arrive d'ailleurs qu'elle le soit superfétativement —

dans la périphérie du verbe : J'en ai mangé *des fois*, *Il m'est arrivé d'en manger*, J'en ai mangé *dans le temps*, etc. etc. :

J'ai eu vendu des cartes à 5 sous la douzaine. — Hélas, je ne les vends plus à ce prix-là.

J'en ai eu acheté des fois, du fromage qui...

J'ai eu fait mon service avec des types du dép. de l'Ain.

Je l'ai eu apprise, cette poésie.

Il a eu coupé, ce couteau.

I ne font pas de bon café, *il a eu été* meilleur.

On s'est eu connu dans le temps (Plud'hun 10).

J'ai eu vu (*id.* 24, Z Il m'est arrivé de voir...).

J'ai eu fini de bonne heure aujourd'hui.

J'y ai eu été chanter = Il m'est arrivé (autrefois) d'y aller.

I s'est eu vendu des marchandises qui...

Je me suis eu déplacé des fois (pour aller trouver un acheteur éloigné).

Ça m'est eu arrivé (de doubler ma paye en changeant de maison)

M. Foulet, à qui nous empruntons la plupart de ces exemples (*Romania*, 51, 203 sv) a signalé les notions de recul dans le passé et d'indétermination quant à la date que cette forme surcomposée est chargée de rendre. Mais il importe de bien distinguer l'emploi de ce passé comme temps *absolu* (« passé indéterminé ») ou *relatif* (Passé antérieur = « passé dans le passé »).



Le français traditionnel distingue le participe présent marquant un procès, du participe pris au figuré comme qualificatif, en accordant ce dernier avec son substantif : Une femme *causant* (« procès ») / Une femme *causante* (« qualité »). Mais pour le participe passé, le français traditionnel n'a pas de procédé signalant formellement la différence; seuls, la situation et le contexte permettent d'établir si un participe passé est pris au sens propre (« état consécutif à un procès ») ou s'il est transféré en un qualificatif.

Dans certains cas, le type « tronqué » permet de faire utilement la différence : un bâton *courbé* / un bâton *courbe*; une corde *lâchée* / une corde *lâche*; il est *calmé* / il est *calme*, etc. Le français avancé a tiré parti de cette amorce :

Elle doit avoir bu, elle a les yeux *gonfles* (P).

Etre *enfle* (B 78), *gonfle* (*id.*), *trempe* (= Plud'hun 37).

Des chaussures *usées* (G).

On est bons, on est *sauvés* (joueurs de cartes, G).

Il y a des gens qui sont *piqués*, tout de même ! (P).

Il est un peu *toc* !

Trape (Z trapu; G, Wissler 742).

*

On verra plus loin qu'un des procédés les plus courants dont se sert le besoin d'expressivité est de s'emparer des adjectifs de relation (qui appartiennent en grande partie à la langue écrite) pour les employer au figuré comme de simples qualificatifs : un problème *vital* « qui concerne la vie » (sens propre) > « très important » (sens figuré). Les deux emplois sont différenciés par la place de l'accent, qui est oxyton sur les adjectifs de relation (*viTAL*), initial sur les mêmes adjectifs transfigurés en qualificatifs (*vital*), mais ce procédé semble insuffisant. Le « galvaudage » des adjectifs de relation par la langue expressive oblige le langage précis de la science, de la technique et de l'administration à des néologismes incessants, qui trouvent ainsi leur explication. Les dictionnaires, et surtout les dictionnaires spéciaux, auraient avantage à distinguer rigoureusement, en leur consacrant au besoin des rubriques particulières, l'adjectif qualificatif et l'adjectif relationnel :

Des théories *actuelles* / *contemporaines*.

Un paysage *agreste* / le parti *agraire*.

Un paysage *alpestre* / le Club *alpin*.

Un jugement *appréciatif* / *axiologique*.

Un teint, air, visage *cadavéreux*, une pâleur, odeur *cadavéreuses* / une autopsie, lésion *cadavériques* (D'Harvé PB § 500).

Des différences *catégoriques* / *catégorielles*.

Des paroles *cérémonieuses* / *cérémonielles*.

Des livres *classiques* / *de classe*, *scolaires*.

Une exposition *cynique* / *canine*.

Une doctrine *énergique* / *énergétique*.

Un caractère *entier* / la somme *intégrale*.

Une attitude *familière* / le domaine *familial*.

Une image *funèbre* / *funéraire*.

Un caractère *général* / *générique*.

Un fait *historique* / *diachronique*.

Une vue *idéale* / *idéelle* (Lalande 314).

Intelligent, *spirituel* / *intellectuel*, *mental*, *psychique*.

Des efforts *méthodiques* / des remarques *méthodologiques*.

Un air *moyenâgeux* / *médiéval*.

Une formule *normale* / *normative*.

Un produit *original* / *originel*. Cf. l'usage n'a pas encore éteint la valeur (*originale* / *originelle*) de ce mot.

Les vues *principales* / *principielles* (Lalande 621) d'un auteur.

Une pédagogie *réelle* / *réale* « qui concerne les choses » (*id.* 691). Cf. école *réale*.

Un garçon *semblable* ne réussira jamais / Rappeler ce numéro pour avoir un article *similaire*.

Sensé, sensible, sensuel, sensationnel / *sensoriel*.

Un jugement *singulier* / *singulatif*.

Théories *sociales* (réformes, etc.) / *sociologiques*.

Un caractère *spécial* / *spécifique*.

Une attitude *stoïque* / les théories *stoïciennes*.

Une théorie *symbolique* / *sémiologique*.

Une information *tendancieuse* / les grands mouvements *tendanciels*.

Un exemple *typique* / un exemple *type*.

Unitaire « homogène » / les tendances *unitaristes* « vers l'unité ».

Un problème *vital* / *biologique*.

Un acte *volontaire* « énergique » / *volitionnel*.

Les mêmes réactions différenciatrices se constatent dans le domaine des adjectifs de procès, sans cesse guettés par la transformation en qualificatifs : un élément *décisif* / *décisoire*, des mesures *conservatives* / *conservatoires*, une théorie *réfléchie* / *réflexive* (Lalande 693), un jugement *relatif* / *relationnel*, etc. Les adjectifs potentiels négatifs surtout, finissent fatalement par verser dans la qualification (*incommensurable, intolérable, intangible*, etc. sont employés comme de simples évaluateurs), ce qui oblige le langage à les recréer sans cesse soit dans le parler (*pas comparable, pas mesurable; pas à comparer, pas à mesurer*) soit dans l'écrit (*non-comparable, non-mesurable...*).

Tout ce problème peut d'ailleurs être élargi encore. En sortant des limites de la qualification opposée à la relation ou au procès, on peut parler plus généralement de différenciation entre évaluation (plus ou moins subjective) et qualification (plus ou moins objective). Une bonne terminologie scientifique dépend de ce décanage :

Archaïque / les terrains *archéens* (t. de géol., Lalande 626).

Un caractère / une caractéristique « signe distinctif ».

Choisir, choix / sélectionner, sélection.

Contrariété / contrarité.

Distinguer, distinction / différencier, différenciation.

Douter / suspendre son jugement.

Egoïsme, égoïste / égocentrisme (Lalande 1009), égocentrique (*ib.*), moiïté (*id.* 480).

Empirique / expérimentiel (*id.* 202, 231).
 Expérience (cf. l'*expérience* religieuse, all. *Erlebnis*) / expérimentation.
 Finaliste, finalité / téléologique, téléologie.
 Indice / critère.
 Individualité / éccéité (Lalande 183).
 Intelligence / intellection.
 Lâche, lâcheté / laxé, laxité (les mœurs sociales des animaux supérieurs sont trop *laxes* pour agir notablement sur leur plasticité : A. Forel).
 Nuisible / nocif.
 Objet / objectif (Lalande 1071).
 Oubli / amnésie.
 Pédagogie / pédologie (*id.* 567 sv).
 Poison (adj.) / toxique.
 Positif / expérimentiel (*id.* 1011).
 Préjugé / prénotion (*id.* 1048).
 Reconnaissance / récongnition (*id.* 686).
 Savoureux, insipide / sapide, insapide.
 Solidarité / interdépendance (*id.* 392).
 Valeur, nuance (d'un mot) / import (*id.* 354).

En général ces procédés de différenciation s'opèrent au petit bonheur et sans liaison d'un cas à l'autre. Il n'en est pas partout de même. Ainsi, lorsqu'il s'agit de distinguer le déterminatif et le qualificatif, le français dispose d'une formule correcte qu'il emploie assez régulièrement :

Une *autre* idée / une idée *autre*.
 D'une *certaine* façon / d'une façon *certaine*.
 Différentes personnes / des personnes *différentes*.
 Diverses réclamations / des réclamations *diverses*.
 Une *nouvelle* théorie du langage / une théorie *nouvelle* du langage.

DIFFÉRENCIATION EXPLICITE. — Les langues qui ne peuvent se servir de la séquence distinguent par la forme : Eine *neue* Methode / eine *neuartige* M., eine *einzig* Sammlung / eine *einzigartige* S., *eigene* Beobachtungen (des observations personnelles) / *eigenartige* B. (des o. originales).

2) DIFFÉRENCIATION SÉMANTIQUE (BIFURCATION DES SYNONYMES)

En disant que l'équivoque est le principal déficit qui déclenche les procédés de différenciation, nous n'avons tenu compte que d'un côté du phénomène.

Un déficit qui forme la contre-partie de l'équivoque,

la synonymie, est l'objet de vues contradictoires. On affirme ou nie tour à tour l'existence de synonymes dans le langage.

La linguistique fonctionnelle pose la question autrement. Il y a des synonymes, mais cette synonymie étant conçue comme un déficit, le langage cherche à s'en débarrasser. Deux solutions sont alors possibles : ou bien la langue ne conserve que l'un des deux concurrents et abandonne l'autre, ou bien — et c'est ce qui nous intéresse ici — elle conserve les deux en revêtant chacun d'une signification distincte (ex. *âpreté* / *aspérité*, *avoué* / *avocat*, *chaîre*¹ / *chaise*, *col* / *cou*, etc.).

BIBLIOGRAPHIE. — Bréal, *Sémantique*, 26 n. (loi de répartition); Erdmann, *Bedeutung des Wortes*, 28 sv. (Bedeutungsdifferenzierung des Gleichwertigen, Gabelung des Plurals); Gabelentz, *Sprachwissenschaft*, 238, 254 (Entähnlichung der Bedeutungen bei Doubletten).

Quand on n'étudie des signes que leur histoire, il est difficile d'établir dans chaque cas s'il y a eu différenciation formelle ou sémantique (voir les exemples donnés plus haut). Il est donc nécessaire d'observer le phénomène sur le vif, dans les fluctuations de l'usage présent.

Au sens étroit, la bifurcation porte sur les doublets, c.à.d. les formes distinctes d'un signe conçu comme identique. C'est ainsi que *recouvrer* et *recupérer*, qui coexistent dès le xvi^e siècle, admettent aujourd'hui des emplois distincts : on *recouvre* une somme due, une taxe, un impôt, mais on *recupère* ce qu'on a perdu (v. Gilliéron, *Abeille*, 267). Un *acquéreur* est celui qui achète pour son propre compte, tandis que l'*acquisiteur* le fait pour le compte d'une maison (Godet VI, VII).

La notion de doublet ne recouvre d'ailleurs pas seulement la différence entre mot savant et mot populaire; au sens large, des couples comme *cristals-cristaux*, *emails-émaux*, *bétails-bestiaux*, etc., sont également des doublets et susceptibles du même procédé de différenciation sémantique :

Mener les *bestiaux* à l'abreuvoir / élever les *bétails* (« races »).

On dit, au magasin : Donnez-moi du *cristau*, mais on continue à se servir du mot *cristal* lorsqu'il est question de verres ou de vaisselle.

Emaux s'applique aux produits ouvrés, *émaills* aux enduits : Société des peintures industrielles, peintures, couleurs, vernis, *émaills*, mastics (D'Harvé PB § 157).

Dans un sens encore plus large, la bifurcation s'attaque non seulement aux doublets, mais à n'importe quels synonymes :

Cité « noyau de la ville, avec les bureaux » / *ville* « la partie habitée ».

Dans les milieux d'entrepreneurs et d'ingénieurs, le *matériel* désigne les objets qui servent à la construction sans y être incorporés (outils, échafaudages, grues, etc.), tandis que les *matériaux* en font définitivement partie : la brique X est un très bon *matériau* (D'Harvé PM § 13).

Ménagère (all. *Hausfrau*) / *femme de ménage* (all. *Putzfrau*).

Du moins, s'il y a *mésentente* (« divergence d'opinion ») n'y aura-t-il pas *malentendu* (jx).

Plier une étoffe, du linge, un papier / la branche *ploie* : *Plier* et *ployer*, que le XVII^e siècle ne distinguait pas, se différencient aujourd'hui de plus en plus (Vincent 136-7).

Proche « sens spatial » / *prochain* « temporel » : *Prochain-Orient*, formé naguère par opposition à *Extrême-Orient* (Vittoz 99), a cédé la place à *Proche-Orient*.

Il faut avoir l'*esprit systématique*, sans tomber dans l'*esprit de système* (v. Lalande 858).

La bifurcation est un procédé courant de la langue savante. La majeure partie de l'effort terminologique des savants et des philosophes, si l'on fait abstraction des néologismes formels, repose sur la différenciation des synonymes. Pour ne citer qu'un exemple, l'opposition des préfixes négatifs latin *in-* et grec *a-*, est souvent utilisée pour distinguer les contraires et les contradictoires : Le génie est *a-moral* et non *immoral*, le langage est *a-logique* et non *illogique*, etc.

La langue administrative se sert également de la bifurcation. Ainsi la poste suisse ne distingue pas entre une lettre chargée ou recommandée; en France, l'administration a différencié les deux mots : lettre *recommandée* (all. *eingeschrieben*) / *chargée* « valeur déclarée ».

Les suffixes peuvent aussi bifurquer :

Etudes *culturelles*, centre *culturel* « concernant la culture intellectuelle » / études *culturelles*, centre *cultural* « concernant la culture agricole ».

Le livre qui n'est pas *lisible* est trop ennuyeux pour être lu; s'il n'est pas *lisible*, c'est qu'il est mal imprimé ou que le caractère est trop petit (B 64 n).

Ces gens-là ne sont pas *voyables* « qu'on ne peut pas voir, fréquenter / *visibles* (*ib.*).

et même les catégories grammaticales : une femme *bonne* / une femme *bien*.

On notera que le français avancé, tirant parti de la coexistence de deux auxiliaires, *être* et *avoir*, au passé des verbes intransitifs, tend à leur donner des valeurs distinctes selon qu'il s'agit du parfait (« état consécutif à un procès » : *être*) ou du prétérit (« procès dans le passé » : *avoir*) :

Il *est mort* (all. *er ist tot*) / il *a mouru* le 31 de décembre (cela seulement dans le plus bas peuple, complètement inculte : B 132 ; all. *er ist gestorben*). Cf. il *a décédé*, il *a passé*.

Ils *aurait partie* sur le front le 18 novembre et ils *a arrivé* en belgique le 27 ; Il *a parti* sur le front le 3 août (APG).

Mais comme depuis ce temps je n'ai plus de nouvelles et j'*ai parvenu* à avoir votre adresse (*id.*).

Le soldat D. *a resté* entre les mains de l'ennemi (*id.*).

... Et il *na pas revenu* à sa C¹⁰ depuis (*id.*).

L'on nous a dit qu'il *avait tombé* sur le champs de bataille (*id.*).

Nous avons su par les chefs de son régiment qu'il *avait tombé* blessé à R. (*id.*). Vu que l'armée française se retirait et que les blessés et ambulances *ont tombé* entre les mains des Allemands (*id.*).

Cf. Nous *avons convenu* (/ *sommes convenus*) de faire telle et telle chose.

La bifurcation peut aussi s'exercer sur l'import du signe, dans ce sens que de deux synonymes l'un sera pris en bonne l'autre en mauvaise part, ou que l'un appartiendra à un langage plus poli l'autre moins, etc. Ainsi les couples traditionnels *voici-voilà*, *ici-là*, *çui-ci* - *çui-là*, ne correspondent plus à la différence entre « proche » et « éloigné », mais à celle entre « relevé » et « populaire ». De même, la formule des magasins est *Et avec ceci ?*, tandis que sur le marché en plein air on entendra *Et avec ça ?* ; la numération en centimes (*cinquante centimes*) est plus relevée que celle en sous (*dix sous*) ; *de suite* est plus poli que *tout de suite*, etc. Cf. *mou* / *mol* (sens péjoratif et archaïsant : l'humanitarisme *mol*) ; *fou* / *fol* (un *fol* adorateur du peuple), etc.

CASUISTIQUE. — La manie des puristes et des grammairiens de chercher dans certaines fluctuations de l'usage des nuances sémantiques subtiles, relève du même besoin que la bifurcation

des synonymes et n'en est que l'exagération. C'est ainsi qu'ils veulent voir une différence entre *je suis allé* (« aller simple ») et *j'ai été* (« aller-retour »), entre *désirer de* (« désir dont l'accomplissement est incertain ») et *désirer* tout court (« désir dont l'accomplissement est certain »), entre *avant que* et *avant que ne* (« sens légèrement dubitatif »), entre *après-dîner* et *après-dînée*, etc. etc. Personne au monde n'a jamais su où ils prenaient tout cela.

C) Différenciation discursive

I) DIFFÉRENCIATION SYNTAGMATIQUE

Bien téméraire celui qui dénierait à la syntaxe moderne des états pathologiques et des états restaurés. Je dirai même : à quand la syntaxe réparatrice ? (Gilliéron, *Pathol. et Thérap.*, III, 55).

La différenciation syntagmatique embrasse tous les problèmes qui se rattachent au degré de cohésion et à la portée respective des signes enchaînés sur la ligne du discours.

Au point de vue du degré de cohésion des signes agencés, il faut distinguer le lexique (signes simples) et la syntagmatique (signes agencés) ; la syntagmatique se divise à son tour en syntagmatique plus ou moins étroite (morphologie) et syntagmatique plus ou moins lâche (syntaxe). Il est important pour la clarté de la chaîne parlée que ces divers éléments soient bien distingués les uns des autres, qu'un syntagme par exemple ne puisse être interprété comme un signe lexical (ex. nous apprenons *d'ailleurs* / *par ailleurs* que...), ni un groupe syntaxique comme un composé, etc.

Le figement du préfixe *r(e)-* avec le mot suivant en un signe simple ayant le même sens qu'auparavant (*rajuster* « ajuster », *rentrer* « entrer », *rarranger* « arranger », etc.) entraîne divers procédés différenciateurs :

Le *réaffinement* des élites (jx, / raffinement).

Le *réajustement* des salaires (/ rajustement « ajustement »).

Réélargir (Vincent 148, / rélargir « élargir »).

Les salons *réouverts* (Thérive NL 28. 4. 28) ; *réouverture* est correct.

Reranger (B, / rarranger « arranger »); on dit aussi réarranger.
 Rerentrer (Thérive FLM 47, / rentrer « entrer »).

D'autres procédés servent à distinguer le composé et le groupe syntaxique : avant-hier / avan(t) hier; une loge-de-jardinier / la loge du jardinier. Un type particulièrement intéressant pour la question de méthode qu'il soulève, est le suivant :

COMPOSÉS :	/	GROUPES SYNTAXIQUES :
Couvert de neige (all. <i>schnee-bedeckt</i>)		(re)couvert par la neige (<i>von Schnee bedeckt</i>).
Noirci de fumée		noirci par la fumée.
Connu de tous (all. <i>allbekannt</i>)		connu par tous (<i>von Allen</i>).
Accablé de douleur, de honte		par la douleur, la honte.
Détesté de tous		par tous.
Aimé de tous (<i>allbeliebt</i>)		par tout le monde (<i>von Allen</i>).

Les grammairiens cherchent à voir dans ces oppositions des différences de signification, souvent très subtiles (v. Brunot PL 371); mais les nuances sémantiques, si même il y en a, doivent ici passer à l'arrière-plan : le but poursuivi est la distinction entre composition et syntaxe.

*

Un des problèmes les plus importants, dans le domaine de la différenciation syntagmatique, est celui du *de* dit explétif, par lequel le français distingue le prédicatif du simple déterminant : une chambre *libre* / une chambre *de libre*. Ce *de*, qui est à peu près admis aujourd'hui dans certains cas, constitue dans d'autres une incorrection plus ou moins forte.

Les exemples les plus fréquents jusqu'à présent semblent se rattacher à la formule SUBSTANTIF ACTUALISÉ + DE + PARTICIPE PASSÉ (ex. C'est un grand pas *de fait*). Pourquoi dit-on dans certains cas : un franc *perdu*, trois livres *reliés*, et dans d'autres : un franc *de perdu*, trois livres *de reliés* ? On a l'impression nette que *un franc perdu* et *un franc de perdu*, *trois livres reliés* et *trois livres de reliés*, etc., répondent à des valeurs syntagmatiques distinctes. *Perdu*, *reliés* sont de purs déterminants, qui s'appliquent à des signes virtuels (*franc*, *livres*), tandis que *de perdu*, *de reliés* sont des prédicatifs, portant sur des termes actualisés (*un franc*, *trois livres*).

La différence entre prédicatif et déterminant s'accompagne d'une différence dans la délimitation des éléments. Les combinaisons VIRTUEL + DÉTERMINANT ont une cohésion assez forte : *un | franc perdu, trois | livres reliés* ; les combinaisons ACTUEL + PRÉDICATIF, au contraire, présentent à peu près deux termes : *un franc | de perdu, trois livres | de reliés*. Les premières se rapprochent, à des degrés infiniment divers, de la composition, tandis que les secondes sont du côté de la syntaxe.

Voici quelques exemples du *de* signalant le prédicatif à l'intérieur d'une proposition substantive :

PROPOSITION-SUJET :

Vingt francs *de* perdus, c'est pas encore la faillite (= le fait que 20 fr. *sont* perdus).

Mais je ne sais pas si le mot *de* disparu veut dire mort ou prisonnier (APG).

PROPOSITION-PRÉDICAT :

C'est un point important *d'*acquis.

C'est de l'argent *de* perdu.

Ce sera toujours quelques francs *de* gagnés.

PROPOSITION-OBJET :

J'ai déclaré 20 fr. *de* perdus.

J'ai une lettre *d'*écrite (= habeo litteras scriptas).

J'ai trouvé la lampe *d'*allumée.

C'est un travail qui vous laisse du temps *de* libre.

Il a sa femme *de* malade. J'ai ma sœur *de* malade.

J'ai trouvé une caisse *de* vide.

A partir de mercredi j'aurai *de* libre une très bonne chambre à 1 lit.

APRÈS UNE SUBORDONNANTE CONDENSÉE OU REPRÉSENTÉE (*il y a*, pop. *ya*, *voilà*, etc.) :

Dans cette commune, il y a 20 habitants *de* cabaretiers (Martinon II 193).

Il y a deux lettres *d'*arrivées depuis ce matin.

Voilà mon crayon *de* cassé !

Je ne peux pas dormir, avec la fenêtre *de* fermée.

Il y a deux appartements *de* libres, On m'a répondu qu'il n'y a pas de salle *de* libre, etc.

Il y a une erreur *de* commise au sujet du n° Matricule (APG). C'est désolant voilà 6 mois *d'*écouler plusieurs lettres écrites et rien de nouveau (*id.*).

Voilà huit mois *de* passé que je suis dans le plus noir chagrin (*id.*).

DIFFÉRENCIATION PAR LA SÉQUENCE. — La distinction du déterminant virtuel et du prédicatif n'est pas une subtilité particulière au français, mais il s'agit là d'un fait général, que l'on re-

trouve dans d'autres langues; il est vrai, avec d'autres procédés. L'allemand, l'anglais et le chinois parlé utilisent, comme procédé de différenciation, la séquence :

All. : Ein *freier* Platz (une place libre) / Hätten Sie einen Platz *frei* ? (auriez-vous une place *de* libre ?).

Angl. : Four *killed men* (4 hommes tués) / There are four *men killed* (il y a 4 h. *de* tués); v. Jespersen, *Philosophy of Grammar*, 122 sv.

Chin. : *lǎiti shū* (le livre arrivé) / *yeù ipen shū lǎiti* (il y a un livre *d'*arrivé).

Dans ces trois langues, la place de l'adjectif déterminant est assez rigoureusement fixe. Il sera reparlé de la fin toute différente à laquelle sert la place mobile de l'adjectif français.

Après les nominaux tels que *rien*, *personne*, *quoi*, *quelque chose*, etc., le *de* est devenu à peu près obligatoire (quelques-uns condamnent encore *personne de* et *rien de*); cet emploi ressort de la nature même de ces signes, qui sont des actualisés par définition (*rien* « pas une chose », *aucun* « pas un homme », *quelque chose* « une chose donnée », etc.).

Il en est de même naturellement après un nominalisé. Le langage peut nominaliser les déterminatifs au moyen d'une ellipse (mémorielle ou discursive) :

Il est *seul d'officier* ici (Martinon II 193 n).

Déjà *deux, de* parapluies, que tu perds!

Pour *un de* perdu *deux de* retrouvés.

J'en ai *trois de* gilets; *Combien* en as-tu *de* gilets ?; En voilà *une d'idée*; En voilà *une de* chance.

Il y en a eu *deux de* tués.

Il fallait en prendre *plusieurs, de* petits pains.

Des membres de cette assemblée, il y en a *trois de* ministres (Martinon II 192).

Je me demande se que ma mère va faire avec mes 3 sœurs dans [= dont] *une de* veuve de guerre (Van der Molen 144).

Une place occupée et *une de* libre (*de* ne représente naturellement pas le mot *place*, mais ce dernier vient cumuler sur l'article indéfini *une* pour en faire un nominal).

AUTRES LANGUES. — Ici encore, il ne s'agit pas de subtilités particulières au français, mais d'une différence fondamentale (déterminatif + signe virtuel / nominalisé + actualisé), faite peu ou prou par la plupart des langues.

L'allemand distingue en combinant l'accord et le non-accord : Ich habe *eine reife* (< eine reife Traube, j'ai *une mûre*) /... *eine reif* (< eine Traube reif, j'ai *une de mûre*).

L'anglais distingue en préposant ou postposant le représentant *one* : I have *a ripe one* (< a ripe grape) / I have *one ripe* (< a grape ripe).

Mais si en français l'article indéfini est interchangeable avec son nominal, il n'en est pas de même pour l'article défini; on ne saurait dire **la de libre*. La langue parlée a recours, dans ce cas, au démonstratif *celui* : Je vais vous donner *celle de libre* « la chambre *qui est libre* », On mettra de côté *celles de véreuses* « les pommes *qui sont véreuses* », etc. La formule est donc : une libre / *une de libre* = la libre / *celle de libre*.

*

Une autre série de problèmes concerne la portée respective des signes dans la chaîne parlée. Il suffit souvent d'un détail, pour que la topographie de la phrase en soit modifiée du tout au tout. Il n'est pas difficile de voir, par exemple, pourquoi l'usage exige que les adjectifs de couleur composés ne soient pas accordés :

Une étoffe *gris-doux* = adjectif composé (déterminé + déterminant).

Une étoffe *gris-douce* = adjectif composé (déterminant + déterminé).

Une étoffe *grise douce* = substantif composé + adjectif.

Une couleur *gris-violet* / une couleur *gris-violette* / une couleur *grise violette*.

Une robe *vert-mousse* / une robe *verte mousse*.

Une robe *brun-marron* / une robe *brune marron*.

Dans beaucoup de cas, le français correct ne peut se débarrasser de l'équivoque. Ainsi, un *Monument aux morts pour la patrie*, est-ce un *monument aux morts* dédié à la patrie, ou un monument érigé en l'honneur de ceux qui sont *morts pour la patrie* ? Le français est ici vraiment à un point tournant, si l'on considère les nombreux cas de syntagmatique équivoque appartenant à ce type; le sujet vaudrait une étude détaillée, et les observateurs du langage spontané devraient guetter tous les procédés mis en œuvre par le langage avancé pour tourner la difficulté.

Il arrive que la liaison serve correctement à différencier

les deux formules : *Un marchand de drap(s) anglais* / *un marchand de draps-z-anglais* (Martinon I 377), *une fabrique d'arme(s) anglaise* / *une fabrique d'armes-z-anglaises* (*id.* 380). Mais il faut bien avouer que ce procédé est actuellement plus que fragile.

Un autre procédé, d'un usage fréquent, est l'intercalation : *une fabrique anglaise d'armes*. Exemples :

Une voirie faite dans des conditions normales d'hygiène (lettre à un journ.).

L'on demande à grands cris la mise rapide en état de la gare de triage (*id.*).

Ce questionnaire est une base très utile de discussion (jx).

Une table très détaillée des matières est placée à la fin du volume (jx).

« Société d'utilité publique des femmes suisses » (Godel XLV).

Des instruments commodes de travail.

Les langues slaves de civilisation.

Le latin est une langue profane de civilisation.

La condition la plus abstraite de possibilité du langage (sav.).

Pour bien saisir la valeur de ce procédé, il ne faut consulter naturellement que l'oreille et faire abstraction de l'écriture.

Bref, la recherche des moyens par lesquels le langage essaye de différencier la portée respective des signes agencés dans le discours, devrait être poursuivie dans tout le domaine de la grammaire syntagmatique. Cf. 26 dossiers de 2000 numéros (total) / 26 dossiers à 2000 numéros (chacun); elles sont toutes différentes (all. *alle*) / elles sont tout différentes (all. *ganz*), etc.

*

Une autre face du problème est ce qu'on peut appeler la différenciation séquentielle. Si le langage ne se servait de procédés spéciaux pour signaler l'inversion — notamment l'accent et l'usage de séparatifs — il serait difficile souvent de savoir si tel syntagme représente la séquence normale ou constitue une inversion. Dans les deux types : C'est un Bijou que cet enfant! (inversion expressive de : Cet enfant est un Bijou!) et : un Bijou d'enfant! (inversion expressive de : un enfant Bijou!), l'inversion est signalée par l'accent, qui

porte sur le prédicat, respectivement sur le déterminant originels (Bijou), et par les séparatifs *de* et *que*.

*

Un type d'équivoques fréquent porte sur la difficulté de déterminer le sujet d'un infinitif-régime. En principe, la règle héréditaire exige que le sujet de l'infinitif placé après un verbe soit le même que celui du verbe qui régit cet infinitif : J'espère venir demain = J'espère que *je* viendrai demain.

Mais la langue actuelle marque une telle préférence pour l'infinitif (en général aux dépens du subjonctif) qu'elle l'emploie même lorsque le sujet du verbe subordonnant et le sujet de l'infinitif subordonné sont différents. « L'emploi de l'infinitif est tellement commode, il allège tellement les phrases où il se trouve, qu'on en use volontiers même pour renvoyer à un complément, pourvu qu'il n'y ait aucune équivoque possible : *le roi l'a choisi pour commander ; les électeurs l'ont nommé pour faire leurs commissions*. On peut même dire, en renvoyant à un sujet indéterminé : *pour faire sa fortune, le théâtre vaut mieux que le roman ; la marche est excellente pour s'entretenir en bonne santé ; ceci est excellent pour manger ou pour boire*. Mais on voit sans peine le danger de cette syntaxe, et on sait que le français évite volontiers l'équivoque. » (Martinon II 447).

Le français avancé évite toute confusion dans ce domaine par l'insertion du pronom personnel entre la préposition *pour* et son régime l'infinitif : Va chercher le journal *pour moi* lire. Au premier abord, cette construction semble du petit-nègre ; mais elle est si bien attestée que son existence est hors de doute.

BIBLIOGRAPHIE. — B 124. — Thérive FLM 47. — Marouzeau, *Linguistique*, 74. — D'Harvé PB, suppl. belge, § 171. — Prein, 15-6. — Van der Molen, 107-9, plus qqes ex. dans les lettres de mineur de l'Appendice.

Les auteurs localisent ce type dans la région du Nord-Est, y compris la Wallonie. Les exemples recueillis dans les lettres de l'Agence des Prisonniers confirment cette distribution (sauf quelques exemples périphériques) :

POUR MOI : Je vous demande si vous voulez être assez bons si possible m'envoyez son adresse pour *moi* lui écrire (APG : Pas-de-Calais).

Je vous serez très reconnaissante de bien vouloir vous occuper un peu pour *moi* savoir si mon mari ne serait pas... (*ib.*).

J'aie honneur de vous écrire pour *moi* vous demandez ci vous voulez pas faire rechange de mon frère... (APG).

Je me permée de vous écrire pour *moi* savoir la ville ou il pourrait ce trouver (APG : Saint-Omer).

Je serait très heureux de recevoir son adresse pour *moi* lui subvenir dans sa triste situation (APG : Paris).

POUR TOI : Tu me demandes une longue lettre pour *toi* savoir ce que j'ai écrit de faire (Prein, 15 : Saint-Denis).

POUR LUI : Où trouver l'argent pour *lui* voyager ? (D'Harvé PB, suppl. belge, § 171).

J'ai été aubligé d aller voir un camarade pour *lui* m'avancé l'argent pour *moi* rentre en chambre (Van der Molen 141, lettre de mineur).

Car pour *lui* mourir il a souffraire orriblement (*ib.* 143).

J'ai écrite a mon cousin L. pour *lui* me donner la marche a suivre ou pour *lui* faire le nésaisaire s'il pouvait (*ib.* 145).

On lui demande pour *lui* s'occuper de moi (Prein, 15 : Amiens).

J'ai fais des démarches pour *lui* me faire changer (*ib.* : Amiens).

POUR VOUS : Je conte sur vous pour *vous* me donner quelques renseignements de sur lui (APG : Finistère).

Je conte donc sur votre bon cœur pour *vous* meder a savoir a quel endroit il peu être (APG : Seine).

Ci-joint un timbre pour *vous* avoir la bonté de repondre (APG : Béthune).

Je m'adresse à vous pour *vous* me donner un renseignement sur une personne que je recherche (APG : Pas-de-Calais).

Il ne vous donne pas des nouvelles pour *vous* me le faire savoir (Prein, 15 : Auxerre, Yonne).

On voit par ces exemples que l'insertion du pronom personnel entre la préposition et l'infinitif a lieu non seulement en cas d'équivoque, mais qu'elle constitue maintenant un type général qui s'étend analogiquement. Ce procédé, il est vrai, ne s'applique pas aux prépositions autres que *pour*. Mais que le besoin de différencier le sujet de l'infinitif-régime existe, d'autres procédés (plus ou moins corrects) sont là pour le prouver :

Je vous remercie pour vos autres conseils; à les suivre *par moi* malheureusement c'est trop tard (lettre à un journ.).

Faute *par le gouvernement allemand* d'avoir rempli les conditions ci-dessus... (note diplomatique).

Faute *par lui* de remplir cet office, ces puissances deviennent hostiles (sav.).

Faute donc *aux Alliés* de s'être adressés en temps utile au Conseil de la SdN, l'Allemagne... (jx).

L'infinitif-régime présente une autre équivoque encore. Il s'agit du type *Nous les ferons retirer* « nous ferons qu'on les retire » > < « nous ferons qu'ils se retirent ». Le rôle différenciateur joué par la faute de l'infinitif pronominal après *faire, voir, entendre*, etc., est évident : *Nous les ferons se retirer*. Exemples :

Nous l'avons fait *se taire, s'échapper*.
On les a fait *s'asseoir, se lever, s'en aller*.
Je l'ai fait *s'enfuir* (Martinon II 302).
Je l'en ai fait *se souvenir* (*ib.*).

Le participe présent entraîne les mêmes équivoques que l'infinitif et, parallèlement à lui, des procédés différenciateurs analogues : Mes parents vous ayant écrit, mais *moi* n'étant pas très bien avec, je ne sais ce que mon frère devient (APG).

Parallèlement aussi, il y a un participe passé à sujet (agent) ou à régime explicites :

Je sais que votre dévouement n'a pas de bornes et les grands services *par vous* rendus sont inappréciables (APG).
Et depuis malgré toutes les recherches *par elle* entreprises elle n'a pu obtenir d'autres renseignements que... (*id.*).
Je reçois à l'instant une lettre d'une famille *à moi* inconnue me demandant de... (APG : infirmière).
Depuis lors, toutes les lettres, mandats-cartes et colis postaux *à lui* adressés sont retournés à l'expéditeur (APG).
Sur l'adresse d'un colis *à lui* envoyé par ses parents (*id.*).
Les marchandises *à nous* fournies (lettre commerc.).

Ce type, caractéristique de la langue cursive, est un latinisme déjà ancien, qui semble aujourd'hui admis.

Tous ces procédés, plus ou moins parallèles — *pour moi écrire, moi voulant écrire, la lettre par moi reçue* — ont leur origine dans la langue du droit et de l'administration : ...Et leur donna rentes *pour elles* vivre (Joinville : Van Der Molen 108); Item, le 4^e de fevrier, vint Gargantuas loger en la sala et pour deux jours, tant de son cheval que dépance *par lui faite*, V sols (Registre des comptes, xv^e siècle : D'Harvé PB § 359). De fait, la langue juridico-administrative est caractérisée par la place prépondérante accordée au besoin

de clarté et aux procédés de différenciation qu'il déclenche; ce qui achève de démontrer le parallélisme de ces diverses constructions.

2) DIFFÉRENCIATION PHONIQUE

La phonologie mémorielle et la phonologie discursive sont soumises l'une et l'autre au besoin de clarté.

D'une part, dans les rapports de mémoire, les phonèmes doivent être suffisamment distincts pour qu'on ne les confonde pas entre eux. D'autre part, les éléments phoniques enchaînés sur la ligne du discours doivent être eux aussi nettement différenciés les uns des autres.

Nous laisserons de côté la différenciation mémorielle, question délicate qu'il faut réserver à des études spéciales, — pour ne considérer que l'aspect discursif du problème, sur lequel le français avancé fournit des renseignements plus abondants.

a) Délimitation.

Dans une langue donnée, la séparation des syllabes ne coïncide pas nécessairement avec la délimitation des entités grammaticales. En français notamment, « la séparation des syllabes est absolument indépendante de la séparation grammaticale des mots. » (Grammont, *Prononciation fr.*, 101) :

Je		comp		te		a		gi		r		e		n		ho		nnê		te		homme.
žə		kō		tə		zi		rā				nə		nè				təm.				

Il est arrivé que des linguistes, tirant argument de ce fait, ont voulu nier « l'unité psychologique du mot ». Mais à défaut d'une correspondance exacte entre la séparation des syllabes et la délimitation grammaticale, telle qu'elle se rencontre dans les langues monosyllabiques, les procédés variés par lesquels les divers idiomes cherchent à séparer la finale du mot de l'initiale du suivant, et l'initiale du mot de la finale du précédent, semblent indiquer que la « conscience du mot » est bien une réalité linguistique.

Tout problème de délimitation (discours) est d'ailleurs lié à un problème d'identification (mémoire). Ainsi le fait qu'en français la séparation syllabique et la délimitation grammaticale ne correspondent pas, amène une multitude d'inconvénients; le calembour n'est pas un des moindres : Il est *trop osé* (> < *trop posé*), Il a *une tentation* (> < *une tante à Sion*), *Ah non* (> < *ânon*), etc.

•

Quels sont les procédés employés par le français pour faire coïncider la coupe de syllabe avec la limite de mot ?

Un procédé courant, et d'ailleurs à peine perceptible, est la non-liaison. Un syntagme comme *avoir honte*, par exemple, pourra se prononcer « syllabiquement » (*a-vwa-rôt*), ou au contraire « grammaticalement » (*a-vwar-ôt*). Telle est la vraie raison d'être de l'*h* dit aspiré, qui est en réalité un séparatif destiné à faire correspondre la coupe de syllabe avec la limite de mot; le langage populaire tend à l'étendre : un | *huissier* (B 44).

Un autre procédé, lié au précédent, consiste à insérer un *e* muet :

Quelque chose *də* ample (B 44).

Avoir *ə* honte (Martinon I 249).

Je crois qu'*ə* oui (D'Harvé, *Euph.* § 121); Des 800.000 membres du parti, il n'y a qu'*ə* environ 350.000 qui sont des ouvriers (jx). *Də* une heure à deux; *Lə* huit; *Lə* onze, *lə* onzième (D'Harvé, *ib.*). *Lə* iode, *du* iode (Plud'hun 71); *Lə* ouistiti; *Lə* hiatus, la crainte *du* hiatus.

La hyène (Joran n° 151); De *la* ouate (Plud'hun 71).

On va essayer *də* huiler la machine.

Ici encore, la délimitation et l'identification marchent de pair. Le problème de la délimitation des unités est souvent mêlé à des questions de différenciation sémantique :

Lə un (/ *l'un*).

Plus də un million (/ *plus d'un*).

Une somme *də* 1 million, un total *də* 1 milliard (/ *d'un*, simple déterminatif non numéral). Cf. angl. *one* / *a*.

Dans quelques cas, le français avancé va encore plus loin et favorise la coupe des mots par l'insertion de consonnes

séparatives : un *whuissier*, de la *vouate*, une *choupette* (hou-pette à poudre, B).

Au pluriel, la liaison peut intervenir utilement pour indiquer le commencement du nouveau mot; le *z* est alors conçu non comme le suffixe du mot précédent, mais comme le préfixe du suivant : les hommes = *lé zom*. Exemples :

Quat'z yeux, quat'zenfants; Cinq'zhommes (B 96); Six'zhommes (B 97); Sept'zhommes (/ cet homme); Huit'zhommes, hui(t)zhommes (B 97); Neuf'zhommes, neuf'zenfants (*ib.*); Douze zinvités (B 57).

J'ai chez moi une dizaine de zouvrières (B 85).

Beaucoup d'z yeux dans l'bouillon (*ib.*); Mal de z yeux (Plud'hun 32). Les mauvaises zaffaires, les mauvaises zentreprises, les mauvaises zarmes, les mauvaises zannées, etc.

Les mœurs' zantiques (Martinon I 377).

Les Français ne sont pas plus beaux, comme zhommes (P).

Nous sommes obligés de nous surveiller pour ne pas dire tout naturellement : des chefs d'œuvre zadmirables, les chemins de fer zalgériens (Martinon II 30).

Le même rôle différenciateur semble dévolu, dans le domaine du verbe, au préfixe *re-*, dont le langage populaire fait un si large emploi. Sans doute, ce qui relève de la différenciation dans l'usage de ce préfixe n'est pas nécessairement son origine, due souvent à de tout autres raisons, mais le fait que ce *re-* peut si facilement perdre sa signification distincte et prendre la place du verbe simple :

Raiguiser (« aiguiser ») ses outils (D'Harvé PB § 112).

Ramasser « amasser » (B).

Ramener « amener » (B).

Monsieur le juge, j'en rappelle (Plud'hun 21); Il en a rappelé de l'arrêt (Vittoz 82).

Le pauvre enfant s'était rapproché du fourneau (*id.* 81).

Rarranger « arranger » (B).

Il rarrête et ne ravertit pas (cocher; D'Harvé PB § 112).

I m'a raugmenté de 50 centimes; Le beurre il a encore raugmenté;

La vie raugmente tous les jours (B).

En réchapper, réchapper de (B).

Un rélargissement nécessaire; le rélargissement de cette rue s'impose (lettre à un journ.).

Je m'en vais le poser là-bas dans le corridor pour le renfermer (jardinier).

Les deux locomotives sont littéralement rentrées l'une dans l'autre (Vittoz 81); Je ne connaissais pas cette maison, j'y rentrais pour la première fois; Ah c'est vous, monsieur : rentrez donc, je vous prie (Godet xii).

Si l'on jette un regard sur l'histoire, on constate que beaucoup de verbes à initiale vocalique sont tombés en désuétude et ont cédé la place aux dérivés en *re-* : *accourcir*, *affiner*, *alentir*, *apétisser*, *éjouir*, *emplir*, *encontrer*, *épandre*, *étrécir*, etc.

La tendance à l'initiale consonantique se manifeste d'une manière tout aussi vive dans le domaine des sous-unités. C'est ainsi que le suffixe *-ie* a perdu sa force productive et se trouve remplacé par la forme plus nette en *-rie* :

Bonhomme-rie (Nyrop III § 394).

Bourgeoise-rie.

Idiote-rie.

Jalouse-rie (*ib.*).

Maire-rie.

Pharmace-rie (B 83).

Sa Seigneure-rie (*iron.*).

D'autres affixes manifestent la même tendance :

Ouvert-ier > ouverre-rier (B).

Goss-ine > gosse-line (B).

Ê- > dé- : débrancher, dégrener, démoustiller (Wissler 740), se détirer (B), détripper (Wissler *ib.*).

De même, *-tier* a supplanté *-ier* (*lait-ier* → *lai-tier*), *-ter* a remplacé *-er* (*abri-er* → *abri-ter*), et ainsi de suite. Pareillement, « pour la conscience linguistique actuelle, le signe du futur est *-rai* et non plus *-ai* » (Bally LV 74) : *J'aimer-ai* → *j'aime-rai*.

Les changements de délimitation amenés par la tendance à l'initiale consonantique sont particulièrement visibles dans les groupes *article* + *substantif*. Deux cas sont possibles.

Tantôt la consonne précédente est annexée par l'initiale du mot suivant :

Le *lévier*.

Un *nange*, un *nenfant*, un *nœil*, un petit *noiseau* (= B).

Mon *zoiseau*.

Cf. Au premier *rabord*, d'où : au second *rabord* (cuisinière).

(Tous ces faits sont des accidents. Mais la sélection linguistique conserve de tels accidents, lorsqu'ils répondent à la tendance du français vers l'initiale consonantique. C'est à cette conservation par sélection que nous devons des mots comme *lendemain*, *lierre*, *lingot*, *loriot*, *luette* et *tante*).

Tantôt au contraire l'initiale vocalique du mot est annexée par l'article. Exemples historiques : *l'agriote* → *la griotte* ; *m'amie* → *ma mie*. Le même fait, sous des formes diverses, se reproduit dans le français avancé :

Elle va toucher sa *location* à la mairie (B).

Passe-moi les *lastiques*.

Les *pluchures*.

Un *nigmatique* petit bateau.

Cf. Je le déne de démentir son entrevue *plutôt* *rageuse* avec son *courageux* subordonné (jx; < *orageuse*).

b) Dissimilation.

Le sandhi et la dissimilation sont des principes contradictoires. Leur opposition n'est qu'une des faces de l'antinomie générale entre les deux besoins organiques du système, l'assimilation et la différenciation, et l'on ne saurait dire avec précision pourquoi c'est l'une ou l'autre qui triomphe dans tel ou tel cas. Voici quelques exemples de dissimilations :

L|R : Cérébral > célebral; Corridor > collidor; Le lendemain > le rendemain.

S|Š : Chercher > sercher; Chichi > sichi (B).

S|Ž : Changer > sanger (B); Chirurgien > sirurgien.

E|Ā : Enfant > éfant; Instant > estant (= B).

Tout au plus peut-on noter certaines préférences. Le français évite autant que possible la rencontre des *k*, en contact ou à distance. C'est à cette réluctance que nous devons la perte de formations telles que *dans le cas que* et *au cas que*; *dans le cas où* et *au cas où* sont, au fond, des dissimilations.

Dans la langue de nos jours, on a recours aux procédés les plus divers pour éviter les rencontres de *k*. Ainsi, comme on ne saurait dire : *J'aime mieux qu'il s'en aille *que* qu'il reste, on a la tournure : J'aime mieux qu'il s'en aille *que* s'il reste. (D'autre part, on dit assez correctement, pour éviter la répétition de deux *si* : *Si* vous travaillez et *que* quelqu'un vient **vous** déranger...).

Le français avancé remplace *quel qu'il soit* par *tel qu'il soit* pour éviter la répétition cacophonique du *k*. Les grammairiens regrettent la disparition de cette tournure, qui est

ancienne (Martinon II 136 n; Nyrop V § 420); mais on la retrouve dans les lettres populaires :

Sitôt qu'il vous sera possible de me faire parvenir des nouvelles *telles qu'elles soient*, je vous serais très obligé de... (APG).

Je vous prie de me faire parvenir les renseignements demandés *tels qu'ils soient*, bons ou mauvais (*id.*).

Je vous prie de me donner des nouvelles *telles qu'elles soient* (*id.*).

Le type cacophonique **l'homme que je crois qui* (ou *qu'il*) *est venu*, est évité à l'aide de divers procédés plus ou moins heureux; notamment par *dont* (l'homme *dont* je crois qu'il est venu) et par l'emploi de la proposition infinitive :

L'homme *que je crois être venu*.

Il n'était pas fâché de jouer un bon tour aux bourgeois *qu'il croyait exploiter la misère publique* (Joran n° 240).

Il doute de son père *qu'il reconnut le tromper* (*ib.*).

Mais ces tournures ont un import « écrit ».

La dissimilation, sous ses diverses formes, porte naturellement aussi sur les répétitions de voyelles. Une des phobies du français, par exemple, c'est la répétition de plusieurs *e* muets : * *Jə nə mə lə suis pas rappelé*; d'où la thérapeutique : *Je (ne) m'en suis pas rappelé*, appuyée sur l'analogie de *je m'en souviens*.

c) *Netteté de syllabation.*

« La tendance à alléger autant que possible la syllabe en supprimant les éléments qui entravent le mécanisme normal des explosions et des implosions successives, n'est pas illusoire. Sans aller aussi loin que l'arabe qui n'admet pas le contact de deux consonnes à l'intérieur de la même syllabe, les idiomes romans tendent plus ou moins nettement à réaliser un type de syllabe satisfaisant à la fois le sens articulaire et le sens acoustique par une gradation aussi nette que possible des apertures. » (Millardet, 317).

Cette tendance différenciatrice qui cherche à rendre la syllabation aussi nette que possible, se manifeste sous deux formes principales, le besoin d'éviter les blocs de consonnes et celui d'éviter les rencontres de voyelles (hiatus).

Un des procédés les plus courants pour éviter les blocs de consonnes est l'insertion d'une voyelle-tampon (dans le jargon : anaptyx, svarabhakti) qui a pour but de scinder le groupe en deux syllabes :

Bə-rouette (B 54).

Sə-velte (Martinon I 183-4).

Atelier : [at-lyé] > a-té-lier (Nyrop, *Manuel phonét.*, § 83).

Même type : chan-dé-lier, ou-vé-rier; vous me-ttə-riez; vous vou-də-riez, etc.

Lor-ssə-que.

E-xə-près.

Oues-tə-Ceinture (Martinon I 183).

Our-sə-blanc (*ib.*).

L'Es-tə-d' la France.

On-zə-sous.

La prosthèse est particulière aux groupes ouvrants *s + occlusive + phonème d'aperture plus élevée* (ex. *sta-*, *spé-*, etc.). Ces groupes, par la succession d'ouvertures qu'ils présentent (i + o + phonème d'aperture plus élevée), sont en effet contraires à une bonne syllabation (principe des ouvertures régulièrement croissantes dans les groupes ouvrants, régulièrement décroissantes dans les groupes fermants : Saussure CLG 88 sv). La prosthèse a pour but de transformer l's en une fermante suivie d'une limite de syllabe : *scu-tum* → *is-cutum* (→ *escu* → *écu*) ; *spi-ritum* → *is-piritum* (→ *esprit*). Exemples actuels : u-nəs-tatue, u-nəs-tation, etc. Cette prononciation est taxée de méridionale.

Il faut bien avouer d'ailleurs que le traitement des blocs de consonnes par l'insertion d'un *e* dit muet est entravé de plus en plus dans la langue de nos jours par la chute générale et progressive de cet *ə* même dans les cas où la netteté de syllabation exigerait son maintien. « Il nous paraît que les Français sont en train d'acquérir peu à peu une plus grande aptitude à prononcer des groupes de consonnes qui étaient autrefois réservés aux gosiers germaniques. Les gens qui, à l'heure actuelle, prononcent tout naïvement *une estatue*, *une estation*, excitent la risée des Français qui ont passé par l'école... Mais les modernes peuvent dire sans broncher, non seulement : *un' statue*, mais : *un' grand' statue*, *tourn'-toi*, *rest'-là*, *un' solid' structure*, etc. » (Nyrop, *Manuel phonét.*, § 92).

Un autre procédé, là où l'insertion vocalique ne réussit pas, est l'interversion des phonèmes (métathèse). Le langage populaire se sert de cette dernière notamment pour réduire l'*x* final. Le groupe fermant *voyelle* + *x* constitue en effet une succession d'ouvertures irrégulière (voyelle, donc ouverture élevée, + o + ɪ). L'interversion (*ks* > *sk*) a pour but de régulariser la succession des ouvertures :

Félix > *Félisque* (B 51).
 Luxe > *lusque* (Gourmont ELF 157).
 Prétexte > *prétexe* > *prétesque* (B 51).
 Une rixe > une *risque* (*ib.*).
 Sexe > *sesque* (Martinon I 347).
 Texte > *texe* > *tesque* (B 51).

Dans d'autres cas, l'interversion sert à transformer une syllabe ouverte en une syllabe fermée, afin de répartir le bloc de consonnes sur deux syllabes :

BRE : *Bær-bis*.
 FRE : *Fan-fær-luche*, *pal-fær-nier* (Gourmont ELF 152).
 PRE : *Pim-pær-nelle* (*ib.*), *pro-pær-té*.
 TRE : *Au-tær-fois*, *en-tær-mise*, *en-tær-preneur*, *en-tær-tenir*.
 TLE : *Je-tæl-dis*, etc.

En dernier ressort, quand aucun des moyens indiqués n'est applicable, c'est le besoin de brièveté, toujours à l'affût, qui intervient pour supprimer la difficulté phonique, en faisant tomber l'une ou plusieurs des consonnes en présence (amuïssement).

*

Les blocs de consonnes ont leur contre-partie dans les rencontres de voyelles ou hiatus.

Le procédé généralement employé pour supprimer l'hiatus est l'insertion d'une consonne-tampon (liaison : velours, cuirs, etc.). Le velours, c.à.d. l'insertion d'un *z*, est le plus fréquent :

Moi-*z*-et lui (B 108); Menez-moi-*z*-y; Donnez-moi-*z*-en; Moi-*z*-aussi.
 Donne-lui-*z*-en; Prends-moi çte brique et fous-lui-*z*-y sur la gueule (B 108).
 Va-*z*-en chercher (Martinon II 294); Va-*z*-y chercher mon habit (*id.* 299).

Malgré-*z*-un rapport du conseiller fédéral (G); Malgré-*z*-eux (B 142).

Parmi-*z*-elles (*ib.*).

Donnez m'en-*z*-un peu.

Peu-*z*-à peu (B 29).

Les-*z*-haricots, les-*z*-hors-d'œuvre (B 43).

J'ai-*z*-été aimé; qqf. j'ai-*z*-été-*z*-aimé (B 133); J'ai-*z*-eu quat' zenfants (B 29); Grâce aux maîtres que j'ai-*z*-eus.

Le cuir, ou insertion d'un *t*, est beaucoup moins fréquent que le velours : Il va-*t*-et vient, Il faudra-*t*-aller (B 57), I va-*t*-en ville.

Voici d'autres exemples de consonnes transitoires dues au besoin de combler l'hiatus :

YOD : Il a criyé; Encriyer, etc.

C'est toi qui lui ziya écrit (B 103); J'lui ziyai dit (B 29).

Bahut > bayut (Martinon I 249); Cahute > cayute (D'Harvé *Euph.* p. 203).

Cayoutchouc (*ib.*).

(Ex. historiques : sauce mahonnaise → mayonnaise; théière, caféier).

VE : Là où > là-*v*-où (Martinon I 341).

J'ai eu > J'ai-*v*-eu. — Ce cas est appuyé sur une analogie :

J'ai *vu* bien des malheurs (B).

Voilà deux mois que j'en ai *vu* aucune nouvelles (APG).

Je pense qu'il a était fait prisonnier car je nais pas *vue* de ses nouvel depuis le 12 août (*id.*).

Quand l'insertion d'une consonne, pour une raison ou pour une autre, ne réussit pas, il arrive que l'une des deux voyelles soit transformée en consonne. Le cas à peu près correct, ou du moins qui passe inaperçu, est celui où une semi-voyelle vocalique passe à la fonction de consonne :

J'y ai dit > *žyédi*.

Celui qui est là-bas > *syikyèlaba*.

Ça y est > *sayè*; Tu y as reçu > *tüyarsü*.

Il habite à Lyon > *alyô*.

Passons les places s'il vous plaît > *syuplè* (trams, P.).

Hier > *yèr*; phonie contrecarrée par la tendance à étoffer les monosyllabes.

Je le souhaite > *žalswèt*.

Ils ont tué > *izötüé*.

On sait que la langue de la poésie garde l'ancienne prononciation vocalique : *ambiti-on*, *délici-eux*, *di-amant*, *passi-on*, etc.

Lorsque la seconde voyelle est moins ouverte que la

première, la consonification atteint la seconde : abbaye > *abèy* (B 54).

Souvent d'ailleurs, il y a plutôt diminution d'aperture que consonification véritable : Agr(*i*)able, p(*u*)ète, c(*u*)incidence, (*u*)asis.

Citons pour terminer, le cas où l'hiatus est éliminé à la faveur de synonymies grammaticales : *fainéant* > *feignant*; *au hasard* de la fourchette > *à l'hasard* de la fourchette (Martinon I 249); il n'a été fait d'exception pour personne (Joran n° 84).

Et là encore, comme pour les blocs de consonnes, c'est l'amuissement (dont il sera reparlé) qui a le dernier mot quand aucun autre procédé ne réussit.

ÉCONOMIE : BRIÈVETÉ ET INVARIABILITÉ

LE besoin d'économie, bien qu'il puisse être tenu en échec par des influences opposées, est un facteur indéniable dans la vie du langage.

Pour le parleur et l'entendeur pressés, le jeu de la parole et de l'interprétation doit se dérouler aussi rapidement que possible. Le parleur abrège ou supprime plus ou moins inconsciemment tout ce qui dans une situation donnée va de soi, c.à.d. tout ce qui, étant connu de l'interlocuteur, forme le fond commun de leur conversation. L'entendeur, de son côté, au lieu de soumettre la parole de son interlocuteur à une analyse serrée, cherche à comprendre avec le minimum d'effort et de temps.

L'économie linguistique se manifeste sous deux aspects opposés, selon qu'on la considère dans l'axe du discours ou dans celui de la mémoire. Le besoin de *brièveté* (chap. III), ou économie discursive, cherche à abréger autant que possible la longueur et le nombre des éléments dont l'agencement forme la chaîne parlée. Le besoin d'*invariabilité* (chap. IV), ou économie mémorielle, cherche à alléger autant que possible l'effort de mémoire à fournir, en conservant toujours la même forme à un élément linguistique donné, malgré la variété des combinaisons dont il est amené à faire partie.

CHAPITRE III

LE BESOIN DE BRIÈVETÉ

BALLY, *Copule zéro et faits connexes*
(Bull. Soc. Lingu. 23, 1 sv).

BRUNOT PL 63 sv (nominaux), 171 sv
(représentants).

NYROP IV § 77-97; V § 10-28.

SAUSSURE CLG 248 sv (agglutination).

A) Figement (brachysémie)

LE mécanisme de la brachysémie ou brièveté sémantique, qui est le figement d'un syntagme, c.à.d. d'un agencement de deux ou plusieurs signes, en un signe simple, a été décrit par F. de Saussure sous le terme d'agglutination; celle-ci « consiste en ce que deux ou plusieurs termes originellement distincts, mais qui se rencontraient fréquemment en syntagme au sein de la phrase, se soudent en une unité absolue ou difficilement analysable ». (CLG 249). Exemples : *ce ci* → *ceci* ; *tous jours* → *toujours* ; *dès jà* → *déjà*, etc. « Cette synthèse se fait d'elle-même, en vertu d'une tendance mécanique : quand un concept composé est exprimé par une suite d'unités significatives très usuelle, l'esprit, prenant pour ainsi dire le chemin de traverse, renonce à l'analyse et applique le concept en bloc sur le groupe de signes qui devient alors une unité simple. » (250).

Le phénomène présente deux faces successives, une face sémantique et une formelle, qu'il importe de bien distinguer. Au point de vue sémantique, la brachysémie est le remplacement d'une suite de deux ou plusieurs significations

par une signification unique; au point de vue formel, l'ancien syntagme, considéré désormais comme trop long en tant que signe simple, est soumis après coup aux effets de l'agglutination matérielle (abréviations, mutilations, etc.). Ainsi *bonhomme*, avec son pluriel correct *bonshommes*, est figé dès longtemps, tandis que l'agglutination matérielle qui consacre ce processus n'est qu'une innovation récente (*des bonhommes*).

Il va sans dire que si la science se donne la liberté de dissocier les phénomènes, comme nous le ferons ici, pour les étudier séparément, dans la réalité concrète les deux aspects — brachysémie et brachylogie — sont trop solidaires pour se concevoir séparément.



Les principaux indices de la brachysémie sont la difficulté des substitutions partielles et, corrélativement, la facilité des substitutions totales. Ainsi *bon marché* est partiellement figé, car d'une part il est difficile de substituer *mauvais marché*, etc., et d'autre part il devient d'autant plus facile de substituer des synonymes (*économique*, etc.) ou des contraires (*cher*, etc.).

De même, la facilité de déterminer globalement et la difficulté de déterminer partiellement, sont aussi des indices corrélatifs. Dans des exemples populaires tels que : c'est *plus* bon marché, une marchandise *plus* bon marché qu'une autre, *trop* de bonne heure (Joran n° 289), le qualificatif s'applique à l'ensemble du bloc (au lieu de *meilleur* marché, de *trop* bonne heure).

Certaines fautes signalent très bien, par l'incohérence ou le pléonasme qui résulteraient d'une analyse réfléchie, l'oubli du sens des éléments :

Passe-moi le pain *s'il vous plaît*.

Dans son ensemble, ces salonnets sont fort intéressants (jx).

Les bureaux de l'*Etat-civil* militaire (Brunot PL 55).

La femme du peuple qui achète un *bois de lit* de fer ne décompose plus : le *bois de lit*, pour elle, c'est la carcasse du lit, le châlit (*ib.*).

Travaux publics privés (enseigne : Thérive FLM 164).

Les *soi-disant* préparatifs allemands, Cette *soi-disant* faute n'en est pas une, etc.

Défrayés de leurs frais (Vittoz 91), Une *inspection locale* des lieux (*ib.*), Les *intempéries* du temps (*ib.*).

Ces monnaies romaines sont bien conservées, l'effigie est nette et le *millésime* lisible (Godet LXIX).

Les bruits tendancieux qui avaient couru à ce sujet *s'avèrent* complètement *inexact*s (jx).

Embrasser quelqu'un sur la joue.

Dans tous ces exemples, l'incohérence et le pléonasme sous roche ne percent qu'à l'analyse, et c'est précisément l'oubli du sens des éléments constitutifs du syntagme qui rend ces fautes concevables.

L'accord fautif peut être également un indice de brachysémie. Dans une phrase comme : elle a l'air *méchante*, l'accord, aujourd'hui toléré, signale le figement de *avoir l'air* en un verbe transitif d'inhérence : « elle *paraît* *méchante* ». Cf. Ces deux choses n'ont rien de comparables (*n'avoir rien de* > « n'être nullement »). Inversement, le non-accord des éléments bloqués sert à son tour d'indice : Elle s'est fait *fort* de réussir.

Le cas de *des plus* suivi du singulier mérite d'être examiné à part. L'absence du pluriel signale la brachysémie : Il est *des plus amical*; Un accueil *des plus glacial*. Là où la forme de l'adjectif ne révèle rien à l'oreille, c'est l'orthographe qui sert d'indice : Je vous serai *des plus obligé* de bien vouloir m'indiquer...; Je vous serais *des plus reconnaissante* si... (APG). Ainsi *des plus* se fige en un signe compact à éléments de moins en moins compris et de moins en moins remplaçables, ayant la valeur unique et indécomposable d'un signe de superlatif absolu : « très, extrêmement », et par extension ce nouveau signe sert à former des superlatifs d'adverbes :

Travailler *des plus* attentivement (Martinon II 102 n).

Participer *des plus* efficacement à quelque chose (*ib.*).

Quatre hors-texte en couleurs complètent cet ensemble qu'une couverture cartonnée relie *des plus* heureusement (jx).

Cf. aussi la formation populaire : Ça va *des plus* mal.



Bien que le figement ne soit pas directement un procédé, mais un processus, la finalité y a son mot à dire, car ce processus dans l'ensemble ne s'attaque pas à n'importe quels syntagmes, mais de préférence à ceux qui pour une raison

ou pour une autre sont difficilement analysables, donc déficitaires.

La condition essentielle qui domine toute brachysémie est en effet, nous le savons déjà, l'incompréhension plus ou moins forte des éléments. Cette incompréhension se produit notamment lorsque l'invariabilité est en défaut, c.à.d. lorsque la mémoire ne parvient pas à rattacher les éléments du syntagme au reste du système, puisque l'entendeur tend toujours à interpréter les syntagmes en les ramenant à l'usage le plus communément reçu.

Le figement, considéré de ce point de vue, constitue donc un cas limite de la finalité (sélection par élimination des inaptes). Il s'attaque de préférence aux formes fossiles, qui, ne se laissant pas rattacher au reste du système, sont difficilement analysables. Exemple : Cette information s'est *avérée* inexacte (l'alternance *vrai/ver-* est un défi à la mémoire).

L'exemple classique est fourni par le traitement des comparatifs du type ancien. Dans le langage populaire, *mieux, meilleur, pire*, etc., sont conçus comme des mots simples :

C'est *bien plus mieux* qu'avant (B 140).

C'est lui le *plus meilleur* de tous les autres (B 95); C'est *bien pluss meilleur* (*ib.*).

Il est *aussi pire* comme l'autre (*ib.*); C'est *bien plus pire* (B 96); C'est le *plus pire* de tous (*ib.*); La *plus pire* des deux méthodes (P).

On peut citer le cas de nombreux préverbes qui, par suite de leur non-interchangeabilité avec les adverbess correspondants, ne sont plus analysés comme tels, et finissent par se noyer dans les verbes qu'ils déterminent. De là les « pléonasmess » :

Accoupler ensemble, Ces ruines commerciales s'*accumulent* les unes sur les autres (Vittoz 89).

Collaborer ensemble, avec, etc.; *confondre ensemble*.

Les relations s'*enchevêtrent* les unes dans les autres (*ib.*).

Prévoir d'avance, *prématuré* pour l'instant, *pressentir d'avance*, *prédire d'avance*.

L'*armée progresse en avant*.

Des planches *superposées* les unes sur les autres.

Cf. la série *désagrafer, désatteler, désencombrer, dépersuader* (Z *dissuader*) (Wissler 736).

Le figement bloque naturellement de même manière les syntagmes qui résistent à l'analyse par le fait qu'ils sont empruntés à une langue étrangère : *bifteck* de veau (← *beef-steak* « grillade de bœuf »); *five o'clock* à toute heure, etc.

* * *

Après ce regard jeté sur la Brachysémie, ou brièveté sémantique, nous allons considérer la Brachylogie proprement dite, ou brièveté formelle, qui peut être obtenue à l'aide de deux procédés principaux : la représentation et l'ellipse.

B) Représentation

Au lieu d'énoncer les mots et les syntagmes tout au long de la chaîne parlée, l'esprit cherche sans cesse à les représenter à l'aide de signes plus brefs et plus maniables.

Le cas classique de la représentation est fourni par les pronoms. La grammaire traditionnelle désigne sous ce terme « un mot qui tient la place du nom » : Pierre est parti, mais *il* reviendra. M. Brunot a élargi d'une manière heureuse cette conception étymologique du pro-nom. « Le mot *pronom*, comme il a été employé, donne des idées fausses. On l'a appliqué à des mots qui remplacent tout autre chose que des noms. Ils représentent des adjectifs : belle, elle *l'est*; le savant *que* vous êtes; des verbes : allez-y, il *le* faut; des idées entières : elle défit sa chevelure, et *cela* avec la simplicité d'une enfant; je bois de l'eau, *ce qui* me réussit très bien. Il faudrait donc distinguer des *pronoms*, des *proadjectifs*, des *proverbes*, des *prophrases*. Pour éviter ces mots équivoques ou barbares, nous dirons *représentants*... » (PL 173).

Il convient d'ajouter que ces divisions établies d'après la catégorie du signe représenté — représentation du nom, de l'adjectif, du verbe, de la phrase, etc. — sont surtout formelles. Si au contraire on se place au point de vue du fonctionnement, la première constatation montre que la représentation peut mettre en jeu deux sortes de rapports fort différents quoique parallèles; selon que le signe repré-

senté se trouve logé dans la mémoire ou dans la chaîne parlée même, nous parlerons de représentation *mémorielle* ou de représentation *discursive*.

Or la représentation telle qu'elle est définie et exemplifiée par M. Brunot ne s'applique qu'aux rapports discursifs; les représentants qu'il étudie sont des *anaphoriques* (annonces et reprises) : Pierre est arrivé, je l'ai vu; Elle l'a manqué, son train.

Mais il est intéressant de constater d'autre part que les nominaux de M. Brunot ne sont pas autre chose qu'un cas de représentation mémorielle. « A côté des noms véritables, il y a des noms ou des expressions qui ont été généralement classées soit parmi les noms, soit parmi les pronoms, parce qu'on répugnait à changer le nombre des « *parties du discours* ». De toutes provenances, ces mots ne sont pas arrivés à avoir tous les mêmes caractères; il est cependant nécessaire de les réunir, et il m'a paru que le nom d'*expressions nominales* ou de *nominaux* leur convenait assez bien, car, on le verra par la suite, ils se rapprochent des noms sans se confondre avec eux... » (PL 63). Exemples : *moi, nous, lui; quelqu'un, quelque chose, rien, tout, cela; etc. etc.*

M. Brunot a d'ailleurs signalé les fréquents échanges qui se produisent entre représentants et nominaux : « ... La plupart des représentants peuvent devenir des nominaux. Une femme fait des reproches à son mari : Tu ne travailles pas, tu es toujours à causer avec *celui-ci*, avec *celui-là*, avec *l'un*, avec *l'autre*. » (PL 63-4). Cela revient à dire qu'un signe qui représente normalement un autre signe agencé dans la chaîne parlée, peut occasionnellement servir à représenter un signe logé dans la mémoire.

I) REPRÉSENTATION MÉMORIELLE

Il va sans dire que ce terme de nominal — parallèlement au pronom, qui ne représente pas exclusivement un nom mais peut remplacer tour à tour un adjectif, un verbe, une phrase, etc. — devra lui aussi être élargi.

Ainsi l'infinitif n'est pas autre chose que le représentant

d'un verbe conjugué et par conséquent d'une proposition : Il est temps de *partir* (Z Il est temps que *nous partions*), Je veux *mourir* (Z *Je veux que *je meure*), v. De Boer, *Revue de Lingu. romane*, 3, 307.

Les vocatifs et d'une manière générale les exclamations et interjections, sont des prophrases, c.à.d. des signes tenant lieu de phrases : *Pierre!* (Z Viens ici!), *Debout!* (Z Levez-vous!), *Au feu!* (Z Il y a un incendie), *Feu!* (Z Tirez!), etc.

Les présentatifs sont des signes représentant une subordonnante, c.à.d. un sujet suivi d'un verbe transitif : *Voilà le paquet* (Z *Je vous remets le paquet*), pop. *Ya une maison là-bas* (Z *J'aperçois, je constate, je vous montre...*), etc. En principe, tous les adverbes peuvent, par transivation, fonctionner comme des présentatifs :

Sans doute qu'il viendra (Z je ne doute pas qu'il viendra).

Probablement qu'il a perdu la clef (Z il est probable que...).

Peut-être qu'il la retrouvera.

Heureusement que j'étais là.

Enfin *vivement que* je soit demobilisé pour aller vivre un peu en paix (Van Der Molen 144).

Sa compagnie a eu des prisonniers alors *sûrement que* lui doit en être du nombre (APG).

Naturellement que s'il y a des frais vous me les indiquerez (*id.*).

Plus souvent que je vous les rende, vos 15 fr. ! (P).

Bien sûr que oui, que non, etc.

Nous indiquons ci-dessous quelques types qui intéressent particulièrement le français avancé.

Un groupe verbal peut être représenté par un verbe simple :

Il est impoli de *fixer* les gens (Z *fixer du regard, regarder fixement*; Joran n° 135).

M. M. *intentionnerait* de... (Z avoir l'intention; Godet LX).

L'entrée en vigueur du nouveau code *illégitimerait* leur union (Z rendre illégitime; Vittoz 59).

La société a *rechargé* auprès du gouvernement pour obtenir le crédit (Z faire une nouvelle charge).

Le président a été *attenté* (Z subir un attentat).

Il n'a point accepté de *candider* contre M. C. (Z être candidat; Vittoz 59).

Notre but, nous l'avons aussitôt spécifié nettement : nous *abstraire* de toute discussion scientifique (Z faire abstraction de).

Une commission a été nommée pour *enquêter* le cas (Godet xv).

Il m'*indiffère* (Z être indifférent).

La règle, la discipline l'*insupportaient* (Z être insupportable; Joran n° 162).
Imminer, récalcitrer, stagner, urger (Z être imminent, etc.).

Le nouveau sens octroyé à certains verbes ne saurait s'expliquer autrement que par le fait qu'ils remplacent le composé correspondant :

Elle ne *visite* jamais personne (Z faire visite à).
J'ai *entrevu* T. (Z avoir une entrevue avec).
Le président *discourt* à B. (Z prononcer un discours).
Il se *licencia* d'abord en droit puis en sciences naturelles (Z prendre sa licence; Godet LXXXV).

Ce type de remplacement peut être décelé aussi par l'analogie, le représentant héritant de la syntaxe du représenté :

Je saurai *me reconnaître* de ce bienfait (Z être reconnaissant de; Vincent 148).
Nous nous congédiâmes de l'évêque (Z prendre congé de; Vittoz 86);
Encore faudrait-il qu'un passé notoire nous *garantis*se de la qualité de son jugement (Z donner des garanties de).
La Grande Presse avait *consigné* d'ignorer son nom (Z prendre pour consigne de).
Que ceux qui sont à l'avis de *sui*vre à l'affaire lèvent la main (Z donner suite à; Plud'hun 44).
Rapporter sur un projet (Z présenter un rapport sur).
L'affaire *ressort* de tel et tel domaine (Z être du ressort de).

Les mêmes procédés de représentation s'appliquent aux temps. Bien que le passé simple ait disparu à peu près complètement de la langue parlée, les agences de presse et les journaux le conservent soigneusement, pour faire l'économie de la forme composée : *Il débarqua* (Z il a débarqué).

La langue moderne aime à abrégér les relatives (Legrand, *Stylistique française*, 113-40, indique les procédés corrects qui permettent de se passer du relatif). « En vertu du moindre effort à faire, on abrège des locutions : une pièce *mouvementée*, pour : une pièce *qui a du mouvement*; un style *imagé*, pour : un style *qui a des images*; un événement *sensationnel*, pour : *qui fait sensation*. » (Vincent XXIV). Le sens actuel de *conséquent* (« important », ex. une ville *conséquente*, une affaire *conséquente*) s'explique par le fait que cet adjectif représente une expression plus longue : *de conséquence*.

Les adjectifs en *-ionné* remplacent les relatives en *qui a...* : *bien relationné* (Z *qui a de bonnes relations*).
Exemples :

Très actif, très débrouillard, et très bien *relationné*, A. V. ne reste jamais en plan (Godet xxiv).

Colette est très bien *relationnée* (Lancelot 28. 7. 28).

Industriel recherche personnes bien *relationnées* pour présentation produit nouveau (*ib.*).

Dans le domaine de la langue cursive, on notera surtout le rôle abrégiateur du participe présent :

Les violences de la police et les souffrances en *résultant* (Stapfer 87), L'assemblée se réjouissant de l'entente cordiale *existant* entre les gouvernements (*ib.*), Des annonces offrant aux jeunes gens *possédant* un capital des situations leur *permettant* de... (*ib.*).

Mander, pour les interroger, les juges d'instruction et les avocats *ayant occupé* dans l'affaire (Vittoz 163), Je tenais mon renseignement de deux des députés *ayant assisté* à l'entretien (*ib.*), A propos des polémiques *ayant suivi* la cérémonie de Notre-Dame (*ib.*).

Ceux désirant (Z ceux qui désirent; Martinon II 111).

Le participe présent de relation a pour fonction de représenter les relatives qui ont un autre sujet que l'antécédent : un café *chantant* (Z où l'on chante), un thé *dansant* (Z où l'on danse). Cf. un quartier *commerçant*, une rue *passante*, un parquet *glissant*, un sol *roulant*, W. C. *payants*, etc.

Les circonstancielles s'abrègent pareillement : *Ayant* (Z *comme nous avons*) jeudi prochain notre fête de Noël, vous nous feriez grand plaisir d'y assister (Godet xlv). Cf. Quoique *recevant...*, Quoique *ayant reçu...*, Parce que *n'étant pas* chez moi à ce moment... Le gérondif français (*en* + participe présent), qui fonctionne correctement tantôt pour indiquer la simultanéité (Il se promène *en lisant*) tantôt pour exprimer le moyen (On se nourrit *en mangeant*), peut traduire aussi une conditionnelle en *si* (faute très courante) :

L'âme collective ne peut être dirigée qu'*en la pénétrant* (Le Bon). Ces dispositions disparaissent *en se remémorant* les points suivants (*ib.*).

En brisant la glace, la porte s'ouvre (sur les avertisseurs d'incendie; Joran n° 109).

ou une temporelle (*quand on*, etc.) :

La clarté est, *en écrivant*, une des formes de la probité (Stapfer 229).

On est prié de payer *en servant* (B 166).

En attendant l'arrivée des pompiers, l'incendie prit un grand développement (Martinon II 468).

De telles phrases, est-il besoin de le dire, ne sont équivoques qu'à la réflexion; leur rôle est de représenter des circonstanciellles qu'il serait trop long d'énoncer explicitement. D'ailleurs, cette syntaxe rejoint celle en usage autrefois, telle qu'elle s'est conservée dans quelques proverbes : L'appétit vient *en mangeant*, La fortune vient *en dormant*.

L'équivoque apparaît davantage dans certains emplois hardis de l'infinitif :

Ce moyen l'eût tiré d'affaire, au lieu de *s'apitoyer* sur son sort (Joran n° 164).

On l'amena devant le roi *pour juger* son crime (*id.* n° 231), Le lait n'est pas assez abondant *pour en avoir* suffisamment, La différence est trop forte *pour ne pas s'en apercevoir*.

Il m'a demandé de *rester* (que je reste > < qu'il reste).

Telle mesure sera prise *après avoir demandé* l'avis de... (Martinon II 448).

Je l'ai vu *avant de mourir* (*ib.*).

A vous lire (Z dans l'attente de vous lire).

J'ai pris la liberté d'écrire à son capitaine commandant qui me dit *être disparu* (Z *qu'il est*; APG).

Nous avons vu ailleurs comment le français avancé se débarrasse, s'il y a lieu, de certaines de ces équivoques (type : Passe le journal pour *moi lire*).

Les substantifs s'abrègent d'une manière analogue. Ainsi le substantif composé fait place au simple (*tremblement de terre* > *séisme*, qqf. *sisme*), et le participe passé sert souvent à remplacer un substantif abstrait et ses dépendances :

Au *reçu* de votre lettre (Z réception).

Au *vu*, au *su*, etc.

Nous ne manquerons pas de vous tenir au courant du *suivi* (Z de la suite de cette affaire; Godet cxii-1).

Il faut ajouter que la représentation n'opère pas seulement sur des ensembles de signes, mais porte aussi sur des unités et des sous-unités simples. Dans ce dernier domaine,

le rôle de l'abréviatif -o doit être mentionné à part. Partant de simples sous-ententes telles que *photo*(graphie), *auto*(mobile), *vélo*(cipède), etc., le français avancé a fini par interpréter la terminaison -o comme un véritable suffixe, auquel il a conféré entre autres la fonction de représenter des éléments trop longs ou trop difficiles à manier :

Dico (dictionnaire), proprio (propriétaire), populo (populaire),
hérédo (héréditaire), prolo (prolétaire).

Apéro (apéritif), la Copo (Copérative).

Camaro (camarade).

Branco (brancardier, milit.).

Convalo (convalescence, convalescent).

Benzo (benzine), turbo (turbine), coco (cocaïne).

Socialo, socio (socialiste), anarcho (anarchiste).

Mécano (mécanicien), musico (musicien), pharmaco (pharmacien).

Naturellement, l'abréviation attaque d'autant plus un élément qu'il fait partie d'un ensemble plus long :

Moteur : Moto-culture, moto-pompe, etc.

Turbine : Turbo-compresseur.

Electricité, électrique : électro-moteur, électro-aimant, etc.

Machine rotative : Roto-gravure.

Benzone : Benzo-moteur.

MOTS PAR INITIALES. — L'usage d'abrégier les syntagmes en les représentant par les initiales des mots qui les composent, est aujourd'hui très étendu, mais ces créations n'ont le plus souvent qu'un caractère local et éphémère : *erpéiste* (partisan de la Représentation Proportionnelle); le *Bite* (Bureau International du Travail), etc.

2) REPRÉSENTATION DISCURSIVE

Par la représentation discursive, un signe plus court ou plus maniable reprend ou anticipe un autre signe qui figure dans la chaîne du discours : *P i e r r e* est parti, mais *il* reviendra, *L a m a i s o n* de Jean est plus petite que *celle* de Pierre.

Au lieu de donner une étude complète de ces anaphoriques — *il, elle, ça, le* ou pop. *y, dont, en, où*, etc. — on se contentera de citer deux ou trois faits qui intéressent le français avancé.

Que sert correctement à reprendre certaines conjonctions

dont la répétition ferait longueur : *Si* vous travaillez et *que* quelqu'un vient vous déranger; *Quand* on travaille et *que* quelqu'un vient vous déranger; *Quand* je me repose ou *que* je dors. Cet emploi si commode est étendu à d'autres conjonctions, où il passe pour incorrect : *C'est pourquoi...*, et *que...* (Martinon II 402 n).

La langue familière emploie *si* pour reprendre *est-ce que* : *Est-ce que* tu restes ou *si* tu pars ?

L'emploi de *faire* comme anaphorique du verbe est classique, mais on ne le tolère pas toujours. « Un des pires abus du verbe *faire* consiste à l'employer à la place d'un autre verbe » (Albalat, *Comment il ne faut pas écrire*, 49) : Je le reconnus mieux que je n'avais *fait* sa femme (A. Hermant). Dans la langue parlée d'aujourd'hui, cet usage se limite à l'emploi de *faire* avec *le*. Tandis que la langue écrite tolère un exemple du type : Le pire est que nous ne pouvons soupçonner Joubert d'aucune ironie, comme nous *faisons* notre bon maître Anatole France (A. Hermant : D'Harvé PM § 795 A), la langue parlée aurait *comme nous le faisons de...*

CAS LIMITES. — Entre représentations mémorielle et discursive, il n'y a pas toujours de limite nette. Ainsi les prophrases qui servent de réponses (*Oui*, *Non*, *Volontiers*, etc.) supposent la combinaison d'un élément donné dans la question avec un autre élément logé dans la mémoire (affirmation, négation, acquiescement, etc.) : Est-ce que Pierre est rentré ? *Oui* (Z P. est rentré); *Non* (Z P. n'est pas rentré); Voulez-vous du thé ? *Volontiers* (Z J'en veux bien).

C) Ellipse

Au lieu de représenter l'élément dont on veut faire l'économie, on peut aussi le passer sous silence. C'est ce qu'on appelle communément l'ellipse.

Comme nous l'avons fait pour la représentation, nous distinguerons du point de vue du fonctionnement deux sortes d'ellipses : l'ellipse mémorielle et l'ellipse discursive.

L'ellipse mémorielle consiste à sous-entendre un élément qui doit être suppléé par la mémoire : *un documentaire*

(Z un *film* documentaire), tandis que l'ellipse discursive est l'anticipation ou la reprise d'un élément donné dans le discours : *illustrations dans et hors texte* (Z dans *texte*); *les pommes cueillies et les tombées* (Z et les *pommes tombées*).

TERMINOLOGIE. — La terminologie grammaticale n'est pas fixée. Tandis que M. Nyrop (V § 14 sv) appelle l'ellipse mémorielle *ellipse proprement dite*, M. Bally (*Copule zéro*) voudrait réserver le terme d'ellipse à la seule ellipse du discours. — Nous nous conformerons à l'usage le plus communément reçu en gardant le mot d'ellipse comme terme générique, pour désigner le phénomène dans son ensemble. On peut réserver le terme de *sous-entente* à l'ellipse mémorielle et celui d'*haplogogie* (non répétition) à l'ellipse discursive.

1) ELLIPSE MÉMORIELLE

Selon que l'élément ellipsé est grammatical ou seulement phonique, c.à.d. selon qu'il est porteur ou non d'une signification immédiate, nous parlerons de *sous-entente* ou d'*amuïssement*. En principe, il n'y a pas de fossé entre ces deux procédés, qui se laissent rattacher au même besoin.

a) *Sous-entente*.

On distingue généralement la sous-entente du *déterminé*, celle du *déterminant* et celle du *signe de rapport* chargé de relier le déterminé et le déterminant. Il est difficile de dire dans chaque cas pourquoi c'est l'une ou l'autre de ces trois possibilités qui l'emporte; tout au plus peut-on supposer à première vue que la sous-entente du déterminé (sujet, etc.) et celle du signe de rapport (verbe transitif, copule, préposition, conjonction) sont plus fréquentes que celle du déterminant. « Le langage est presque toujours très elliptique : ce qui est sous-entendu, ce n'est pas l'accessoire et l'accidentel [prédicat, déterminant], qui ne se laisseraient pas deviner; mais ce qui est si essentiel qu'on ne manquera pas de le compléter [sujet, déterminé, signe de rapport] ». (Goblot § 96).

La liste ci-après énumère les principaux cas de sous-entente que présente le français avancé.

SUJET :

Regrette, n'ai plus. — Bien fâché, n'y pouvons rien. — Monsieur X ? Connais pas.

Les lettres populaires : Les jours sont durs et voudrais bien que...

Voudrais bien de tes nouvelles, suis toujours ici, te prie... Hier sommes allés... Aujourd'hui avons reçu... (= Prein).

Journaux intimes : Aujourd'hui dîné chez X... Rentré tard... etc.

Sujet impersonnel : Là-bas faut que vous alliez. — Ya un bureau de poste à côté.

SUBSTANTIF DÉTERMINÉ :

On vous le fournira fin (*du mois*) courant.

L'épreuve du kilomètre (*avec départ*) lancé.

Vente pour cas (*de force*) majeur(e), Départ pour cause d'occupation (*par force*) majeure (Vittoz 92).

Transit par (*chemin de*) fer entre la Suisse et les ports français.

Faubourg (*Saint*)-Antoine (B).

Chaussures extra en (*cuir*) double veau.

SUBORDONNANTE (sujet + signe de rapport) :

Vous avez volé ça :: J'ai volé ça ? (*Vous prétendez que, Vous dites que...*).

Où veux-tu aller ? :: Où je veux aller ? (*Tu demandes où...*).

Il est déjà venu ? :: S'il est déjà venu ? (*Vous demandez si...*).

Que si, Que oui, Que non (*Je vous dis que...*).

Dans leur maison, pas un seul tapis.

Quand il y a divergence, permis à chacun de faire à sa guise.

Tu iras à tel et tel endroit :: Entendu.

J'essayerai de le faire :: Trop tard maintenant.

Qui, quand, comment, où (*c'est*) ça ?

SUBORDONNANTE DANS UNE CIRCONSTANCIELLE :

Donc c'est entendu : *si beau* je viens, *si pluie* je reste.

Le cortège aura lieu *pluie ou pas pluie*.

Besoin ou pas besoin, je te défends de l'acheter.

Son œuvre, commencée *alors que* jeune étudiant.

Aussitôt que lavé et nourri à l'hôtel, il alla... (Nyrop V § 17).

Bien que déprimées, elles sourirent jusqu'à la fin (*ib.*).

J'ai acheté ce cheval, *quoique* un peu cher (*ib.*).

Celui qui aime les primitifs *parce que* primitifs (*ib.*).

Le commandant E., bon catholique, *puisque* zouave du pape, mais déplorable Français (*ib.*).

Nous espérons que ces indications vous faciliteront pour faire les recherches, c'est pourquoi *aussitôt* reçu nous nous empres-

sons de vous les communiquer (APG). Nous croyons, ainsi que ses camarades le disent, que *malgré* blessé, il aura pu être fait prisonnier (*id.*).

La neige fait son apparition sur les montagnes avoisinantes, et *dès* une couche suffisante, nous pourrons bientôt voir les nombreux fervents des « planches » s'adonner à leur sport favori (Godet c).

QUI EST, etc. :

Par divers renseignements recueillis, j'apprends que tous *ceux morts* sur le champ de bataille ont pu être enterrés (APG).

Cette revue dépassera en gaité *celle montée* à pareille époque l'année dernière; *Ceux donnés* par la nature (Joran n° 54).

Paul, (*qui est de*) retour de Paris, m'a annoncé cette nouvelle (Vincent 152-3).

QUE (+ régime) :

Tu veux je vienne ? Faut je m'en aller ? Il a dit i viendrait (viendra, veut venir). Je veux pas tous ces types i soient toujours à me courir (B 142).

Il nous a dit comme blessure il avait reçu une balle dans le dos, traversé sa cartouchière et sorti par devant (APG).

Tu hécrira si tu veux au depot pour il manvoi un paquet de fait [= d'effets] de soldat (Prein 76).

Cf. Je languis (*d'être*) à l'année prochaine (Plud'hun 71).

PRÉPOSITION D'INHÉRENCE (+ prädicatif) :

Une dissolution du Reichstag est *considérée impossible* par tous les milieux politiques; M. C. *considérerait excessive* la réduction projetée du programme naval; On le *considère très habile* (Martinon II 497).

Nos prix déjà *connus excessivement bas* ne seront rien à côté de... (réclame).

L'écueil à éviter, c'est que les personnages inventés par l'auteur *n'apparaissent plutôt des représentations* d'idées abstraites que des êtres bien vivants.

PRÉPOSITION :

Le fils Dupont, la fille Durand (Joran n° 134).

Voyez caisse ! Voyez terrasse ! Voyez guichet 5 !

Mallette placage, doublure fantaisie, coloris mode, modèle luxe, cousu main, etc.

Œuf coque, œuf plat, fine Maison (B 167).

La partie texte, fer, maçonnerie, etc.

Le facteur temps, argent, etc.

La question approvisionnement, ravitaillement, etc.

Le trafic marchandises, le mouvement marchandises du PLM, les chiffres de la circulation voyageurs, etc.

PRÉPOSITION COMPOSÉE > SIMPLE :

C'est *en face* la Sorbonne; Continental Hôtel, *face* les Bains.

Le pavillon est placé *hors* la vue des promeneurs.

Au point de vue enseignement; Placez-vous *au point de vue* relief;

Au point de vue formation de l'infanterie (Thérive NL 10. 4. 26).

Rapport à ces nuages-là, il va pleuvoir.

Jusque deux heures, *Jusque* maintenant, *Jusque* la Madeleine.

Crainte de vous nuire, qu'on ne vous nuise (Vincent 47-8).

Je vous l'apporte *d'ici* la semaine prochaine.

Cause départ; *Cause santé* (annonces).

On vous le fournira *courant* avril.

C'est *vis-à-vis* l'église; *Vis-à-vis* la porte de gauche.

Près le pont; *Près* la porte Maillot.

DÉTERMINANT :

Rompez ! (*les rangs*).
 Allons, ouvre ! (*la porte*).
 Aujourd'hui, tout le monde veut avoir sa voiture (*automobile*).
 Le garçon n'annonce pas : *un café, deux cafés*, mais : Versez pour
 un, pour deux, etc. (B 167). — Versez, au premier !
 La copie (*ci-*)incluse (Martinon II 477 n).
 Un essuie(-*mains*) (B).
 Avoir le dernier (*mot*).
 A la première belle (*occasion*).

b) Amuïssement.

Il n'y a pas de fossé véritable entre l'ellipse proprement grammaticale ou sous-entente, dans laquelle le signe passé sous silence est toujours accompagné d'une signification distincte, et l'ellipse phonique ou amuïssement. Par ce dernier terme, nous désignons tous les cas d'ellipse mémorielle qui intéressent le signe — phonèmes, syllabes, groupes de syllabes — à l'exclusion de la signification.

Que l'amuïssement porte sur le commencement, le milieu ou la fin des mots, sa fréquence et son étendue sont d'autant plus grandes que le mot est plus long; le resserrement est surtout fonction de la longueur de l'ensemble. La loi « *pâte / pâtissier / pâtisserie* », qui constate qu'un phonème est prononcé d'une manière d'autant plus brève que l'ensemble dont il fait partie est plus long ($\bar{a}/a/\check{a}$), ne se vérifie pas seulement pour la durée des phonèmes isolés, mais encore pour les groupes de phonèmes (syllabes) et les groupes de syllabes (mots). Exemples :

DÉBUT :

(*au rev*)oir m(*on*)sieur.
 (*bon*)jour m(*on*)sieur.
 (*pas*) du tout.
 Dites-moi où *est-ce* qu'il a passé > où *s'qu'* il a passé > où *qu'il*
 a passé.
 (*sa*)cré bon Dieu !
 (*n'est-*)ce pas ?
 (*mar*)chand de vin; cf. chandail (← marchand d'ail).
 Ce sera (*bien*)tôt plus qu'un souvenir.
 (*Qu'est-ce que*) c'est que ça ?
 (*Qu'est-ce*) que ça fait ?

MILIEU :

Fêtes gymn(*ast*)iques.
 V(*oi*)là l'affaire.

(*Mer*)ci m(*ademoi*)selle, (*au rev*)oir m(*ademoi*)selle, etc.
 S'(*il vous*) plaît (ex. Passons les places *splè*).
 Ba(*taillon*) d'Af(*rique*), Chass' d'Af'.
 Vél(*odrome*) d'Hiv(*er*).
 Auto(*mobile omni*)bus.
 Mar(*échal des lo*)gis; mar(*gis-*)chef.
 Ciné(*mato*)graphique; ciné-a(*rti*)ste, puis avec analogie : →
 cinéaste.
 Radio(*télé*)phonie.
 Marie-Louise > *Marise*.

FIN :

Arti(*llerie*).
 Bénéf(*ice*).
 Fantaise (< fantaisie).
 Fortif(*ications*).
 Occase (< occasion).
 Perme (< permission).
 Redingue (< redingote).
 Transat(*lantique*).
 Faire des magnés (< manières).
 Adieu, bon app(*étit*).

L'immense majorité des amuissements populaires porte sur la terminaison des mots. On remarquera aussi que la coupure se fait très souvent sans qu'il soit tenu compte de la limite entre radicaux et suffixes; ces sortes d'abréviations s'attaquent en effet de préférence à des ensembles tous déjà plus ou moins figés, et qui par cela même font une impression de longueur. C'est en même temps un indice du peu de valeur que le français avancé attache aux suffixes traditionnels :

Apé(*r-itif*).
 Elle est dans un san-a(*torium*).
 Un collabo(*r-ateur*).
 Un accu(*mul-ateur*).
 Un mémo(*r-andum*).
 Un transfo(*rm-ateur*).

Entre l'amuissement qui frappe des groupes entiers de phonèmes et de syllabes (ex. *photo*, *auto*, *apé*, etc.) et celui qui ne porte que sur des éléments isolés (ex. peut-être > *ptèt'* bien), il n'y a pas non plus de fossé bien profond. Voici une liste des principaux amuissements de phonèmes :

- P) Peut-être : *ptèt'* bien qu'il est malade > *tèt'* bien...
 Petite : *Tit'* fille, *tit'* maison, etc.
 Septembre > qqf. *settembre* (B 176).
 Ostiner, ostiné (Martinon II 583), obscur, nonostant (B 48),
 qqf. ostacle (*ib.*).

- M) Cataplasse, catéchisse, rhumatisse (Martinon I 275).
Certains ensembles d'une forme verbale et d'un autre mot se prononcent rapidement de façon à ne plus former qu'un mot : J'aime-mieux > j'*aimieux* (B 48).
- T) Augusse, busse (Z buste); dentisse, artisse, anarchisse, etc.
(B 51 : règle générale pour tous les mots en *-uste* et en *-iste*).
Illusse; indigesse, orchesse (B 51).
Insèque, architèque; strique, intaque, compaque, etc. (*ib.*).
Congession (B 18), sugession (B 28).
- D) Madame > Maame > Mame Durand.
Clotilde > Clotile (B 91).
Est-ce que c'est nous qu'on (*d*)vient plus intelligents, ou si c'est eux qui (*d*)viennent plus bêtes ?
- N) Donne-moi > *domoi* (B 48).
- K) Ave(c) lui, ave(c) toi, etc.
Réduction du groupe *ks* à *s* : escursion, extraordinaire, esprès, esplosion, esquis, escuses, etc. etc.
Accent > l'assent de Marseille.
- G) Examen > *ezamen* (B 46).
Sugession.
- S) Dans l'autobu.
Cassi, syphili (B 50).
Bicep (B 54).
Bissectile (B 176).
- V) Ca-alier, a-oir, au re-oir (B 46); a-ec (B 141).
Voyons voir : *wayôwar*.
Dépêche-toi, viens vite : *yêit*.
- R) Su l'dos, su l'banc, su l'journal, su l'boulevard, etc.
Pou les pauvres; Poutant je l'ai vu.
Lossque, passque.
Mécredi.
Elimination de la finale *-re* : 1) *pauv'femme, une liv'de sucre, quat'francs, une aut'fois, etc. etc.*; 2) *tous les infinitifs de la 4^e conjugaison : mett', combatt', défend', prend', etc. etc.*
- L) E(lle) vient, *ê* vient pas; *Ez* ont..., *Iz* ont...
Qué sale métier!
Yen n'a p(l)us, ça n'est pus ça.
Emp(l)oyé (B 49).
Quéquefois, quéque chose, quéqu'un, quéques-uns.
Cela > ça; celui-là > çui-là.
J'lui dirai ça > j'ui dirai ça.
Elimination de la finale *-le* : *aimabe, vignobe, meube, enseme, trêfe, siêque, simpe, impossibe, mufe, etc.*
Elimination de *l* devant *yod* : *miyon, miyard, miyer; miyeu, souyer, escayer, biyeux, famiyer; au yeu de (Z au lieu de); yeutenant (B).*

- YOD) Peut-être bien que oui > *tətbə*. Eh bien > *əbə*. Bien dit > *bədi*. C'est bien vrai > *bəvrə*.
 Gruyère > *gruère* (B 55; Joran, p. 135); Tuyau (*tuyyo*) > *tūo* (Joran p. 135).
 Guillemet > *guimet*.
 Relatifs tronqués : C'est déjà toi *qu'as* pas voulu qu'on les prenne, C'est une petite *qu'aime* à s'amuser, C'est lui *qu'est* pas venu, J'ai ma femme *qu'est* malade.
- W) Et pis. — Pissque. — Depis.
T'es pas gentil.
J'lui dirai ça > *j'ui* dirai ça > *j'i* dirai ça. — Cet *i*, résidu de (*l*)*ui*, est interprété après coup comme *y* : J'*y* ai flanqué une gifle, Dis-lui que j'*y* rendrai ça.
- I) Çui qui m'a dit ça, 'l a menti, Çui-là qu'est pas là, 'l en aura pas (B 102); 'l a pas vu ça, lui (B 109).
- U) S'coupe.
 C'est pas t't à fait vrai; Je reviendrai t't à l'heure.
 Vlez-vous v'taire. Nous n's en allons.
- É) Lz hommes, mz enfants, dz autres (Nyrop, *Manuel phonét.*, § 97).
- È) Çte femme, çt'homme; çt'un fou; çt-à-dire.
 Oui m(ais) enfin.
 App'tit.
 Il est d'jà venu.
 Apr'midi, çllule, srrure, la lssive, etc.
 'coute un peu ! 'coute voir un peu !
- O) Alcol, alcolisme; zologie, Copérative.
- Ö) Peut-être > *plètr*.
 Déj'ner.
 Monsieur > oui *msyō*.
- A) M'man, man.
 'dieu ! 'ttention ! 'ttends un peu ! 'vec qui ?
 Qqf. qu'rante (B 97).
 Ç(a)outchouc, extr(a)ordinaire.
- Ä) 'core un peu. — 'core une fois.

2) ELLIPSE DISCURSIVE (HAPLOLOGIE)

L'ellipse discursive est l'omission d'un élément logé dans la chaîne du discours. Comme pour la sous-entente, l'élément ellipsé peut être un déterminé :

Je m'arrête, () finirai demain (Prein 4); Voilà quelque temps que *je* leur ai pas écrit mais () m'en occuperai prochainement (*ib.*); Mon impression est qu'*elle* vous rejoindra cet hiver mais () ne manque de rien (*id.* 5).

On pourrait envoyer des *cartes* postales... Des () en couleurs et des () en noir (Nyrop V § 21); Eh bien ! tu sauras qu'les chasseurs à pied et les *chasseurs* à cheval, ça fait deux :: Zut, j'oubliais les () à cheval (*ib.*).

un déterminant : Illustrations dans () et hors *texte*, ou un signe de rapport : Sous peine d'échouer et même () périr (Joran n° 84).

Ces exemples ne se distinguent guère de l'haplogogie proprement dite. Celle-ci, au sens étroit, est la non-répétition de syllabes en contact :

DE DE : Les *poésies de* Musset.

UN UN : Le papier destiné à l'imprimerie se vend en feuilles plus ou moins grandes selon qu'on les destine à être pliées *un* peu plus ou moins grand nombre de fois (éditeur).

L... L... : Ex. correct : *la* plus jolie carte; cf. *la* carte *la* plus jolie, où les deux *la* sont distingués.

Si joint un mot pour lui en vous priant M. le Directeur d'avoir la bonté de *lui* faire parvenir je vous en serais reconnaissant (APG); Je joins à cette lettre, une lettre pour mon mari, si vous pouvez avoir son adresse, je compte sur vous pour *lui* faire parvenir (*id.*); Depuis la lettre que tu m'as envoyé ta photo pour notre fille je n'en ai pas reçu d'autres, je *lui* ai porté dimanche dernier (Prein 8); Je lui hai fait une (n)otre carte et je *lui* hait envoiée (*ib.*).

QUE QUE (all. *als dass*, angl. *than that*) : Rien n'est plus sûr *que* vous vous êtes trompé; Je ne saurais dire autre chose *qu'il* a commis une faute (Martinon II 415); Je ne crains rien tant *qu'il* s'en aille (*ib.*), etc.

Pris dans un sens plus large, le terme d'haplogogie peut aisément servir à désigner l'ellipse discursive en général, c.à.d. toute non-répétition (h. progressive) ou non-anticipation (h. régressive), en contact ou à distance, sous une forme identique ou approchante, d'un simple phonème, d'une syllabe ou d'un mot.

Cette extension du terme d'haplogogie est conforme aux faits. Livrées à elles-mêmes, les langues manifestent une répulsion plus ou moins vive pour la répétition fortuite des phonèmes, des syllabes et des mots; et cette répulsion est un des cas où l'instinct collectif semble d'accord avec la grammaire impérative : tous les écoliers de France et de Navarre connaissent la règle qui interdit les répétitions de mots.

Seulement, la tendance spontanée porte sur les phonèmes isolés et les syllabes autant que sur les mots entiers, et en contact comme à distance.

La cacophonie des *k* est particulièrement sensible aux oreilles françaises :

QUELQUE... QUE : *Quel* âge qu'on ait, Sous *quelle* forme que ce soit, A *quelle* époque que ce soit, Pas de politique ni de politiciens de *quelle* couleur que ce soit (jx), Les citoyens à *quel* parti qu'ils appartiennent (jx), Monsieur *quelle* nouvelle que vous puissié me dire nesité pas car... (APG), Nous vous serions tous très reconnaissants de bien vouloir nous faire parvenir un renseignement de *quelle* façon puisse être son sort (*id.*).

QUAND... QUE : *Quand* c'est tellement grand et il y a tant de choses, Comme *quand* on coupe une ficelle et ce qu'il y a au bout tombe, Comme *quand* un tuyau crève et ça gicle dehors, Pendant qu'on décharge les mulets et on range les paquets.

QUE... QUE : Madame S. pourrait s'adresser là-bas le corps n'en sait pas plus que je viend de dire (APG, Z que ce que); Il paraît avoir compris que la stérilisation du labeur paysan pouvait conduire à la même catastrophe que les réquisitions et l'impôt en nature ont produite dans la Russie soviétique (jx, Z que celle que); Nous étions nourris de musique et nos têtes littéraires ne rêvaient que de tirer du langage presque les mêmes effets que les causes purement sonores produisaient sur nos êtres nerveux (P. Valéry, Z que ceux que).

Après avoir énuméré quelques variétés d'haplologie verbale et d'haplologie syllabique, il nous reste à examiner l'haplologie phonique. Entre cette dernière et les autres, il n'y a qu'une question de degré : *Qu'est-ce que c'est que ça ?* > *kèksèksa* > *kèsèsa*; *Qu'est-ce que ça fait ?* > *kèksafè* > *kèsafè*.

La même réluctance pour la répétition fortuite explique la suppression d'un grand nombre de liaisons : Un attenta(t) affreux, po(t) à tabac, tô(t) ou tard, aussitô(t) après, bientô(t) après, est-ce que vous ire(z) aux eaux, etc. etc. On voit donc que l'haplologie va jusqu'à l'emporter sur la tendance, si forte par ailleurs, à réduire l'hiatus.

La question de l'*e* muet intervient également ici. On sait le sort que réserve à cet *e* le français avancé; la langue correcte même n'admet pas sa répétition dans une suite de deux ou plusieurs syllabes, et la « loi des trois consonnes » pourrait s'appeler tout aussi bien la « loi des deux voyelles ».

Exemples : *ça nə mə fait rien, *veux-tu tə ləver, *on sə dəmande, *il restə dəbout, *tu mə rəssembles, *vous rədəvənez jeune, *on mə lə donne, *si jə lə savais. — A plus forte raison, la répétition multipliée de la même voyelle entraîne une bouillie imprononçable : *jə nə mə lə rappelle pas (d'où : je ne m'en rappelle pas), *jə nə tə lə rəfuse pas (d'où pop. je t'y refuse pas), *jə nə tə lə rədəmanderai pas, etc.

Le traitement traditionnel est la dissimilation (ə/è), dont il a été parlé : ləver / lèvərai; chapəlier / chapellərie; brəvet / brèvəté, etc. Mais la langue moderne se sert de préférence de l'amuïssement, selon deux séries qui semblent bifurquer socialement :

SÉRIE POPULAIRE : Veux-tu təlver, on sədmande, il restədbout, tu mərsembles, on məl donne, si jəl savais, çətəfnêtre, etc...

SÉRIE PLUS RELEVÉE : Veux-tu tləver, on sdəmande, il restldəbout, tu mrəsembles, on mlə donne, si jlə savais, cetlfnêtre, etc...

Cette tendance brachylogique est si forte qu'elle s'étend même aux cas où il n'y a pas répétition d'un *e* muet : *atlier*, *dmain*, *rnoncer* (Plud'hun 16), *amner*, *enlver*; *lmarchand* n'avait pas ça; du 60 à l'heure qu'i /'saient!

Ce point de phonologie est très important; le parler populaire amène ainsi le français à connaître des consonnes à fonction vocalique (*r l m n* voyelles) telles qu'en possède l'allemand et telles qu'elles existaient probablement en indo-européen. Le français y avait répugné jusqu'à présent.

* * *

Les abréviations sémantiques et formelles étudiées dans ce chapitre montrent que si le français était, sur ce point, livré à lui-même, il ne tarderait pas à devenir une langue monosyllabisante ou monosyllabique du type de l'anglais ou du chinois, avec tous les avantages et inconvénients qui s'y rattachent. Nous avons signalé les multiples dangers d'homophonie qui résultent de la marche vers le monosyllabisme, et nous renvoyons à la loi que nous avons formulée : la différenciation est fonction de la brièveté.

CHAPITRE IV

LE BESOIN D'INVARIABILITÉ

BALLY LV 205 sv; Bull. Soc. Lingu.,
23, 119 n.

BERGSON, *Evolution créatrice*, 171 sv.

NYROP III § 638 sv. (Dérivation im-
propre).

SECHEHAYE, *Structure logique de la
phrase*, 102 sv.

Langues où l'invariabilité du signe
est particulièrement avancée :
l'anglais, et surtout le chinois.

C'EST un philosophe, M. Bergson, qui a le mieux aperçu le principe qui constitue le trait essentiel du langage humain, la mobilité du signe :

« Les sociétés d'insectes ont sans doute un langage, et ce langage doit être adapté, comme celui de l'homme, aux nécessités de la vie en commun. Il fait qu'une *action commune* devient possible. Mais ces nécessités de l'action commune ne sont pas du tout les mêmes pour une fourmilière et pour une société humaine. Dans les sociétés d'insectes, il y a généralement polymorphisme, la division du travail est naturelle, et chaque individu est rivé par sa structure à la fonction qu'il accomplit. En tout cas, ces sociétés reposent sur l'instinct, et par conséquent sur certaines actions ou fabrications qui sont plus ou moins liées à la forme des organes. Si donc les fourmis, par exemple, ont un langage, les signes qui composent ce langage doivent être en nombre bien déterminé, et chacun d'eux rester invariablement attaché, une fois l'espèce constituée, à un certain objet ou à une certaine opération. Le signe est adhérent à la chose signifiée. Au contraire, dans une société humaine, la fabrication et l'action sont de forme variable, et, de plus, chaque individu doit apprendre son rôle,

n'y étant pas prédestiné par sa structure. Il faut donc un langage qui permette, à tout instant, de passer de ce qu'on sait à ce qu'on ignore. Il faut un langage dont les signes — qui ne peuvent pas être en nombre infini — soient extensibles à une infinité de choses. Cette tendance du signe à se transporter d'un objet à un autre est caractéristique du langage humain. On l'observe chez le petit [172] enfant, du jour où il commence à parler. Tout de suite, et naturellement, il étend le sens des mots qu'il apprend, profitant du rapprochement le plus accidentel ou de la plus lointaine analogie pour détacher et transporter ailleurs le signe qu'on avait attaché devant lui à un objet [...]. Ce qui caractérise les signes du langage humain, ce n'est pas tant leur généralité que leur mobilité. *Le signe instinctif est un signe adhérent, le signe intelligent est un signe mobile.* » (*Evolution créatrice*, 171-2).

Le même problème peut être posé en d'autres termes. L'opposition bergsonienne du signe adhérent et du signe mobile correspond à l'opposition faite par F. de Saussure entre le *symbole* et le *signe arbitraire* (CLG 103) : Le symbole a pour caractère de n'être jamais tout à fait arbitraire; il y a un rudiment de lien naturel entre le signe et la signification. Autrement dit, le signe adhère à la signification. Le symbole de la justice, la balance, ne pourrait pas être remplacé par n'importe quoi, un char par exemple. — Le signe arbitraire, au contraire, est immotivé, c.à.d. que rien ne le rattache naturellement à la signification (= signe mobile).

Il est aisé de voir pourquoi le signe linguistique est mobile. Logiquement, il faudrait qu'à chaque signe corresponde 1 signification. C'est là le point de vue du signe adhérent ou du symbole, et c'est bien à peu près ce que l'on constate dans les langues dites primitives, qui consacrent un signe spécial à chaque signification particulière mais n'ont pas de termes pour rendre les idées abstraites. Il en résulte une multiplication des signes à l'infini, et un effort de mémoire inouï. Le besoin d'économie pousse le langage à remplacer la multiplicité des signes particuliers par des signes mobiles pouvant traduire tour à tour un grand nombre de significations distinctes. Cette généralisation ne s'arrête pas au signe générique (ex. *arbre, maison, véhicule, colis*, etc.); elle va jusqu'au signe catégoriel (signes désignant le concept de chose, d'être, de qualité, d'action, etc.).

Dans le camp des logiciens et des psychologues aussi bien que dans celui des linguistes, on a abandonné de plus en plus la croyance au parallélisme psycho-linguistique, pour reconnaître l'alogisme des catégories grammaticales. Les « parties du discours » sont loin d'être un simple décalque des catégories de la pensée; les correspondances établies entre le Substantif et la « substance », l'Adjectif et la « qualité », l'Adverbe et la « manière », le Verbe et le « procès », la Préposition et la « relation », etc., ne conviennent que trop souvent aux manuels de grammaire et de logique à l'ancienne mode. Un substantif, par exemple, n'est pas rivé à la notion de « substance », il peut supporter une idée de « qualité » (ex. *la beauté*) ou de procès (*la venue*); un adjectif peut contenir une idée de « substance » (la production *livresque* de l'Allemagne), un verbe une idée de « qualité » (*rougir*), etc.

Dès qu'on pénètre dans la réalité du langage vivant pour observer sur le vif le déroulement des phrases dans la parole, on voit bien vite combien est risquée la tentative d'établir un parallélisme rigide entre les cadres de la pensée et les moules de la grammaire. Le besoin de disposer de signes mobiles et maniables tend au contraire à permettre qu'une seule et même catégorie grammaticale supporte tour à tour des valeurs et catégories de pensée différentes.

Le problème de la traduction, dont la théorie pourrait tenir en quelques lignes, montre très bien la différence entre les deux ordres de faits. La traduction « littérale » consiste à traduire à l'aide des mêmes catégories grammaticales, mais aux dépens de l'identité sémantique; exemple : *zuletzt ging sie nach Hause zurück* > *finalement elle retourna chez elle*. La traduction « libre » cherche à obtenir l'identité sémantique aux dépens de l'identité des catégories grammaticales : elle *finit par* retourner chez elle.

La croyance au parallélisme psycho-linguistique donne lieu à des erreurs fréquentes; parce que des signes sont identiques de forme, on croit qu'ils appartiennent nécessairement à la même catégorie. Le mélange du substantif et de l'adjectif en une catégorie unique est un exemple de cette erreur : « Substantifs et adjectifs échangent leurs rôles dans toutes

les langues; grammaticalement il n'y a pas entre eux de limite tranchée. On peut les réunir tous deux dans une catégorie unique : celle du nom. » (Vendryes, *Langage*, 138). Ou bien, parce que dans une langue le pronom possessif est interchangeable avec le pronom personnel (ex. *ma* venue = *je* viens), on appellera cette langue une langue à « conjugaison possessive »; parce que dans une langue le nom est interchangeable avec le verbe (jap. *la neige tombe* = *la chute de la neige*), on appellera cette langue une langue à « conjugaison nominale », etc. etc. Autrement dit, on déduit faussement de l'identité des signes celle des significations, sans se douter que le besoin d'économie n'efface les différences formelles superflues qu'en gardant strictement la différence des fonctions.

HISTORIQUE. — Le parallélisme psycho-linguistique est soutenu par le logicien Keynes et par l'école de linguistes qui va de Humboldt et Steinthal jusqu'à Wundt et Cassirer. Ont réagi : chez les logiciens, Goblots (§ 96 et *passim*); chez les linguistes : H. Paul, Marty, Jespersen, et l'école de Saussure. Cf. O. Funke, *Studien zur Geschichte der Sprachphilosophie*, Bern 1928.

*

Cette mobilité du signe dépend non seulement de l'arbitraire du signe par rapport à la signification, mais bien plus encore de celui de la signification, c.à.d. de la pensée, par rapport à la réalité pensée. De même que le langage n'est pas un simple décalque de la pensée, notre pensée, elle non plus, n'est pas un simple décalque du donné, c.à.d. des perceptions qui nous viennent du monde extérieur et de nos sensations du monde subjectif (v. Bally LV 148-9; *Contrainte sociale* : Revue Intern. de Soc., 35, 218 sv).

Il est aisé aussi de voir pourquoi la pensée est mobile par rapport à la réalité pensée. Les faits que nous percevons et sentons ne sont toujours que singuliers, individuels, détaillés. Pour les « penser », le besoin d'économie nous pousse à simplifier la multiplicité du perçu, à la classer en un certain nombre de groupes et de sous-groupes. La pensée élabore la variété formidable du donné en y substituant des repré-

sentations génériques : le *concept* est une signification générique, c.à.d. une signification interchangeable d'une signification particulière à une autre (le concept « maison », par exemple, peut se substituer à tour de rôle à un nombre énorme de perceptions de maisons singulières, aucune n'étant identique à l'autre; v. Sapir, *Language*, II-2).

Le passage de la réalité au langage suppose donc un double décalage, entre la réalité et la pensée d'abord, ensuite entre la pensée et le langage. De ces deux arbitraires, seul le second intéresse directement la linguistique, le premier ressortit à la psychologie.

Nous insistons sur ce dernier point, parce qu'on a cherché à transporter dans le domaine du langage des distinctions qui n'appartiennent ni à la langue ni à la pensée. Ainsi celle proposée par Brentano et Marty entre les prédicats (et les déterminants) qui enrichissent leur sujet (leur déterminé) et ceux qui le modifient (v. Brentano, *Psychologie*, II 62 n); ex. Pierre est *savant* (enrichissement du sujet) / Pierre est *mort* (modification du sujet). La pensée et le langage sont indifférents à cette distinction, qui n'appartient qu'à la réalité. « Quand nous disons *l'enfant devient homme*, gardons-nous de trop approfondir le sens littéral de l'expression. Nous trouverions que, lorsque nous posons le sujet *enfant*, l'attribut *homme* ne lui convient pas encore, et que, lorsque nous énonçons l'attribut *homme*, il ne s'applique déjà plus au sujet *enfant*. La réalité, qui est la « transition » de l'enfance à l'âge mûr, nous a glissé entre les doigts [...] La vérité est que, si le langage [et la pensée] se moulait ici sur le réel, nous ne dirions pas *l'enfant devient homme*, mais *il y a devenir de l'enfant à l'homme*. Dans la première proposition, *devient* est un verbe à sens indéterminé, destiné à masquer l'absurdité où l'on tombe en attribuant l'état *homme* au sujet *enfant*. » (Bergson, *Evolution créatrice*, 338).

Comme nous l'avons indiqué plus haut, le besoin d'économie pousse le langage et la pensée à escamoter tout détailage superflu, toute distinction qui n'est pas nécessaire à la compréhension. Même pour le professeur qui enseigne dans ses livres et de sa chaire que la terre tourne autour du soleil,

il est plus commode dans la vie quotidienne de *dire* et de *penser* « le soleil se lève, le soleil se couche », etc.

*

Le défaut de correspondance, dû à la mobilité du signe, entre catégories grammaticales et catégories de pensée a conduit quelques savants à une conclusion que l'on pourrait appeler défaitiste. Puisque les catégories grammaticales ont un caractère aussi nettement trompeur, à quoi bon les étudier et pourquoi ne pas les laisser en dehors même de la recherche scientifique ? « Après épreuve, après des années passées à chercher la solution du problème, j'ai été amené à penser qu'aucune retouche à l'ancien plan ne pouvait suffire, qu'aucun reclassement des phénomènes grammaticaux ne saurait échapper aux défauts inhérents à la classification d'Aristote. Les parties du discours ont fait leur temps. C'est une scolastique qui doit à son tour disparaître. » (Brunot, *Revue universitaire*, 29, 166 ; v. dans le même sens, Sapir, *Language*, 125).

Il n'en est pas moins vrai que les catégories grammaticales, loin d'être une invention d'Aristote, sont réellement conçues comme telles par les sujets parlants, en vertu des rapports de forme et de fonction qui servent à classer les signes entre eux dans la mémoire et dans le discours.

La sociologie livre ici un parallèle frappant. Le cas du linguiste qui voudrait étudier le langage sans tenir compte des institutions grammaticales ressemble à celui du sociologue qui ferait fi des institutions de la société — Etat, Administration, Parlement, Partis, Armée, Droit, Mariage, Eglise, etc. etc. — sous prétexte que ce sont là des cadres imparfaits et trompeurs (ce qu'ils sont en effet).

Or cette mobilité du signe, cette faculté de pouvoir être transposé d'une valeur sémantique ou d'une catégorie grammaticale à l'autre, au lieu de faire le désespoir du linguiste, sont précisément ce qui devrait l'intéresser le plus. « Si la langue fait passer si aisément les signes d'une catégorie dans une autre, c'est par un ensemble de procédés transpositifs qu'elle met au service de la parole, et qui prouvent par contre-coup la réalité des catégories entre lesquelles se fait le passage.

Mais la transposition n'a jamais été l'objet d'une étude méthodique [v. aujourd'hui Sechehaye, *Structure logique de la phrase*, 102 sv]; elle plonge pourtant très avant dans le mécanisme de la langue, et souvent la manière dont un idiome opère ces échanges fonctionnels suffit à le caractériser. » (Bally, *Bull. Soc. Lingu.*, 23, 119 n).

*

L'arbitraire du signe, et la mobilité qu'il permet, étant admis en principe, il faut bien reconnaître qu'en pratique cette mobilité est chose toute relative. La faculté de transposer un signe d'une valeur sémantique ou d'une catégorie grammaticale à l'autre peut être plus ou moins aisée ou difficile selon le degré d'invariabilité du signe

La variabilité du signe apparaît sous des formes très diverses. La variation peut être régulière; ainsi le radical des verbes de la 2^e conjugaison est variable, mais il se modifie en vertu d'une alternance régulière qui vaut pour l'ensemble des verbes de cette conjugaison (je *fini-s* / nous *finiss-ons*, etc.). La variation peut être partiellement ou totalement irrégulière; dans ce dernier cas, on parlera de supplétion (ex. je *vai-s*, tu *va-s*, nous *all-ons*, j'*i-rai*). La séquence peut être également variable ou invariable; le dérivé *compte-rendu* jure avec le verbe composé dont il est tiré (*rendre compte*).

Le même problème peut se poser sur le plan du discours. Les diverses significations n'ont pas toujours une expression distincte, mais peuvent être exprimées cumulativement, pléonastiquement ou discontinûment. *Leur, du, au, dont*, etc., sont des signes mixtes cumulant deux ou plusieurs fonctions (*leur* « à eux », *du* « de le », *au* « à le », *dont* « que de lui », etc.), l'accord oblige au contraire à exprimer plusieurs fois ce qui n'est pensé qu'une fois (*belle petite chatte blanche*), et la discontinuité détruit la succession logique des éléments : *les langues slaves de civilisation*.

Le fait que le signe est obligé, en vertu des rapports qui le lient à d'autres signes logés dans la mémoire ou dans le discours, de changer constamment de forme, nécessite de la part des sujets parlants et entendants un effort supplé-

mentaire de mémoire et d'attention. Le besoin d'invariabilité, un des plus impérieux du langage, tend à toujours conserver à un signe, en dépit des rapports mémoriels et discursifs qu'il soutient avec le reste du système, la même forme afin d'alléger autant que possible l'effort de mémoire et d'attention à fournir. Le moindre effort de mémoire est la raison d'être du signe mobile et invariable.

La marche des langues de grande communication vers l'invariabilité de plus en plus forte des pièces du système a été soulignée par divers auteurs. M. Bally a signalé et esquissé le problème en se plaçant au point de vue de la transposition, et a consacré quelques pages à montrer « l'interchangeabilité toujours plus aisée des fonctions avec un minimum de changement des signes; les mots, parties de mots, membres de phrases et phrases entières qui sont appelés à d'autres fonctions que celle qui leur est habituelle, assument leur nouveau rôle sans modifier leur forme, ou en la modifiant très peu. Le phénomène se vérifie, par exemple, lorsqu'un verbe peut être indifféremment transitif ou intransitif (cf. anglais *he stops a watch* et *the watch stops*), quand un verbe devient, dans les mêmes conditions, un substantif (*to stop*, *a stop*) ou un élément de composé (*a stop watch*). Il suffit de comparer des passages semblables en grec et en latin pour voir que dans ces langues la transposition est fortement caractérisée, et par conséquent plus difficile (grec *γαμέω* « épouser » et *γαμίζω* « faire épouser », *ἵππος, τρέφω* et *ἵπποτρόφος* « qui nourrit des chevaux », etc.). Même constatation dans le régime de la phrase : c'est par des modifications toujours plus légères qu'une proposition indépendante peut devenir terme d'une phrase, ou phrase subordonnée (cf. d'une part latin *erras* et *puto te errare*, d'autre part anglais *You are wrong* et *I think you are wrong*). » (Bally LV 205-6).

* * *

Nous étudierons dans ce chapitre comment le besoin d'invariabilité, en réduisant les modifications formelles à un minimum, cherche à rendre la transposition linguistique

aussi aisée que possible. Nous distinguerons trois types de transposition : la transposition sémantique, la transposition syntagmatique et la transposition phonique.

La transposition sémantique est le passage d'une valeur sémantique à l'autre. Par exemple, le passage d'une personne à l'autre (*je/tu/il ; moi/toi/lui*) est une transposition sémantique ; de même, le passage d'un nombre à l'autre (*je/nous ; tu/vous ; il/ils*).

La transposition syntagmatique est le passage d'une catégorie syntagmatique à l'autre. Par exemple, le passage du sujet à l'objet (*je/me ; tu/te ; il/le ; ils/les*) est une transposition syntagmatique ; de même, le passage de la syntagmatique libre (syntaxe) à la syntagmatique plus ou moins condensée (morphologie), par exemple la transformation d'un prédicat en un déterminant (*la maison est à moi > ma maison*) ou celle d'une phrase en un substantif abstrait (*la rose est belle > la beauté de la rose*), et ainsi de suite.

La transposition phonique est le passage d'une sous-unité à une unité, et inversement. Ainsi *je* et *MOI*, *tu* et *TOI*, *il* et *LUI*, *ils* et *EUX*, ne sont pas interchangeables ; *nous*, *vous*, *elle*, au contraire sont invariables à ce point de vue : ils peuvent fonctionner tantôt comme sous-unités (*nous-allons*, *vous-allez*, *elles-vont*) tantôt comme unités (*NOUS*, *nous-allons* ; *VOUS*, *vous-allez* ; *ELLES*, *elles-vont*).

Nous étudierons donc successivement : les transpositions sémantiques, abstraction faite de toute transposition syntagmatique ou phonique ; les transpositions syntagmatiques, abstraction faite de toute transposition sémantique ou phonique ; les transpositions phoniques, abstraction faite de toute transposition sémantique ou syntagmatique — en examinant chaque fois comment le besoin d'invariabilité cherche à rendre le passage aussi aisé que possible.

A) Transposition sémantique

La langue familière et la langue populaire aiment à se servir d'expressions vagues, dès que la compréhension n'exige pas de termes plus précis ; elles se dispensent de marquer par des termes spéciaux toutes les différences de signification. Il

suffit, pour se rendre compte de ce fait, de comparer le vocabulaire journalier avec la terminologie technique et scientifique. Les langues spéciales tendent à restreindre l'extension sémantique des signes qu'elles emploient, les langues de grande communication tendent à la généraliser. Cette généralisation du signe comporte diverses variétés, telles que le signe générique, le signe indifférent, la figure effacée, la fausse figure.

Le signe générique — appelé aussi signe passe-partout ou signe à tout faire, par exemple *homme, chose, faire*, etc. — est un signe interchangeable d'une signification particulière à l'autre à l'intérieur d'une catégorie grammaticale donnée. Un mot comme *véhicule* peut fonctionner tour à tour à la place de *char, voiture, camion, roulotte, auto, wagon*, etc.; le *colis* désignera selon l'occurrence un *paquet*, une *caisse*, un *panier*, une *valise*, un *ballot*, et ainsi de suite. Parallèlement, dans le domaine du verbe la copule (par exemple *être, avoir, devenir, faire*) n'est pas autre chose qu'un verbe transitif générique.

Les grammairiens qui opèrent avec des jugements de valeur appellent le signe générique un terme « vague » et parlent de « confusions », d'« ignorance », etc. Comme nous l'avons signalé dans l'Introduction déjà pour la notion de l'oubli, le vague, la confusion et l'ignorance peuvent avoir leur raison d'être; elles servent inconsciemment le besoin d'invariabilité. La fonction économique du signe générique est évidente : il dispense la mémoire de retenir une foule de signes particuliers dont l'emploi serait superflu, et forme ainsi la contre-partie, dans le domaine des associations de mémoire, de ce que nous avons appelé la brièveté sémantique.

Les signes indifférents (dans le jargon : *voces mediae*) réalisent l'interchangeabilité des contraires, en permettant de faire l'économie des antonymes. Ainsi *sentir* est un verbe indifférent, parce qu'il permet de marquer aussi bien un procès qui part du sujet qu'un procès qui va vers lui : Tu *sens* comme ça *sent* ? Beaucoup de mots peuvent être pris indifféremment en bonne ou en mauvaise part (fr. av. *grâce à* cet échec, *commettre* un acte héroïque, *jouir* d'une mauvaise réputation, *risquer* de réussir, etc.); v. Nyrop, IV § 199 sv.

La transposition sémantique ne doit pas être confondue avec la figure. Cette dernière, dont il sera reparlé, est un procédé expressif obtenu par l'association voulue de deux valeurs, la valeur première (ou sens propre) et la dérivée (ou sens figuré); la transposition sémantique pure postule au contraire l'oubli ou le refoulement du sens premier. *Commettre des vers* est une figure plaisante, dont l'expressivité repose sur le rappel de la valeur proprement péjorative du verbe *commettre* (commettre un *crime*, un *péché*); *commettre un acte héroïque* est une simple transposition, rendue possible par l'oubli du sens premier.

On voit bien par là comment le point de vue descriptif (statique ou historique) et le point de vue fonctionnel diffèrent. Le premier se contente de signaler des « extensions de sens » et les conditions où elles se produisent. Le second va plus loin; il considère ces extensions sémantiques comme des procédés dont il s'agit de rechercher la ou les fonctions. La transposition sémantique a pour fonction de faciliter l'effort de mémoire à fournir; la figure, de satisfaire le besoin d'expressivité.

Cette distinction établie, il faut avouer qu'en pratique il peut être difficile de savoir si l'on se trouve en présence d'une transposition pure ou d'une figure. Il importe cependant de bien les délimiter, au moins en théorie.

Et d'abord, au point de vue évolutif, il y a souvent passage de l'une à l'autre, dans ce sens qu'une figure qui a commencé par répondre au besoin d'expressivité peut s'effacer, changer de fonction et verser finalement dans le domaine de la simple transposition. Le cas est banal; il n'est plus question de métaphore, quand on parle du *pied* d'une table, ou d'une *feuille* de papier.

Plaçons-nous maintenant au point de vue statique; au lieu d'avoir une « figure effacée », comme dans le cas précédent, on peut avoir une « fausse figure ». Cette dernière, due généralement à l'absence dans la langue d'un terme propre, suppose non pas l'oubli mais le refoulement du sens premier :

La grève de l'alimentation a commencé *officiellement* hier matin à Paris (Vittoz 98); Dépôts *officiels* de la Société d'Apiculture (*ib.*).

Les automobiles allaient *au pas* (*id.* 93).

Sur un *rayon* de cent mètres des deux côtés de la route (*id.* 103).

Est-ce que c'est bien *amarré* là ? (ouvrier sur un échafaudage).

La plupart des personnes descendent à *contre-voie* (« contre le sens de la marche des voitures », receveur de trams).

Les encombrements causés dans les rues étroites par la location aux boutiquiers *riverains* des trottoirs servant à leurs étalages extérieurs (jx); Aucun écoulement d'eau provenant des immeubles *riverains* n'est toléré sur les trottoirs (service d'hygiène, G.).

*

Les valeurs sémantiques que le langage est appelé à exprimer se classent en un certain nombre de catégories fondamentales dont la liste est difficile à dresser. Le lecteur ne trouvera pas, dans les rubriques rangées ci-après, une Table des Valeurs complète et détaillée. On se contentera de quelques points de vue, d'après les matériaux qu'offre le français avancé.

1) LA SUBSTANCE ET SES DÉTERMINATIONS

Les exemples qui montrent comment le français avancé cherche à accroître l'extension sémantique des substantifs sont nombreux :

La *librairie*, vous saurez ça Monsieur, c'est du papier, des crayons, des plumes, de l'encre (employée des postes).

Un *feu* « un incendie » (Martinon II 585).

La *Température* « baromètre, thermomètre, hygromètre, vents, etc. » (rubrique permanente des jx).

Couvert, étendu au sens de « couvercle » et de « couverture » : le couvert d'un pot; le couvert d'une maison (Vincent 47).

Le *loyer* vient à désigner : le prix de location d'un appartement, d'une maison; le gage des domestiques; le fermage; le louage (cheval, voiture, bateau).

Le *salairé* désigne non seulement la rémunération d'un ouvrier, mais encore le traitement d'un employé, même d'un directeur (qqf. les honoraires de médecin, etc.).

Un substantif peut accroître ainsi le nombre de ses emplois jusqu'à devenir un signe générique. « J'écoute parfois une jeune personne qui gagne sa vie en cousant. Tout en cousant, elle parle, mais elle n'invente pas de mots; au contraire, elle les supprime presque tous. Un seul vocable lui suffit à désigner cent objets. Elle dit : *chose, machin, truc*, et

ces mots représentent presque toute la nature, telle du moins qu'elle l'aperçoit de ses yeux... Un jour, quelqu'un lui riposta : Mais quelle chose, quel machin, quel truc ? — Eh bien quoi ! dit la midinette agacée, vous ne comprenez donc pas le français ? Et cette jeune fille prenait sincèrement en pitié l'interlocuteur qui avait besoin d'un mot pour désigner chaque chose et chaque machin. » (J. Lefranc, *Tribune de Genève*, 28. 9. 26). D'autres mots, comme *fourbi*, *bricole*, etc., remplissent la même fonction.

On remarquera que les pronoms sont tous des signes génériques; leur fonction est non seulement de remplacer un signe long par un signe plus court (économie discursive), mais encore de pouvoir se substituer à n'importe quel signe à l'intérieur d'une catégorie donnée (économie mémorielle). Dans bien des cas d'ailleurs, le signe générique fonctionne comme pronom; ainsi *ce qui* est remplacé par *chose qui* : Il n'a pas réussi, *chose* qui m'étonne beaucoup.



Il est intéressant d'examiner comment le français avancé cherche à supprimer les barrières formelles qui séparent les déterminations inhérentes à la substance.

La différenciation des êtres animés et des choses inanimées, qui a joué un grand rôle dans le passé des langues indo-européennes, semble perdre de son importance peu à peu. Le neutre, signe de l'inanimé (opposé à l'animé : masculin ou féminin), a disparu des langues les plus évoluées; le français ne le conserve guère qu'à l'état de survivance (cf. *pis*, opposé à *pire*; *ceci* et *cela*, opposés à *celui-ci/celui-là* et *celle-ci/celle-là*; *quoi*, opposé à *qui*; *quelque chose* opposé à *quelqu'un*, etc.).

Conformément à la tendance à étoffer les monosyllabes, et parce que la distinction de l'animé et de l'inanimé a perdu de son importance dans la conscience des sujets parlants, *pis* a fait place à *pire* :

Il y a *pire*; Il ne fera jamais ni *pire* ni mieux; Il n'a jamais rien fait de *pire*; S'il n'a pas fait *pire* que cela!; Je m'attendais à quelque chose de *pire*; Crainte de *pire*; Le *pire* qu'on puisse faire, c'est de...; Mettons les choses au *pire*; C'est bien *pire*; Ça va de mal en *pire*.

Les grammairiens se sont efforcés de maintenir — ou de reforcer — la distinction formelle entre les « êtres » et les « choses ». Ainsi la règle de *qui* et de *quoi*. « Dans la langue moderne, *qui* employé comme complément prépositionnel ne représente ordinairement qu'un nom de personne ou d'être personnifié. Quelques grammairiens proscrivent expressément : la table à *qui* vous avez fait une réparation. On peut pourtant signaler quelques exemples qui présentent l'emploi archaïque de *qui* par rapport à un nom de chose » (Nyrop V § 304) :

La dorure du baromètre sur *qui* frappait un rayon de soleil (Flaubert).

Le lopin de terre pour *qui* vous assassineriez (Zola).

Ce robuste appétit pour *qui* toute musique est bonne (R. Rolland).

Bien que cet emploi rejoigne la syntaxe en usage autrefois, ce n'est pas par désir d'archaïsme que les auteurs emploient *qui* rapporté à un nom de chose. Inversement d'ailleurs, *quoi* peut s'appliquer à un nom de personne : C'est Monsieur *quoi* ? (au téléph.).

Dans la langue moderne, *ça* se rapporte souvent à une personne :

Qui c'est *ça* ? (ce monsieur, celui-là).

Les femmes, *ça* veut toujours plus qu'on leur en donne (B 84).

Car d'après toutes les demandes que j'ai faites voilà ce que *ça* me répond (« on »; APG); J'ai écrit partout mais *ça* n'a rien répondu (*id.*).

Dans la langue familière, le générique *chose* est employé comme nominal pour désigner une personne déterminée, et s'oppose donc à *quelqu'un* : C'est *Chose* qui a sonné.

Enfin, divers faits de vocabulaire montrent comment le français avancé cherche à surmonter la différence formelle entre l'animé et l'inanimé :

Je suis très *patriotique* (B; Z un homme patriote / un discours patriotique).

Un livre, une étude *véridiques* (Vincent 188; Z une parole vraie / un homme véridique).

La *véracité* d'un fait (Joran n° 292; Z l'authenticité d'un fait / la véracité d'un historien).

En *bras* de chemise.

Une salle de spectacle abandonnée et *décrépite* (A. France : D'Harvé PB § 506); Une antique mazière toute *décrépite* sous les herbes (Châteaubriant, *La Brière*; Z une vieille femme *décrépite* / une vieille maison *décrépie*).
Il *connaît* ses lettres, ses notes, le grec et le latin (Joran n° 71; Z connaître qn. / savoir qch.).

La même tendance à l'invariabilité se constate entre les diverses catégories de l'animé. Des signes que la grammaire normative ne permet pas d'appliquer indifféremment à un homme ou à un animal, à un animal ou à un végétal, etc., sont souvent confondus :

Il fait sa *mue* (en parlant d'un enfant; Vincent, 110-1; Z *mue* pour les animaux et *nuance* pour les enfants).

Un serpent *véneux*.

Une *écaille* de noix (Z une *écale* de noix / une *écaille* de poisson).

Le genre masculin ou féminin, en tant que répondant à une différence de sexe, est trop important pour être escamoté. Même les langues qui n'ont ni masculin ni féminin, comme le chinois et le japonais, et celles qui ont perdu le genre, comme l'anglais, disposent de procédés spéciaux pour marquer la différence. Le français actuel, il est vrai, présente des cas où la différence de genre est supprimée par nécessité — un *professeur*, un *écrivain*, un *maître de conférences*, un *docteur*, un *auteur*, etc. en parlant de femmes — mais ces exemples constituent plutôt une gêne.

Les langues tendent à laisser indifférent le genre des pronoms personnels de la première et de la deuxième personne, car il est suffisamment indiqué par la situation : *je* « moi l'homme ou la femme qui vous parle », *tu* « toi l'homme ou la femme à qui je parle ». Pour la troisième personne au contraire, qui peut désigner quelqu'un d'absent, les formes du masculin et du féminin sont généralement différentes (*il/elle*, *er/sie*, *he/she*). En revanche, cette distinction formelle est inutile là où un substantif déjà caractérisé en genre est repris par un représentant : mon père, *il* est malade; ma femme, *elle* est malade. Et de fait, le français avancé supprime souvent la différence dans ce cas :

Ma femme *il* est venu (B 109 n).

Les vieilles femmes *ils* sont (ou *il est*) toujours à causer (*ib.*).

C'est pas malheureux qu'une peau, *il* est imperméable, parce que les capotes, *il* l'est pas (soldat sous la pluie, B 27 n).

La date *il* n'était pas dessus (Prein 11).

Ses chaussures *il* son mauvaises état (*ib.*).

Je souhaite que la lettre *il* vous trouve toujours de même (*ib.*).

Les vieilles *i* pendent pa encore (vieil h. à Viroflay : Cohen, *Bull. Soc. Lingu.*, 27, 203).

Voilà des lettres *il* y a 3 jours qu'*i* sont dans ma poche (en Normandie, *ib.*).

Les cellules, quels moyens possèdent-*ils* (à Saint-Cyr, *ib.*).

Parallèlement, *soi* sert de réfléchi à genre mobile, remplaçant tour à tour *lui* ou *elle*. D'après la règle traditionnelle, *soi* est le réfléchi de *on* : Ce qu'*on* laisse derrière *soi* ; mais l'usage actuel tend à employer *soi* pour reprendre une personne déterminée : ce qu'*il* laisse derrière *soi*, ce qu'*elle* laisse derrière *soi* ; v. Nyrop V § 214 :

Il se sentit plus maître de *soi* (Huysmans) ; Maxime marchait devant *soi* (M. Prévost) ; Pris, comme un malade, d'une grande pitié de *soi*, il chassait les images pénibles (A. France) ; Il était enfermé en *soi* (R. Rolland) ; En quittant le Saadi, Chassagnes, d'abord était rentré chez *soi* (Farrère).

Elle avait en *soi* cette facilité (C. Mendès) ; Elle s'attristait de rencontrer, si près de *soi*, des personnes de cette espèce (R. Bazin) ; Dans cette attitude instable prolongée, elle semblait avoir une sorte d'oubli animal de *soi-même* (Barrès) ; Pour se forcer à pleurer, elle se replia sur *soi-même* (M. Prévost) ; C'est vrai, si clair ! fit la jeune fille comme pour *soi* seule (Farrère) ; Christiane prit soudain par les deux épaules la fiancée secrète de Jean de Sainte-Foy et l'attira à *soi* (*id.*).

La différence entre les trois personnes (*je, tu, lui*) n'est pas marquée formellement par toutes les langues ; le chinois et le japonais notamment, sauf en cas d'emphase, laissent toujours à la situation ou au contexte le soin de déterminer la personne. Les langues indo-européennes n'en sont pas encore là ; on y remarque toutefois la tendance à se passer de l'expression précise de la personne lorsqu'elle est superflue.

En français, *on* « remplace très fréquemment tous les autres pronoms, même dans la langue parlée. C'est ainsi qu'on dit volontiers *on pensera à vous* pour *je penserai à vous*, *qu'on s'en aille* pour *va-t-en* ou *allez-vous-en*, *on m'a vu* pour *il* ou *elle m'a vu* ou *ils* ou *elles m'ont vu*, *où va-t-on* pour *allons-nous*, etc. » (Martinon II 258). Le grammairien hollandais

Robert (104-15) a réuni une riche collection d'exemples de cette tendance de *on* à servir de pronom personnel mobile.

L'emploi le plus fréquent jusqu'ici est celui de *on* à la place de *nous* : Ce qu'*on* a fait enrager n o s maîtres, quand *on* était gosses ! (Joran n° 199). Mais il faut naturellement bien distinguer les emplois figurés, où le sens premier est associé encore au sens dérivé — par exemple *on* « je », *on* « vous », *on* « tu » — de l'emploi décidément autonomisé de *on* « nous ». C'est sous cette réserve que nous donnons les exemples qui suivent :

ON « JE » : Je vous apporte la bière : : C'est ça, on y va (« j'y vais »).
Je suis bien content de vous trouver; on ne vous dérange pas ?

ON « ILS, ELLES » : Les vieux, on fait moins de chichi que les jeunes,
mais on a les bonnes méthodes.

Voilà qu'après dîner, tous ces messieurs on était là à fumer en rond autour de moi.

Le grand avantage de ce *on* mobile est de réaliser, outre l'interchangeabilité des personnes, celle des genres et des nombres. Il remplit d'autres fonctions encore; il évite par exemple la répétition fortuite des mêmes syllabes : *nous*, *nous nous* amusons > *nous on* s'amuse. Et surtout, il permet de faire l'économie de la terminaison verbale : *nous nous amusons* > *on* s'amuse.

Parallèlement, le français avancé s'est créé un réfléchi mobile par l'extension de l'indéfini *se*, employé correctement pour la troisième du singulier et du pluriel, aux autres personnes. Les formes les plus fréquentes se rattachent au pluriel :

SE « NOUS » : Nous s'en foutons, nous s'en allons, nous s'arrêtons,
nous *se* reconduisons, nous devons *se* laisser exploiter (B 111).
Nous s'avons fait exploiter (B 133).

On nous prie de s'adresser à vous (APG).

Je ne peu pas vous dire la joie que nous etion tous de *se* revoir
sain et sauf (Van Der Molen 145, lettre de mineur).

Nous *se* reverrons (Prein 19).

Je reste toujours pour la vie votre fils dévoué et dans lespoir
de bientôt *se* revoir votre fils et Frère dévoué (Prein 71).

SE « VOUS » : Vous s'en foutez, vous s'en allez, vous *se* feriez mal
(B 111).

Veuillez Monsieur nous faire le plaisir de s'en occuper (APG).
Vous *se* privez (Prein 19).

Les formes du singulier sont plus rares, mais elles existent : Je s'arrête, je s'en fous, tu *se* feras bousiller (B 111-2), Je s'ai trompé, tu s'en vas, je *se* fous de tout ça (B 133).

On peut ramener au même besoin la tendance à invariabiliser le pronom possessif (il l e u r est défendu de donner de *ses* nouvelles : APG), ainsi que le possessif nominalisé (c'est une bien grande peine pour n o u s d'être sans nouvelles des *siens* : *id.*).

2) ESPACE ET TEMPS

Il arrive souvent qu'un même signe puisse s'appliquer tour à tour à une notion d'espace ou de temps.

Une préposition spatiale, par exemple, est étendue au temps : *aux environs de* Pâques, de 8 heures; *d'ici là* « jusqu'alors »; je vois ça *d'ici* « d'avance », etc.

Ou bien une préposition temporelle est appliquée à l'espace :

Jeter *depuis* le pont, regarder *depuis* la fenêtre.

Aller *à son avance*, *à l'avance* de qn. (Stapfer 152).

Va vite, et ne sois pas *long* !; Comme tu as été *long* ! (Joran n° 180).

Voici comment on peut classer les principales notions spatiales et temporelles que le langage est amené à exprimer :

ESPACE	TEMPS
1) Lieu (espace situé) :	Etat (temps situé) :
a. <i>ici</i> ;	a. présent;
b. <i>là</i> ;	b. passé;
c. <i>là-bas</i> .	c. futur.
2) Mouvement (esp. parcouru) :	Procès (temps parcouru) :
a. centrifuge (<i>aller</i>);	a. aspect inchoatif;
b. centripète (<i>venir</i>);	b. aspect terminatif;
c. passage (<i>passer par</i>).	c. aspect cursif (procès en cours).

Ce classement est général et abstrait; nous n'indiquons ci-dessous que quelques-uns des faits qui s'y rapportent.

Le français est très pauvre en matière de démonstratifs, et les traducteurs sont obligés de rendre indirectement des nuances comme *hic*, *iste*, *ille*, *is*. Il ne connaît plus que deux séries, la série en *-i* (*ici*, *voici*, *ceci*, *celui-ci*, *cette maison-ci*) et celle en *-à* (*là*, *voilà*, *cela*, *celui-là*, *cette maison-là*). Le français avancé semble devoir éliminer peu à peu la série

en -i, mais sans pour cela abandonner la différence, qui est exprimée dès lors par la situation (gestes, etc.) ou le contexte : *Laquelle vous voulez ? celle-là ou celle-là ?* Cf. *Voilà* ce que j'avais à vous dire, *Voilà* ce que j'ai à vous dire. *Ici* tend à se faire remplacer par *là*, et *là* (sens premier) par *là-bas* (*ici/là* > *là/là-bas*).

La préposition *à* sert de « locatif » générique et remplace plusieurs autres prépositions (*dans*, *sur*, etc.) :

Ils restèrent *aux* bras l'un de l'autre, anéantis (Zola : D'Harvé PB § 245).

Dans le volume que vous avez *aux* mains (Faguet : *ib.*).

Confinée *à* l'Europe (Vittoz 85).

Inclus *au* dossier, Contenu *au* procès-verbal (Joran n° 161).

Le fenêtrés éclairaient *à* dos les femmes (Thérive FLM 74).

Les parties se trouveront mardi *à* l'étude du notaire (D'Harvé PB § 5).

Tous les ouvrages indiqués *à* ce catalogue sont...

Des repos *à* la chaise longue (ordonnance méd.).

Des œufs *au* plat.

Les accidents *à* la rue (jx).

Demeurer *à* une rue (Martinon II 578).

Dans l'histoire des langues, les signes qui marquent le lieu (verbes locatifs, prépositions locatives) et ceux qui marquent le mouvement (verbes directifs, prépositions directives) s'échangent fréquemment. En général, c'est le sens locatif qui est étendu au directif.

Le latin parlé connaissait l'emploi du verbe *être* à la place des verbes de mouvement (*ire*, *uenire*) : cum ad me bene mane Dionysius *fuit*, ut essem ad urbem, *fui* hodie in funus, *fui* ad episcopum (Hofmann, *Lat. Umgangssprache*, § 152). Cet usage se retrouve en français (dès les classiques) :

Je fus m'asseoir sur un banc; Nous nous en fûmes; Ils s'en furent bientôt après.

J'ai été me promener; Elle a été chercher sa sœur; Il a été me voir hier.

Je suis été à Lausanne; Et lorsque je suis été pour aller le voir, les allemands me long enlevés (APG); Je n'y suis pas été ce soir.

La préposition *à*, que nous avons vue fonctionner comme locatif générique, sert aussi à désigner le mouvement vers un lieu et remplace un certain nombre d'autres prépositions (*vers*, *sur*, *chez*, *dans*, *pour*, etc.) :

Aussitôt il avait été dirigé à une ambulance (APG).

Partir à Paris, à la campagne, à la guerre, *au* front, etc.

J'ai mené *au* coiffeur les petits de ma tante; J'irai *au* coiffeur en arrivant.

M. M. attendait les visiteurs pour les conduire à la mère de l'aviateur (jx).

Mettre son mouchoir à sa poche (Martinon II 579).

En revanche, on ne trouve en français ni préposition ni verbe désignant indifféremment un mouvement centripète ou centrifuge; la langue oblige à marquer la différence par la forme : *venir (de) | aller (à)*.

*

Quant au temps, l'idéal de l'invariabilité exigerait l'existence d'un temps mobile pouvant désigner tour à tour les notions de passé, de présent et de futur. « Il suffit d'ouvrir les oreilles, et, au cours d'un récit où notre attention ne se détourne pas de l'observation du langage au profit du fait raconté lui-même, nous remarquerons vite combien peu se soucie le narrateur des finesses d'emploi des temps, et qu'au milieu de son discours s'installe en maître un temps presque unique, le présent... Le présent est employé surtout comme temps universel, substitut général de toutes les autres formes verbales... » (Buffin, *Moyens d'expression de la Durée et du Temps en Français*, 52-3) :

PRÉSENT « PASSÉ » : Tout le monde se *lève*, on *ouvre* la portière, on *appelle* le conducteur qui *arrive* bientôt, et on lui *demande* ce qui se *passe*; L'enfant *arrive* à la porte de la chaumière, elle *frappe*, le loup *crie* : Entrez, l'enfant en entrant dit...

PRÉSENT « FUTUR » : Alors c'est entendu : je vous *réveille* si vous ne l'êtes pas; Aussi tôt que j'*ai* des nouvelles de ma famille je vous les *ferait* parvenir (Van Der Molen 143); Aussi[tôt] que j'*ai* des nouvelles d'eux tous je vous le *ferait* savoir (*id.* 142). A près que *jai* un peu de tabac je te l'*envoierait* tout suite (Prein 72).

3) QUANTITÉ ET QUALITÉ

La distinction formelle du singulier et du pluriel n'appartient pas à toutes les langues; beaucoup — par exemple le chinois et le japonais — s'en passent aisément, laissant à la situation ou au contexte le soin de déterminer la différence.

Le français avancé cherche à éviter l'expression explicite du nombre là où un signe déjà caractérisé numériquement est repris par un représentant :

Les soldats *il est* malheureux (B 109 n); Les vieilles femmes *il est* toujours à causer (*ib.*); Tous *i vient*, tous *i viendra* (B 107); C'est pas malheureux qu'note peau, il est imperméable, passe les capotes, *il l'est pas* (soldat sous la pluie : B 27 n).

Les femmes, *ça veut* toujours plus qu'on leur en donne (B 84).

Nous autres, *on aime* le vin.

Tous ceux qui ont devant *soi* un long avenir (R. Rolland : Nyrop V § 214).

Et qu'il fait des chaleurs accablante les petit sa doit les touché fait si [= fais-y] prendre des Bains une fois par semaine sa leur feras du bien sa y donneras de l'appetit (Prein 82).

Recoie de ta sœur et Neveu toujours *sef* Meleur a mitier (Prein 22); Tous te font bien des compliments et t'envoient ces [= *ses*] bonnes caresses inssi que... (Prein 80).

La différence traditionnelle que fait la langue entre objets « comptables » (ex. 30 *personnes*) ou non (ex. un certain nombre de *gens*) se trouve quelquefois effacée formellement : Il faut avoir pitié des *personnes*, Il ne faut pas médire des *personnes* (Martinon II 20).

De même, la différence entre le singulier et le collectif n'est pas toujours rendue formellement : Manger un *raisin* (« une grappe »); Quand *la feuille* vient, quand vous voyez *la feuille* (« le feuillage, la verdure »).

Les signes qui marquent la qualité ou la quantité s'échangent fréquemment :

QUANTITÉ > « **QUALITÉ** » : C'est *beaucoup* meilleur (familier), C'est *beaucoup* moche, Il est *beaucoup* paresseux (B 138).

QUALITÉ > « **QUANTITÉ** » : Ça vaut *mieux* que 100 fr., *mieux* de 100 fr. (plus, davantage; Martinon II 500).

Bien des gens (correct); *Pas mal* de gens (fam.).

Mal a souvent le sens de « peu » (correct).

J'ai bu *assez bien* de bière; J'ai vu *assez bien* de monde; Il a mangé *assez bien* de fromage; Avez-vous pris beaucoup de poisson ?
:: *Assez bien* (belgicisme).

Même échange entre la manière, ou qualité d'un procès, et le temps : Les tombes trop *vite* creusées de nos soldats (Godet XIII), Je suis venu trop *vite* (*id.* XIV), Elle s'est mariée trop *vite* (*ib.*).

Enfin, les diverses catégories de la qualité sont échangeables, dans ce sens qu'un signe qui s'applique à tel ou tel aspect de la qualité est étendu à d'autres cas : Un enfant plus *vieux* qu'un autre (Martinon II 585); Elle est *petite* « mince » (B); et ainsi de suite.

4) TRANSITIVITÉ : INHÉRENCE ET RELATION

L'inhérence est un rapport de transitivité intrinsèque, par exemple entre une substance et sa qualité (*une rose jolie*), un procès et sa manière (*il chante joliment*), une substance et une substance dans l'état (*Pierre est avocat*) ou dans le temps (*l'enfant devient homme*). La relation est un rapport de transitivité extrinsèque entre deux substances, qui sont conçues par conséquent comme extérieures l'une à l'autre : *Pierre frappe Paul*, *la maison du jardinier*, etc. Cf. Sechehaye, *Structure logique de la phrase*, 54 sv, 66 sv.

L'inhérence et la relation, qui sont des catégories sémantiques, ne doivent pas être confondues avec les procédés grammaticaux de l'accord et de la rection, bien que dans un très grand nombre de cas ces deux couples soient synonymes. Dans le tour *une boucherie chevaline*, l'adjectif est accordé (procédé grammatical), mais le rapport sémantique est un rapport de relation (*boucherie* où l'on vend du *cheval*).

La plupart des signes de rapport (verbes, prépositions, etc.), dans toutes les langues, se laissent ramener, soit à un rapport d'inhérence du type *être* (état) ou *devenir* (procès), soit à un rapport de relation du type *avoir* (état) ou *faire* (procès). Les verbes *avoir* et *faire* sont les verbes de relation génériques par excellence. Voici quelques exemples qui signalent l'extension sémantique du dernier :

C'est pas vrai, qu'il me *fait* (Z dit); On le *faisait* mort (Z disait; Martinon II 452).

Se *faire* une entorse (Z se donner ; Vincent 67-8).

J'ai *fait* le Mont-Blanc (*id.* 78).

Faire les vins, les draps (Z vendre).

Faire la banque (Z exercer).

Mon fils *fait* du latin (Z étudie; Joran n° 129).

Faire de l'argent (Z gagner).

Ça *fait* 10 francs (Z coûte).

Faire la vaisselle (Z laver), les couteaux (Z nettoyer), les souliers (Z cirer), la chambre (Z balayer, nettoyer) (Joran n° 129).

Il arrive souvent dans la langue de nos jours, notamment dans la langue cursive, qu'un adjectif d'inhérence soit transposé directement dans le domaine de la relation :

Le samedi *anglais* : Voici les résultats des matches joués hier en Angleterre.

Ce serait là un crime *scientifique* (contre la science).

Les inquiétudes *marocaines* (au sujet du Maroc).

Il faut exercer et grandir sa force *volontaire*; Selon le degré de pouvoir *volontaire* qu'on a acquis (volitionnel).

Paris *charitable, bienfaisant* et *social* (au point de vue des institutions de charité, etc.).

Le langage *enfantin*; la psychologie *enfantine, amoureuse*, etc. Mutualité *silencieuse* (Union des sourds-muets).

Géographie *pittoresque* et *monumentale* (des sites pittoresques et des monuments).

Les colonies *étrangères* ou *naturalisées* (d'étrangers ou de naturalisés).

Il est sans doute prisonnier *allemand*; Pourriez-vous me dire si le soldat R. Z. est prisonnier *allemand* ? ou s'il a succombé à ses blessures ?; Cet officier que l'on croyait tué, a été paraît-il grièvement blessé au Combat de H. et on le croit actuellement prisonnier *allemand* (APG).

Il va sans dire que, comme la transposition peut se déployer dans plusieurs directions, ce qui est invariabilité dans un sens peut être variabilité dans l'autre. Ainsi la transposition sémantique d'un adjectif d'inhérence en un adjectif de relation peut être un déficit pour la transposition syntagmatique : il devient d'autant plus difficile de passer de la syntagmatique libre (syntaxe) à la syntagmatique condensée (il est prisonnier *en Allemagne* / prisonnier *allemand*).

Un autre cas d'interchangeabilité entre inhérence et relation est constitué par le passage de la préposition d'inhérence *comme* dans le domaine de la relation : Cet article est mauvais *comme* style; Je vais bien *comme* santé et *comme* position (Martinon II 497 n).

5) CORRÉLATION

La relation, qui est le rapport entre deux substances conçues comme extérieures l'une à l'autre, ne doit pas être confondue avec la corrélation. Cette dernière se développe

toujours, directement ou indirectement, entre deux jugements.

Les rapports entre jugements peuvent être très variés. Des idées comme *parce que*, *puisque*, *pour que*, *au point que*, etc., trouvent leur expression dans la plupart des langues, et là encore le besoin d'invariabilité cherchera à rendre ces rapports à l'aide de procédés aussi simples que possible. Un même terme, par exemple, servira à l'expression de la causalité et de la finalité (J'espère que vos recherches ont eu un *but* « un résultat » : APG), et ainsi de suite.

La langue écrite, sous l'action du besoin de clarté, tend à exprimer les diverses corrélations au moyen de procédés explicites : *parce que*, *puisque*, *pour que*, *pendant que*, *au point que*, *sans que*, etc. La tendance populaire, au contraire, est de remplacer tous ces signes par un instrument unique — le corrélatif générique *que* :

PARCE QUE : Reprends donc vite le petit, *que* je suis tout trempé (Monnier, *Scènes pop.*); Vous me ferez l'amitié de rentrer votre petit fourneau dans votre chambre, *qu'il* encombre le carré... de ne plus faire le jardin sur votre croisée, *que* ça fatigue le toit (*ib.*); Je vient implorée votre bon cœur s'y vous pouviez nous renseignée, *que* nous sont bien malheureux de ne pas recevoir de nouvelle des soldats de notre famille... (Ardennaise, APG). — Dans l'usage familier, *c'est que* remplace *c'est parce que* : *c'est que* j'étais bien fatigué.

PUISQUE : Vous êtes donc brouillés, *que* vous ne vous parlez pas ? Qu'est-ce qu'il a donc, *qu'il* ne dit plus rien ?

PENDANT QUE : Je parlais *qu'il* n'avait pas encore fini; Il est venu *que* j'étais malade (Martinon II 411 n).

POUR QUE : Allume donc une bougie, *qu'on* voie clair!; Approchez *que* je vous cause!; Il n'y a pas de raison *qu'il* vienne (Martinon II 409 n).

SANS QUE : Je ne sors jamais *qu'il* ne pleuve; Il ne touche pas à un objet *qu'on* ne reconnaisse immédiatement sa main.

DEPUIS QUE : Il y a dix ans *qu'il* est parti; Voilà bien longtemps *qu'il* est venu; Il y a très longtemps *que* je vous ai pas rencontré.

AU POINT QUE : Elle est bête *que* c'est à pas y croire!; Il était beau *que* cela faisait plaisir!; Mon père en a vu jusqu'à des soixante par jour, dans la révolution, *qu'les* ruisseaux en étaient tout rouges (Monnier, *Scènes pop.*).

Plus généralement la langue parlée, dans tous les idiomes, tend à exprimer la corrélation par la juxtaposition pure et simple des phrases, laissant au contexte et à la situation

(gestes, mimique) le soin de faire les distinctions utiles : Il est venu (,) j'étais malade; Je parlais (,) il n'avait pas fini; Dépêche-toi (,) ça presse; Elle est vilaine (,) ça fait honte. Ce procédé atteint son plus haut degré dans une langue comme le chinois parlé, où une suite de quelques mots, par exemple *t'ā lai wò k'ii* (lui venir moi partir), peut traduire les corrélations les plus diverses : S'il vient, je pars; Je partirai quand il viendra; Il vient ou je pars; Il vient et je pars, etc.

*

Parmi les divers cas de corrélation, le rapport de comparaison mérite d'être examiné à part. La comparaison n'est pas une simple relation entre substances; on peut comparer des qualités (*Elle est plus grande que lui*) et des manières (*Elle joue mieux que lui*). En réalité ce rapport, malgré la forme plus ou moins condensée que le langage en donne, est toujours contracté entre des jugements.

Le régime ancien des langues indo-européennes pour l'expression du rapport de comparaison est la supplétion, c.à.d. la variation complète : *bon/meilleur, bien/mieux, mauvais/pire, mal/pis, petit/moindre*, etc. La langue moderne tend de plus en plus à remplacer ces couples primitifs où le rapport entre les deux termes est masqué formellement, par des signes qui permettent de reconnaître facilement le passage : *meilleur > plus bon, mieux > plus bien, pire > plus mauvais, pis > plus mal, moindre > plus petit*, etc. :

A l'époque qu'on est i devrait faire *plus bon*, ya pas à tortiller (B 27 n).

C'est bien *plus bien* comme ça (B 140).

C'est bien *plus mal* depuis quelque temps (ib.).

Quant au signe de rapport qui relie les termes comparés, beaucoup de langues le différencient selon que la comparaison marque un rapport d'égalité ou d'inégalité : lat. *pulchra ut rosa* / *pulchrior quam rosa*; fr. *belle comme* une rose / *plus belle qu'*une rose; ital. *come* / *che (di)*; esp. *como* / *que*; angl. *as* / *than*; all. *wie* / *als*; etc. Le langage avancé cherche au contraire à installer un signe de comparaison invariable, c.à.d. valable dans tous les cas :

On m'a fait une robe pareille *comme* la sienne (B 96 n).
Il est aussi grand *comme* lui; il est aussi beau *comme* lui; il n'est pas si beau *comme* lui; il n'est pas autant beau *comme* lui; il n'est pas si pire *comme* l'autre (B 96).
C'est pluss pire *comme* un enfant (B 19).
J'arriverai aussitôt *comme* vous (Vincent 38).

La comparaison peut aussi porter sur les jugements de nombre (ordinalité) et de temps (temps relatifs).

L'ordinalité n'est autre chose que la numération comparée. Tandis que *un homme, deux hommes, trois hommes*, etc., répondent à de simples jugements de nombre, *le premier, le deuxième, le troisième*, etc., supposent la comparaison de tels jugements.

En face de la série compacte des ordinaux en *-ième*, *premier* et *second* sont irréguliers : *un/premier, deux/second*. Le français avancé abandonne *second* au profit de *deuxième*; dans la mesure où *second* continue à exister, l'ancienne différence *second* « de deux seulement » / *deuxième* « de plusieurs » disparaît et fait place à une nouvelle : *second* « import relevé » / *deuxième* « import commun ». *Premier* est remplacé par *unième* (*le unième, la unième* : B).

En outre, le substantif *numéro* peut fonctionner comme signe de l'ordinalité : le *numéro un* « le premier », la ligne *numéro cinq* « la cinquième ligne », et réalise ainsi avantageusement l'interchangeabilité entre le signe notionnel (*substantif* numéro) et le signe catégoriel (*préformante* numéro).

Enfin, l'ellipse permet d'atteindre l'interchangeabilité complète entre cardinal et ordinal : *le un* « le premier », *le deux* « le deuxième », *le trois*, etc.

On peut distinguer les mêmes trois traitements quand il s'agit de transformer l'interrogatif *combien* en un ordinal : 1. ça fait la *combientième* tourte qui vient nous barber ? (B 98); 2. le *numéro* combien ?; 3. on est *le combien* aujourd'hui ? *le combien* es-tu ? *la combien* es-tu ? (Martinon II 503).

La comparaison des temps peut se marquer soit par des adverbes (*avant* / *en même temps* / *après*) ou des conjonctions (*avant que*, etc.), soit par des temps relatifs, marquant l'antériorité, la simultanéité ou la postériorité.

Comme les temps relatifs se forment à partir des temps

absolus, la création de temps absolus composés entraîne naturellement celle de temps relatifs surcomposés : Quand il *eut* terminé, je lui *donnai* son argent > Quand il *a eu* terminé, je lui *ai donné* son argent. Cf.

S'il avait manqué, on *aurait eu vite fait* d'en trouver un autre.
C'est après que les magasins *ont eu fermé*.
Aussitôt après que la cause d'empêchement *a eu disparu*.
Après qu'on les *a eu mis* dans le panier.
Chaque fois que l'empereur *a eu traité* avec des vaincus.

L'idée de corrélation peut être rendue concurremment par une conjonction et par un temps relatif : *Après qu'il a eu terminé*. Il est donc naturel de trouver des cas où le besoin d'interchangeabilité provoque l'emploi du temps absolu à la place du relatif :

Après qu'il *a terminé*, il est parti.
Je vous avertirai quand *j'ai fini*.
Dès qu'il *est parti*, il s'est rappelé que...
Il se serait donné la mort... si les oncles ne *joignaient* tous leurs efforts pour le retenir (Thérive FLM 94).

6) MODALITÉ

La modalité est l'attitude adoptée par le sujet à l'égard de l'énoncé. On peut distinguer une modalité plus ou moins intellectuelle, par exemple l'affirmation et la négation, ou la détermination et l'indétermination, et une modalité plus ou moins affective : l'interrogation, l'ordre (impératif, vocatif), l'évaluation (péjoratif / laudatif), etc.

Comme pour la comparaison, le français présente des cas de supplétion entre affirmation et négation : *bon/mauvais, joli/vilain, une fois/jamais, quelqu'un/personne, cher/bon marché, pareil/différent*, etc. Le français avancé transforme ces couples en oppositions régulières : mauvais > *pas bon*, vilain > *pas joli*, jamais > *pas une fois*, personne > *pas un*, différent > *pas pareil*, etc. Le même passage se remarque pour les verbes : savoir / ignorer > *ne pas savoir*.

Dans une phrase française du type *toutes les recherches n'ont pas abouti*, l'interprétation correcte ne fait pas porter la négation directement sur le verbe mais sur le déterminatif

toutes : « *pas toutes* ont abouti ». La négation véritable de *toutes les recherches ont abouti* est *aucune recherche n'a abouti*. Il y a donc supplétion entre *toutes* et *aucune*, et cela vaut naturellement aussi pour *une fois* / *jamais*, *quelqu'un* / *personne*, et ainsi de suite. Une langue comme le chinois, où l'interchangeabilité des pièces du système est moins entravée qu'en français, ignore ces exemples de supplétion ; dans les deux cas, elle emploie *tous* (*une fois*, *quelqu'un*, etc.), suivi du verbe affirmatif ou négatif. C'est ce que fait le français avancé, parlé et écrit :

Tous ces faits font qu'il est *impossible à tout le monde* et à *tous* les habitants de rien comprendre à ce qui s'est passé (professeur, P.).

Toutes les recherches que nous avons fait jusqu'à présent *n'ont pas* réussies (APG).

Tous les os ont disparu et *n'ont pas*, jusqu'à présent, été retrouvés. Il ne reste qu'un amas de chair hachée (jx).

Au surplus, *toute* la civilisation de ce peuple, dont la base terrienne et morale est la propriété familiale, *ne* peut s'adapter au communisme (jx).

Toutes les restrictions qu'on peut lui imposer *ne* procèdent *pas* de son essence, mais seulement des intentions et des décisions particulières de l'écrivain (P. Valéry) ; Il suffit de savoir *une fois* pour *toutes* que *toutes* les manipulations où ils figurent, *ne* sont d'*aucune* conséquence définitive (*ib.*).

Dans chaque langue la forme concrète des catégories grammaticales varie profondément. Dans *chacune* il est *impossible* de ramener les catégories grammaticales à un système logique (*sav.*).

Dans la langue parlée, la phrase interrogative semble aujourd'hui, de par le pullulement des formes concurrentes, extraordinairement compliquée : *Qui est-ce qui est venu ? Qui c'est qui est venu ? Qui c'est-i qui est venu ? Qui que c'est qui est venu ?* etc. Si la phrase interrogative traverse une crise, tout ce désarroi s'explique cependant par les essais multiples que tente le langage avancé pour supprimer l'inversion, c.à.d. pour obtenir la même séquence que dans la phrase affirmative (affirmative = interrogative).

Un premier procédé, correct, consiste à supprimer l'inversion à l'aide de l'interrogatif *est-ce que* : *Où habite-t-elle ?* > *Où est-ce qu'elle habite ?* Mais cet interrogatif est senti à son tour comme une inversion et ramené au type de l'affirmation :

Où *c'est* qu'elle habite ?
Pourquoi *c'est* qu'il vient ?
Qui *c'est* qui vient ? Qui *c'est* que tu vois ?
Qu'est *c'est* que tu vois ? Quoi *c'est* que tu vois ?

L'interrogatif en *-ti*, né de l'agglutination du *t* de liaison avec le *il* de la 3^e personne (*vient-il*) puis étendu aux autres personnes, sert également à éviter l'inversion :

Tu l'aimes-*ti* ? On peut-*ti* entrer ? T'es-*ti* là ?
J'en aie *t il* pas donné à tes Oncles et Tantes ? (Prein 38).
Vous avez *ti* pas reçu ma carte ? (*ib.*).
Vous avez *t-y* été voir ma sœur Victorine ? (*ib.*).

Le même besoin de régler la séquence de la phrase interrogative sur celle de l'affirmative se manifeste dans le traitement des pronoms et des adverbes interrogatifs. Dans la phrase interrogative traditionnelle, la place de ces pronoms et adverbes ne concorde pas avec celle qu'ils occupent dans la phrase affirmative :

Où est-ce qu'il habite ? / Il habite *là*, à *tel* endroit.
Quand est-ce qu'il est parti ? / Il est parti à *telle* date.
Pourquoi est-ce qu'il est fâché ? / Il est fâché *parce que*, *pour*
telle raison.
Comment va-t-elle ? / Elle va *ainsi*.

Or le français avancé a cherché, et à peu près réussi, à créer un type d'interrogatives où la séquence est interchangeable avec celle de l'affirmative :

Il habite *où* ? (= Il habite *là*).
Il est parti *quand* ? (= Il est parti à *telle* date).
Il est fâché *pourquoi* ? (= Il est fâché *pour* *telle* raison).
Elle va *comment* ? (= Elle va *comme ça*).
C'est *qui* qui est venu ? (= C'est *N* qui est venu).
Il t'a dit *quoi* ? (= Il m'a dit *ça*).
C'est le numéro *combien* ? (= C'est le numéro *n*).
Ils sont *combien* ? (= Ils sont *tant*).

Ce type d'interrogation est le plus avancé de tous, mais en général il frappe peu, et de fait grammairiens et linguistes n'en parlent guère (v. M. Boulenger, *Figaro*, 7. 7. 28). Les évolutions les plus profondes se consomment parfois sans révolution apparente.

Si l'on fait abstraction de l'élément non-articulatoire, il suffit d'ailleurs de l'intonation pour obtenir l'interchangea-

bilité complète entre affirmation et négation : *Elle vient* = *Elle vient ?* La langue parlée possède aujourd'hui des signes qui peuvent être, selon l'intonation, affirmatifs ou interrogatifs (*Parce que* = *Parce que ?*; *A cause de* = *A cause ?*; *Comme ça* = *Comme ça ?*; *Ainsi* = *Ainsi ?*), et qui remplacent heureusement l'ancien type supplétif : *Parce que* / *Pourquoi ?*; *A cause de* / *Pourquoi ?*

Parmi les cas de modalité plus ou moins affective, il faut ranger la différence entre laudatif et péjoratif. Dans ce domaine aussi, le besoin d'invariabilité cherche à effacer la distinction formelle des deux catégories :

Pour éviter toute *chance* de discontinuité (Vittoz 116); Combien d'écrivains ont des *chances* d'être oubliés (D'Harvé PB § 549). Des témoins oculaires nous ont raconté des actes sublimes *commis* par des Japonais appartenant à toutes les classes (jx).

Gagner une mauvaise réputation, une maladie.

Grâce à la guerre, tout a renchéri (Godet xvii), *Grâce* à sa mort prématurée (ib.).

On donne pour *imminente* la candidature à l'Académie de... (Lancelot, 3. 3. 28).

La défaveur dont *jouissent* les vins artificiels (Vittoz 114); *Jouir* d'une mauvaise santé, réputation, etc.

C'est une maison construite à la *légère* (Joran n° 176).

Daudet *risque* de demeurer un de nos écrivains les plus français;

S'il travaille comme ça, il *risque* de devenir riche, de réussir, etc.
Télépathie « communication de la pensée (heureuse ou malheureuse) à distance ».

L'interchangeabilité entre l'import péjoratif ou laudatif a souvent pour origine une antiphrase, effacée par la suite : ennemi *intime*, se détester *cordialement*, etc.

* * *

On peut appliquer aux sujets qui parlent et écrivent le français avancé — en somme à chacun de nous lorsqu'il ne se surveille pas — ce passage d'un grammairien concernant le langage écolier : « Ecoutez-le parler et dressez l'inventaire de tous les mots qu'il emploie. A peine atteindrez-vous à un total de deux cents. Ce lexique rudimentaire lui suffit à la rigueur pour se faire comprendre, pour exprimer en gros toutes ses idées. A chaque moment reviennent sur ses lèvres ou même sous sa plume les termes les plus incolores et les

plus vagues, *être, avoir, faire, dire, mettre, pouvoir, vouloir, chose, homme, gens, ceci, cela, qui, que, quand, beaucoup, très, fort, toujours, souvent, tout à fait*, etc. » (Legrand, *Stylistique Française*, v).

En résumé, le besoin d'invariabilité, en cherchant à faciliter la transposition des signes d'une valeur sémantique à l'autre, diminue le nombre des signes existants et travaille donc pour la « pauvreté du vocabulaire ». L'idéal de l'économie linguistique est en effet de restreindre le nombre des formes et en même temps d'accroître leur sphère d'emploi. Inversement, le besoin de différenciation cherche sans cesse à augmenter le nombre des formes existantes et à spécialiser leur usage. Ainsi, la pauvreté ou la richesse du vocabulaire ne font que refléter l'antinomie de deux besoins fondamentaux : le besoin de différenciation et le besoin d'invariabilité (économie mémorielle). Selon la langue considérée, selon le compartiment de la grammaire qui est envisagé, selon l'étage social, c'est l'un ou l'autre de ces deux besoins qui l'emportera.

B) Transposition syntagmatique

Tout syntagme suppose un rapport de transitivité, c.à.d. un terme déterminé et un terme déterminant reliés par un signe de rapport (explicite ou non). Qu'il s'agisse de linguistique statique ou de linguistique évolutive, la base de toute syntagmatique est la phrase, c.à.d. le rapport *sujet* (déterminé) + *verbe* (signe de rapport) + *prédicat* (déterminant). Les autres syntagmes dérivent, statiquement aussi bien qu'historiquement, de ce rapport primaire, par tout un jeu de transpositions que nous allons étudier.

I) PRÉDICATION (LA PHRASE INDÉPENDANTE)

La fonction primaire du verbe est de servir de signe de rapport entre le sujet et le prédicat. Mais en dehors de ce rôle transitif, le verbe peut assumer d'autres fonctions encore : celle de *prédicat*, exprimée par le radical (ex. *domus*

uac-at « la maison est *vide* »); celle de *sujet*, exprimée dans la terminaison (ex. *uaca-t* « elle est vide »).

Le besoin d'invariabilité exige : 1. que ces divers éléments soient exprimés distinctement et non en cumul; 2. qu'ils soient invariables les uns à l'égard des autres; 3. qu'ils se suivent dans un ordre constant et qui réponde à celui des significations.

a) *Le sujet.*

L'évolution des langues indo-européennes de l'antiquité à nos jours, est marquée par le passage graduel de la séquence régressive (prédicat + verbe + sujet) à la séquence progressive (sujet + verbe + prédicat). Le verbe latin, par exemple, où la personne, c.à.d. le sujet, est représentée par la terminaison, appartient au type régressif : *canta-t* « chante-*il* », qui répond à son tour à la phrase régressive : *Canta(t) Petrus*.

Le passage à la séquence progressive dans le régime de la phrase (*Cantat Petrus* → *Pierre chante*), a entraîné le même renversement dans l'ordre des éléments de la molécule : *cant-o* → *je-chante*, *canta-t* → *il-chante*, etc. Et la précession du sujet dans la molécule verbale (*je-chante*, *tu-chantes*, *il-chante*, etc.) provoque par ricochet l'élimination des terminaisons personnelles du verbe; ces terminaisons, là où elles existent encore, sont en effet contraires à l'ordre progressif des éléments de la phrase : le besoin d'invariabilité exige que la séquence reste la même dans la phrase (*Pierre chante*) et dans la molécule (*il-chante*).

Cette élimination des anciennes terminaisons personnelles du verbe, désormais inutiles et irrégulières, s'opère par amuissement (ex. nous, nous chantons > nous, on chante) ou par figement. Les deux phénomènes sont plus ou moins solidaires; les terminaisons verbales se conservent à la faveur de la tradition, c.à.d. de la force d'inertie du matériel linguistique existant, mais le fait qu'elles ne sont plus « pensées » les transforme en poids mort et favorise souvent leur chute.

On peut citer, comme exemples frappants, quelques cas où le radical et la terminaison, fondus en un corps unique,

sont conçus comme un tout invariable qui se combine avec n'importe quelle personne ou nombre :

Il va, tu vas, *je vas*. — Si tu fermes pas la porte, les moustiques *va* rentrer (B 154).

Il a, tu as, *j'a* : Je soussigné a l'honneur de solliciter de votre bienveillance une demande de renseignements (APG); *A* aussi te répondre a la lettre du 5.6.17 et je les reçue le 23 juillet (Prein 81).

Il est, tu es, *j'est* : *J'y est* « j'y suis » (B 126 n); Car je n'*est* resté que 6 heures au Dépôt (Van Der Molen 136). — Très fréquent.

Ils sont, *nous sons* : Nous *sons* pas des vieux; Nous *son* bien toulai droi [= tous les trois] (Prein 66).

Je tu il sait, *nous saïs* : Si letan raite comme sa nous *saïpa* comman on vera (Prein 66).

Souvent, le langage a recours à des « ruses » pour éviter la terminaison; tels l'emploi de *on* (nous on s'amuse) et celui de *qui* :

Vous n'aurez pas à me remercier de ce don, c'est *moi qui sera* infiniment reconnaissante envers vous (APG).

Il n'y a que *vous qui peut* le faire; C'est pas *nous qui peu(t)* y aller.

Au lieu qu'*c'est nos hommes qui boit*, c'est *nous qui s'soûle*, à çt'heure (B 27 n).

J'aime pas *les femmes qui boit* (B 154).

Et *nous qu'on est* des clients sérieux, voilà qu'on nous sort.

b) Le prédicat.

Accord et invariabilité répondent à des principes contraires; le besoin d'invariabilité exige que le prédicat reste invariable par rapport au sujet.

« Il est encore bien rare d'entendre dire : cette maison est bien *beau*. Mais on entend souvent : elle est *furieux*; elle est très *franc*; elle est *gros* comme tout; elle est trop *gros*; elle est tout *petit*. » (B 94-5); et aussi :

Ma femme est *jaloux*.

Cette maladie-là, elle est *trompeur*.

Elle est bien trop *bon* pour lui.

Elle est *gras* comme un cochon.

Elle est devenu *fou* l'année dernière.

Ma robe est *tout neuf*.

Ma fillette est *craintif*.

Cette femme-là, elle n'est pas *franc*.

Ah la voleuse, ce qu'elle est *menteur* !
Elle est bien trop *vieux* pour se marier, etc. (= B 95 n).

La tendance à l'invariabilité du prédicat est particulièrement forte dans certains verbes pronominaux :

Elle s'est *plaint*; elle s'est *plaint* de vous.
Je (fm.) me suis *dédit*.
Elle s'est *enquis*.
Elle s'y est mal *pris*.
Elle s'est *mépris*.
Elle s'est *repris* (= Martinon II 483 n).

L'invariabilité tend également à prévaloir dans les phrases à sujet postposé :

C'est des braves gens (correct auj.).
Reste 20 francs; *Prévu* 3000 visiteurs, etc.
L'avoué qu'*enrichira* des complications de procédure (Le Bon).
Le bon rire à gorge déployée, le rire que n'*éteint* pas soudain d'obsédantes préoccupations (Vittoz 160).
La place que *prend*, dans la détermination de la sensibilité eupéano-américaine d'aujourd'hui, ces cadences symétriques et brûlantes (Elie Faure).
Une âme qui n'est point faite pour supporter beaucoup d'idéal et que *satisfait* quelques avantages matériels (Godet LXXVII).
Nous vous remercions d'avance de la peine que *va* vous donner ces recherches; Ayant été blessé au pied le 24 Août se *fut* les Allemands qui le relevèrent (APG).

Dans la phrase, le français ne fait pas de différence formelle entre le sujet et l'objet (prédicat de relation) : *Pierre* me voit = Je vois *Pierre*; la langue moderne ne connaît donc plus de cas-sujet et de cas-régime morphologiques. Mais il n'en est pas de même pour la molécule : *Il* me voit / je *le* vois; *je* le voit / il *me* voit. A l'exception de *nous* et de *vous*, qui peuvent servir indifféremment comme sujets ou objets, les pronoms personnels sont rigoureusement distingués par la forme : *je/me, tu/te, il/le, ils/les*. Dans ce domaine l'évolution est particulièrement lente, et l'exemple suivant n'est peut-être que dialectal : Vous m'avé parlé de Pheulipp mais je vous dit ci vous chicanne de tros vous navé que *lui* envoie promené (Bret. : Prein 69).

En outre, la place de l'objet dans la molécule n'est pas interchangeable avec celle qu'il occupe dans la phrase : Je vois *Pierre* / Je *le* vois. Le besoin d'invariabilité tend à

remplacer petit à petit le type *je le vois* par un nouveau type dans lequel l'objet est exprimé après le verbe, conformément à la séquence de la phrase : Je vois *ça*, Tu crois *ça* ?, Oui, elle paraît *ça*, etc. Mais cette formule ne vaut que pour les choses et les abstractions, et ne s'applique pas aux personnes.

Lorsqu'il y a deux objets, l'un direct l'autre indirect, l'évolution présente trois étapes : 1. On a dit, jusqu'au x^ve siècle : Je *le vous* donne, et on a aujourd'hui encore : Il *le lui* donne; 2. On dit aujourd'hui : Je *vous le* donne; 3. La solution d'avenir est : Je vous donne *ça*. A chaque étape, le pronom représentant l'objet 1 avance d'un cran :

- 1) Sujet + OBJET 1 + objet 2 + verbe
- 2) Sujet + objet 2 + OBJET 1 + verbe
- 3) Sujet + objet 2 + verbe + OBJET 1

Là où le pronom indirect est *lui* ou *leur*, le français traditionnel en est resté à la première étape : Il *le lui* donne, Il *le leur* donne (exemples qui jurent avec : Il *me le* donne, Il *vous le* donne, Il *te le* donne, etc.). Quelques fautes populaires montrent la tendance à invariabiliser la séquence :

Je *lui l'*ai dit; Il *lui l'*a donné; Ne *lui le* dites pas (P).

Ce qui me fait croire qu'on la forcé à me demander cette somme pour *lui la* prendre (APG).

S'il y a des frais à solder faites *moi le* savoir, je me tiens à votre entière disposition; Si il vous ai possible de savoir l'origine de sa blessure faite *moi le* savoir; Je pense Monsieur que si vous avez des renseignements à son sujet je vous en prie faites *moi les* connaître; Aussitôt que vous aurez des nouvelles de mon fils faites-*moi le* savoir (APG).

On trouve aussi : Il *lui zy* donne, Il *leur zy* donne, Faites-moi *zy* savoir, etc. Mais la solution radicale est : Il *lui* donne *ça*, Il *leur* donne *ça*, Faites-moi savoir *ça*, Lui dites pas *ça* !, etc.

La place de l'objet 2 dans la molécule tend également à se conformer à celle qu'elle occupe dans la phrase. En face de : J'ai pensé à *cette chose*, la formule : J'y ai pensé est irrégulière, et le type d'avenir est : J'ai pensé à *ça*. Voici quelques exemples qui montrent comment la tendance à l'interchangeabilité séquentielle cherche à se réaliser pour les pronoms personnels :

On donne rien à *moi* (prononcé d'une traite).

Et merci et a R. aici davoire *me* donné du tabac [Z de m'avoir d.] maintenant je pourrai allumé ma pipe (Bret. Prein 68).

Tu diras *a elle* que jai reçue sas lettre dimanche prochaine je Ecriverait encore *a elle* (Bret. *id.* 66); Fêtte [= faites] mais compliment *a elle* en attendant (Bret. *id.* 68); Et qui a [= et qu'il y a] lontent que je nais pas écri *a elle* carre je cest que vous qui donne de mais nouvelle *a elle* (Bret. *id.* 69).

Cher fils je te dirais que j'avais *vous* envoyez un colit (Prein 17).

Cf. que je *vous* avais envoyé > que j'avais *vous* envoyé > que j'avais envoyé à *vous*.

Le pronom *en*, qui représente tantôt un objet partitif (J'*en* connais), tantôt le génitif de l'objet (J'*en* admire la couleur), jure également avec la place qu'occupent dans la phrase les signes qu'il représente : J'*en* connais / Je connais *de ces gens*; J'*en* admire la couleur / J'admire la couleur *de ce dessin*. Les tentatives pour réaliser l'interchangeabilité sont diverses :

Je ne peux vous rien dire *en* (Prein 17); Comme tu m'as *en* déjà envoyé une paire (*ib.*).

Tu *en* veux ? > Tu veux *de ça* ?; Je m'*en* occuperai > Je m'occuperai *de ça*.

J'aime ce roman, je suis curieuse d'*en* voir la fin > de voir *sa* fin; Cette dame est bien mise, j'admire *sa* robe; Cette robe est belle, j'admire *sa* couleur.

En français correct, le verbe est obligé de prendre un auxiliaire différent (*être* ou *avoir*) selon qu'il est réfléchi ou non, c.à.d. selon que le sujet et l'objet sont identiques ou différents : Il *s'est* amusé / Il *a* amusé la société. Le besoin d'invariabilité oblige le français avancé à garder le même auxiliaire : Il *s'a* amusé = Il *a* amusé la société. Exemples :

Je m'*ai* fait mal (forme constante); Je m'*ai* acheté un costume; J'm'*ai* foutu la gueule en bas (forme constante, B 118); Je m'*ai* trompé, Je m'*ai* rendu, Je m'*ai* dit que... (B 133); Voyez si je m'*ai* réjoui beaucoup (Prein 45).

Je vous rappelle, cher Monsieur le Directeur du Comité de la Croix Rouge, que je m'*avais* adressé à... (APG).

Tu t'*as* laissé tromper (B 133).

Voilà bientôt plus de trois mois que je n'ai pas eût de nouvelles de lui j'ai déjà écrits plusieurs fois au dépôts qu'il *sa* rendu [= où il *s'a* rendu] mais je n'ai pas eût de réponse; Il *s'a* rendu à Rosny sous Bois (APG).

Si qu'on *s'aurait* laissé tomber sur leur bazar, ils seraient été chocolat; On *s'aurait* jamais décidé à faire ça! (B 122).

Nous nous *avons* foutu la gueule en bas (B 118).

Vous vous *avez* fait mal (forme plus rare); Vous vous *avez* ti fait mal ? (forme plus fréquente, *ib.*).

M'*ayant* informé partout au sujet de mon mari...; M'*ayant* adressée au dépôt du 1^{er} B^{on} actuellement à ... (APG).

c) *Tendance au verbe à radical invariable.*

Dans tous les verbes français irréguliers et dans tous les verbes autres que ceux de la première conjugaison, le radical est obligé de varier en fonction des déterminations de personne, de nombre, de temps et de mode qui l'accompagnent : nous *faisons* / vous *faites*; il *vient* / ils *viennent*; elle *coud* / elle *cousait* / elle *coudra*; il *peut* / qu'il *puisse*. Aussi a-t-on proposé de distinguer entre la conjugaison vivante, formée par les verbes de la première conjugaison, et la conjugaison morte, comprenant tous les autres; mais il ne faut pas être trop absolu, car seuls les syntagmes que la conscience linguistique ne reconnaît plus ou ne sait plus analyser peuvent être dits morts : *souloir*, *tistre*, *issir* sont des verbes morts.

La variabilité du radical comporte des degrés. Dans les verbes de la 2^e, de la 3^e et de la 4^e conjugaison, les formes du radical sont variables, mais prévisibles; ainsi *nous finissons* entraîne *tu finis*, que *vous finissiez*, etc., autrement dit les correspondances traditionnelles et conventionnelles permettent de dérouler sûrement toute la conjugaison, même si tel verbe en *-ir* n'a jamais été appris par un sujet parlant. La régularité des formules favorise donc l'effort de mémoire à fournir pour retrouver les diverses formes. C'est ce qui fait que ces verbes, malgré leur productivité réduite, résistent mieux que les irréguliers à l'action du besoin d'invariabilité.

Il n'est pas exagéré de prétendre que la grande majorité des fautes de conjugaison est dictée par le besoin d'unifier le radical du verbe; il faut que ce dernier reste inchangé en dépit de toutes les déterminations de personne, de nombre, de temps et de mode qui l'atteignent. Cela revient à dire que le français tend à ramener tous ses verbes à la première conjugaison.

Une étude complète des unifications analogiques à l'aide desquelles le français avancé cherche à réaliser l'invariabilité du radical — effort qui se poursuit depuis des siècles — dépasserait les dimensions d'un simple paragraphe. Mais le lecteur saura ajouter de son gré à nos cadres une multitude d'exemples.

Une première série de faits concerne quelques verbes de la première conjugaison. Dans les verbes en *-yer* et dans ceux qui présentent un *e* muet fermé à la dernière syllabe, le radical est variable : il *noie* / nous *noyons* ; il *achète* / nous *ach'tons* ; il *feuillette* / nous *feuill'tons*. Le parler courant et davantage le parler populaire ramènent le radical à une forme unique :

Je noye (*nway*), tu noyes, il noye, ils noyent ; je noy'rai, etc.
Elle se décolle'te, elle épousse'te les meubles, elle décach'te la lettre,
elle empaqu'te.

Je le feuill'trai.

Quand tu te l'veras ; j'ach'trai (P).

La grammaire traditionnelle distingue un certain nombre de « temps primitifs » à partir desquels les formes de la conjugaison se groupent en séries de formes prévisibles. Ainsi l'Indicatif présent servirait de point de départ à l'imparfait, au subjonctif présent, à l'impératif, et au participe présent (*j'aime* : *j'aim-ais*, *que j'aime*, *aime!*, *aim-ant*) ; l'Infinitif commanderait le futur et le conditionnel (*aimer* : *j'aimer-ai*, *j'aimer-ais*) ; le Passé simple formerait le subjonctif imparfait (*j'aimai* : *que j'aima-sse*) et le Participe passé les temps composés.

Or, toutes les fautes de conjugaison semblent se laisser ramener à ceci : le français moderne tend à ne plus reconnaître qu'un seul radical invariable comme base sur laquelle viennent se greffer directement tous les temps. Quelle est cette base ? Là où le verbe appartient à la première conjugaison, le radical ressort de la simple comparaison des formes, de sorte qu'il n'est dès lors plus possible de parler d'un thème donné, par exemple l'indicatif présent, ou le participe présent, ou l'infinitif, dont seraient tirées les autres formes.

Mais il n'en va pas de même lorsque le verbe appartient à une conjugaison autre que la première ou lorsqu'il est

irrégulier, c.à.d. là où le radical est obligé de varier d'un temps ou d'un groupe de temps à l'autre. En cas d'unification, on tend alors à partir du radical tel qu'il se présente dans une forme de conjugaison donnée, pour l'étendre analogiquement aux autres formes. Et ce radical-étalon n'est pas emprunté au petit bonheur à n'importe quelle forme : on peut poser comme principe d'explication que dans le 99 % des cas d'unification c'est le radical du pluriel de l'indicatif présent — donc en général (mais pas toujours) le radical élargi — qui est transporté analogiquement au reste de la conjugaison.

Quelques exemples nous éclaireront. Le présent de *défaillir* (*je défaus* !) est refait sur le pluriel : *nous défaill-ons, ils défaill-ent* (elle *défaill*e entre ses bras, Joran n° 88). De même pour *mouvoir* (*je mouve, tu mouves*, etc., B 132) et *boire* (*nous boiv-ons, vous boiv-ez*, formes rares). *Faisez, disez* et leurs dérivés, qui sont refaits sur la première du pluriel, n'appartiennent pas seulement au langage enfantin : Ceux qui *satisfaisent* à ces conditions (Godet XLVI).

L'imparfait, là où il est aberrant, se remodèle sur le présent : *j'acquièrs, ils acquièrent* > *j'acquiér-ais*.

Le pluriel de l'indicatif présent fournit aussi le radical de l'infinitif :

Bover, cuisier, pleuver (Gourmont ELF 176).

Mouler le café (*id.* PS 263).

Quand c'est qu'on va *romper* ? (soldats).

Bruisser, et le ppe *bruisant* (roman).

Lotisser une propriété (Vittoz 59).

Pour *concluer* (Le Gal, *Ne dites pas*, 24).

C'est au futur que le nouveau statut de la conjugaison transparaît le plus nettement : « Le futur traverse une crise en langage populaire. Mais les Français cultivés eux-mêmes, exception faite des écrivains, grammairiens, orateurs de métier, sont parfois gênés pour former un futur. » (B 119). On tend en effet à ne plus former le futur sur un thème spécial (qui était l'infinitif : *aimer-ai*), mais à le greffer directement sur le radical invariable (*aime-rai*) : « pour la conscience linguistique actuelle, le signe du futur est *-rai* et non plus *-ai*. » (Bally LV 74). Les fautes sont ici particulièrement significatives, de la nouvelle délimitation d'une part et de l'autre

de la tendance à extraire le radical-étalon des formes plurielles du présent :

Verbes en *-eter*, *-ener*, etc. : On ne se *jete-ra* plus d'un pont ou sous un train (jx). On t'en *ach'tra* (Joran, p. 134); J'ach'trai, je men'rai (Joran n° 11).

Verbes en *-yer* : Nous netto'y'-rons, il noy'-ra, il aboy'-ra, il envoy'-ra.

Verbes réguliers en *-ir* : On ne surprend pas encore le nouveau type, qui serait : * *il finisse-ra*.

Je connaisse-rai, qqf. je paraisse-rai, je joigne-rai, ainsi que la série : je cuise-rai, je couse-rai, je confise-rai, elle éclore-ra (B 131-2).

Cela nous reconforterait et mettrait un peu de baume sur la plaie de notre cœur (APG).

Irréguliers en *-ir* : elle bouille-ra, il souffre-ra, ouvre-ra, couvre-ra, offre-ra, cueille-ra (correct), tressaille-ra; ils assaille-ront (Joran n° 128).

Verbes en *-oir* : Le langage pop. n'ose pas encore généraliser le radical du présent pluriel (**je voy'-rai*), mais part du singulier : *je voirai*, etc. Je ne crois pas que nous le *voirons* encore ce soir (Van Der Molen 93); Tu *voira* bien ce qui va te répondre, Enfin tu *voira* bien (Prein 72).

Cf. cependant : nous pouv-ons > elle *pouv-ra* (id. 77); ils reçoivent > je *reçoive-rai* (id. 76); nous écriv-ons, etc. > *j'écrive-rai* (id. 66).

Enfin, tout cela s'applique naturellement aussi au conditionnel : je voudrais que vous m'*écrive-riez* le plus vite possible (lettre, Van Der Molen 57).

Le participe passé, et dans la langue écrite le passé simple, tendent, là où ils étaient formés sur un thème spécial, à se greffer directement sur le radical invariable du présent pluriel : les moutons ont *paiss-é* (Vincent 118); *pouvoir* fait quelquefois *pouv-u* et *mourir mour-u* (B 132). On rencontre dans la langue écrite : *je riaï*, *je concluai*, les fièvres s'étaient *résolvées*, son appréhension se *dissolva*, ils se *dissolvèrent*; un accueil aussi chaleureux que celui que nous *recevâmes* (Godet CVII), etc. Il y a là une masse de fautes, plus ou moins éphémères sans doute, mais qui ne se font pas n'importe comment.

Le subjonctif nous ramène à la langue parlée. Les verbes qui ont au subjonctif un thème à part (*aller* / qu'il *aille*; *falloir* / qu'il *faille*; *pouvoir* / qu'il *puisse*; *savoir* / qu'il *sache*; *valoir* / qu'il *vaille*; *vouloir* / qu'il *veuille*) cherchent à s'en

défaire pour adopter le radical invariable de l'indicatif :

ALLER : Où voulez-vous que j'*alle* ? (Van Der Molen 58); Faut que les enfants y *allent* (*id.* 73); Il faudrait que j'*alle*, pourvu qu'il y *alle*, etc.

FALLOIR : Qu'il *falle* (B 132).

POUVOIR : Que voulez-vous que j'y *peuve* ? (Van Der Molen 58); C'est dommage que je ne *peuve* pas vous accompagner (*id.* 78); A Bonnières, il n'y a pas de logement qu'on *peuve* habiter (*id.* 95); Avez-vous besoin d'un j. h. énergique, connaissant les langues et le commerce, en qui vous *pouviez* avoir confiance ? (Godet xxv).

SAVOIR : Il aurait fallu que je *save* (Van Der Molen 74).

VALOIR : Je ne crois pas que ça *vale* grand'chose, il faudrait que ça *vale* la peine, etc.

VOULOIR : Il est venu me demander que je *veule* bien communiquer (*id.* 62).

Les tentatives d'unification de la conjugaison, dont nous avons donné quelques exemples caractéristiques, signalent une tendance qui se dessine nettement : effacer tout ce qui pourrait rappeler la répartition des radicaux entre plusieurs « temps primitifs » ou « bases » ou « thèmes de flexion » — pour ne laisser subsister qu'un radical unique et invariable, accommodable à n'importe quelle détermination de personne, de nombre, de temps ou de mode.

Dans les exemples cités jusqu'à présent, l'invariabilité du radical est obtenue par une unification analogique, les verbes étant ramenés à la première conjugaison (*empuantir* > *empuanter*, *matir* > *mater* « rendre mat », *mouvoir* > *mou- ver*, *défaillir* > *défailler*, etc.). Il y a d'autres cas, où le verbe à radical variable est oublié et fait place à un autre verbe, néologique ou existant, conçu comme synonyme. Cette évolution se poursuit sans fracas, depuis des siècles, et vise à la suppression lente et définitive de tous les verbes autres que ceux de la première conjugaison :

Aller > Marcher.

Choir > Tomber.

Clore > Fermer.

Enchérir > Miser.

Ensevelir > Enterré sous la neige, sous des feuilles (Vittoz 117).

Faillir > Manquer : Il a *manqué* tomber (Martinon II 144 n).

Faire > Effectuer.

Flétrir > Froisser.

Jaillir > Gicler.

Lotir > Parceler.

Provenir > Emaner : Des aciers *émanant* de... (Godet LXXXIII).

Reconnaître > Identifier.

Subir > Endurer.

Unir > Unifier en un document commun (Vittoz 119).

Vendre > Solder sa bibliothèque (*ib.*); Débiter : Alors je vous *débite* ça (magasins).

Vouloir > Désirer.

Ces substitutions peuvent être décelées par l'analogie, le remplaçant héritant de la syntaxe du remplacé :

Dire qch. > *Parler qch.* : Tu vois ce qu'i parle, il y a toute une histoire sur... (en tendant le journ.); Il a entendu parler que...;

Cher frère tu me parle que tu viendra (Prein 68). — Par ricochet, *causer* remplace *parler* 1 et adopte sa syntaxe : *causer à qn.*

Partir de > *Quitter de* : Il quitte de sa place (Plud'hun 12) ; Je ne quitterai pas d'ici avant que...

Se souvenir de > *Se rappeler de.*

En outre, le nouveau sens octroyé à certains verbes ne saurait s'expliquer autrement que par le fait qu'ils servent à éliminer par assonance un verbe à radical variable :

Agonir > *Agoniser* : Elle m'a *agonisé* tout le temps « elle n'a pas cessé de m'insulter » (B).

Correspondre > *Corroborer* : Ce témoignage ne *corrobo*re pas avec les indications fournies (Godet LXXIII); Tous les témoignages *corrobo*rent sur ce point (*id.* LXXIX).

Echoir > *Echouer* : Celui à qui *échoue* ce strapontin (Thérive NL 5.6.26).

Empreindre > *Imprégner* (*id.* FLM 100).

Pointer > *Pointer* : On voit *pointer* aujourd'hui les mêmes difficultés (Vittoz 109).

d) Tendance au verbe à radical interchangeable.

Ce n'est pas tout. L'économie linguistique demande non seulement que le radical du verbe demeure invariable en dépit des déterminations de personne, de nombre, de temps et de mode qui l'accompagnent, mais encore il exige que le substantif, réel ou abstrait, qui est contenu par transposition dans le verbe reste facilement reconnaissable, de manière à obtenir un passage aisé d'une catégorie à l'autre :

Agression = *agresser* (Godet XLVIII).

Aérer / air = *aérer* (Gourmont ELF 168, Wissler 735).

Bivaquer / bivouac = *bivouaquer*.

Choir / chute = *chuter* : La neige a *chuté* sur la ville, Il a *chuté* sur une pierre.

Colorer, colorier / couleur = *couleurver* (Gourmont ELF 181).
Thésauriser / trésor = *trésoriser*.

Les dénominatifs du type *solutionner* sont attaqués par les grammairiens comme « inutiles et malsonnants ». Puisque les substantifs qui servent de base à ces néologismes sont eux-mêmes tirés de verbes, pourquoi la langue ne se contente-t-elle pas des verbes héréditaires ? Or c'est le plus souvent le besoin d'invariabilité et le besoin d'interchangeabilité qui poussent à ces créations ; leur fonction est d'éliminer les verbes qui n'appartiennent pas à la première conjugaison, et d'en créer qui soient interchangeables avec le substantif :

Auditionner (Z entendre).

Collisionner.

Collationner (donner une collation).

Compassionner, se (Z compatir).

Concessionner.

Confusionner (Z confondre).

Contusionner (Z contondre).

Déceptionner (Z décevoir ; Thérive FLM 99 sv, Godet III).

Démisionner (Z se démettre).

Dilectionner.

Emotionner (Z émouvoir).

Excursionner.

Fusionner (Z fondre).

Impressionner.

Inspectionner.

Intentionner (Godet LX).

Missionner.

Positionner (t. de banque, Lancelot 24. 3. 28).

Réactionner (Z réagir ; t. de finance).

Réceptionner (Z recevoir).

Réfectionner (Z refaire).

Réflexionner (Z réfléchir ; Stapfer 10).

Relationné (Lancelot 28. 7. 28).

Révisionner.

Sécessionner.

Sélectionner (Z choisir).

Solutionner (Z résoudre).

Tractionner.

Visionner (Z voir ; t. de cinéma).

Ces dénominatifs ont de plus l'avantage de faire système avec les adjectifs de procès, les adjectifs de relation et les adjectifs potentiels correspondants : *sélectif* = *sélectionnel* = *sélectionnable*, etc.

Les VERBES DÉCOMPOSITIFS sont formés à partir de substantifs composés : circonstances atténuantes > *circonstancier avec atténuation* « accorder les c. a. » (Thérive NL 30. 7. 27); court-circuit > *court-circuiter* (Lancelot 24. 3. 28); gelée blanche > *geler blanc* (Nyrop V § 110); répétition générale > *répéter généralement*; vice-président > *vice-présider* (Thérive NL 31. 10. 25).

e) *Tendance au verbe analytique et progressif.*

Il faut ajouter que le verbe français héréditaire ne répond plus à l'analyse actuelle des termes dans la phrase, selon l'ordre *sujet + signe de rapport + prédicat*. Ou bien le signe de rapport et le prédicat sont confondus en un signe indécomposable (*craindre* « avoir peur », *recourir* « avoir recours », *répondre* « faire réponse »), ou bien, lorsque les éléments sont reconnaissables, leur séquence est archaïque (*grand-ir* « *devenir grand* », *vieill-ir* « *devenir vieux* », etc., *banal-iser* « *rendre banal* »).

Le français tend à remplacer graduellement les formules traditionnelles héritées du latin, par des formules analytiques (à copule et à prédicat distincts) et progressives (à séquence copule + prédicat) :

EXISTENCE : Exister > *être là* (les médecins *sont là* pour les malades et non les malades pour les méd.) ; *domus uacat* → la maison *est vide*; *stare* → *être debout*; *iacere* → *gésir* → *être couché*, etc.

POSSESSION : *Craindre* > *avoir peur*; *souffrir* > *avoir mal*; *supposer* > *avoir idée*; *recourir* > *avoir recours*, etc.

EVOLUTION : Passage graduel du type régressif (2^e conjugaison : *-ir*) au type progressif (*devenir-*) : *Il vieill-it* > *devient-vieux*, *gross-it* > *devient-gros*, *grand-it* > *devient-grand*, etc.

ACTION : *Impressionner* > *faire impression*; *thésauriser* > *faire trésor* (faire trésor de toutes les acquisitions de la science moderne); *rapporter* > *faire rapport*; *tirer* > *faire feu*; *répondre* > *faire réponse*, etc.

Il va sans dire que le degré de cohésion de ces combinaisons est beaucoup moins fort que celui des verbes traditionnels; elles vont jusqu'à admettre l'intercalation d'adverbes : cette rose est *très* foncée. Cependant, quelques fautes des plus fréquentes illustrent assez nettement la tendance du français à traiter ces combinaisons comme des groupes serrés. Tel est l'emploi de *très* (qui ne peut s'appliquer correctement qu'à un adjectif, un participe ou un adverbe)

avec un substantif :

C'est *très* dommage (Z *grand* dommage).

Vous nous auriez fait *très* plaisir, Il fait *très* attention, Ce coup m'a fait *très* mal.

Avoir *très* faim, soif, sommeil, peur, etc.

Ces exemples, peu corrects mais courants, montrent que les groupes *être* + *substantif*, *avoir* + *substantif*, *faire* + *substantif* sont conçus comme des ensembles, modifiés globalement par l'adverbe. La même remarque s'applique aux fautes de *si* : J'avais *si* faim (Z *une telle* faim) et de *beaucoup* : J'ai *beaucoup* faim, Cela m'a fait *beaucoup* plaisir (Z *grand* faim, *grand* plaisir), qui achèvent de signaler la cohésion de ces syntagmes.

C'est d'ailleurs la même tendance au verbe analytique et progressif qui commande l'emploi de la formule *être* + *adjectif transitif*, si fréquente dans le français cursif et courant : Cet homme *est représentatif* de son époque (Z *représente*), cette lettre *est symbolique* de son état d'esprit (Z *symbolise*).

2) CONDENSATION (PHRASE > MOT, SYNTAXE > MORPHOLOGIE)

Logiquement, c.à.d. si le langage était rivé à la pensée, toute phrase se résumerait dans un rapport unique de sujet à prédicat. En réalité, une seule et même phrase peut, à l'aide de condensations variées, porter l'expression de ce rapport au multiple. Ainsi le verbe réciproque permet de condenser au moins deux phrases : *Pierre et Paul se battent* = *Pierre bat Paul*, et *Paul bat Pierre*. La comparaison porte toujours sur deux jugements, mais le langage peut résumer ce rapport en une phrase unique : *Pierre est plus grand que Paul* = *Pierre a telle grandeur, Paul a telle grandeur, le rapport de grandeur de l'un à l'autre est tel*. Dans tout le domaine du langage, le besoin d'économie remplace la série monotone de phrases simples alignées bout à bout, par des ensembles complexes dans lesquels les propositions sont subordonnées les unes aux autres pour former des phrases uniques.

La condensation a pour fonction de transposer une phrase en un membre de phrase, qui peut fonctionner dès lors à son tour comme terme dans une phrase complexe.

Exemple : *la rose est rouge* > *la rose rouge*; la phrase ainsi transposée en membre de phrase fonctionne à son tour comme sujet dans une phrase plus complexe : *la rose rouge* s'est ouverte, etc.

La condensation comporte naturellement des degrés variés, que nous examinerons. Mais on peut poser dès le début un trait commun à l'ensemble de la syntagmatique : le caractère dichotomique de tout syntagme. Précisément parce que toute syntagmatique se ramène, statiquement aussi bien qu'historiquement, au rapport initial de sujet à prédicat, les syntagmes, quel que soit leur degré de condensation, s'analysent toujours de deux en deux. Il y a toujours un terme déterminé, un terme déterminant, et un signe de rapport qui les relie; le déterminé est un sujet ou un sujet condensé, le déterminant un prédicat ou un prédicat condensé, le signe de rapport un verbe transitif ou un verbe transitif condensé. Exemple : *la femme a le panier* > *la femme qui a le panier* > *la femme avec le panier* > *la femme au panier*. Cet exemple provisoire montre que la préposition a pour fonction de condenser un verbe transitif, et que le régime de la préposition n'est autre chose que l'objet condensé de ce verbe. Nous dirons en résumé : Rien n'est dans les syntagmes étroits qui ne soit d'abord dans la phrase, rien n'est dans la morphologie qui ne soit d'abord dans la syntaxe.

Ce passage de la phrase au mot sera considéré, dans les pages qui suivent, du point de vue statique et notamment sous l'angle du besoin d'invariabilité; ce dernier demande que la condensation s'effectue avec le minimum de changements dans la forme et dans la séquence des éléments.

Dans la forme. — L'idéal serait que le même élément puisse fonctionner dans la syntagmatique libre et dans la syntagmatique condensée. Cf. un *homme* politique (un *politicien*), une étoffe *genre* bleu (*bleuâtre*), la *partie* machines (la *machinerie*), *manière* d'agir (*agissement*), *le fait* de diminuer (*la diminution*), etc.

Dans la séquence. — Si l'on ne considère que le français traditionnel, il y a divergence séquentielle, sur la plupart des points, entre syntagmatique libre (syntaxe) et syn-

tagmatique condensée (morphologie) : Cet *homme* fait de la *politique* > un *politic-ien*; cette *partie* comprend les *machines* > la *partie* qui comprend les *machines* > la *machine-rie*, etc. Le français avancé cherche à établir au contraire le parallélisme *sujet* + *prédicat* > *sujet condensé* + *prédicat condensé*. Cf. un *homme politique*, la *partie machines*, etc.

L'interchangeabilité séquentielle peut être obscurcie par plusieurs faits. C'est par exemple l'intervention d'un autre besoin, comme en anglais ou en chinois, où le besoin de clarté oblige à différencier par la séquence la phrase et le groupe nominal : the *man* is *great*, chin. *jên tá* / the *great man*, chin. *tá jên*. Mais c'est aussi le fait que les diverses parties d'un système linguistique n'évoluent pas avec la même rapidité. Quand une langue adopte un nouveau type de séquence — et l'on sait que l'évolution de l'indo-européen aux principales langues modernes est en partie dominée par le passage de la séquence régressive (prédicat + sujet) à la séquence progressive (sujet + prédicat) — elle l'introduit d'abord dans la syntagmatique libre, et c'est ensuite seulement que le besoin d'invariabilité l'étend graduellement aux éléments de phrase condensés. Il en résulte que dans une langue donnée la morphologie peut être en retard sur la syntaxe : beaucoup de syntagmes du français traditionnel reflètent un type de phrase qui devait être celui de l'indo-européen.

a) *Le subordonatif.*

La préposition, avons-nous dit, est un verbe transitif condensé. Quelques distinctions sont à faire.

De même que le signe de rapport reliant le sujet et le prédicat peut être plus ou moins différencié (verbe transitif) ou générique (copule), la préposition reflètera à son tour cette différence; il y a des prépositions plus ou moins « pleines » ou « vides » (cf. *possédant*, *pourvu de*, *ayant*, *avec*, *à*).

En outre, le signe transitif condensé, que nous appellerons désormais d'une manière générale le *subordonatif*, varie selon la nature de son régime : suivi d'un substantif ou d'un adjectif, le subordonatif est une préposition (*après* son départ);

suivi d'une proposition, il se mue en conjonction (*après qu'il est parti*).

Si la préposition est bien un verbe transitif condensé, le besoin d'invariabilité exigerait que le passage de l'un à l'autre puisse s'accomplir avec le minimum de changements dans la forme et dans la séquence. Mais dans nos langues indo-européennes où le verbe et la préposition sont généralement séparés par une barrière formelle rigide, cette exigence ne se réalise que fort imparfaitement. Commencerions-nous à douter de la solidité de notre hypothèse ? L'exemple du chinois parlé, qui représente à peu près l'idéal de ce qu'une langue peut atteindre dans ce domaine, est là pour nous rassurer. La grande majorité des prépositions chinoises courantes (plus d'une cinquantaine) sont interchangeable avec le verbe correspondant. Selon le rôle qui leur est assigné dans la phrase, elles fonctionnent tantôt comme des verbes transitifs tantôt comme des prépositions : *yeù* « avoir, avec, à » ; *yón* « se servir de, au moyen de » ; *pì* « comparer, comparativement à » ; *taí* « remplacer, à la place de » ; *wàn* « aller, vers (*ad*) » ; etc...

A défaut d'une solution aussi idéale, trouverait-on en français des cas montrant au moins la tendance à garder le contact entre la préposition et le verbe ? Les procédés traditionnels sont le participe présent (votre réclamation *concernant* la livraison), le pronom relatif (votre réclamation *qui concerne*...), l'adverbe transitif (il a agi *inconsciemment* de son acte) ou une préposition composée. Le rôle principal de cette dernière est de garder le contact avec le signe plein : à *partir* de, à *cause* de (= *ayant pour cause*), etc. Et de fait le sort de la préposition composée est lié à celui du verbe ou du substantif (verbalisé) correspondant. Ainsi *fin* dans la langue parlée ayant cédé la place à *but*, le lien entre *fin* et à *fin* de s'est effacé : le passage de *fin* à *but* entraîne celui de *afin* de à *dans* le *but* de (qqf. à *but* de).

SUBORDINATIFS D'INHÉRENCE. — Si le subordonatif condense un transitif (verbe ou copule), il doit y avoir, parallèlement à la distinction entre transitifs de relation et transitifs d'inhérence (ex. *être*, *se trouver*, *sembler*, *paraître*, *devenir*), des subordonatifs

de relation et d'inhérence. On aurait tort de croire que les prépositions et les conjonctions servent exclusivement à l'expression du rapport de relation. Cf. une chambre *de* libre (< qui *est* libre); on l'a engagé *comme* contremaître; il a fait cela *comme* je le voulais; il parle *en* connaisseur; le vin s'est changé *en* vinaigre, etc.

PRÉPOSITIONS ET POSTPOSITIONS. — Le besoin d'interchangeabilité (entre le v. transitif et le subordonnatif) porte non seulement sur la forme mais encore sur la séquence. Si le v. transitif d'une part, le subordonnatif de l'autre, sont parallèles, il en résulte une loi importante : Dans la mesure où l'interchangeabilité séquentielle est respectée, les langues à phrase progressive (v. transitif + prédicat) sont des langues à prépositions (et à conjonctions préposées), les langues à phrase régressive (prédicat + v. transitif) des langues à postpositions (et à conjonctions postposées).

Cette loi semble se vérifier *grosso modo*. La plupart des langues à verbe médial (l. européennes, l. bantoues, chinois, etc.) sont des langues à prépositions. L'hindoustani, le japonais et les langues turco-mongoles au contraire, où le verbe transitif est postposé au prédicat et termine la phrase, sont des langues à postpositions.

Un autre parallélisme, qui ne se vérifie en général qu'à très longue échéance, est celui entre le verbe postposé et la flexion terminale d'une part, le verbe préposé et la flexion initiale de l'autre. En effet, de même que le verbe transitif se joint à son prédicat en un groupe plus ou moins serré (domus *uac-at*, la maison *est-vide*), le subordonnatif fait corps avec son régime (groupe prépositionnel ou postpositionnel : il travaille *avec-moi*, *me-cum* laborat). De là à l'affixation (préposition > préformante; postposition > postformante), il n'y a qu'une question de plus ou de moins. Le japonais et l'hindoustani d'un côté, le français et l'anglais de l'autre, fournissent l'exemple de langues dont l'évolution est arrivée à l'étape qui précède la flexion terminale, respectivement la flexion initiale.

On sait qu'un très grand nombre de langues indo-européennes ont perdu ou sont en train de perdre la flexion terminale héritée de l'indo-européen, et qu'elles l'ont remplacée, ou sont en train de le faire, par l'usage de prépositions. Le français a perdu la flexion casuelle. Deux théories se sont heurtées et se heurtent encore pour expliquer ce changement de front.

Les uns prétendent que c'est l'usure phonique (débilité des finales) qui a provoqué, par réaction, le développement des prépositions destinées à suppléer les terminaisons déficientes. Or il est remarquable que dans les états de langue les plus anciens, où le passage du type de phrase régressif (prédicat + verbe transitif) au type progressif (verbe transitif + prédicat) ne s'était sans doute pas encore opéré, les particules ajoutées aux cas débiles ou équivoques n'ont pas été des prépositions mais des postpo-

sitions (cf. le *-ā* renforçant les locatifs sanscrits et iraniens; le *-de* du directif ajouté à l'accusatif grec : *πόλιν-δε* « *ad urbem* »).

D'autres prétendent que c'est au contraire la création des prépositions et la fixation de la séquence *sujet + verbe + prédicat* (servant de signe) qui a fait disparaître les terminaisons casuelles désormais inutiles (Sechehaye, *Programme et Méth. de la Lingu. Théorique*, 175 sv; Horn, *Sprachkörper u. -funktion*, 112).

Il semble que l'élimination des terminaisons casuelles et la création des prépositions soient en gros des faits concomitants entre lesquels on ne peut voir ni dans un sens ni dans l'autre un rapport historique de cause à effet, mais que l'une et l'autre se laissent ramener à un seul principe : le passage de la séquence régressive (prédicat + verbe) à la séquence progressive (verbe + prédicat). La nouvelle séquence des éléments de la phrase a rendu archaïques les subordinatifs postposés (postpositions et terminaisons) et provoqué la création de subordinatifs préposés (répondant aux verbes préposés), en même temps que les postpositions disparaissaient et que les terminaisons casuelles se dévaluaient et tombaient à leur tour.

Si la préposition, comme la conjonction, condense un verbe transitif, il en résulte qu'il n'y a pas au fond de différence catégorielle entre ces deux sortes de subordinatifs, de même qu'il n'y en a pas entre un verbe suivi d'un substantif (ex. J'attendrai *son départ*) et un verbe suivi d'une proposition (J'attendrai *qu'il parte*). La distinction formelle de la préposition et de la conjonction est d'ailleurs loin de se rencontrer dans toutes les langues, et dans certaines qui la possèdent elle peut n'exister qu'en partie (angl. *during his absence* / *while he was absent*, en face de : *after his arrival* = *after he had arrived*). C'est au fond un cas de conformisme grammatical : un seul et même signe est obligé de changer de forme et de catégorie grammaticale en fonction de son régime. Il n'est pas étonnant dès lors que le besoin d'invariabilité cherche à renverser cette barrière formelle, ou du moins à faciliter le passage :

Malgré > *Malgré que* (les conjonctions traditionnelles correspondantes diffèrent formellement de la préposition : *quoique*, *bien que*, *encore que* / *malgré*).

Moyennant > *Moyennant que* (Martinon II 430 n).

A force de > *A force que* : *A force qu'il est fatigué* (*id.* 523 n).

Dans le but de > *Dans le but que*.

En signe de > *En signe que* : ...Et roulait ses prunelles *en signe qu'il allait exprimer une pensée* (A. France : D'Harvé PM p. 377);

L'autre alors détourne ses prunelles vers les lointains *en signe qu'il a compris* (Loti, *ib.*).

Formule CE QUE : Je suis fâché *de ce qu'il* est parti (= *de son départ*).

Je tiens *à ce qu'il* vienne (= *à sa venue*); Arrangez-vous de façon *à ce qu'il* vienne.

Tous les milieux semblent s'accorder *sur ce que* certaines mesures devront être prises (= *sur la nécessité de prendre*).

Le progrès social a consisté *en ce que* les sociétés ont rétrogradé dans l'échelle de l'animalité.

Il faut la féliciter *pour ce qu'elle* a eu du courage.

Je viens de nouveau *à cause de ce que* j'ai trouvé sur le journal que... (APG). Cf. *à cause de / parce que*.

Rapport à ce que (Martinon II 403 n).

La « Structure des Alpes » paraît en anglais *grâce à ce que* M. C. a allumé l'enthousiasme des géologues anglo-saxons (jx.).

Le passage inverse, de la conjonction à la préposition, est moins fréquent : *quoique ça*. On peut mentionner cependant le cas où la transposition d'une phrase en un substantif abstrait entraîne parallèlement celle de la conjonction en une préposition :

Aussitôt que la guerre a été déclarée > *Aussitôt* la déclaration de guerre; *Aussitôt* la constitution de la société.

Aussitôt cette affaire réglée; *Aussitôt* le soleil levé; *Une fois* la chose faite.

Il faut noter à part le cas, assez rare, où la conjonction est transposée en préposition à la suite d'une ellipse (mémoire ou discursive) : Elle a été opérée *quand* moi « *quand* j'ai été opéré » > « *en même temps que* moi ».

Le SUBORDINATIF DEVANT UN INFINITIF est une préposition : le traitement de cette dernière est varié : Tantôt elle est rapprochée de la conjonction (*avant de* venir × *avant qu'il* vienne > *avant que de* venir), tantôt elle est solidaire de la préposition suivie d'un substantif (*à force de* travail > *à force de* travailler), tantôt elle manque (*à cause de* /...; tout au plus a-t-on avec le passé : il a été puni *pour* avoir désobéi).

b) Les déterminants du substantif.

Tout prédicat peut être condensé en un déterminant de substantif ou de verbe (ex. la chanson *est jolie* > la *jolie* chanson, elle chante *joliment*). C'est le subordonnatif qui donne la clé de ces catégories, car c'est lui qui sert à les former; le schème est :

verbe transitif : prédicat = subordonatif : déterminant.

Le besoin d'invariabilité demande : 1. que le prédicat ne change pas de forme en devenant déterminant (exemple négatif : cette maison est *ici* > cette maison-*ci*); 2. que le verbe transitif ne change pas de forme en devenant subordonatif (ex. négatif : *avoir* du courage > courag-*eux*); 3. que la place du subordonatif (avant ou après le déterminant) corresponde à celle du verbe transitif (avant ou après le prédicat) (ex. négatif : *faire* impression > impression-*nant*).

* * *

Une phrase indépendante peut être transposée en un déterminant à l'aide de deux procédés : la proposition participiale (type ancien) et la RELATIVE (type moderne). Exemples : *Il apporte le pain* > Le garçon *apportant le pain* est arrivé, ou : Le garçon *qui apporte le pain* est arrivé. On aperçoit aisément la différence de séquence entre la participiale et la relative : *apportant* / *qui* apporte; la première répond au type régressif (déterminant + subordonatif), la seconde au type progressif (subordonatif + déterminant). Et de fait la proposition participiale a aujourd'hui un import écrit et archaïque; le type vraiment moderne est la relative. On remarquera que pour transposer une phrase en un déterminant de verbe, le français n'a pas encore dépassé le stade de la proposition participiale (gérondif français) : le garçon est arrivé *en apportant le pain* (le nouveau type serait : *le garçon est arrivé *qu'il apportait le pain*).

Dans les propositions relatives « réfléchies », c.à.d. dans les phrases où le substantif que la relative détermine est en même temps l'objet du verbe de la relative (ex. *la lettre que j'ai écrite*), les grammairiens, à la suite d'un usage ancien, ont établi la règle que le participe passé doit s'accorder avec cet objet (*la lettre qu'il a écrite*).

On a beaucoup ferraillé sur ce problème, qui est en somme très simple. L'accord du participe passé est au fond un procédé de conformisme grammatical, qu'on peut mettre sur le même plan que la concordance des modes (Je v e u x qu'il

viennne) et la concordance des temps (Je croyais que Genève *était* une belle ville). Seulement, et voilà le point important, l'accord n'est nullement indispensable à l'intelligence de la phrase, et le besoin d'invariabilité, qui exige que la transposition s'effectue avec le minimum de changements formels, cherche naturellement à se défaire de ces procédés qui augmentent inutilement l'effort de mémoire à fournir : Je veux qu'il *vient*, Je croyais que Genève *est* une belle ville, La lettre qu'il a *écrit*.

Que la suppression de cet accord s'imposera tôt ou tard, les faits qui le montrent ne sont plus à compter. Pour ne pas dire ou écrire : la peine qu'on a *pris*, la boîte qu'elle a *ouvert*, après toutes les injures qu'on s'est *dit*, les conséquences qu'il a *craint*, la personne que j'ai *plaint*, la récompense qu'il a *promis*, etc. etc., il faut savoir aujourd'hui d'avance, et uniquement en vertu des règles enseignées à l'école et dans les livres, que de tels tours sont incorrects.

On sait d'autre part que là où l'accord n'est marqué que par une particularité phonique — la longueur de la finale (la lettre qu'il m'a adressée, la lettre que j'ai reçue) — la langue parlée, à Paris tout au moins, n'allonge plus guère cette finale : la lettre qu'il m'a adressé, la lettre que j'ai reçu.

Une autre entrave au besoin d'invariabilité est dans la séquence. La proposition relative correcte présente des cas où le verbe, contrairement au type de séquence établi dans la phrase indépendante, précède son sujet, notamment lorsque ce dernier forme un groupe assez long : les gares que *traverse* la ligne directe de Paris à Lyon. Le français avancé tend à écarter cette survivance; il ne dira jamais, par exemple : les propos que *tiennent* tous ces gens-là, ni guère : le travail que *fait* votre ami.

*

Le traitement du PRONOM RELATIF dans le langage populaire mérite une étude spéciale. Le français traditionnel n'a pas de pronom relatif invariable, applicable indifféremment à tous les cas, mais il est obligé de se servir de signes distincts, qui varient en fonction de leur contexte : la chose *dont* j'ai besoin / la rue *où* l'accident a eu lieu / l'homme *qui* est venu /

le monsieur *que* j'ai vu / une chose à laquelle il faut faire attention, etc. Dans chacun de ces cas, le pronom relatif est obligé de changer de forme en fonction de la phrase qu'il est chargé de transposer en déterminant.

Mais le langage populaire s'est créé un instrument invariable en généralisant l'usage du pronom relatif *que* à la place de tous les autres relatifs. Les exemples les plus fréquents montrent le *que* employé avec le sens de *dont* :

Nous voudrions le savoir afin d'avoir de ses nouvelles au plus tôt et de lui envoyer ce *qu'il* peut avoir besoin (APG); C'est ce *qu'on* a besoin, C'est ce *que* j'ai le plus besoin, C'est pas ce *que* j'ai le plus besoin (Prein 29).

Tu me diras si tu m'as envoyé le colis *que* tu me parlais (*id.* 28); J'ai également reçu celui *que* tu me parles (*id.* 29).

Je voudrais bien savoir dans quel hôpital il a été évacué et s'il y est encore, ce *que* je doute fort car il aurait donné de ses nouvelles (APG).

Ma demande du 2 sept. au sujet des renseignements que je vous ai demandés et *que* vous avez bien voulu vous charger pour le militaire R. (*id.*).

Je viens vous solliciter une deuxième demande d'information sur la personne de mon mari *que* je viens de vous transmettre l'adresse ci-dessus (*id.*).

Me donner quelques renseignements sur... porté comme disparu le ..., et *que* malgré mes recherches je n'ai jamais pu retrouver la trace (*id.*).

Je vous écris ces quelques lignes pour vous demander des nouvelles de mon fils *que* nous n'avons plus rien reçu depuis le 24 sept. (*id.*).

Voici l'adresse du corps d'armée *que* mon fils fait partie (*id.*).

Je vous envoie par la même occasion un mandat de trois francs *que* vous ferez l'usage que vous jugerez (*id.*).

Ma troisième demande sur la personne de mon mari *que* je suis toujours sans aucune nouvelles (*id.*).

Dans certains cas, ce *que* s'est installé par assimilation au *que* de l'objet direct, grâce au caractère locutionnel du groupe auquel il se rapporte : une chose que j'ai peur (× que je crains), une chose qu'il faut faire attention (× qu'il faut remarquer). Mais cette explication n'a qu'une valeur limitée; la généralisation du *que* répond au besoin de disposer d'un instrument invariable remplaçant tous les autres relatifs.

Ainsi, indépendamment des exemples où le *que* est étendu au cas-sujet à la faveur d'une apocope (relatifs tronqués : l'homme *qu'est* venu, c'est elle *qu'est* venue,

etc.), le français avancé montre quelques exemples de *que* sujet :

Dimanche *que* vient je lui écrit ma carte (Prein 28).

Je vous donne des nouvelles de ma santé *que* pour le moment m'est assez bonne (*ib.*).

Notre beau-père *que* j'espère se porte bien pourrait... (*id.* 30).

Dites bien le bonjour à Mlle Rose *que* j'espère est toujours en relations avec vous (*id.* 31).

Je vous ai écrit une lettre *que* je pense vous fera plaisir (*ib.*).

L'emploi de *que* à la place de *où* est très fréquent :

Il doit aitre dons un endroit *quil* ne peut pas ecrire du tou (APG).
Je vous emprie dan faire la recherche le plus tôt possible pour
men avisé de la situation *quil* se trouve (*id.*).

Pourriez vous savoir si reellement mon Mari est prisonnier dans
les camps *qu'ils* n'ont pas le droit d'écrire ou bien sil est mort
(*id.*).

Une bonne qui est à notre service depuis quatre ans et devait se
marier les jours *que* la guerre est déclarée (*id.*); Il a été nommé
sergent le jour *qu'il* est parti (*id.*).

Tu as reçu lautre photo *que* je suis seule, J'ai reçu ta carte *que*
tu me parles de Marie, Dans la filiale *que* je suis, Voilà deux
lettres *que* ma femme me dit que..., C'est dans les moments
que je suis resté si longtemps sans nouvelles, etc. etc. (Prein 29).

Le pronom relatif *lequel* est obligé de varier non seulement en fonction du cas (*duquel* / *auquel* / *sur lequel*, etc.), mais encore en fonction du genre et du nombre : la seule chose avec *laquelle* il ait à compter / le seul fait *auquel* il doive faire attention, etc. La langue écrite, littéraire ou cursive, remplace avantageusement ce relatif par le pronom invariable *quoi*;
v. Nyrop V § 328 :

LEQUEL : Ce regard net, précis et sondeur, avec *quoi* il regardait alors toutes gens (Mirbeau).

LAQUELLE : La seule réalité avec *quoi* j'aie à compter (Bourget).

LESQUELS : Deux vrais sous avec *quoi* il pouvait acheter du pain (Mirbeau).

LESQUELLES : Les pénibles observances par *quoi* l'on mérite d'entrer dans le ciel.

AUQUEL : Un chaînon grâce à *quoi* se fermait la chaîne (Gide).

AUXQUELS : Les vers de Voltaire, à *quoi* fait allusion Quicherat, ne sont pas pires que les autres.

AUXQUELLES : Nous choisissons des matières à *quoi* il faut incorporer beaucoup de travail (P. Hamp).

Cet usage rappelle la syntaxe du passé, mais il est inconnu du langage populaire, qui ignore à peu près complètement

le relatif *lequel*. Là encore le *que* s'avère comme le procédé le plus répandu :

Il y a une chose *qu'il* faut faire attention, une chose *que* je n'ai pas fait attention (Z à laquelle, Plud'hun 13); Tu me diras la date *que* tu me l'envoies (Prein 29); Dites-moi la date *que* vous les envoyez (*ib.*).

Je le sai par son sergent *que* jait écri et il ma répondu (Z auquel, APG), Tu trouves drôle que ma fille touche l'argent *qu'elle* a droit (Prein 29).

C'est ça *qu'il* faut faire attention (Z à quoi, Martinon II 128).

Je me permet de nouveau de vous écrire pour venir vous demander des renseignements sur mon fils *que* je viens de recevoir officiellement par son lieutenant-colonel qu'il avait disparu depuis le 30 août de sa compagnie (Z sur lequel, APG).

Il y a certaine chose *qu'il* aimerait de vous donner conseils (Z sur laquelle; lettre).

*

Mais la création et l'extension de ce *que* invariable ne satisfait pas encore pleinement le besoin d'interchangeabilité. Les matériaux que livre sur cette question le français avancé ont une portée plus étendue; la définition et l'existence mêmes du pronom relatif sont en jeu.

On remarquera tout d'abord ce fait significatif que le pronom relatif n'est pas un rouage indispensable au fonctionnement du langage. Sans parler des langues où le relatif peut être sous-entendu (angl. *the man I saw yesterday; there is a man wishes to speak with you*), certains idiomes, tels que le chinois et le japonais, ne le connaissent même pas.

C'est que le pronom relatif, par sa constitution, est contraire au besoin d'invariabilité. D'une part, en effet, il suppose le cumul d'un subordonatif (*que*) avec un pronom qui représente l'antécédent à un certain cas; exemples : l'homme *dont* je n'ai pas de nouvelles « *que* (je n'ai pas de nouvelles) *de lui* »; la maison *où* il habite « *que* (il) *y* (habite) »; la femme *qui* est venue « *que-elle* (est venue) ». Ainsi donc, un seul et même signe tantôt a sa forme indépendante (*de lui*, *y*, *elle*), tantôt est logé par cumul dans un autre signe (*dont*, *où*, *qui*). Il y a cependant des cas où le relatif est bien un syntagme : *lequel*, *duquel*, *auquel*, *à quoi*, etc.; même alors, il est contraire au besoin d'invariabilité. Car d'autre part il entrave l'interchangeabilité séquentielle entre la phrase

indépendante et la proposition relative : l'homme *dont* (*duquel, de qui*) je n'ai pas de nouvelles / je n'ai pas de nouvelles *de lui*; la maison *où* (*dans laquelle*) il habite / il y habite.

Le français avancé décumule le pronom relatif pour obtenir entre l'indépendante et la relative la même forme et la même séquence :

Il été un groupe de 7 dont un sergent *que* voici son nom (APG); M. F. qui a était blessé le 27 sept. et ramassé par les Allemands *que* de puis nous sommes sans nouvelles *de lui* (*id.*); Mon mari *que* je sui sans nouvelles *de lui* depuis le 28 sept. (*id.*); J'en n'ai encore deux fils *que* je voudrais bien être renseignée *d'eux* (*id.*); Il y en a beaucoup *que* leurs femmes leur écrivent si souvent (Prein 30); Chose *que* tu peux en être fier (*ib.*).

C'est un magasin *qu'on* n'y trouve jamais rien.

Un monsieur *que* je lui ai vendu ça; La femme *qu'il* lui causait toujours, etc.

La jeune fille *qu'il* doit se marier *avec*; Le pont *qu'il* est passé dessus; La caisse *que* c'est mis dedans; Je n'ai pas reçu le colis *qu'elles* étaient dedans (Prein 30); Nous t'expédions un colis *que* nous avons mis dedans du riz (*ib.*).

Je souhaite que cette lettre *que* je voudrais être à sa place vous trouve tous de même (Prein 29).

Après avoir signalé le décumul du pronom relatif aux cas obliques, nous allons constater la même tendance dans le traitement des cas directs. On aurait tort, par exemple, de parler de pléonasmes à propos de phrases du genre : C'est des types *que* le malheur des autres les amuse, Ceux *que* ça les intéresse pas n'ont qu'à s'en aller; Vos enfants *que* j'ai toujours bien hâte de les voir (Prein 29). — *Que* doit être interprété ici non pas comme un accusatif (lat. *quos*), mais comme une simple conjonction vide. Sans doute, ces exemples sont empruntés à un étage de la langue taxé de trivial; mais qui pourrait se vanter de ne jamais commettre de ces fautes, dans le parler déboutonné de tous les jours ? Et le type répond à une tendance si profonde qu'il vient s'introduire subrepticement jusque dans la prose de quelques grands écrivains : Il est certaines choses *que*, une fois que nous les avons sues, nous les savons toujours (Malherbe, Stapfer 59); Sous ce nom, difficile à porter, et *qu'il* fallait tant d'espoirs pour oser le prendre, il a conquis la faveur de l'univers (Valéry, disc. de réception à l'Acad.).

Le français avancé s'attaque aussi au *qui* : Quel respect veux-tu que mes deux chers petits garçons auront encore pour moi *que je* les aime tant (Prein 30); Moi *que je* le lui ai dit bien des fois (*id.* 62). Le paradigme est parlant :

C'est moi	<i>que je</i>	paie.
C'est toi	<i>que tu</i>	paies.
C'est lui	<i>qu'il</i>	paie.
C'est nous	<i>que nous</i>	payons.
C'est nous	<i>qu'on</i>	paie.
C'est vous	<i>que vous</i>	payez.
C'est eux	<i>qu'ils</i>	payent.

On voit nettement que le décumul du relatif et le libre échange entre l'indépendante et la relative se conditionnent réciproquement.

On notera aussi l'interprétation de *qui* par *qu'il* : Le vase *qu'il* est sur le piano, C'est eux *qu'ils* sont les riches (B 103), Le voilà *qu'il* s'amène (Joran n° 22). Ce décumul de *qui* en *qu'il* est notamment une des causes de l'*ll* redoublé, si caractéristique du langage populaire : Celui qui *ll'a* paumé, Celui qui *ll'a* fait venir (B 110); le découpage est en réalité : Celui *qu'il* l'a paumé, Celui *qu'il* l'a fait venir.

On sait d'autre part que la langue familière et surtout la langue populaire omettent souvent l'*l* : *i* vient. Il est donc permis de supposer que la conscience linguistique, là où la langue écrite découpe : C'est lui *qui* vient, analyse en réalité : C'est lui *qu'i* vient, Je les ai entendus *qu'i* discutaient, Je les ai vus *qu'i* venaient. La fausse liaison dans : Ils sont là qui-z-attendent, peut s'expliquer par le décumul : Ils sont là *qu'i(l)s* attendent.

L'orthographe populaire est assez significative; elle tend à rétablir l'*l* amui dans la prononciation :

Un sergent que voici son nom M. L. *quil* est disparu aussi; Pour vous demander des nouvelles de mon frère *quil* est disparu depuis la fin du mois d'Aout (APG).

Car c'est un camarade *qu'il* l'a aidé à marcher et qui lui a fait son pansement il a refait 1 kilomètre toujours à pied soutenu par son camarade *qu'il* l'a mené à l'ambulance; Des nouvelles sur mon fils *qu'il* est disparu de sa C^{1e} le 24 août; Il a dut faire le combat *qu'il* a eu lieu vers Arras au mois de déc. (*id.*).

Ses camarades n'ont pas pu le ramasser et ce sont sans doute les Allemands *qu'ils* l'ont fait (*id.*).

Le décumal du féminin est plus hardi et plus rare; mais on le rencontre, néanmoins :

Elle est là *qu'elle* attend.

Pour répondre à ton Emable *quelle* mas fait beaucoup de plaisir, C'est la mère d'Eugénie *qu'elle* fait le ménage, Ce n'est pas ma sœur *qu'elle* écrit, J'ai reçu une lettre *qu'elle* m'a fait bien plaisir, J'ai reçu une lettre de ma sœur *quelle* me dit... (Prein 24-6).

Elles sont là *qu'elles* attendent; Les voici *qu'elles* viennent, Les v'là *qu'elles* viennent (Martinon II 582).

Maman me charge de te faire savoir de ces nouvelles *quelle* sont toujours très bonnes, Je viens aujourd'hui te donner de nos nouvelles *quelles* sont toujours bonnes, Vous recevez de mes nouvelles *quelles* sont très bonnes pour le moment (Prein 24-6).

Il y a un cas encore plus hardi. Lorsque l'antécédent est une chose ou une abstraction représentée par *cela* (*ça*), le décumal ne se fait plus en *qu'il* ou en *qu'elle*, mais en *que ça* :

Une celle [= seule] chose *que sa* me rend le cafard c'est que je n'est plus de nouvelles de ma pauvre R. (lettre de mineur, Van Der Molen 136).

Je suis toujours son [= sans] nouvelles de ma pauvre famille choses *que sa* me fait bien mal au cœur (*id.* 139).

Ma bien chère Mairaine vous me demande se *que sa* me fairait plaisir dans un colis (*id.* 140).

L'équivalent écrit du populaire *ça* étant l'impersonnel *il* (*Ça* arrive que... / *Il* arrive que...), la faute *que ça* fait place, dans la langue familière et dans la langue écrite, à la faute *qu'il* :

Qu'est-ce *qu'il* vous arrive ? (Martinon II 238 n).

Dites-moi ce *qu'il* vous reste d'argent ? Apprenez-moi ce *qu'il* s'est passé (*id.* 118).

Ce *qu'il* arrive est affreux, Ce *qu'il* me dégoûte c'est de... (Thérive FLM 114).

Tout ce *qu'il* est resté de socialiste dans le bolchévisme (*id.* NL 9. 4. 27).

Ce *qu'il* importe dans un pays, c'est le nombre (*ib.*).

Tout ce *qu'il* dépend du gouvernement, c'est de prévenir le public contre... (*ib.*).

Ce *qu'il* advint du monde mycénien après l'invasion de 1200 n'est nullement comparable à ce *qu'il* était advenu de la Crète deux cents ans auparavant (historien).

Ce décumal en *qu'il* impersonnel est artificiel dans la mesure même où le *il* impersonnel est devenu artificiel en

face de *cela* (*ça*) : *Il m'ennuie de...* > *Ce qu'il m'ennuie*, c'est de...

En résumé, le décumul et la suppression du pronom relatif traditionnel est donc la condition logiquement nécessaire pour réaliser l'interchangeabilité entre la phrase indépendante et la subordonnée :

QUI : *Il est disparu* = Mon frère *qu'il est disparu*.
Elle est disparue = Ma sœur *qu'elle est disparue*.

QUE : *Le malheur des autres les amuse* = Ceux que *le malheur des autres les amuse*.

DONT : *Je n'ai pas de nouvelles de lui* = Mon mari que *je n'ai pas de nouvelles de lui*.

OÙ : *On n'y trouve jamais rien* = Un magasin qu'on *n'y trouve jamais rien*.

LEQUEL, etc. : *Je voudrais être à sa place* = Je souhaite que cette lettre que *je voudrais être à sa place* vous trouve tous en bonne santé.

Mais à côté de cette solution, le français avancé possède quelques autres types concurrents, d'application moins étendue, qui répondent au même besoin :

DONT mobile : Je vient d'apprendre qu'il a disparu le 20 Aout à la Bataille de Chicourt en Alsace *dont* il a été blessé et fait prisonnier (APG); Je réponds à ton aimable carte *dont* tu me parles que tu as reçu un colis au complet (Z où, Prein 27).

Voici les derniers combats *dont* il a pris par dans l'Aisne (APG); Tu voudras bien me remplacer près des frangins *dont* tu me donneras de mes nouvelles (Z auxquels, Prein 27).

Voici tous les renseignements *dont* je m'empresse de vous donner; Donnez-moi renseignements et dites-moi je vous prie le sort *dont* il a pu subir (Z que, APG).

DONT « QUE », avec décumul : Si vous pouviez connaître des nouvelles de Mon Cher Emile *dont* je suis sans nouvelles de lui depuis le 1^{er} nov. (*id.*).

Je m'empresse de vous supplier de soulager notre grande inquiétude de notre fils disparu de son régiment *dont* je vais vous le désigner ci-dessous (*id.*).

OÙ mobile : Les inconvénients où il n'y a point de remède (Montaigne), Un mal où mes amis ne peuvent porter remède (Montesquieu) = emploi classique.

Si différents que soient les gestes où elle se témoigne (Barrès); Je les crains pour le trouble où elles jettent la régularité de mon travail (Gourmont); L'étoffe légère où elle se drape (P. Adam).

Ta petite gosse ou tu aime temp [= tant] (Z que, Prein 77).

Où « QUE », avec décumul : Un pot où il y a quelque chose d'écrit *dessus*, Un pot où il y a de la confiture *dedans* (M II 490 n).

On sait que l'allemand dialectal a fait du où sa conjonction universelle (avec ou sans décumul); exemples (en transcription) :
der Mann *wo* ich gesehen habe (*que* j'ai vu).

— *wo* ich (mit ihm) geredet habe (*que* j'ai parlé avec lui).

— *wo* gekommen ist (*qui* est venu).

Qui mobile : Espérant avoir par votre Comité des renseignements de notre Cher disparu *qui* depuis le 7 août nous sommes sans nouvelles (APG).

Qui « QUE », avec décumul : Veuillez avoir l'obligeance de me renseigner sur le sort de mon frère et beau-frère *qui* depuis le mois de sept. je n'ai reçu aucune *de ses* nouvelles (*id.*).

Ayant de l'inquiétude beaucoup au sujet de mon fils qui jusqu'à la bataille du 29 août nous avais toujours écrits et *qui* depuis nous *nen* n'avons jamais entendu parler (*id.*).

Ces exemples de *dont*, *où* et *qui* n'ont sans doute pas grand avenir, à côté de l'extension universelle du *que*. Ils montrent du moins les tâtonnements qui accompagnent d'ordinaire l'installation définitive d'un nouveau type.

Si les idées émises dans ces pages sont conformes à la réalité, le cas du pronom relatif est un bel exemple de la manière dont une tendance — ici le besoin d'invariabilité — en arrive à ses fins à travers une série de petits faits particuliers, dont chacun pris isolément reste inexplicable tant que tous n'ont pas été rattachés à un principe un. La suppression du pronom relatif est un moment de l'évolution irrésistible qui entraîne le français vers le libre échange des signes et des syntagmes d'une fonction à l'autre.

*

L'ADJECTIF traditionnel peut être variable en genre et en nombre (un homme *veuf* / une femme *veuve*; un effort *moral* / des efforts *moraux*), et par la liaison (*vieux* mur / *vieil* arbre).

L'adjectif en français avancé marche par des voies diverses vers l'idéal de l'invariabilité.

Un certain nombre d'adjectifs se terminant par *c* ou *f* sont invariables, qu'ils soient prédicats ou déterminants : une femme *maladif*, une balle *explosif*, une boisson *sec*, une

femme *veuf* (B 94). Cette tendance se manifeste aussi pour d'autres espèces (ex. une femme *perclue*, Martinon II 270 n), notamment pour le type en *-al/aux*; le français semble se montrer de plus en plus réfractaire au pluriel en *-aux* : v. D'Harvé PB § 156 (de *banals* parfums, des experts *médicals*, etc.).

La tendance à la non-liaison est tout aussi accusée : un *gran* artiste, un *vieu* arbre, un *gro* achat, un *beau* édifice, un *nouveau* immeuble, etc. Le besoin d'invariabilité l'emporte ici sur la répulsion du français traditionnel contre l'hiatus. Ce dernier n'est d'ailleurs que théorique : « A la vérité, en français il y a toujours liaison; seulement, dans un cas comme celui-ci, la liaison n'est plus consonantique, elle est vocalique. » (Grammont, *Prononc. fr.*, 136). La « liaison vocalique » ou « prononciation liante » représente donc un compromis entre le besoin d'invariabilité et la tendance à éviter l'hiatus.

La tendance à l'invariabilité de l'adjectif se manifeste aussi dans la réluctance du français avancé à décomposer les finales nasales : un bon (*bõn*) auteur, en plein (*plẽn*) air, etc. (*bõ* = *bõn*, *plẽ* = *plẽn*, au lieu de *bõ* | *bõn*, *plẽ* | *plẽn*).

Il ne suffit pas que l'adjectif soit invariable par rapport à son entourage dans la chaîne parlée. Si l'adjectif déterminant est bien un prédicat condensé, il faut qu'il soit interchangeable avec ce dernier, et cette interchangeabilité doit porter aussi bien sur la forme que sur la séquence.

Beaucoup de langues, en effet, différencient le prédicat (ex. la rose *est rouge*) et le prédicat condensé (la rose *rouge*) l'un de l'autre, soit par la forme, à l'aide de terminaisons spéciales, soit par la séquence (anglais, chinois).

La place mobile de l'adjectif français, que tout le monde a signalée et décrite, sert à des fins toutes différentes. L'adjectif normal tend à être postposé (la rose *rouge*, un brouillard *épais*, etc.), conformément à la séquence sujet + prédicat (la rose *est rouge*, le brouillard *est épais*). Cette tendance est très forte; même dans des combinaisons qui paraissaient se figer, le français cherche à supprimer l'antéposition de l'adjectif : la fois *prochaine*, la fois *dernière* (× la semaine *prochaine*, *dernière*), d'un accord *commun* (Vittoz 87), s'arrêter à un terme *moyen* (*ib.*), etc.

L'adjectif préposé, au contraire, quand il n'est pas un simple préfixe (*tit'* fille, *tit'* maison, etc.), est considéré comme une inversion expressive : un *épais* brouillard, une *verte* prairie, une *colossale* entreprise, etc.

De même que tout prédicat est lié à son sujet par un verbe transitif, tout déterminant est lié à son déterminé par un subordonatif (verbe transitif condensé), exprimé ou non. Tel est le cas pour la préposition *de* chargée de former le lien entre un substantif actualisé et son prédicatif : une chambre *est* libre > une chambre *qui est* libre > une chambre *de* libre.

Le besoin d'invariabilité demande que le passage de la phrase (sujet + verbe transitif + prédicat) au membre de phrase (déterminé + subordonatif + déterminant) s'effectue sans changement de séquence : les suffixes des adjectifs français héréditaires répondent à un type de phrase qui était celui du latin et mieux encore de l'indo-européen. Le français avancé tend, par des voies diverses, à remplacer les suffixes traditionnels par des subordonatifs préposés (prépositions *à*, *en*, etc.) :

DÉBITIF (participe d'obligation) : Occasions *à* profiter (Z *profitables*), marchandises *à* payer en 30 jours (Z *payables*), linge *à* laver, *à* repasser, etc.

POTENTIEL : Des choses *pas à* comparer (Z *non-comparables*), *pas à* croire (Z *incroyables*), *pas à* manger (Z *immangeables*), etc.

PARTICIPE FUTUR : Ouvrages parus ou *à* paraître.

On aboutit ainsi à une sorte d'*à* mobile, le pendant du *que* mobile dans le domaine de la proposition relative :

J'ai plusieurs endroits *à* aller (Z *où*).

Je sais parfaitement bien que vous n'avez pas que moi *à* vous occuper (Z *de qui*, APG); Je n'ai rien *à* m'occuper (Z *de quoi*, Joran n° 198).

Terrain *à* bâtir (Z *sur lequel*).

J'ai bien autre chose *à* penser (Z *à quoi*), Je n'ai que moi *à* penser (Z *à qui*, Joran n° 213).

Les adjectifs tirés de substantifs marquent la même tendance à préposer le subordonatif : une femme *en* pleurs (Z *éplorée*; type intermédiaire : *épleurée*, fautive fréquente), un arbre *en* fleurs (*fleuré*), etc.

Particulièrement intéressants sont les cas où un suffixe

semi-concret (ex. -âtre, -oïde) fait place à une préformante tirée directement du substantif, réalisant ainsi l'interchangeabilité séquentielle et formelle : une couleur *genre* bleu (Z bleu-âtre), une teinte *genre* rouge (Z rouge-âtre), une forme *genre* œuf (Z ov-oïde), une courbe *genre* ellipse (Z ellips-oïde), etc.

*

Les adjectifs qualificatifs, qui sont des déterminants d'inhérence, doivent être distingués des COMPLÉMENTS DE RELATION. Tandis que les premiers remontent à un prédicat d'inhérence (la rose *est* rouge > la rose rouge), les seconds condensent un prédicat de relation (objet); ex. il commande *le navire* > le commandant *du navire*.

Le complément de relation (ou génitif objectif) est donc au prédicat de relation (ou : objet direct ou indirect, accusatif ou datif) ce que le déterminant d'inhérence (adjectif qualificatif, etc.) est au prédicat d'inhérence. Dans les deux cas, le besoin d'invariabilité demande que la séquence reste la même : le brouillard *est épais* > le brouillard épais; il commande *le navire* > le commandant *du navire*; le livre *est à Pierre* > le livre *de Pierre*.

Le même rapport vaut pour les langues en général, et pour leur histoire. Dans la mesure où l'interchangeabilité séquentielle entre phrase et membre de phrase est respectée, les langues à objet postposé sont des langues à complément de relation postposé, et inversement les langues qui comme l'hindoustani, le japonais et les langues turco-mongoles, préposent l'objet au verbe transitif, préposent aussi le complément de relation au substantif déterminé (et sont par conséquent aussi des langues à postpositions). De même, si l'on se place sur le terrain historique, l'évolution du génitif préposé (en indo-européen et en latin) au génitif postposé (l. romanes) apparaît en résumé comme le retentissement, sur la syntagmatique condensée, de l'évolution de la séquence *accusatif + verbe transitif* (en indo-européen et en lat.) à la séquence inverse : *verbe transitif + accusatif*.

CONTRADICTIONS. — a) Cette théorie est en contradiction avec celle du P. W. Schmidt (*Sprachfamilien u. -kreise der Erde*,

491-4), qui explique le passage du génitif préposé au génitif postposé, et en même temps le passage de la flexion terminale aux prépositions, par l'intervention d'un facteur externe : le contact avec des langues non indo-européennes. — La linguistique fonctionnelle, sans rejeter en principe l'explication externe, ne la fait intervenir qu'après avoir épuisé les possibilités d'explication par le fonctionnement même du système et par les besoins qui le commandent.

b) Lorsque l'interchangeabilité séquentielle est en défaut, c'est qu'elle est contrecarrée par la tradition (« puissance du matériel linguistique existant »), ou par l'action d'autres besoins, notamment du besoin de clarté. Un facteur important, dans ce dernier cas, est la prédominance de l'emploi de subordinatifs formels (désinences, prépositions, etc.) ou de la juxtaposition pure ; cette dernière pousse l'anglais à différencier par la séquence la phrase (*my father is good*) et le groupe nominal (*my good father*), tendance qui devient règle absolue en chinois (sujet + prédicat/adjectif ou complément de relation + substantif).

Mais l'idéal linguistique serait d'obtenir non seulement l'interchangeabilité séquentielle, mais encore l'interchangeabilité formelle entre l'objet et le complément de relation. C'est ce que réalisent certaines langues, sous leur forme parlée plus ou moins populaire (latin de Plaute, bas-latin, etc.) : *Quid tibi nos tactio 'st ? Quid tibi hanc curatio 'st rem ? Iusta orator* « celui qui demande des choses justes » ; *Peccatorum ueniam* promittor « celui qui promet la grâce des pécheurs », etc. (v. Vendryes, *Lang.*, 150-1). Cf. : J'ai fait des demandes aux Commandants les Dépôts et le 3^e Corps, il m'a été répondu présumé en bonne santé (APG).

Quant à l'objet indirect (datif), le type *le canif à Pierre* (< *le canif est à Pierre*) est dès longtemps attesté. C'est la même tendance à unifier la rection qui crée la construction si fréquente aujourd'hui : l'élection *au* Conseil National (Plud'hun 64), les contrevenants *au* présent arrêté, un adhérent à la Société (Joran n^o 3), les morts *pour* la patrie.

Les ADJECTIFS DE RELATION, qui sont une autre manière de condenser le prédicat de relation (un témoin *qui l'a vu de ses yeux* > un témoin *oculaire* ; un concours *qui a lieu sur route* > un concours *routier*), intéressent la langueursive.

La langue parlée ne les favorise pas, car ils contrarient le besoin d'invariabilité.

D'une part, en effet, le passage du mot « populaire » au mot « savant » que nécessite la création de l'adjectif de relation, est souvent très abrupt : *œil* / témoin *oculaire*, *sucre* / teneur *saccharine* de la betterave, *coupon* / impôt *cédulaire*, *poumon* / *pulmonaire*, etc. D'autre part, l'adjectif de relation s'écarte presque toujours de la séquence des éléments de la phrase : le concours a lieu *sur* une route / *routier*.

Le français avancé cherche à conserver le radical invariable, malgré les exigences contraires du « conformisme lexical » (radical savant + suffixe sav., radical populaire + suffixe pop.) :

Poumonique (Martinon II 583 n).

Matche *interville* (Z *interurbain*, **entreville*) ; les éclaireurs tiennent des séances *inter-troupes* (Godet LXXXVIII) ; un tournoi *inter-banques*.

Sansfiliste.

Un élève *ordonné* (Z *ordonné*, Plud'hun 36).

En outre, la langue parlée tend, ici comme pour les adjectifs d'inhérence, à remplacer les suffixes par des prépositions, afin de ne pas changer de séquence dans le passage du prédicat de relation au complément. Les exemples de cette transformation ne sont d'ailleurs guère incorrects : un concours *sur* route (Z *routier*), des soldats à casques (Z *casqués*), un homme à courage (Z *courageux*), un voyage *sur* mer (Z *maritime*), *par* air (Z *aérien*), etc. Néanmoins, l'évolution est capitale.

*

Le DÉTERMINATIF cumule un actualisateur (article) avec un déterminant (adjectif) de manière à former un signe unique, c.à.d. un syntagme non-analysable dans sa forme. Exemples : *mon* chapeau « *le chapeau de moi* », *quatre* personnes « *des personnes au nombre de quatre* », *cette* maison « *la maison qui est là*, » etc.

La création du français moderne est marquée par le passage, commun aux idiomes indo-européens (v. Bally LV 76-7), de l'actualisation implicite à l'actualisation explicite.

La vieille langue ne se servait pas encore de l'article pour actualiser les noms de pays (*France*), les substantifs abstraits (ex. Faire de *nécessité vertu*) et les substantifs désignant des êtres et des choses uniques (*Dieu, ciel, nature*, etc., et les noms propres). L'évolution n'est pas encore achevée, et le français héréditaire conserve l'actualisation implicite pour les noms propres et les pronoms, notamment. Le parler populaire actualise explicitement les prénoms :

Le Charles est toujours dans la fournaise (Prein 82).

Et bien moi avec *le* Jean la santé va bien (*id.* 80).

La maman est en bonne santé ainsi que *la* Joséphine (*id.* 42);

les pronoms :

Les ceuss qui est venu (B 50); *Les* ceuss de d'par ici, c'est pas comme *les* ceuss de d'par là-bas (B 101).

C'est *la* celle au père Armand (B 101); *La* celle qui s'en va, une aut'y vient à sa place (B 102);

et certaines indications d'époques et de temps :

Le déjeuner est pour *le* midi (B 176).

Hier au soir est plus fréquent que *hier soir* (*ib.*).

La Noël, *la* Pentecôte, *la* Pâques.

Le partitif français est obligé de varier en fonction de son entourage, selon qu'il précède immédiatement le substantif (*du* pain, *du* vin, *des* fleurs) ou qu'il en est séparé par un autre mot (*de* bon pain, *de* bon vin, *de* belles fleurs), bien qu'il n'en résulte aucune différence de signification. Le français avancé, sous l'action du besoin d'invariabilité, ne reconnaît plus cette règle et dit :

Manger *du* bon pain, boire *du* bon vin, faire *du* bon travail.

De la bonne viande.

Des excellents auteurs, *des* grosses larmes, *des* bons livres, *des* fausses dents, *des* beaux fruits; In'a fait *des* bien belles choses (B 44); Je ne peux pas te donner *des* autres nouvelles (Prein 72).

Des autres; J'en ai trouvé *des* plantées; Il y en a *des* grands;

Des moins chers; *Des* jaunes, *des* violets; *Des* fort jolis.

Une autre entrave au besoin d'invariabilité est la crase, par laquelle le déterminatif est fondu avec la préposition en un signe unique : *au* « à le », *aux* « à les », *du* « de le », *des* « de les ». Malgré la difficulté de la lutte, on rencontre des cas où l'invariabilité l'emporte :

AU : Jusqu'à le temps qu'il meure, il me donnera une petite fortune (f. de ménage, Van Der Molen 106); Du 20 juillet j'avai une lettre et pui appres je suis été *jusqua le 24 aout sans en avoir* (Bret., Prein 65); De pui le 1^{er} Février *jusqua le 1^{er} octobre* (ib.).

Le fr. algérien, aidé par le substrat arabe, évite la crase : Je vais à le môle; à le restaurant; à le bout du doigt.

AUX : Donne-le voir à les types qui sont là (B 86); Je vient par la présente lettre renouvelle une demande a les Messieur du Comité au sujet de... (APG); Et Bon courage a vous tous et a les enfants (Bret., Prein 70); Ma femme est toujours bien malade à l'hôpital Mixte Salle 9 à les Bouches du Rhone (Nice, Prein 83).

DU : L'auteur de « Le Coupable »; Adaptation de « Le Ventre de Paris »; La représentation de « Le menteur », etc.

Les Français approchent de le Catelet; les Anglais viennent de s'emparer de le Cateau (Godet 1); Un convoi de 60 enfants de Le Cateau va quitter Lausanne (id. LXXXV).

DES : J'ai reçue une lettre avec Jérôme l'autre jour et d'avec Anna je reçoit aussi mes [= mais] pas de les autres (Bret., Prein 67); Et bien le bonjour de M. et O. et de lais petit enfants ainsi que de ton père et mère (Pas-de-Calais, Prein 72).

D'une manière plus générale, les déterminatifs français pèchent doublement contre le besoin d'interchangeabilité, à savoir par le cumul de l'actualisateur avec le déterminant en un signe non-analysable, et par la séquence : dans une langue où le prédicat est placé après son sujet, la tendance à l'invariabilité exige que le déterminant qui condense le prédicat soit également placé après son déterminé. Le français avancé tend à décumuler les déterminatifs traditionnels, et à postposer le déterminant (adjectif ou adverbe) ainsi obtenu. La tendance à la postposition est moins forte que la tendance au décumul :

QUANTIFICATEURS : De nombreuses personnes > Des personnes nombreuses; Il y a beaucoup du monde, On est si peu du monde; J'ai autant d'argent dans ma poche comme vous (B 27 n); J'ai assez de l'argent; Ayant de l'inquiétude beaucoup au sujet de mon fils (APG); Assez des bonnes nouvelles, assez des misères, beaucoup du chagrin, beaucoup des soldats, beaucoup des maladies, etc. (Prein 39-40).

Une crème renversée une! Une pommes-nouvelles une! (restaurants, P.).

INDÉFINIS : Quelque personne > Une personne donnée; Quelque problème > un problème donné, etc.

Avoir du goût pour telle chose, Si vous rencontrez telle personne > une chose déterminée, une personne déterminée.

A l'étalage il y avait plusieurs manteaux *de la même* couleur, Il y avait dans ce bocal des insectes *de la même* espèce (Nyrop V § 414 p. 437). Le fr. courant ne distingue plus entre *de même* espèce (entre eux) et *de la même* espèce (que les autres).

Certaine personne m'a dit > Une certaine personne m'a dit. Nombre de camarades affirment l'avoir vu blessé *de certains* disent à la main d'autres au front (APG); A *de certaines* époques; Dans *de certaines* limites. (Le besoin de clarté, si l'on fait abstraction de l'écriture, intervient aussi ici : sing. / plur.).

Je vais vous écrire *de quelques* lignes (Prein 40, 2 ex.).

Il ne reçoit *pas* de nouvelles (all. *keine* Nachrichten) > Il ne reçoit *pas* des nouvelles : Je n'est *pas* reçu des nouvelles de lui depuis le 17 août, Depuis deux mois que nous n'avons *pas* des nouvelles de notre fils, etc. etc. (APG). De même : Je n'ai *plus* eu des nouvelles de mon cher fils, Un père bien éprouvé qui ne reçoit *plus* des nouvelles de son fils (APG).

DÉMONSTRATIFS : Cette lettre > la présente lettre > la lettre présente, la lettre en question, la lettre ici ; Cette maison > la maison ici.

POSSESSIFS : Mon chapeau > le chapeau à moi, un chapeau à moi. Au dire de camarades à lui il aurait été blessé ; J'ai appris par un camarade à lui qu'il avait été blessé (APG).

c) Les déterminants du verbe.

C'est à l'aide du gérondif que le français condense une phrase en une proposition déterminant le verbe : *Il courait* > *Il est arrivé en courant*. Un autre procédé est la proposition circonstancielle, introduite par une conjonction : *Il est arrivé en même temps qu'il courait, pendant qu'il courait*. Le gérondif et la proposition circonstancielle, qui déterminent le verbe, sont parallèles à la proposition relative qui détermine le substantif. Comme pour cette dernière, le besoin d'interchangeabilité cherche à rendre aussi aisée que possible la transformation de la phrase en une circonstancielle, et entre ainsi en conflit avec les exigences du conformisme grammatical, qui demande au contraire que le verbe varie en fonction de la conjonction qui le régit (cf. l'imparfait après *si*, le subjonctif après certaines conjonctions, etc.). On ne fera ici qu'effleurer ce vaste sujet.

L'indicatif tend à triompher du subjonctif : *Il est pas là* > *Quoiqu'il est pas là*; *On ne sait pas pourquoi* > *Sans qu'on sait pourquoi*. Le subjonctif à valeur volitive et désidé-

relative persiste davantage, notamment parce qu'il est soutenu par l'analogie des formes supplétives de l'impératif : *Qu'il vienne!* > Il faut qu'il *vienne*, Arrange-toi pour qu'il *vienne*, etc. C'est ce qui explique la prédominance de la proposition infinitive après certains subordinatifs (notamment après *pour* où le subjonctif est particulièrement tenace : *pour prendre*, *pour aller*, etc.), afin d'éviter le subjonctif. Le français avancé présente cependant quelques exemples d'indicatifs même après *pour que* :

Faut fermer votre porte, pour qu'on vous *prend* pas autre chose (Van Der Molen 114, f. de ménage).

Comptant Monsieur sur votre obligeance pour que j'*ai* une réponse affirmative au plutôt recevez... (APG).

Je prierai donc Madame la présidente de bien vouloir avoir égard à ma demande et de bien vouloir s'occuper où il est et de son adresse exacte pour que je *peux* lui écrire (*id.*).

Je vous remets son adresse afin que vous *pourrez* continuer vos recherches (*id.*).

Pour que je *reçois*, Pour que je me *mes* [= *mets*] à l'œuvre (Prein 50).

L'imparfait après *si* est un procédé de conformisme inutile à l'intelligence de la phrase, et qui entrave l'interchangeabilité entre l'indépendante et la subordonnée. En même temps, il empêche l'expression du mode quand ce dernier demande à être exprimé; dans ce cas, le langage populaire se sert du conditionnel d'éventualité, absolument comme dans la phrase indépendante : Je *pourrais* peut-être le voir > Si je *pourrais* peut-être le voir (Z Je *pourrais* peut-être le voir/ Si je *pouvais*...).

La conjonction peut être également obligée de varier, en fonction de son entourage : Quand (*kâ*) je suis venu / Quand (*kât*) il est venu. Le français populaire, poussé également par le besoin de conservation des monosyllabes, unifie par la forme longue dans les deux cas : *Quand'* je suis venu, *Quand'* nous sommes venus, *Quand'* je te dis que ce n'est pas vrai!

Les adverbes relatifs (conj. + adv. cumulés) sont parallèles aux pronoms relatifs. On commence à rencontrer, dans la langue parlée, des cas de décumul qui rappellent ceux du pronom relatif : Je serai parti *quand* vous viendrez >

Je serai parti *que* vous viendrez *alors*; Juste *au moment* où il sortait de chez lui, la lettre est arrivée > Juste *qu'il* sortait de chez lui *à ce moment*, la lettre est arrivée; Il est parti *sans qu'on* sache pourquoi > Il est parti *qu'on* ne sait *pas* pourquoi.

•

L'ADVERBE est à la proposition circonstancielle ce que l'adjectif est à la proposition relative. Par métaphore, on peut dire que la fonction de la proposition relative est de condenser une phrase indépendante en un adjectif, tandis que celle de la circonstancielle est de condenser une indépendante en un adverbe.

Les règles de séquence sont aussi parallèles. De même que le prédicat est postposé à son sujet, la relative et la circonstancielle sont postposées à leur déterminé; le type régressif latin et pré-latin a été abandonné (*filium amans pater* → le père *qui aime son fils*); la circonstancielle placée avant le verbe est aujourd'hui désuète et littéraire, sauf dans les constructions absolues : *Pour vivre*, il faut travailler.

La place de l'adjectif déterminant le substantif et celle de l'adverbe déterminant le verbe, sont soumises au même sort. L'adverbe français tend à être postposé : Tu es maboule *un peu*! On m'a *dit même* qu'il avait été transporté dans une ferme (APG), Je renouvelle aujourd'hui ma demande faite le 9 octobre, dont nous n'avions *eu pas* de réponse (*id.*), etc.

Un des faits qui montrent la tendance à potsposer l'adverbe est le traitement des adverbes de négation, *ne ... pas*, *ne... que*, *ne... guère*, etc., où la valeur négative a passé conformément au nouveau type de séquence sur le second élément :

PAS « NE » : Les puristes condamnent encore : Il y a longtemps que je ne l'ai *pas* vu, Je ne sais *pas* s'il est venu (Joran n° 193).

QUE « SEULEMENT » : Non monsieur, il n'y a pas *que* lui (Lancelot 29. 10. 27).

Il a fait *que* ça (Martinon II 560 n).

Si j'étais *que* toi (mi-familier mi-populaire, B 24).

Prénom Jean-Baptiste ou *que* Baptiste (formulaire, APG).

Je (ne) l'ai vu *que* (Thérive FLM 99); La meilleure marché des petites éditions de luxe : *que* des chefs-d'œuvre (*ib.*).

Il faut que je me crève *que* pour les autres (Prein 61).

GUÈRE « **PEU, A PEINE** » (← « beaucoup ») : Il s'en est *guère* fallu, Il s'en est fallu de *guère* (Vincent 86).

RIEN MOINS QUE « **NULLEMENT** » : Il est *rien moins que* riche.

En raison de la même tendance, le subordinatif chargé de former l'adverbe et de le relier au verbe viendra se substituer en tant que « préformante » aux suffixes traditionnels. En effet, la plupart des adverbes de manière de la grammaire courante étant au fond des adverbes d'inhérence, ayant pour base la copule *être*, la place du suffixe *-ment* jure avec celle de la copule devant son prédicat : *être* joli / joli-*ment*. De là divers types nouveaux en voie de formation ou de développement.

On a cité comme remplaçants éventuels des adverbes en *-ment* « des formations telles que *marcher d'un pas tranquille, d'un pied rapide, parler à voix basse, crier à tue-tête*, etc. » (Bally LV 75). Le renversement de la séquence est frappant : *claire-ment* > *d'une manière* claire. Le type semble avoir pour le moment un import « écrit », mais il répond à la courbe d'évolution de la langue et il suffirait qu'un ou deux exemples se généralisent pour qu'on obtienne ainsi un préfixe de manière : *d'un air...*, *d'un ton...*, *d'une manière...*, *d'une façon...*

Parmi les types moins concrets, et par conséquent plus généraux, citons la préformante *en*, qui fournit des adverbes à peu près corrects : *en* héros (*héroïquement*), *en* douce (*douce-ment*), *en* moins fort, *en* grand, *en* clair, etc., et par extension *en* tête-à-tête et *en* sous-main (Lancelot 21. 7. 28). La préposition *pour* forme également des adverbes : *pour* sûr (*sûrement*).

Mais le type qui semble devoir l'emporter est celui des adverbes en *de-* :

Monsieur, n'approchez pas *de trop* (P); C'est peut-être parce que vous vous amusez un peu *d'trop* (P); Je me recommande à vous pensant que je vous ennuie pas *de trop* car... (APG); Vous m'avé parlé de Pheulipp mais je vous dit ci vous chicane *de* tros vous navé que lui envoie promené (Prein 69); Tout de même, elle est tourte *de trop* (B 139).

Je te le dis *de sûr* (Z *sûrement*, Plud'hun 60).

De vrai ? *De* vrai (Z *vraiment*).

De fait (Z *effectivement*).

Merci beaucoup :: *De* rien (Z *nullement*).

J'exposerai d'ensemble tous les documents que j'ai pu rassembler; Ce fait est accepté d'ensemble par le lecteur.

Ce type d'adverbes est d'ailleurs déjà ancien; beaucoup sont corrects : *de même*, qui a supplanté *mesmement*, *d'habitude*, *d'ordinaire*, *de coutume*, *de pair*, etc.

Les circonstanciels et adverbes de relation condensent des prédicats de relation pour en faire des déterminants de verbes. Ainsi les adverbes de lieu et de temps sont des adverbes de relation; on peut toujours leur substituer un verbe suivi d'un prédicat de relation ou une préposition de relation suivie de son régime : *ailleurs* « à un autre endroit », *ici* « à cet endroit », *toujours* « à chaque instant », etc. C'est surtout la préposition *à* qui sert à former les adverbes de relation : Vendre *en ayant des pertes* > *avec des pertes* > *avec perte* > *à perte*; fermer *avec une clef* > *à clef*; *à deux mains*, *à quatre pattes*, etc. Ce type est entièrement correct.

On peut citer toute une série d'adverbes analytiques (d'inhérence ou de relation) qui viennent se substituer à un certain nombre d'adverbes traditionnels où le rapport entre le subordonnatif et son complément était invisible ou archaïque : *après* / *ensuite*, *avant* / *auparavant*, *comme* / *ainsi*. Le français avancé décumule ces adverbes pour garder le contact entre la préposition et l'adverbe :

*A là (Z y).

Après ça (Z ensuite).

Avant ça (Z auparavant).

Avec ça (Z de plus, en outre).

Comme ça (Z ainsi).

Dans ça, dedans ça (Z là-dedans, séquence fossile).

De ça (Z en).

Dessus-ça, dessus-là (Z là-dessus, séquence fossile).

Cf. pendant ce temps (Z ce-pendant).

d) Adjectif = Adverbe.

Bien que dans beaucoup de langues, surtout dans les nôtres, l'adjectif et l'adverbe soient nettement différenciés par des oppositions formelles, ces deux catégories ne constituent pas une distinction essentielle à toutes les langues. Ainsi le

chinois ne les distingue guère : dans la plupart des cas, la différence ressort simplement du fait que le déterminé est un substantif ou un verbe. De ce point de vue, la différence *adjectif* / *adverbe* rappelle l'opposition *préposition* / *conjonction*; ces cas, et beaucoup d'autres, ressortissent au conformisme grammatical, en vertu duquel une seule et même catégorie grammaticale (déterminant, subordinatif) est obligée de varier en fonction des éléments qui l'accompagnent dans le discours.

Le type des adverbes « courts » permet de passer sans changer de forme de l'adjectif à l'adverbe : voir *clair*, frapper *fort*, compter *double*, etc. L'usage de subordinatifs préposés réalise également l'interchangeabilité :

Exposer *d'ensemble* = Un exposé *d'ensemble*.

De fait, c'est la vérité = Une vérité *de fait*.

Vendre *à perte* = Une vente *à perte*.

Affirmer *comme ça* = Une affirmation *comme ça* (Z *ainsi* / *tel*, *semblable*).

Dans bien des cas, c'est la transposition globale d'une phrase en un substantif qui entraîne parallèlement la substantivation du verbe et l'adjectivation de l'adverbe :

Etre presque certain > La *presque* certitude (Z quasi-certitude).

Voyager loin > Un voyage *loin* (Z lointain).

Courir vite > Un coureur *vite*, une marche *vite*, un moteur *vite* (t. sportif, Z rapide).

Etre tout(e) jeune > La *toute* jeunesse.

La délégation est arrivée directement à Genève > L'arrivée *directement* à Genève de la délégation.

Le problème budgétaire n'est pas encore résolu > La non-solution *encore* du problème budgétaire.

La disparition *autant que possible* des lignes téléphoniques aériennes.

Les partisans *quand même* d'une gare terminus.

La transposition directe, dans la langue écrite, d'un circonstanciel en un complément de relation ressortit au même type de faits :

Avoir du goût l'un pour l'autre > Notre goût *l'un pour l'autre* (Robert 122).

Passer les unes dans les autres > Ce passage des classes *les unes dans les autres* (ib.).

Se battre l'un contre l'autre > Le duel des deux sexes *l'un contre l'autre* (ib.); La haine des citoyens *les uns contre les autres*.

Empiéter les unes sur les autres > Ces empiètements de pensées *les unes sur les autres* (ib.).

e) *Déterminants affixés.*

A un degré de condensation ultérieur, le déterminant est affixé à son déterminé de manière à former avec lui plus ou moins un seul mot : *très-grand*, *si-joli*, *in-connu*, etc. Le besoin d'invariabilité demande naturellement que le passage du déterminant lâche au déterminant étroit s'effectue avec le minimum de changements dans la forme et dans la séquence des éléments.

Le français avancé présente des cas où un adverbe lâche est employé comme adverbe serré (*Ici* joint quelques timbres pour la réponse, *Ici* joint vous trouverez dix francs, APG), et inversement un adverbe serré (adverbe de déterminant) comme un adverbe lâche : On a *très* applaudi sa causerie, Je me suis *très* amusé; Tu t'ennuies *si* de ne pas avoir de mes nouvelles (Prein 75).

Le traitement des préfixes négatifs doit être mentionné à part. Le préfixe traditionnel *in-* contrecarre de diverses manières le besoin d'invariabilité. D'abord, il est obligé de varier en fonction de l'initiale du mot : *in-capable*, *im'-mangeable*, *in'-négociable*, *il-lassable*, *ir-remplaçable*.

Le français avancé tend à le maintenir inchangé d'un cas à l'autre :

ẽ-mangeable, *ẽ-manquable*, *ẽ-mariable*.

ẽ-négociable.

ẽ-lassable (semble auj. définitivement admis).

ẽ-recevable (Joran n^o 154).

En outre, le préfixe négatif s'écarte par sa forme de l'adverbe de négation (*pas* / *in-*). Nous observons là une différence générale, sur laquelle il vaut d'insister. Dans la plupart des langues, le besoin de clarté et le besoin d'invariabilité sont ici en conflit, et ce conflit est en même temps un conflit entre la langue écrite héréditaire et la langue parlée populaire. Dans tous les idiomes, la langue écrite plus ou moins traditionnelle cherche à séparer par la forme la syntaxe et la morphologie; cela s'aperçoit notamment au traitement des signes de négation, qui diffèrent selon qu'ils sont adverbes ou affixes :

Grec ancien : οὐ, μή / ἄ-

Latin : *non* / *in-*

Français : *ne... pas* / *in-, non-, mal-, mé-*

Allemand : *nicht* / *un-*

Anglais : *not* / *un-*

Chinois : *pǔ* / (*w*)*ǎ-*

Japonais : conjugaison négative / préfixe *ju-*

La langue populaire, où le besoin d'interchangeabilité prévaut, réagit en généralisant l'une des deux négations, ordinairement l'adverbe libre. Ce type d'unification, que n'ignorent pas les autres langues, est absolument courant dans le français familier et populaire : un homme *pas* content, un élève *pas* attentif, une fille *pas* adroite, etc...

Mais ce n'est pas tout. Selon les langues, les déterminants affixés précèdent ou suivent les signes qu'ils déterminent. Pourquoi ? Dans la mesure où l'invariabilité séquentielle est respectée, la place de l'afixe dépend de la place du déterminant libre, et en dernier ressort de celle du prédicat. On peut donc admettre que les langues à phrase régressive tendent à préfixer les déterminants, et les langues à phrase progressive à les suffixer :

TYPE RÉGRESSIF :

prédicat + sujet	>	déterminant + déterminé	>	afixe + déterminé
		(adjectif + subst.)	>	(<i>préfixe</i> + subst.)
		(adverbe + verbe)	>	(<i>préverbe</i> + verbe)

TYPE PROGRESSIF :

sujet + prédicat	>	déterminé + déterminant	>	déterminé + suffixe
		(subst. + adjectif)	>	(subst. + <i>postfixe</i>)
		(verbe + adverbe)	>	(verbe + <i>postverbe</i>)

Il ne faut pas oublier que ces schèmes n'ont qu'une valeur théorique, car à mesure que l'on descend dans la morphologie l'invariabilité devient de plus en plus difficile.

Les langues indo-européennes qui ont adopté la séquence progressive pour la phrase, conservent le type régressif dans le domaine des syntagmes étroits; ce sont des langues à préfixes et à préverbes. Mais les langues les plus évoluées, telles que l'anglais et le français, tendent à remplacer les affixes héréditaires par des postfixes et des postverbes (to be *in* « être *dedans* », to climb *up* « grimper *dessus* », etc.) :

POSTFIXES : Le jour *après*, marche *avant*, marche *arrière*, l'étage *dessus*, un centre *avant*, un centre *demi*, etc.

POSTVERBES : Verser *dessus* 1 litre d'eau, il s'est caché *dessous*, il y a mis *dedans* ses affaires (Z *introduit*), mettre *en avant* (Z *proposer*), mettre *dessous* (Z *supposer*), etc.

f) La substantivation.

Tout syntagme peut être condensé en un substantif : *être blanc* > *la blancheur*, *marcher* > *la marche*, *faire de la politique* > *un politicien*, *beau* > *le beau*, etc. Cette fonction que le substantif a de condenser les syntagmes, est essentiellement économique; la concrétisation et l'abstraction facilitent la manipulation des signes. Mais il faut naturellement que la substantivation, pour être économique, puisse jouer avec le minimum de changements dans la forme et la séquence des éléments.

Nous examinerons successivement le *substantif réel*, désignant un être ou une chose, et le *substantif abstrait*.

* * *

Tandis que le radical du verbe, en français traditionnel, est obligé de fortement varier, le radical du substantif, plus évolué, est devenu à peu près invariable. Il résiste encore à l'invariabilité dans certains cas, notamment par le nombre et le genre, mais il s'agit là de survivances : *cheval* / *chevaux*, *fou* / *folle*, etc. Malheureusement, l'élimination de ces vestiges est extrêmement lente; les formes divergentes se disputent pour servir de modèle à l'analogie (*bals*, *chacals*, *régals*, mais : *bateau*, *chapeau*, *seau*), et les fautes actuelles dues au besoin d'unifier le radical appartiennent à plusieurs types. Ainsi l'on trouve non seulement *des amirals*, *des caporals*, *élever des bétails*, et même : *des journals*, *des œils*, mais encore *un bestiau*, *un animau*, *un hôpital*, etc.

Le pluriel des monosyllabes est soumis à un traitement conséquent : le français avancé adopte dans tous les cas la forme à consonne finale prononcée (un *œuf* = des *œuf'*, un *bœuf* = des *bœuf'*, un *os* = des *os'*); le besoin d'invariabilité

marche ici de pair avec le besoin de différencier les monosyllabes en les étoffant.

Qu'il s'agisse du nombre ou du genre, le français tend donc à abandonner les vieilles différences formelles (*cheval / chevaux, fou / folle*), pour marquer les idées de détermination en dehors du radical.

En français traditionnel, les pronoms également sont souvent obligés de varier en fonction de leur entourage; tel est le cas pour le pronom *ça* : Regardez-*ça* / *ce* n'est pas vrai / c'est vrai. Le français avancé cherche à le maintenir invariable : On verra voir si *ça* est vrai, *ça* (B 153); *ça* n'est pas vrai; *ça* n'est pas ça; c'est pourquoi faire, *ça* qu'il a derrière?

Les substantifs composés et dérivés ont pour fonction de condenser une phrase en un substantif : *il fait de la politique* > *un politicien*, *il cultive la terre* > *un cultivateur*, *le pot est pour le lait* > *le pot à lait*, *ce timbre sert de réclame* > *un timbre-réclame*, etc. Pour rendre aussi aisé que possible le passage de la phrase au composé ou au dérivé, il est clair que le besoin d'invariabilité cherchera à réaliser, d'une manière plus ou moins approchante, l'identité formelle et séquentielle de l'une à l'autre.

L'invariabilité formelle, ici comme dans d'autres compartiments du langage, est entravée par le conformisme lexical : tel préfixe attire tel radical, tel radical exige tel suffixe, etc. Le français avancé cherche à se libérer de cette contrainte :

Antipoison (Z antidote, contre-poison).

Arriérage (Z arrérage, Wissler 735).

Beurrière (Z baratte).

Histoirette (Z historiette).

Sous-tasse (Z soucoupe).

En outre, puisque le point de départ des composés et des dérivés est la phrase, la séquence sujet + prédicat devrait, en vertu du besoin d'invariabilité, fournir l'ordre radical + affixe (postfixe ou postverbe). Nous avons donné plus haut quelques exemples de cette tendance : *progresser* > *marcher en avant*, *rétrograder* > *marcher en arrière*, *poursuivre* > *courir après*, etc.; *roue avant*, *roue arrière*, *centre demi*, etc.

Cette évolution est en gros parallèle à la marche du verbe français vers le type analytique et progressif : *vieill-ir* > *devenir* vieux, *recour-ir* > *avoir* recours, *banal-iser* > *rendre* banal, etc. Seulement, le français ne dispose pas encore de substantifs génériques suffisamment généralisés (cf. *homme*, *femme*, *chose*, *être*), comparables à ce que sont des copules comme *être*, *devenir*, *avoir*, *faire* dans le domaine du verbe. Comparez cependant :

Buande-rie > *chambre* à lessive.

Lavand-ière > *femme* de lessive.

Littér-ateur > *homme* de lettres, sav-ant > *homme* de science; le guichet-ier > l'*homme* au guichet: un politic-ien > un *homme* politique, etc.

Hémor-ragie > *Coup* de sang.

La langue cursive s'est créé un type qui permet l'interchangeabilité entre syntagmatique libre ou étroite : *les produits miniers méditerranéens*, *la science chimique allemande*, *le mouvement poétique moderne*, etc. (v. Thérive FLM 109 sv). Il ne s'agit pas là d'adjectifs accumulés, mais de groupes nominaux (*substantif* + *adjectif*) fonctionnant comme des composés qualifiés en bloc par un adjectif suivant, et ainsi de suite. Par exemple, un groupe comme *des théories sociologiques révolutionnaires* s'analyse en un composé (*théories sociologiques*) suivi d'un adjectif qui le qualifie globalement. De la sorte, un même syntagme peut fonctionner tantôt comme un groupe syntaxique (*les langues isolantes*, all. *die isolierenden Sprachen*) tantôt comme un composé (*les langues isolantes monosyllabiques*, all. *die einsilbigen Isoliersprachen*).

Les SUBSTANTIFS DÉCOMPOSITIFS sont formés à partir de substantifs composés; ce sont des dérivés de composés : linguistique générale > *linguiste général*; statistique du travail > *statisticien du travail*; pomme à couteau > *pommier à couteau*; accident du travail > *accidenté du travail*; médaille militaire > *médailé militaire*, etc. Ces formations sont caractérisées formellement par le fait que le substantivateur est infixé dans le syntagme (*statisticien* du travail, *médailé* militaire); mais le langage populaire tend à supprimer les discontinuités qui se présentent dans l'agencement des signes : *chemin-de-ferr-ier* (Z cheminot).

Le SUBSTANTIF ABSTRAIT, au lieu de désigner une chose ou un être réels, a pour fonction de condenser une phrase en une entité fictive : *la mort* « le fait de mourir », *la beauté* « le fait d'être beau », *le professorat* « le fait d'être professeur », etc.

Ce procédé favorise éminemment la maniabilité des pièces du système. Le *fait* n'est pas une chose, ni un être, mais un condensé de phrase construit par le langage; il n'existe pas tout fait dans la nature : ce sont les sujets pensants et parlants qui le créent pour des raisons de commodité.

Mais cette économie est soumise à des limites; en français, le substantif abstrait héréditaire pêche doublement — par la forme et par la séquence — contre le besoin d'invariabilité.

Le substantif abstrait traditionnel se forme au moyen de suffixes qui appartiennent généralement au vocabulaire savant et qui demandent, selon le conformisme lexical, à être précédés de radicaux savants : *aimable* / *amabil-ité*, *sourd* / *surd-ité*, *volontaire* / *volontar-iat*, etc. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer des exemples du français avancé montrant la réaction du besoin d'interchangeabilité :

Autoritairisme, unitairisme, utilitairisme (Nyrop III § 48); *défaitisme, jemenfichisme, sansfilisme; secourisme* (œuvres de secours, Godet xxx, lIII).

Je compte sur votre *aimabilité* pour nous renseigner sur son sort (APG); *sourdité* (d'une consonne, d'une personne); *singularité* (Wissler 735).

Exprimation (ib.).

Soulographie.

Parlomanie, verbomanie.

Missiologie « étude des missions » (Thérive NL 15. 9. 28).

Le problème se présente sous beaucoup d'autres faces encore. Ainsi il comporte un aspect phonique : *babel* est prononcé *babiy* pour garder contact avec le verbe dont il est tiré. D'autre part, le substantif abstrait héréditaire, pour être compris, suppose souvent la connaissance d'un verbe qui n'existe pas dans la langue même : *acception* ← lat. *accipere*, *médication* ← lat. *medicare*, etc.; le français avancé refait ces substantifs à partir de bases connues : dans l'*acception* défavorable du terme, *médicamentation*, etc.

Le préfixe comme le suffixe peut être obligé de varier en fonction du radical : *enflammer* / *inflammation*, d'où : *enflammation* (Joran n° 165). « La plupart de nos suffixes ont peu de valeur intrinsèque; il en est même qui sont interchangeable, sinon au regard du linguiste, du moins dans la pratique : et les étrangers ne sont pas seuls à hésiter sur tel mot qui peut se terminer en *age*, en *erie*, en *ement*, en *ité*, en *ion*, en *ure*... » (Vittoz 55). Et de fait, qui n'a entendu parler de la *conformité* (Z conformation) d'un objet, de la *dentition* (Z denture) d'une personne, etc. ?

Le substantif abstrait traditionnel, avons-nous dit, pèche contre l'interchangeabilité par la forme et par la séquence. Par la séquence : l'abstracteur — c'est ainsi qu'on peut appeler le signe chargé de condenser la phrase en un substantif abstrait — est en effet un suffixe (*beau-té*, *professor-at*, *ven-ue*, etc.)

Les propositions qui périphrasent le substantif abstrait sont seules conformes à la séquence actuelle des éléments de la phrase : *le fait d'être beau*, *le fait d'être professeur*, *le fait d'être venu*, ou : de venir, etc. L'abstracteur peut naturellement être plus ou moins générique ou spécialisé; cf. *ac-tion* / *agisse-ment*, *le fait d'agir* / *la manière d'agir* (« *le fait d'agir ainsi* »).

La PROPOSITION SUBSTANTIVE est en effet l'équivalent moderne du substantif abstrait héréditaire; elle suppose, explicitement ou à l'état latent : 1. un abstracteur; 2. un subordonatif (*que* + proposition fléchie, *de* + proposition infinitive); 3. une proposition, à verbe fléchi ou non.

La linguistique fonctionnelle semble ainsi pouvoir résoudre, par l'étude du langage spontané contemporain, un problème qui était réservé jusqu'ici à la linguistique de musée : l'antériorité historique du substantif abstrait ou de la proposition substantive. Au point de vue du changement de séquence, le remplacement graduel des substantifs abstraits héréditaires par des propositions substantives peut d'ailleurs être mis en parallèle avec le passage de la proposition participiale traditionnelle à la relative moderne : ex. la *préparation* du pain > *le fait de préparer* le pain = le boulanger

préparant le pain > *qui* prépare le pain. Il s'agit là, comme pour tant de choses dans le langage, d'une évolution longue et lente, où le remplaçant et le remplacé coexistent pendant des siècles.

Un des faits qui prouvent que la proposition substantive est bien le successeur du substantif abstrait, c'est la tendance du français avancé à expliciter l'abstracteur :

Je voudrais voir *ça* qu'on me fasse descendre !
Vous voyez *ça* qu'il faille ouvrir toutes ces valises !
J'aimerais voir *ça* qu'on me fasse payer !
Tu crois *ça* qu'il est malade ?

La présence de l'abstracteur est d'ailleurs normale dans le domaine des conjonctions de subordination, car chacune au fond transforme son régime en un substantif abstrait : Elle est fâchée de *ce* qu'il est parti = du *fait* qu'il est parti = de son *départ*; cf. à *ce* que = au *fait* que, en *ce* que = dans le *fait* que, etc.

On remarquera — nous insistons sur ce point que les manuels ignorent — le parallélisme des subordinatifs *de* et *que*, chargés de relier l'abstracteur à la proposition qu'il substantive : Je promets *que* je viendrai demain = je promets *de* venir demain (théoriquement : le fait *que*, le fait *de*). La seule différence est d'ordre normatif; le *que* est obligatoire, tandis que le *de* n'est pas encore toléré devant tous les infinitifs.

L'infinitif précédé de *de* a été condamné par divers grammairiens. « Si l'infinitif-sujet est parfaitement admissible et s'il est excellent de dire : *Pleurer* est lâche, *Faire sa soumission* eût été logique, nous ne conseillerons jamais d'écrire : *De pleurer* est lâche, *De faire sa soumission* eût été logique, *D'aller à pied* est hygiénique » (Albalat, *Comment il ne faut pas écrire*, 41-2). Cette tournure rejoint pourtant l'usage classique, et répond à la tendance profonde de marquer explicitement les rapports grammaticaux.

Voici quelques exemples de *de* + *infinitif* que l'on peut recueillir dans le français avancé :

Il aime *de* japper, Nous irons où vous aimeriez *d'aller*, Je crois que vous aimez *d'être* seul.

Ma mère et mon frère osent rien *de* dire à eux (Prein 17).
Je me préfaire *de* rester (Prein 52), Je préfère *d'*aller tout nu (*ib.*).
Je te laisse *de* faire tout comme tu voudras (*ib.*).
J'entends *d'être* suivi (Vincent 67).
Penses-tu *de* sortir dimanche ? (Vincent 129-30), Je n'ai pas pensé
*d'*acheter les journaux (B 154).
Veuillez je vous en prie *de* me faire savoir si quelquefois il était
prisonnier (APG).
Je croyais toujours *de* recevoir une lettre d'un jour à l'autre (*id.*).

Par ricochet, ce *de* s'étend aux prépositions, à commencer par *pour* : C'est pour *de* rire (Joran n° 84), et plus explicitement : Je pense toujours à vous tous *pour ça de* travailler les chevaux enfin faites votre mieux (Prein 68).

Parallèlement, le *que* s'étend correctement du verbe à la conjonction; toutes les conjonctions de subordination se terminent en *que*, à l'exception de *si*, *quand* et *comme*. D'où unification analogique :

Fais toujours comme *si que* tu n'en savais rien (Prein 60); *Si qu'*on irait, comme *si qu'*on serait des bourgeois (B 143); *Si que* vous pourriez me donner des renseignements sur... (APG).
Quand'que j'suis venu (B 143); L'omonnier qui est venu rendre visite a l'opital *quand que* je suis été (Prein 71); Je le ferais *quand que* j'aurais le temps (*id.* 60).
Juste *comme qu'*il passait devant sa porte (B 143).
Quand même, conjonction récente, aujourd'hui à peu près figée, admet aussi le *que* : *Quand même qu'*il se serait égaré, étant en France, il nous aurait donné de ses nouvelles (APG).

NOTE. — Le parallélisme des subordinatifs *de* et *que* est d'ordre général; on en trouve l'équivalence dans d'autres langues : all. *dass* = *zu*; angl. *that* = *-ing*, etc.

Le besoin d'invariabilité demande que la condensation d'une phrase indépendante en une proposition substantive s'effectue avec le minimum de changements dans la forme et la séquence des éléments. En français traditionnel, l'interchangeabilité de l'une à l'autre peut être entravée : par la concordance des modes (*Il viendra* / Je veux qu'il *vienne*), par celle des temps (*Genève est* une belle ville / Je croyais que Genève *était* une belle ville), par la séquence (*Il est parti quand ?* / Je ne sais pas *quand il est parti*), etc. Nous ne ferons pas ici l'étude détaillée des procédés à l'aide desquels le besoin d'interchangeabilité réagit contre la tradition :

Je suis son père et je désirerais que vous me *feriez* parvenir des nouvelles (APG).

Je voudrais qu'il *serait* avec toi (Prein 47).

On ne doute pas qu'il *fera* froid demain.

Je n'aurais jamais cru que *c'est* si dur.

Je me demande *est-ce que* nous connaîtrons quel que s un (Z si, Prein 62).

Vous ayant déjà écrit au sujet de mon Mari je me demande tout de même *ques qu'il* ai devenu (Z *ce que*, APG).

3) TRANSPOSITION LINÉAIRE

Les types transpositifs étudiés dans les pages qui précèdent sont des procédés permettant de condenser la densité des syntagmes. La transposition linéaire consiste à modifier l'étendue ou la direction syntagmatiques des éléments agencés, leur densité et leur signification étant censées rester les mêmes.

a) *Changements d'étendue : Elargissement et rétrécissement.*

Tout verbe intransitif, c.à.d. tout verbe fonctionnant comme prédicat, peut être élargi en admettant un prédicat à sa suite, c.à.d. en devenant à son tour un signe de rapport ou verbe transitif; ex. le troupeau *sort* > on *sort* le troupeau. Inversement, tout verbe transitif peut être rétréci en un verbe intransitif absolu, par l'ellipse (mémoirelle ou discursive) de son prédicat; ex. il *boit* du vin > il *boit*.

Le verbe intransitif *absolu* diffère du verbe intransitif *neutre* par le fait que ce dernier constitue toujours plus ou moins un syntagme dans lequel le rapport de copule à prédicat n'est pas analysable par la forme. Exemples : *vivre* « être en vie », *exister* « être là, être qch. », *évoluer* « devenir qch. », *agir* « faire qch. », etc. etc. Dans le domaine de la syntagmatique étroite, nous verrons que les adverbes synthétiques sont parallèles au verbe neutre (*ensuite* « après ça », *néanmoins* « malgré ça », *ainsi* « comme ça », etc.) et les adverbes absolus parallèles au verbe absolu (*après* « après ça », *malgré* « malgré ça », *avant* « avant ça », etc.).

ESSENCE ET EXISTENCE. — Les discussions des scolastiques et des modernes sur la différence entre *essence* et *existence* ou entre

être et *exister* (v. Lalande 217, 222, 228), ne sont qu'un problème de langage projeté dans la philosophie. Il s'agit simplement de la distinction entre le verbe transitif (Dieu *est* grand), le verbe intransitif absolu (Dieu *est* « existe »; Je pense donc je *suis* « existe ») et le verbe intransitif neutre (Dieu *existe*). De même : *devenir* / *évoluer* « devenir qch. »; *avoir* / *posséder* « avoir qch. »; *faire* / *agir* « faire qch. ».

Le besoin d'interchangeabilité demande naturellement que l'échange entre transitif et intransitif puisse s'effectuer avec le moins possible de changements. Ainsi un verbe pourra fonctionner indifféremment comme intransitif ou comme transitif :

Bouger la table, les pieds.

Contribuer des nouvelles (Vittoz 86).

Plusieurs trains furent *dérailés* (ib.).

Descendre un tableau (ib.).

Documenter son sujet (ib.).

Entrer des marchandises par fraude.

Essaimer ses idées (ib.).

Invectiver qn. (Lancelot 28. 4. 28).

Une équipe parisienne va en province, pour *jouer* les locaux (Z jouer contre eux, Lancelot 17. 3. 28).

Les autres seront *rétrogradés* (Vittoz 86).

Réussir une affaire, une fête, etc.

Sortir la voiture, les plantes, son mouchoir.

Tomber un arbre, un objet, un adversaire.

Trembler un arbre (Plud'hun 26).

A ces exemples, qu'il faut mettre à l'actif de l'interchangeabilité, et dont plusieurs sont d'ailleurs à peine incorrects, le lecteur saura facilement ajouter d'autres.

Le verbe transitif peut être élargi à son tour en admettant à sa suite un second régime : Apprendre *quelque chose* (objet 1) > Apprendre quelque chose à *quelqu'un* (objet 2). Dans nombre de cas, la grammaire traditionnelle exige que la transformation du transitif 1 en transitif 2 soit marquée par un changement de forme; le français avancé, obéissant au besoin d'invariabilité, cherche à esquiver ces distinctions formelles inutiles et qui entravent la mémoire :

Apprendre quelque chose à quelqu'un (correct, Z *enseigner*).

Je vous serais très reconnaissante si vous pouviez m'*avoir* des nouvelles, Vousdriez-vous avoir l'obligeance de m'*avoir* l'adresse des prisonniers suivants (Z *fournir*, *procurer*; APG).

Consentir quelque chose à quelqu'un (Z *permettre, accorder*).
Eviter une peine à quelqu'un, s'*éviter* du chagrin (Z *épargner*).
Je lui ai *observé* que..., Je vous *observerai* que...
Papa ! *récite-moi* cette leçon (Plud'hun 23).
Je lui ai *remarqué* que..., Je vous *remarquerai* que...

Le même mécanisme d'élargissement ou de rétrécissement peut s'observer dans le domaine de la syntagmatique condensée. De même que tout verbe intransitif peut devenir transitif par l'adjonction d'un prédicat, tout déterminant (adjectif ou adverbe) peut devenir à son tour, par addition d'un complément, un subordinatif; inversement, tout subordinatif peut, par ellipse (mémoirelle ou discursive) de son régime, fonctionner comme un déterminant.

Le français traditionnel possède tout un stock d'adverbes et de prépositions qui diffèrent par la forme : *à* / *y* « à qch., à un endroit », *après* / *ensuite* « après cela », *dans* / *dedans* « dans cela », *de* / *en* « de qch., de qn. », *sur* / *dessus* « sur qch. », etc. etc. Dans une langue à interchangeabilité suffisamment développée, on verrait le même signe fonctionner tour à tour comme préposition ou comme adverbe (cf. certains emplois de *of* « de = en » et de *to* « à = y » en anglais).

On sait d'ailleurs que dans l'ancienne langue des mots comme *dehors*, *dedans*, *dessous*, *dessus*, etc., pouvaient figurer indifféremment comme prépositions ou comme adverbes : *dedans* la sépulture, *dessus* le toit, *dehors* la ville, gîté *dessous* un maître chou (La Font.), etc. La muraille de Chine qui dans la langue d'aujourd'hui sépare un grand nombre de prépositions et d'adverbes a été dressée par le purisme néfaste du XVII^e siècle et au delà. La célèbre règle du P. Bouhours — la distinction de *autour* et *à l'entour* — est le modèle du genre. La langue populaire, et dans une certaine mesure la langue familière, n'a jamais accepté ces distinctions inutiles qui, par l'effort de mémoire qu'elles imposent, ne font qu'en-traver le libre jeu de la parole :

Auparavant le jour.

J'ai su indirectement qu'il a dû être blessé *aussitôt* la retraite de Charleroi (APG).

J'ai mis le linge *dedans* le panier, Est-ce que c'est dit *dedans* vos papiers ?

Le livre est *d'ssus* la table, L'outil est *dessus* la caisse.

Comme il est présumé disparu ou prisonnier, *en avant* Godot, je serais très contente si... (APG).

Tomber *en bas* les escaliers.

Dans une attaque qu'ils ont eue *en face* le bois de..., Blessé sur la Sambre *en face* Charleroi (APG).

Regarde-voir *en haut* le rayon !

Sans vous, je m'habillerais kif-kif *même chose* les singes de la foire (Farrère).

Il l'a insulté, et, *non seulement* cela, il l'a frappé (Joran n° 196).

La transitivation de l'adverbe peut aussi se faire explicitement, à l'aide d'un signe de liaison (*de*) :

Toute notion que l'on considère *à part des* représentations où elle est donnée.

Auparavant d'y aller.

Quand j'ai été *en bas, en haut* de la montagne (Joran n° 110).

En outre de ces cas particuliers.

En plus de son infanterie, le commandant avait un peloton de cavalerie (Joran n° 226).

Le cas de l'adjectif transitif est parallèle, théoriquement, à celui de l'adverbe transitivé en préposition ; pratiquement, les adjectifs que nous citons ci-dessous se rapprochent davantage du participe. C'est une différence de degré :

Jamais peuple plus *admiratif des* armes et de la caserne (Vittoz 86).

Une politique *exclusive de* tout dessein de conquête (*ib.*).

Depuis cette date nous n'avons reçu aucun bulletin *indicatif du* lieu d'hospitalisation où peut se trouver ce militaire (APG).

Une politique, un homme, une guerre *néfaste au* pays.

Des mesures *préventives de* troubles (Vittoz 86).

Un homme *représentatif de* son époque.

La préposition et la conjonction étant des catégories parallèles, l'adverbe peut naturellement aussi être élargi en une conjonction, dès que le régime est une proposition :

Vous descendrez *d'abord qu'*il sera arrêté (dans le train).

Je lui ai préparé *ça des fois qu'*i viendrait.

Je l'ai rencontré *juste qu'*i descendait.

Je serais bien heureuse si vous pouviez faire prendre des nouvelles *quelquefois que* mon mari serait prisonnier et blessé (APG).

J'irai m'amuser *une fois que* j'aurai fini.

Autrement que (correct).

C'est des choses qu'on traite *différemment des* autres, *que* les autres.

Egalement propre à enseigner les syntaxes les plus compliquées *que* les plus étonnantes culbutes (Martinon II 500 n).

Indépendamment que (*id.* 501 n).

Inversement, le subordonnatif (préposition ou conjonction) peut se rétrécir en un déterminant (adjectif ou adverbe); le cas est parallèle à celui du verbe absolu. Voici quelques exemples de prépositions fonctionnant comme des adverbes, libres ou affixés (postverbes) :

Je vais m'habiller, mais *avant* il faut que je me lave (Joran n° 32).
Il a pris *avec* tous ses bagages; On peut marcher *avec*.
Courir *après*; Elle est *après* à raccommoder.
C'est tout *comme* (G).
Voter *contre*; Le soleil tape *contre*; Laisser la planche *contre*.
La pièce est tombée *entre* (dans la fente).
Il s'est promené *le long*.
On s'est rigolé *parmi* « entre nous » (G).
Voter *pour*; Tu n'as pas travaillé *pour* (B 141).
Je ne reçois plus vos colis, il y a environ 3 mois que je suis *sans* (Prein 56); Prends ton chapeau, je ne veux pas que tu sortes *sans* (Martinon II 290 n).
C'est *selon*; C'est *suivant* (Plud'hun 13).

Les grammairiens qui combattent ces adverbes font souvent intervenir l'argument du « germanisme » (Est-ce que vous venez *avec* ? < *Kommen Sie mit* ?, etc.); mais il s'agit bien plutôt de coïncidences, car le besoin d'unifier la préposition et l'adverbe est commun à toutes les langues.

Le passage de la conjonction à l'adverbe n'est pas aussi fréquent : Il est venu *quand même* (l. familière, Z *tout de même*, *néanmoins*); Pourquoi est-ce qu'il n'est pas venu ? *Parce que*.



Les cas d'élargissement ou de rétrécissement syntagmatiques étudiés jusqu'à présent portent sur l'échange entre un signe de rapport (verbe transitif, subordonnatif) et un terme (prédicat, déterminant). Une étude complète du sujet devrait tenir compte d'autres cas encore; le plus important est l'interchangeabilité entre le substantif et l'adjectif, ou d'une manière plus générale entre le déterminé et le déterminant.

Tout déterminant peut être transformé en un déterminé par l'ellipse de ce dernier, qui est pour ainsi dire absorbé par son déterminant. Exemples : un (*homme*) politique éminent, un (*soldat*) porte-drapeau, le vrai (Z *ce* qui est vrai), surveiller le mental d'un malade (Z *l'état* mental), la ligne des avants

(Z des *joueurs* avants), etc. Ces quelques exemples montrent qu'en réalité ce n'est pas l'article, malgré l'opinion vulgaire, qui substantive le déterminant; il ne le fait que par ricochet, en signalant le substantif sous roche.

Le français héréditaire peut créer des substantifs abstraits en partant de l'infinitif : *le grimper* « le fait de grimper », *le sauter* « le fait de sauter », *le lever* « le fait de lever », etc. Ce type a perdu sa productivité ancienne, car l'infinitif ainsi transposé en substantif abstrait est venu se confondre phoniquement avec le substantif réel, par suite de l'amuïssement de l'*r* de la finale *-er* : *le manger* > < *le mangé*, *le tuer* > < *le tué*, etc. En revanche, le français plus ou moins avancé dispose de plusieurs types à l'aide desquels il peut transformer avec le minimum de changements un groupe syntaxique en un substantif abstrait :

Un verre pris à jeun évite la constipation (« *le fait de prendre* »).
C'est son *porte-monnaie perdu* qui la fait rager (Z *la perte de son porte-monnaie*).

Une blessure mal soignée peut être fatale (Z *le mauvais traitement d'une blessure*).

A propos d'un *concours supprimé* (Z *de la suppression d'un concours*).

On accuse les *mœurs corrompues* (Z *la corruption des mœurs*).

Il s'agit là du type latin bien connu *Post urbem conditam* « après la fondation de la ville ». Cf. aussi : *Ce succès fort modeste* ne l'a pas empêché de continuer; On a fêté *les cinquante ans* de la société X. (Z *le cinquantenaire*), etc.

Les groupes prépositionnels ou conjonctionnels précédés d'une préposition sont tous plus ou moins elliptiques :

Dès *avant l'achèvement de la gare* (« *la période avant...* »).

Pour *dans une année* (« pour le délai qui s'écoulera dans... »);
Jusqu'à *dans huit jours*.

Il a pu se sauver de *dédans la boîte*.

On entendait du bruit de *puis derrière la maison*.

Ote voire la main de *d'ssus le journal*, Enlève ça de *sur la table*.

C'est *selon comme on s'y prend* (« *la manière dont...* »).

J'ai pris ça avec *pour quand on sera arrivés* (« pour le moment où... »); *Comme quand ça fait du vent*.

C'est *pour si elle venait* (« pour le cas où... »); Je m'adresse à votre bonté *pour si vous pouviez me donner des renseignements au sujet de...* (APG).

Il y a également substantivation lorsque le déterminatif *chaque* est suivi d'un groupe *déterminant* + *déterminé* : Chaque *dix minutes* « chaque *intervalle* de... », chaque *vingt mètres* « chaque *espace* de... », etc.

En outre, tout déterminatif peut être transformé en un nominal par l'ellipse, mémorielle ou discursive, du substantif accompagnant :

BEAUCOUP « BEAUCOUP DE GENS » : Comme *beaucoup*, je viens solliciter votre concours dont je récompenserai dans la mesure du possible (APG), A moins qu'il ne soit blessé et prisonnier en Allemagne comme *beaucoup* (id.).

CERTAINS « CERTAINES PERSONNES » : *Beaucoup* pensent que Charles IX a tiré sur le peuple, *certain*s montrent même le balcon (Joran n° 36).

CHAQUE « CHACUN » : Quatre volumes, *chaque* dix francs; et tant que pour mes cartes je vous en envoy une *chaque* votre tour (Prein 75); Combien les avez-vous payés *chaque* ? (Joran n° 57).

DES « DES GENS » : Il en connaissait *des* et *des*, qui avaient rencontré le bonheur (Richépin, Nyrop V § 118).

QUELQUES « QUELQUES-UNS » : Tu en as acheté beaucoup ? *Quelques*.

UN « QUELQU'UN » : Il faisait des zigzags, comme *un* qui a trop bu; Voilà *une* qui n'a pas froid aux yeux.

Ces nominalisés, comme les substantivés examinés plus haut, servent simultanément le besoin de brièveté et le besoin d'interchangeabilité, le même signe pouvant fonctionner soit comme un déterminant ou par ellipse comme un substantif, soit comme un déterminatif ou par ellipse comme un nominal.

* * *

On pourrait comparer les changements d'étendue étudiés dans ce paragraphe, à l'élasticité physique : un seul et même syntagme se distend et se resserre à tour de rôle; et mieux encore à la contractilité physiologique, en vertu de laquelle la substance organisée se raccourcit dans un sens pour augmenter de dimension dans un autre et vice-versa : le syntagme qui se rétrécit formellement s'enrichit sémantiquement (par absorption de l'ellipse), et inversement le syntagme qui s'élargit formellement s'appauvrit sémantiquement.

b) *Changements de direction : Conversion.*

Un autre type de transposition linéaire contribue également à accroître la maniabilité des signes. Nous désignerons sous le terme de conversion l'ensemble des transpositions qui supposent un changement de direction entre les signes agencés, notamment entre le sujet et le prédicat.

* * *

Le PASSIF n'est pas une catégorie sémantique. C'est un simple instrument syntagmatique servant à transposer l'objet en sujet, la signification de la phrase étant censée rester la même : Pierre bat *Paul* Z *Paul* est battu par Pierre.

Ici comme ailleurs le phénomène de la supplétion induit en erreur. On prétend par exemple que le verbe *avoir* n'a pas de passif (Brunot PL 362); mais si en effet le passif formel du verbe *avoir* est inusité ou en tout cas artificiel (*être eu par...*), c'est qu'en réalité il y a supplétion. Le véritable passif du verbe *avoir* est, au fond, le tour *être à* : Pierre *a* le livre Z le livre *est à* Pierre. Il y a cependant une nuance : *avoir* est généralement suivi d'un régime indéterminé (Pierre *a un* livre), tandis que *être à* demande un sujet déterminé (*le* livre *est à* Pierre). Nous retrouverons ce « décalage logique » à propos de l'impersonnel : *les dieux* existent Z il y a *des dieux*.

Le passif en *se*, qui constitue un gallicisme admis aujourd'hui par la plupart des grammairiens (la maison *se construit*, cela ne *se refuse* pas, etc.), n'est pas l'équivalent exact du passif traditionnel; il sert à convertir un actif à sujet indéterminé : *les maçons* bâtissent la maison Z la maison *est bâtie par les maçons*; mais : *on* bâtit la maison Z la maison *se bâtit*, *on* dit ça Z ça *se dit*, *on* le saurait Z ça *se saurait*, etc.

Au lieu du passif en *se*, il arrive que la langue moderne se serve directement de la forme active : les meilleures voitures *graissent* à la Kervoline, l'huile qui s'impose (Z *on* graisse...); ce corsage *boutonne* par derrière (Z *on* boutonne...). Cette tournure, qui réalise l'interchangeabilité complète,

rejoint le type anglais : *the book reads well* « l'ouvrage se lit aisément », qui sert également à convertir le sujet indéfini.

¶ L'agent du verbe passif est le sujet converti : *Pierre bat Paul* Z *Paul est battu par Pierre*. Certaines langues marquent une tendance à confondre formellement l'agent et l'objet 2 (datif). En japonais par exemple, le cas du datif sert correctement à marquer tantôt l'objet indirect tantôt l'agent du verbe passif. Ce fait, au moins à l'état de tendance, se retrouve en français :

Laisser manger un habit *aux vers* > un habit mangé *aux vers* (Martinon II 458 n); Cette étoffe est mangée *aux mites* (Joran n° 6).

Inapprivoisable même *aux gâteries tendres* (Brunot PL 371).

Je le *lui* ai entendu dire.

J'ai fait faire un vêtement *à mon tailleur*.

Nous avons vendu Caprice nous le conduisons demain et en même temps nous le ferons visiter *à un vétérinaire* (Prein 77).

Le grand désir qui monte devant ce Paradis pas *à vous* aperçu, où sont l'oiseau, l'air du ciel, les ruisseaux à l'eau bonne à boire (Ramuz, *Signes parmi nous*, 79).

Ex. littéraires : J'en ai ouï parler *à des gens instruits* (P. L. Courier), J'ai entendu dire *à un médecin* (Goncourt), Je me laissai conduire *à cet aimable guide* (Racine), Il avait entendu parler de ces bandits *à des voyageurs* (Barbey d'A.).

La confusion formelle de l'agent et de l'objet 2 favorise évidemment l'économie, mais il ne semble pas qu'elle constitue un échange naturel pour le langage : l'agent et l'objet 2 ne sont pas des catégories grammaticales complémentaires.

Il est naturel de retrouver la distinction entre actif et passif dans le domaine de la syntagmatique condensée : une mère *soignant* ses enfants Z une mère *soignée par* ses enfants. Mais au passé la différence est surtout écrite : *ayant soigné* Z (*ayant été*) *soignée par* ses enfants.

Le passif à agent indéterminé peut être condensé dans un participe présent : *On tache facilement* cette étoffe Z Cette étoffe *se tache facilement* > Une étoffe *tachante*. Ce type est très employé (une couleur *tachante*, *voyante*, *salissante*, etc.) et n'entraîne guère d'équivoques.

Le passif 2 sert à convertir l'objet 2 (datif) en un sujet. On a souvent nié l'existence d'un passif de l'objet indirect. Ici encore, c'est le défaut d'interchangeabilité qui cache la réalité du phénomène : Pierre a donné une pomme à la jeune fille Z La jeune fille a reçu (ou : a été gratifiée d') une pomme de Pierre. Dans certaines langues, le verbe actif et le passif 2 sont à peu près interchangeables; cf. chinois *mai* « acheter » Z *mai* « vendre » et, sans différence de ton : *tsié* « emprunter » Z « prêter ». Cet idéal se réalise rarement dans nos langues; cf. le propriétaire a loué l'appartement au locataire Z le locataire a loué l'appartement au propriétaire.

En anglais, la forme du passif 1 sert à exprimer également le passif 2 : The boy promised an apple to the girl Z The girl was promised an apple from the boy; The boy showed the gentleman the way Z The gentleman was shown the way from the boy.

Le français possède diverses tournures qui lui permettent, tant bien que mal, de convertir l'objet 2 en un sujet :

Il a eu la mâchoire fracassée par une balle (Z une balle lui a fracassé la mâchoire).

Il s'est vu confisquer tous ses biens par l'Etat (Z l'Etat lui a confisqué tous ses biens), Il s'est vu infliger une contravention par le gendarme (Z le gendarme lui a infligé une c.).

Il s'est laissé escroquer 50 francs par un filou (Z un filou lui a escroqué 50 fr.).

Elle les a déjà eu enlevées (Z On les lui a déjà enlevées).

J'ai su par sa sœur qu'il était parti (Z Ma sœur m'a fait savoir qu'il était parti).

Il a eu deux mille francs de son oncle (Z son oncle lui a fait avoir, lui a procuré deux mille francs).

Les mobilisés ont été enjoins de se munir de vêtements chauds (Godet LXXXVII).

J'espère vivement que ces prix seront à votre convenance et qu'ils me vaudront l'honneur d'être confié de vos transports (Z que vous me confiez vos tr.; Godet CXXVII).

Ces tournures, correctes ou non, permettent au français de transposer assez facilement l'objet 2 en sujet, et doivent donc être mises à l'actif de l'interchangeabilité.

L'échange entre objet 1 (accusatif) et objet 2 (datif) est lié de près au problème du passif 2. Exemple (avec verbe non-interchangeable) : Il lui a donné une montre Z Il l'a gratifié d'une montre. Là encore, l'interchangeabilité est

chose toute relative, selon les langues. L'allemand possède dans le préfixe *be-* un transpositeur assez régulier : *Er hat ihm eine Uhr geschenkt* Z *Er hat ihn mit einer Uhr beschenkt*, qui lui permet en même temps d'avoir un passif 2 : *Er ist mit einer Uhr beschenkt worden*.

✱

Il est curieux de constater que la conversion de l'actif en passif ne peut se faire qu'avec les verbes de relation. Pourquoi n'y aurait-il pas aussi un passif de l'inhérence ? Or le rôle du verbe dit IMPERSONNEL est précisément de convertir un prédicat d'inhérence en un sujet : Une maison *est* là Z *Il y a* une maison, Quelqu'un *est-il* ici ? Z *Y a-t-il* quelqu'un ici ? De l'argent *m'est nécessaire* Z *Il me faut* de l'argent, Une parole imprudente *vous a échappé* Z *Il vous a échappé* une parole imprudente, Mentir *est honteux* Z *Il est honteux* de mentir, Vivre *n'est plus possible* Z *Il n'y a plus à vivre*, etc.

Selon la curieuse distribution signalée à propos de la conversion du verbe *avoir* (Pierre a un livre Z le livre est à Pierre), on dit : la neige tombe, mais : il tombe de la neige, Dieu existe Z il y a un Dieu, etc. Ce décalage logique ne doit pas masquer la véritable fonction de l'impersonnel, qui est d'être le passif de l'inhérence.

De même que l'objet 2 d'un verbe de relation peut être converti en sujet par le passif 2, le français avancé peut aussi convertir l'objet 2 d'un verbe impersonnel :

Vous avez plus facile de passer par là (Z *Il vous est plus facile*...).
Vous avez facile à dire, *On a bien difficile* à lui faire comprendre
 (D'Harvé PB § 64).

Il a trop facile de se défendre contre une accusation que personne n'a jamais formulée contre lui (jx).

Vous n'aurez pas facile à vous tirer d'affaire.

J'ai rare quand je passe là (Z *Il m'arrive rarement de*..., *Il m'est rare quand*...).

✱

Nous n'avons cité dans ces pages que les principaux types de conversion. Signalons pour terminer, la conversion du complément de relation en un sujet : Ses cheveux sont

foncés Z *Il* a les cheveux foncés, *Ton* estomac est faible Z *Tu* as l'estomac faible, etc.

Le type des adjectifs en *de* (*rouge de teint, belle de taille, faible d'estomac, pauvre d'esprit*, etc.), qui semble être une innovation de la fin du XIX^e siècle (D'Harvé PB § 45, suppl. § 222), permet de convertir une relation possessive : *Elle a le teint joli* Z *Elle est jolie de teint*. Ce type est absolument courant et, bien que la littérature l'affectionne, n'a rien de particulièrement littéraire; cf. Quand on est *bas de vue*, dit le cycliste, on porte des lunettes (Trib. de police, G.). On remarquera, si l'on tient compte de l'ensemble, qu'entre les deux termes de la transposition il n'y a pas de véritable différence sémantique (*teint joli* « inhérence » > *joli de teint* « relation »); elle est compensée par le passage inverse de *avoir* à *être* (« relation » > « inhérence »).

* * *

Suppléments

Après avoir étudié les principaux types de transposition grammaticale, nous indiquerons ici les directions dans lesquelles le problème de la transposition peut être élargi encore.

* * *

La COORDINATION est un rapport de sujet à prédicat entre deux phrases indépendantes ou leurs équivalents (termes coordonnés), tandis que la subordination ne forme au contraire un rapport de sujet à prédicat qu'entre les parties d'une seule

et même phrase. Le critère de la différence entre subordination et coordination réside donc dans la portée des signes, l'élément subordonné ne portant jamais que sur une partie de la phrase, tandis que l'élément coordonné s'applique toujours à une phrase entière. Exemple : Je suis resté chez moi *parce qu'il pleut* (*parce qu'il pleut* ne porte que sur le verbe : *rester* *parce qu'il pleut* = subordination) / Je suis resté chez moi, *car il pleut* (*car il pleut* porte sur l'ensemble de la phrase précédente = coordination).

Le rapport de coordination n'est pas autre chose qu'une sorte d'élargissement de la subordination et l'on peut retrouver dans celle-ci, transportés sur une autre échelle, les principaux mécanismes transpositifs valables pour la subordination : condensation, transitivation, etc.

La coordonnée-prédicat, ou prédicat psychologique, peut être définie comme un prédicat dont le sujet est une phrase indépendante : Il est parti, *c'est malheureux*. Par condensation, ce prédicat peut être logé dans un adverbe (« adverbe de phrase ») : Il est parti, *malheureusement* — adverbe séparé de son déterminé par une pause marquant qu'il porte sur la phrase entière.

Le coordinatif, ou conjonction de coordination, a pour fonction de relier deux coordonnées sujet et prédicat l'une de l'autre. Le coordinatif peut être latent, c.à.d. un signe zéro ou sous-entendu. Dans les coordinations du type *Il est parti* (,) *malheureusement*, c'est la pause qui remplit l'office de coordinatif. Pour expliquer la formation du coordinatif explicite et pour comprendre son rôle, il faut faire appel aux notions de condensation et de transitivation.

α) Le coordinatif condense une phrase-copule. Exemple : Je suis allé chez lui — *c'est malheureux* — il n'était pas là > Je suis allé chez lui — *malheureusement* — il n'était pas là. La condensation de la phrase copule rappelle les condensations examinées précédemment dans le domaine de la subordination. Mais tandis que le subordinatif (préposition ou conjonction) condense un verbe transitif, la conjonction de coordination condense une phrase qui fonctionne comme signe de rapport (phrase-copule). Ainsi tout subordinatif est réduc-

tible à un verbe transitif, et tout coordinatif se ramène, par représentation, condensation, etc., à une phrase :

Il a échoué (*cela*) *n'empêche* qu'il a bien travaillé (« mais, cependant, néanmoins »); Il pleuvait (*cela*) *n'empêche* qu'on s'est bien amusés.

J'ai du travail *ça fait que* je ne peux pas sortir (« de sorte que »). C'est difficile *avec ça* ce n'est pas amusant (« et »).

Il ne m'aime pas *ajoutez* qu'il m'ennuie (« et »).

Il faudra le faire tôt ou tard (*alors il vaut*) *autant* le faire tout de suite; Ce n'est pas une honte (*alors il vaut*) *autant* qu'il le sache.

Ecrivez-lui : J'aimerais bien *c'est que* je n'ai pas l'adresse (« mais »). Je l'ai averti (*la question est de*) *savoir* s'il viendra.

β) Le coordinatif transitive un adverbe de phrase. Là encore, il y a parallélisme avec ce que nous avons vu dans le domaine de la subordination. De même qu'un adverbe de verbe, si on le transitive, devient par cela même un subordinatif (préposition ou conjonction), un adverbe de phrase devient par transitivation une conjonction de coordination : Il est parti, *malheureusement* (phrase + adverbe de phrase) > Il est parti, *malheureusement* je n'ai pas pu le revoir (phrase-sujet + coordinatif + phrase-prédicat). Le français permet en principe de transitiver ainsi tout adverbe de phrase en un coordinatif :

La porte était fermée, *heureusement que* j'avais la clef.

Je lui adresse une lettre, *au hasard que* vous voudrez bien la lui faire parvenir (APG).

Ce qu'il a fait est très mal, *surtout que* j'étais son ami (Joran n° 276).

Cf. *peut-être que*, *bien sûr que*, etc.

La formation du coordinatif par transitivation d'une prophrase constitue un cas limite : Ils sont jaloux, *pire*, ils s'en veulent à mort; Il ne veut pas se repentir, *bien plus*, il récidive; cf. lat. *magis* → *mais*. L'adverbe de phrase étant lui-même une prophrase, les deux cas sont au fond identiques.

Après un certain nombre de conjonctions de coordination, le français héréditaire exige l'inversion de la phrase : Il n'est pas riche, *tout au plus peut-il* se soutenir. Le besoin d'interchangeabilité cherche à se débarrasser

de cette inversion, qui est un vestige de la langue du passé où elle était fréquente, afin de réaliser le passage invariable de la phrase non-coordonnée (*Il peut se soutenir*) à la coordonnée (tout au plus qu'il *peut se soutenir*) :

Il va pleuvoir, *aussi* il faut nous dépêcher.

Je n'admets pas cela, *encore* est-il que ce n'est pas vrai > *et encore*, ce n'est pas vrai.

Je lui ai écrit, *peut-être* qu'il viendra.

Il n'est pas riche, *tout au plus* peut-il se soutenir > (*c'est*) *tout au plus* s'il peut se soutenir.

Je l'ai rencontré, à *peine* étais-je sorti > à *peine* que j'étais sorti.

Le fait que la coordonnée, en français héréditaire, doit subir une inversion, est au fond un de ces nombreux exemples de conformisme grammatical que nous avons signalés dans les parties précédentes du livre : le signe est obligé de varier en fonction du rapport grammatical qui le lie au reste de la chaîne parlée. La lutte contre l'inversion n'est ici qu'un épisode du conflit qui met aux prises le conformisme et le besoin d'invariabilité.

Les phrases coordonnées peuvent être condensées d'une manière plus ou moins étroite en termes coordonnés. Il y a par exemple des groupes coordinatifs (*Pierre et Paul* sont partis; Il a *examiné, fouillé et retourné* tous les tiroirs), des substantifs coordinatifs (*père et mère*), des adjectifs coordinatifs (*rouge-blanc-bleu; franco-suisse*), des ordinaux coordinatifs (le *un deux et trois* i è m e jours de novembre; c'est la *cing ou six* i è m e fois qu'il recommence), etc.

Le conformisme exige que les termes coordonnés appartiennent à la même catégorie grammaticale : *Il aime manger et la boisson* est incorrect. Mais le français avancé est loin d'obéir à cette règle sur tous les points. L'adaptation réciproque des catégories grammaticales coordonnées demande souvent un gros effort de mémoire; il n'est pas toujours aisé de passer directement d'une proposition infinitive à un substantif abstrait, d'un complément de relation à un adjectif de relation, et ainsi de suite. Bref, nous voyons là une nouvelle phase de la lutte menée par l'invariabilité contre le conformisme :

SUBSTANTIF ET PROPOSITION : Je vous serais bien reconnaissante d'avoir l'obligeance de rechercher *si mon mari est prisonnier et le lieu de son internement* (APG); Je m'adresse à vous afin de savoir *si il ne serait pas prisonnier et l'endroit où il serait interné* (id.).

Ex. littéraires : Elle comprit tout de suite *ce qu'il voulait dire et qu'il la craignait maintenant* (A. France, D'Harvé PB § 364); Il retrouva *la suite oubliée des choses et qu'elle n'était plus à lui* (A. France, *ib.*); Nous avons connu aussi *toutes les circonstances qui l'ont déterminé et que ces circonstances n'étaient point surnaturelles* (Maeterlinck, *ib.*).

SUBSTANTIF ET PROPOSITION INFINITIVE : Ce n'est pas le modeste abri qui fait *l'ornement d'une place* plutôt que *de la déparer* (jx). A part qu'il y a bien aussi *la fabrication des échalas ou soigner le vin*, mais c'est tout (Ramuz, *Passage du Poète*, 15).

Après *de nombreuses démarches et interroger de nombreux soldats de sa même compagnie* (APG).

ADJECTIF ET COMPLÉMENT RELATIONNELS : Les forces *de police et militaires*, Maisons *ouvrières et de campagne*, Arts *exotiques et des primitifs*.

RÉGIMES DE SYNTAXE DIFFÉRENTE : Voici les renseignements que je puis fournir pour *faciliter et aider aux recherches* (APG).

Comptant *sur votre bon cœur et que vous ferez diligence pour avoir des nouvelles* (id.).

On s'attend et on souhaite une bonne petite averse (lettre).

Que ce soit *malgré ou conformément à votre désir*, il faut en passer par là (Joran n° 184).

Autres exemples : Martinon II 332.

Comme on le voit, la coordination asymétrique est fréquente dans le langage courant et cursif de nos jours; mais il va sans dire qu'on en trouve des exemples tout au long de l'histoire du français.

Quant à l'échange entre subordination et coordination, il est relativement aisé. En principe, le français permet de transformer au moyen d'une simple pause n'importe quel adverbe de verbe en un adverbe de phrase : Il est parti *rapidement* (subordination) > Il est parti (,) *rapidement* (coordination). Parallèlement, toute conjonction de subordination peut être transposée en une conjonction de coordination au moyen d'une pause précédente : Il est parti *parce que vous l'avez voulu* > Il est parti (,) *parce que vous l'avez voulu* (on voit pourquoi *car* tend à disparaître de la langue parlée). Dans la langue écrite, la pause qui permet cette transposition est

signalée soit par une virgule soit par un point (procédé de style) : *Il est parti. Rapidement | Il est parti. Parce que vous l'avez voulu.*

•

TRANSPOSITION DISCURSIVE. — La transposition telle que nous l'avons étudiée, et telle qu'on la rencontre ordinairement, est un procédé d'ordre mémoriel; la catégorie de base n'est pas énoncée précédemment dans le discours, mais se trouve logée dans la mémoire. Il y a des cas cependant où le point de départ est dans la chaîne parlée même et vient à être transposé, à l'aide d'une représentation ou d'une ellipse discursives, dans une autre catégorie. Voici quelques exemples de cette curieuse alliance entre la brièveté et l'interchangeabilité.

En cas de représentation, le signe peut être repris par un anaphorique qui le transpose simultanément dans une autre catégorie :

DÉTERMINANT > PRÉDICAT : L'argent bienvenu dans un pays *appauvri*, et toute l'Europe l'est (jx).

SUBSTANTIF SUJET > PRÉDICAT : Les autres *blessés* ne le sont que légèrement (jx); Le principe est d'accorder la préférence aux *fabriqués* nationaux, qu'ils l'aient été avec des matières nationales ou importées (jx); Les *menteurs* croient volontiers que les autres le sont (Martinon II 281).

SINGULIER > PLURIEL : Entre le *pauvre* et vous, vous prendrez Dieu pour juge... Comme *eux*, vous fûtes pauvre (Racine).

ACTIF > PASSIF : Je le *traiterai* comme il le mérite; Le Ministère de l'Instruction publique en Russie a décidé d'*admettre* dans les Universités tous les Israélites *en* faisant la demande (Stapfer 87); Je veux qu'on les *fasse* comme ils doivent l'être (Martinon II 283).

VIRTUEL > ACTUEL : Je vis en *paix* avec tout le monde pourvu qu'on me la laisse; Ce comité et ses séides se composent de gens *inconnus* aux ouvriers du pays et de quelques-uns qui le sont trop (Vittoz 165); Elle a pris une femme de *ménage*, ne pouvant le faire elle-même (Martinon II 310); Nous sommes sortis de la ligne de feu depuis quelques jours, et en *repos*, que nous goûtons avec joie après près de deux mois de tranchées (APG).

Le même fait peut se présenter en cas d'ellipse discurs-

sive; le signe non-répété est transposé simultanément dans une autre catégorie :

D'UNE PERSONNE A L'AUTRE : Elle *a été opérée* quand moi; Tu me *gratteras* le dos et moi toi, Il *m'aide* et moi lui (B 108 n); Tu *partiras* quand nous (Martinon II 493 n).

C'est toi ou moi *qui (qu'on)* se trompe, C'est ni toi ni moi *qui (qu'on)* peut le dire.

D'UN NOMBRE A L'AUTRE : Dieu *est* bon et les hommes méchants (correct).

D'UN TEMPS A L'AUTRE : Puissiez-vous ne pas *souffrir* autant que moi (*id.*).

ACTION > ÉTAT : Qu'est-ce qu'il *fait* ? Avocat (« il *est* avocat »).

OBJET 1 > OBJET 2 : Je *vous* ai toujours vénéré et porté une vive affection (Nyrop V § 182); Il *m'a* élevée, nourrie, tenu lieu de tout ce que j'avais perdu, et mariée enfin (*id.* § 233).

PERSONNEL > IMPERSONNEL : Je *puis* me tromper et *que* les autres ne se trompent (Martinon II 333 n).

VIRTUEL > ACTUEL : Les deux navires entrèrent en *collision*, *peu sérieuse* d'ailleurs (Vannier, *Clarté fr.*, 126).

PRÉPOSITION > CONJONCTION : Mais c'est en vain que j'attends un mot de lui *pour* qu'il me donne son adresse et *lui* faire parvenir ce dont il aurait besoin (APG); *Afin* qu'il vienne et *de* lui dire (Martinon II 451).

Considérée du point de vue normatif, la transposition discursive choque en général comme une incorrection des plus grossières. Les gens bien parlants ont de la peine à admettre ce double rôle accordé simultanément à un seul et même signe. Mais du point de vue fonctionnel on aurait tort de voir un fait pathologique dans cette alliance de la brièveté et de l'invariabilité, qui constitue au contraire un des points culminants de l'économie linguistique



TRANSPOSITION PHONIQUE. — Le problème de la transposition comprend tout un aspect phonique, qu'une étude plus complète que la nôtre ne devrait pas négliger. Il s'agit notamment de l'échange entre unités et sous-unités; selon les cas, le passage de l'une de ces catégories phoniques à l'autre peut supposer un changement de forme ou non : *MOI* / *je*, *TOI* / *tu*, *LUI* / *il*, *EUX* / *ils*, *SOI* / *se*, *QUOI* / *que*, etc.; mais :

NOUS = *nous* (ex. *NOUS*, nous nous amusons), *VOUS* = *vous* (ex. *VOUS*, vous vous amusez). On voit que *nous* et *vous*, au rebours des autres pronoms, peuvent fonctionner correctement tantôt comme unités tantôt comme sous-unités.

Le français avancé présente des exemples montrant le besoin de supprimer la barrière formelle entre unité et sous-unité : Dépêche-*TE* ! Le passage inverse est plus fréquent ; ainsi dans le type : Je ne sais pas *quoi* faire, Il ne savait pas *quoi* répondre, le *quoi* — normalement une unité — fonctionne en qualité de sous-unité (*QUOI* = *quoi*, au lieu de *QUOI* / *que*).

*

TRANSPOSITION INTERLINGUE. — L'emprunt de mot, et le calque ou emprunt de syntagme, ne sont pas autre chose que des transpositions de langue à langue. D'un point de vue large, on pourrait appeler soit l'emprunt une transposition interlingue, soit la transposition (sémantique ou syntagmatique) un emprunt intralingue. Car le besoin d'invariabilité tend non seulement à faciliter le passage des signes d'une catégorie à l'autre à l'intérieur d'une même langue, mais encore à permettre leur passage invariable d'une langue à l'autre : immense sujet, dont nous ne faisons qu'indiquer le principe, et la place dans l'ensemble.

Dans le domaine de la transposition intralingue, le besoin d'économie cherche à créer des signes invariables et mobiles, c.à.d. interchangeables d'une case de l'échiquier à l'autre. Dès lors que l'on considère l'ensemble des langues de grande communication comme un tout unique — et cette considération, au train dont va la civilisation moderne, semble devoir s'avérer — on peut s'attendre à une marche parallèle vers l'invariabilité d'une langue à l'autre : les emprunts et les calques, si fréquents dans les langues modernes (européennes ou non), marquent la préoccupation de créer un vocabulaire de caractère international, formé de signes internationaux.

CHAPITRE V

LE BESOIN D'EXPRESSIVITÉ

LES besoins étudiés dans les chapitres qui précèdent peuvent tous se grouper plus ou moins sous un chef unique : le besoin de communication. Les signes qui servent à la communication doivent être assimilés les uns aux autres et classés en catégories, en même temps ceux qui ne sont pas du même ordre doivent pouvoir être aisément distingués les uns des autres ; en outre, ils doivent être économiques, c.à.d. brefs et invariables. Mais « la pensée tend vers l'expression intégrale, personnelle, affective ; la langue cherche à communiquer la pensée vite et clairement : elle ne peut donc la rendre que dans ses traits généraux en la dépersonnalisant, en l'objectivant. Plus les échanges se multiplient, plus la communication travaille à l'encontre de l'expression personnelle. » (Bally LV 148).

Examiné du point de vue de l'évolution, le langage présente un passage incessant du signe expressif au signe arbitraire. C'est ce qu'on pourrait appeler la loi de l'usure : plus le signe est employé fréquemment, plus les impressions qui se rattachent à sa forme et à sa signification s'émeussent. Du point de vue statique et fonctionnel, cette évolution est contre-balancée par un passage en sens inverse : plus le signe s'use, plus le besoin d'expressivité cherche à le renouveler, sémantiquement et formellement.

BALLY, *Traité de Stylistique Française*, 1921¹.

BALLY, *Mécanisme de l'expressivité linguistique* (LV 139 sv).

LORCK, *Die Erlebte Rede*, 1921.

OGDEN and RICHARDS, *The Meaning of Meaning*, 1927¹, chap. VII : The Meaning of Beauty.

PAULHAN, *La double fonction du langage* (Rev. Philos., 1927, 22 sv).

TERMINOLOGIE.¹ — L'antinomie entre la communication et l'expressivité est bien connue, mais la terminologie diffère d'auteur à auteur : Verstandesrede/Phantasierede (Lorck), langage-signe/langage-suggestion (Paulhan), symbolic/evocative (Ogden and Richards), etc. — Nous opposerons le signe *arbitraire* et le signe *expressif*.

LE besoin d'expressivité n'est pas un besoin simple; il comporte de multiples aspects. D'une manière générale, on peut distinguer le besoin d'agir sur l'interlocuteur et le besoin de le ménager, c.à.d. le langage actif et le langage passif. Le langage actif embrasse surtout les divers procédés dus à l'exagération; le langage passif comprend les expressions qui tendent à atténuer la pensée ou le sentiment, les euphémismes, les signes de politesse, etc. Une autre opposition est celle qu'on peut faire entre l'expressivité du langage populaire et celle de la langue littéraire; leurs procédés sont parallèles, de ce point de vue, et se laissent ramener au même besoin général. — Il va sans dire que dans ce chapitre, qui ne doit constituer qu'une première approximation, on n'insistera qu'incidemment sur ces divers aspects sous lesquels le besoin d'expressivité peut se présenter; on s'attachera à considérer le phénomène dans sa généralité.

*

Quand on définit la stylistique comme l'étude du langage affectif, on entend par là d'une manière générale l'étude des sentiments, des émotions, des volontés qui se dégagent des faits de langage. Mais cette affectivité peut être de deux

espèces. Elle est fortuite lorsqu'elle est dégagée uniquement, et à l'insu du parleur ou malgré lui, par la situation. Ainsi les faits d'évocation de milieux (tels que la prononciation d'un étranger, les termes d'argot échappés accidentellement à un homme de bonne société, la lecture d'un exploit d'huissier, etc.) rentrent souvent dans cette catégorie. L'affectivité par la situation doit être nettement séparée de l'expressivité; cette dernière, c'est l'affectivité que le parleur cherche à transmettre à son interlocuteur d'une manière plus ou moins volontaire. Tandis que l'affectivité, fortuite, ne relève que de la causalité, l'expressivité suppose au contraire un acte de finalité, c.à.d. un rapport de moyen à fin (de procédé à besoin). La linguistique fonctionnelle ne peut naturellement s'occuper que de cette dernière, qui seule répond à la finalité du signe : le langage simplement affectif n'est pas un langage.

La même opposition peut être formulée en d'autres termes, plus généraux : tout ce qui est affectif n'est qu'un *processus*, tout ce qui est expressif au contraire est un *procédé*. La création même du langage — création qu'il ne faut pas chercher à surprendre dans la nuit lointaine des origines mais dans le fonctionnement quotidien de la langue d'aujourd'hui — n'est pas autre chose que le passage du processus au procédé. Un phénomène reste un simple processus fortuit tant qu'il n'a pas été mis, par un acte de volonté du sujet parlant, au service d'un besoin donné. C'est ce qu'a clairement vu M. Grammont à propos des combinaisons de sons expressives : « ... Un moyen d'expression n'est jamais expressif qu'en puissance, et ne devient impressif que si l'idée le lui permet et le met en évidence. Sans l'idée qui le féconde et le vivifie, le moyen matériel n'est qu'une possibilité irréalisée. » (*Vers fr.*, 31-2; v. Bally LV 277). Ainsi *tictac* et *tinter* sont expressifs, *tactique* et *teinter*, composés des mêmes phonèmes, ne le sont pas.

La même distinction s'applique naturellement aussi aux oppositions sémantiques. Pour qu'une opposition de ce genre soit expressive, il faut qu'elle réponde à l'intention du sujet parlant d'être expressif, sinon elle reste un pur processus (à moins de correspondre à un autre besoin). Ainsi, parmi les exemples de figures que donne la rhétorique, beau-

coup ne sont pas des procédés expressifs ou ne le sont plus : une *voile* (bateau), le *pied* d'une table, les *bras* d'un fauteuil, etc... sont aujourd'hui de simples transpositions (« fausses figures »).

*

Comment définir le procédé expressif ? On sait que d'après la théorie de Saussure le langage est constitué par un système d'oppositions, c.à.d. d'identités et de différences. Or le besoin d'expressivité tend constamment à remplacer les oppositions usuelles, à mesure qu'elles deviennent automatiques et arbitraires, par des oppositions neuves, chargées par leur imprévu de mettre en éveil l'attention de l'interlocuteur et de faire jaillir chez lui un minimum au moins de conscience. Ces oppositions inédites qui font l'essence du procédé expressif, peuvent atteindre aussi bien la signification que la forme des signes. En résumé, les faits qui constituent le langage expressif peuvent être considérés comme un ensemble de déformations plus ou moins fortes et plus ou moins conscientes que le parleur fait subir au système normal de la langue ; il n'y a donc pas deux grammaires, une grammaire intellectuelle et une grammaire expressive (v. Sechehayé, *Structure logique de la phrase*, 212).

L'essence de l'expressivité est de jouer avec la norme — sémantique ou formelle — exigée par la logique ou la grammaire normatives. Quand on dit d'un homme : c'est un *chiffon*, on remplace la notion de qualité demandée par la logique (« il est mou ») par celle de substance ; mais si l'on dit de lui : c'est un *ramolo*, au lieu de : c'est un *ramolli*, on ne heurte plus la norme de la signification mais celle du signe.

Les grammairiens protestent souvent contre l'« illogisme » de certaines tournures. Exemple : « *Promettre*, comme *espérer*, suppose l'avenir. On ne dira donc pas : *Je vous promets qu'il s'est bien amusé* ; mais, *Je vous assure qu'il s'est bien amusé*. Il est vrai que *promettre*, pour *assurer*, est une expression familière, citée par l'Académie et employée par de bons auteurs. Elle n'en reste pas moins illogique, *promettre* signifiant *faire une promesse*. » (Vincent 141-2). En réalité, *promettre* pour *assurer* est une figure, et rejeter une figure comme

illogique, c'est rejeter toute figure, car toute figure est illogique par définition.

Parleur et entendeur ne sont naturellement pas dupes de ces illogismes et de ces agrammatismes : le contraste entre la signification logique, c.à.d. conforme à la norme de la logique, et la signification illogique, respectivement entre le signe grammatical, c.à.d. conforme à la norme de la grammaire, et le signe agrammatical, constitue précisément le secret de l'expressivité.

A) Expressivité sémantique (figures)

La transposition sémantique et la figure ne doivent pas être confondues ; elles diffèrent par deux caractères importants.

Dans la figure, les deux valeurs sémantiques, le sens propre et le sens figuré, sont associées l'une à l'autre, et d'une manière plus ou moins implicite. La simple transposition sémantique postule au contraire l'oubli (ou, dans le cas de la « fausse figure », le refoulement) du sens premier. Le pronom *on* fournit des exemples intéressants des deux emplois. Dans des tournures comme *Nous on aime le vin*, ou : *Venez voir : : C'est bon, on y va*, le pronom *on* est une sorte de pronom personnel interchangeable d'une personne à l'autre, et relève de la transposition plus ou moins pure. Dans d'autres emplois, les valeurs propre et dérivée sont au contraire associées l'une à l'autre et forment figure ; tel est souvent le cas lorsque *on* est substitué à *tu* ou à *vous* : *On n'a pas été sage à l'école, on est rentrée tard, on ne fait plus ses devoirs, qu'est-ce que cela veut dire, tout ça ?*

En outre, et cela ressort en partie de ce qui vient d'être dit, il faut faire intervenir le facteur téléologique, car tout dépend en effet de l'intention du parleur. Si l'on admet que toute opération linguistique est accompagnée d'un jugement de valeur — généralement inconscient — porté sur elle par le sujet parlant, on peut, de ce point de vue, définir la transposition sémantique comme le déplacement « réel » d'un signe d'une valeur à l'autre, et la figure comme l'interversion

« irréelle » (ludique) de deux significations. Cette attitude des sujets à l'égard des opérations linguistiques qu'ils effectuent devient d'ailleurs consciente en cas d'équivoque : « Comment entendez-vous cela, au propre ou au figuré ? »

Bref, on transpose par commodité, et d'une manière aussi mécanique que possible : la transposition est un instrument au service de l'automatisme grammatical. Si l'on transfigure, c'est au contraire pour frapper l'attention de l'interlocuteur et la tenir en éveil, ce qui oblige les parleurs à des innovations incessantes et les entendeurs à un effort d'interprétation ininterrompu. Mais on aurait tort, évidemment, de croire que ces procédés sont artificiels, comme si l'étude du langage expressif tenait tout entière dans l'énumération des figures de rhétorique et des recettes de style : ces dernières ne sont que la contre-partie littéraire des figures que crée la langue parlée plus ou moins spontanée.

Selon le besoin à satisfaire, l'expression linguistique des catégories de la pensée peut donc différer du tout au tout. S'agit-il du besoin de différenciation, on exprimera autant que possible les valeurs à l'aide de signes distincts (ex. « homme / bêtes » : *cheveux* / *poils*, *nez* / *museau*, *pied* / *patte*, *mourir* / *crever*, etc.). S'agit-il du besoin d'invariabilité, on traduira les valeurs différentes par des signes identiques (ex. le *nez* d'un chien, le *pied* d'un animal, etc.). S'agit-il d'être expressif, on intervertira à dessein les valeurs (ex. Enlève tes *pattes* !, Quel vilain *museau* il a !, Ah il te caresse le *poil* ?, On finira par tous *crever* !, etc.).

Nous essayerons ici de passer en revue les principales espèces d'interversions sémantiques que l'on peut observer dans le français familier et dans le français avancé, en étudiant en même temps leur retentissement sur la grammaire. M. Bally a montré « combien ce côté de la théorie grammaticale est encore peu poussé, et quelle étude féconde s'offre à qui veut raccorder systématiquement la grammaire et la logique, plus exactement : les transpositions grammaticales et les échanges logiques. » (LV 171). Quant au classement des faits, nous garderons les rubriques adoptées pour la Transposition sémantique.

I) LA SUBSTANCE

Nous examinerons d'abord les échanges que le besoin d'expressivité fait subir aux diverses variétés de la substance; ensuite, nous passerons à l'étude des interversions qui se produisent entre la substance et une autre catégorie.

La différence entre animé et inanimé donne lieu à une série de figures familières ou vulgaires : Va donc, eh *outil* ! (personnage maladroit); Quel *colis*, cette fille ! etc. Citons l'emploi de *ça* à la place d'un pronom personnel :

En parlant d'enfants : *Ça* joue, *ça* rit, *ça* s'amuse, *c'est* gentil.

En parlant d'une jeune fille : *C'est* jeune et *ça* ne sait pas !

En parlant d'une femme : Regardez-moi *ça*, on ne sait pas d'où *ça* sort et *ça* veut faire des manières !

On emploie aussi, dans l'usage plaisant, l'impersonnel en parlant d'une personne; exemple : *Il fait soif* !, à quelqu'un qui boit.

Inversement, la langue a de tout temps, et à tous les étages du langage, personnifié les choses de la nature; l'animation de la nature est un des procédés les plus courants du langage expressif. La poésie en fait un usage constant, mais le langage populaire ne l'ignore pas non plus (cf. un *cadavre* pour désigner une bouteille vide, les noms d'animaux donnés aux outils, etc.).

L'intervention des notions d'homme et d'animal alimente la plus grande partie des injures et des expressions fortes de la langue familière et populaire : *cochon*, *vache*, *chameau*, *bécasse*, *corbeau* (prêtre), *singe* (patron), etc. Le procédé s'étend naturellement aussi aux attributs de ces notions : « On entend fréquemment dire *cuir* ou *couenne* pour « peau », *lard* pour « graisse », *vêler* ou *pondre* pour « accoucher », etc., avec l'intention évidente de comparer l'homme à la bête. » (B 26). Cf. *gueule*, *museau*, *pattes*, *poils*; *crever*, etc.

Le même procédé peut d'ailleurs comporter une valeur caritative, car tout dépend de l'intention du parleur. Certains noms d'animaux semblent particulièrement portés à fournir les termes de l'amitié et de l'amour : *mon chien*, *mon loup*; *mon rat*, *mon lapin*, *ma chatte*, *mon poulet*, etc.

L'interversion des notions d'homme et de plante fournit et des injures (Vous me prenez pour une *poire*; Faire le *poircau* « attendre longtemps, comme un imbécile ») et des termes caritatifs (mon *chou*, ma *vieille branche*, sucer la *pomme à qn.*, etc.).

Beaucoup de termes caritatifs reposent en outre sur l'interversion des sexes. C'est par figure, par exemple, qu'on dira à une personne du sexe féminin : *mon petit, mon chéri, mon mignon*, etc. Le cas inverse, qui est plus rare, frise le sarcasme : Dépêche-toi, *ma belle* ! De même, on peut substituer un suffixe masculin à un féminin; d'où l'expressivité plus ou moins forte des noms propres féminins en *-on* : *Madelon* (Madeleine), *Louison* (Louise), *Margot, Margoton* (Marguerite), *Jeannot* (Jeanne), etc. La même figure joue pour les noms communs en *-on*, corrects pour la plupart : *une bougillon, une demoisillon, une frétilion, une graillon, une grognon, une laideron, une louchon, une souillon, une tâtillon*, etc. Toute l'expressivité de ces termes repose sur le chassé-croisé entre féminin et masculin, et c'est dans la mesure où celle-ci s'efface qu'ils tendent à admettre le suffixe féminin : une *tâtillonne*, etc.

Un procédé très fréquent, et qui de ce fait a perdu beaucoup de son expressivité originelle, est l'emploi de la 3^e personne à la place de la 2^e :

Dites donc, *la vieille* !

Hé *les enfants*, pas de tapage !

Allez *la mère* Michel, vot'chat n'est pas perdu.

C'est toi, *la jolie*, qui c'est que tu cherches ?

Au revoir, *la chérie* !

Embrassez *sa* mémère, Embrassez *sa* petite femme (langage caritatif, B 76).

Le cas classique dans ce domaine est d'ailleurs la 3^e personne de politesse : *Madame veut-elle...*, *Monsieur désire-t-il...* Cf. : J'ai déjà eu le plaisir de rencontrer *ces dames*; Et *ces jeunes gens, ils* parlent sport, je parie !, etc.

Pour s'adresser à quelqu'un plaisamment, on peut aussi se servir de la 1^{re} personne; cette figure s'accompagne d'un changement de nombre (singulier > pluriel) :

Il paraît que *nous n'avons pas été sage, hier, on nous a puni; serons-nous plus attentif désormais ?* (Martinon II 312).
Ne nous gênons pas, prenons la part des autres (ib.).
Nous allons au théâtre toute seule (ib.).

Enfin, le langage populaire emploie *bibi* avec la 3^e personne quand il s'agit de quelqu'un qui se désigne soi-même : *Bibi aime bien le bon vin, C'est pour bibi (B).*

Le « style indirect libre » de M. Bally (v. Lips, *Le Style Indirect Libre*, 1926) consiste à employer par figure le style direct à la place du style indirect : « Etant donné le style direct, *Pierre dit à Jean : Je fais..., j'ai fait..., je ferai...*, si on subordonne le discours à ce qui précède, on obtient, à la troisième personne au lieu de la première : *Pierre dit à Jean qu'il faisait..., qu'il avait fait..., qu'il ferait...*; si on sous-entend la proposition principale, il reste : *il faisait..., il avait fait..., il ferait...*, qui est le style indirect pur, dont les romanciers naturalistes ont singulièrement abusé. Même style sans qu'il y ait dialogue; un personnage réfléchit sur lui-même et au lieu de se dire : *Ah je suis bien toujours le même ; jamais je n'ai compris que..., toujours je serai dupe de...*, il se dit : *Ah il était bien toujours le même ; jamais il n'avait compris que..., toujours il serait dupe de...*; sous-entendez : *il songeait que..., il se disait que...* » (Martinon II 343 n). Le mieux serait donc d'appeler ce procédé, qui a été affublé, de linguiste à linguiste, des noms les plus divers, le style direct figuré. Il n'est d'ailleurs que le retentissement grammatical, et littéraire, d'une figure sémantique courante dans la langue parlée : l'interversion des interlocuteurs. Le parleur met dans sa propre bouche les opinions de son interlocuteur :

Bien sûr, je suis incapable de faire ça !
Arrange-toi pour retrouver mon chapeau : : Naturellement, c'est encore moi qui l'ai perdu !

Tu n'aurais pas dû agir de cette manière : : C'est toujours moi qui ai tort, je sais bien; je ne cède jamais, je ne m'occupe jamais des autres !

Dans la langue écrite, l'interversion se fait entre l'auteur et ses personnages; mais la racine du procédé — comme d'ailleurs de tout procédé littéraire — doit être cherchée dans l'idiome parlé. C'est là ce qui placera le problème dans

sa vraie lumière (v. E. Richter, compte-rendu de l'ouvrage de Mlle Lips : *Herrig's Archiv*, t. 153, 149 sv).

En français, l'article placé devant un nom propre « caractérise » la personne désignée. Cela peut se faire de différentes manières. Devant un prénom par exemple, l'article donne un ton de familiarité : *la Louise, la Jeanne, la Marie*, etc. Devant un nom de famille, il exprime généralement le mépris, procédé bien connu des polémistes : *le Clémenceau, le Caillaux, le Poincaré*, etc.,... et des concierges : Voilà encore une lettre pour *le Martin*. La forte expressivité qui se dégage de cet emploi est due à l'interversion des notions de nom commun et de nom propre, ce dernier étant assimilé par figure à un nom commun. On sait que dans le langage populaire et rural, cet usage de l'article avec un nom propre a perdu en grande partie sa valeur expressive.



Un autre groupe de figures consiste à intervertir la substance avec la qualité, la manière, l'évaluation (mode), etc.

L'interversion de la substance et de la qualité, et son retentissement grammatical la substitution du substantif à l'adjectif, est une des figures favorites du langage expressif; elle se rencontre dans toutes les couches du langage (ex. historiques : *bête, brute*, etc.) :

LANGUE PARLÉE (POP. ET FAMIL.) : Je suis *enthousiasme, asthme, tuberculose* (B 78), *malaise* (B).

Etre *désordre, chagrin, colère*, etc.

Vous avez agi d'une façon *cruche* (Gourmont ELF 172).

Des manières *peuple*, Un article *populo*.

Etre tout *chose* « déconfit, penaud ».

C'est pas *sorcier*.

Une histoire *farce*.

Un procès, un concert, un dîner *monstres*.

Un succès *bœuf*.

Tu es *enfant*, etc...

LANGUE ÉCRITE : Un portrait, un livre, un style, un récit *natures*.

Il était très *sport* d'allures et de manières.

Ce n'est plus la mode des couleurs *esthètes* (Goncourt).

Des détails *artistes* (Vittoz 84).

Siècle *épicier* et *bourgeois* (Goncourt).

Une très jolie femme, très brune, très *flirt* (Gyp).

Le substantif peut être aussi un composé :

Un ménage *dernier cri* (roman de Gyp).
Mœurs *fin de siècle*; vengeance très *fin de siècle* (Gyp).
Un roman *vieille France* (litt.).
Une musique *conte de fées* (frères Tharaud).
Pop. et famil. : Elle est *belle femme*, *jolie fille*, etc.

On remarquera que le substantif ainsi transfiguré dans le domaine de la qualité s'accompagne volontiers de l'adverbe *tout*, à la place de *très* : un style *tout nature*, il est *tout chose*, *tout enthousiasme*, etc.

Il peut y avoir chassé-croisé entre la transposition de l'adjectif en un substantif et la figure qui prend la substance pour la qualité : Pierre est *un timide*. Autrement dit, l'adjectif, en même temps qu'il est transposé en substantif, est transfiguré en sens inverse dans le domaine de la qualité. Les exemples de ce type sont multiples, et en général corrects (pendant plus ou moins « écrit » : son étude *la préférée*, les soldats pour qui la mort est *la toujours présente*, etc.).

Les pronoms, qui représentent des substantifs, et les déterminatifs qui contiennent une idée de substance — par exemple les démonstratifs (*cette* maison « qui est à l'endroit ici »), les possessifs (*ma* maison « qui est à moi »), etc. — sont souvent pris au figuré; le langage expressif les transfigure du domaine de la substance dans celui de la qualification plus ou moins subjective (évaluation) :

Elle est *tout* pour lui !
Ça ! Çui-là ! Celle-là !
Ça c'est bien *lui* ! C'est bien *elle*, ça !
Marié et déjà quatre enfants, c'est *quelque chose* !
C'est *quelqu'un*, cette petite !

Il fait *son* malin, *son* grand seigneur; Elle fait *sa* moue; Elle a de nouveau *sa* migraine, *ses* douleurs, etc. Un renard, sentant *son* renard d'une lieue (La Font.).

Voilà bien *mes* gens de la campagne ! Voilà bien *mon* maladroit !
Voilà *mon* imbécile qui..., Voilà *mon* Charles qui se sauve !
J'ai tout *mon* temps, Je lui fais *ma* cour, J'ai fait *ma* paix avec lui, Je fiche *mon* camp (Robert 203). Possessif de politesse : Oui *mon* général, Oui *mon* maire, Oui *mon* président.

Il faut fermer *votre* porte (à celui qui la laisse ouverte). Vous avez *votre* tête, Mélanie !

Un autre type de figures consiste à remplacer un adverbe de manière par une expression nominale (*ce que* à la place de *comme, comment, combien*) :

Ce qu'on s'est amusé ! Ce qu'il est joli !
Ce que je suis vexé, vous ne l'imaginez pas !
Ce qu'il m'a envoyé promener, imagine-toi !
Ce que j'ai été heureux ! Ce qu'il écrit mal !
Ce que j'ai soif ! Ce que je t'aime ! Ce que je le giflerais !
J'ai marché *ce que* j'ai pu (all. Ich lief was ich konnte).
Qu'est-ce que vous tardez ? Que tardez-vous ? (correct).

L'adverbe ou le circonstanciel est donc remplacé par un objet figuré (« substance Z manière »).

L'emploi figuré des pronoms personnels permet au français de créer des tours qui rejoignent à peu près la valeur qu'avait la voix moyenne dans les langues indo-européennes anciennes (grec, indo-iranien). La valeur du moyen était celle du « sujet intéressé », c.à.d. prenant part subjectivement au procès énoncé par le verbe. Cf. en français l'expressivité tout analogue des pronominaux :

Quand on a mangé, on ne peut plus *se bouger*.
J'ai de la peine à *me bouger*.
Et les poules, est-ce qu'elles ont eu ? : : C'est fait : : Alors pourquoi ça *se rentre* pas ?
Rentre le linge, il pleut. *Rentre-toi* !
Il *se fait* vieux (type expressif général, à la place de : il vieillit, il devient vieux).

L'expressivité du pronominal éclate davantage encore lorsque le pronom est un objet indirect (il est vrai que dans ce cas la différence entre O 1 et O 2 est souvent difficile à déterminer) :

Il ne sait pas ce qu'il *se veut* (Plud'hun 14); Les hommes aiment les chefs qui savent ce qu'ils *se veulent* (milit. G.).
Viens *t'aider* (Plud'hun 22); Il *s'aide* à vendanger (*ib.*); On de nande j. f. sérieuse pour *s'aider* au ménage.
Se veiller au grain (*id.* 23); Il faut que je *me veille*.
Pense-toi voir! (*id.* 50). Cf. : *Pense-te voir*!

Ce sont surtout les pronominaux des verbes de pensée et de sentiment qui rappellent la valeur du moyen ancien. Un tour de phrase comme *Je me pense que* est à peu près l'équivalent du sanscrit *manye*. Exemples :

Je me préfaire mieux de resté sans demandé... (Prein 65); *Je me suis très heureux* de vous donner de mes Nouvelles (*id.* 66); Mais *je me suis heureux* que mon santé est toujours bonne (*id.* 69) = lettres de Bretagne.

Je m'étais bien pensé qu'il pleuvrait (G).

Vous me ferez un sensible plaisir car je ne sais quoi *me penser* de son état (APG); N'ayant pas de nouvelles de mon fils *je me suis pensé* de vous écrire pour que vous ayez la bonté de me donner quelques renseignements (*id.*).

Le Midi et l'Algérie affectionnent particulièrement ce procédé : Je me le suis pensé, je me le mange, je me l'ai mangé, je me le ramasse, je me l'ai pensé, tu te le bois, il se les fait peur à tous (= il leur fait peur à tous).

Le même procédé sert à exprimer le mode de l' « interlocuteur intéressé » (datif éthique) :

Regarde-moi voir çt'idiot-là! Prends-moi çte brique et fous lui zy sur la gueule! (B 108).

Tu vas voir çque j'te vais lui passer! J'te lui ai dit la chose, qu'il en était bleu! (*ib.*); J'te lui ai foutu une bâte! (B 153); Je te travaille toujours à la même place (Prein 16).

Ça vous a un de ces fumets!

Pour t'en finir, Pour vous en finir (B 137).

GESTES FIGURÉS. — Le pendant du datif éthique (mode de l'interlocuteur intéressé) dans le langage gestuel, tel qu'il appert des petits faits de la vie quotidienne, est le geste qui consiste à prendre l'interlocuteur par le bouton de son gilet, ou à lui poser la main sur l'épaule! — Cette remarque ne doit pas être une simple parenthèse amusante. Une des tâches de la *sémiologie*, ou science générale du signe (s. linguistique ou non), une fois que cette science aura été constituée (v. Saussure CLG 33), sera de montrer les correspondances existant entre le fonctionnement des divers systèmes de signes (langage oral, langage gestuel, signaux, rites, cultes, arts, etc.).

2) ESPACE ET TEMPS

Les déterminatifs contenant une indication spatiale sont souvent transfigurés dans le domaine de la qualité :

Cette question! (« la question que vous me posez est *bizarre* »). Oh *ces* hommes! (« que les hommes sont *drôles*! »).

Je vous en supplie si vous pouviez savoir ce qu'il est devenu depuis *ce* temps que je suis sans nouvelles de lui (APG).

Je ne suis pas de *ces* gens qui se laissent tromper par le premier venu.

Oh *la* bonne blague! — Ah *le* soleil! *la* plage! *les* sables!

L'idée spatiale peut aussi se traduire par un adverbe. Ainsi le sens de « ici », rendu populairement par *là*, donne par figure la locution *être là*, *être un peu là*, c.à.d. « solide, fort, avec qui l'on doit compter » : Moi ? je pense que je suis *un peu là* pour me défendre ! — Cf. ces autres sens :

Qu'est-ce que tu me racontes *là* ?

Là, franchement, j'en ai assez !

Franchement *là*, que pensez-vous ?

Je ne veux pas qu'on sorte, *là* ! Je n'y crois pas, *là* !

Enfin, si l'idée spatiale est logée dans une préposition, le besoin d'expressivité peut, par métaphore, lui donner un sens abstrait :

La terre est petite à *côté* du soleil (Vincent 43; « en comparaison de »).

Elle a *autour* de 5000 fr. de revenu.

Elle a *dans* les 5000 fr. de revenu; Demande-lui une ampoule *dans* la plus petite qu'il ait (Van Der Molen 99); Il paraît que ça va faire *dans* les un degré par jour... : Oui : : 39 aujourd'hui, 40 demain, 41..., 50..., 100... Diable ! (Ramuz, *Présence de la Mort*, 56); C'est de la folie de mettre trente francs *dans* un chapeau de paille (ou : cent francs *dans* une paire de bottines; Joran n° 187).

Cette mesure a été prise *en dehors* de moi, je n'y suis pour rien (*id.* n° 91).

Il est brouillé avec tout le monde, *jusqu'à* ses meilleurs amis.

*

« Comme nous nous intéressons généralement beaucoup plus à ce qui se passe aujourd'hui qu'à ce qui s'est passé autrefois, un narrateur ne manque pas de substituer le présent au passé dans le cours de son récit, pour intéresser davantage son auditeur ou son lecteur : c'est ce qu'on appelle le *présent historique*, qui donne en effet plus de vivacité au récit quand il interrompt à propos la série des passés » (Martinon II 339) : Pendant que je marchais, j'*entends* tout à coup un bruit de dispute près de la porte, je m'*ap-proche*, je *regarde* ce qui se passe, etc.

L'expressivité du présent historique est due à son opposition avec le passé attendu par la logique. « Mais si nous tenons compte du présent pour le passé, remplaçant la lacune

laissée par le prétérit dans le langage logique [= transposition sémantique], on peut voir combien, en matière de récit parlé, les nuances sont difficiles à distinguer, et avec quelle prudence il faut parler de « présent historique ». Il y a présent historique quand son emploi correspond à une certaine intensité d'images motrices, affectives, ou visuelles, quand il y a représentation et illusion, au moins partiellement [= figure]. — Il existe pourtant une région en France où le présent historique a conservé son rôle de temps de représentation [= de temps figuré] : c'est la région où le passé défini continue à vivre, le Midi de la France, et spécialement la Gascogne, où j'ai pu recueillir le récit suivant : « Je fouillais un champ avec mon chien, quand tout à coup je fus saisi de voir qu'il était à l'arrêt, la tête haute; je me fis cette réflexion que le gibier devait être loin; en effet, je *vois* l'oiseau s'envoler à 25 mètres, je *tire*, il *tombe*... », le tout accompagné de l'expressive mimique du chasseur qui épaule un fusil imaginaire. Ici donc la langue parlée a conservé toutes les ressources de la langue écrite. » (Buffin, *Durée et Temps en Fr.*, 62).

Dans le langage familier, l'imparfait est souvent substitué figurément à un autre temps, notamment au présent. Ainsi, « la mère qui fait boire son enfant déclare : comme il *avait* soif, mais en lui montrant un objet qui l'intéresse, elle déclare aussi : comme *c'était* joli. » (Buffin, *id.* 35). Les usages auxquels peuvent répondre les temps figurés sont d'ailleurs multiples; il y a par exemple aussi un imparfait de politesse (Je *voulais* vous dire que..., Je *pensais* que vous feriez peut-être bien de..., Monsieur, je *venais* vous dire que...), un plus-que-parfait qui sert à marquer la retenue (Monsieur, j'*étais* venu vous dire que..., J'*avais* pensé que vous feriez bien de...), etc.

Dans la langue parlée, le futur donne lieu à deux figures également correctes : le futur de politesse (Je vous *prierai* d'avoir la bonté de m'avertir, Je vous *dirai* que..., Vous me *permettez* de...) et le futur d'éventualité (Ce *sera* sa sœur qui est venue, Il *sera* à Paris à l'heure qu'il est). Le futur historique, qui se combine souvent avec le présent historique, appartient à la langue écrite :

A la mort de Théodose le Grand, l'empire romain formait les deux empires d'Orient et d'Occident, qui ne *seront* plus réunis (Strohmeyer, *Stil d. franz. Sprache*, 312).

Les Turcs ne manquent pas de diriger sur lui un feu nourri. Il riposte en lançant quatre bombes qui — on l'*apprendra* plus tard de prisonniers — causent de grave dommages (*ib.*).

Car cet homme d'action exposait volontiers d'avance tout ce qu'il comptait faire... Durant deux années, il ne *passera* jamais à l'acte sans avoir prévenu les intéressés longtemps à l'avance, sans leur avoir fixé l'heure, le lieu et le mode de son intervention. Il *appellera* tour à tour fonctionnaires turcs et officiers grecs... Il *enverra* ses embarcations ou ses piquets de marins distribuer des proclamations... (*ib.*).

Il va sans dire que les déterminations temporelles, au lieu d'être rendues par les temps de la grammaire, peuvent s'exprimer également au moyen de procédés plus ou moins lexicaux; l'adverbe *maintenant* exprime l'idée du présent, le verbe *promettre* s'applique normalement à un procès logé dans le futur, etc. Ces signes se prêtent au même jeu de figures que les temps de la grammaire :

Est-ce que tu veux obéir, à *présent* !

Vas-tu te taire, *maintenant* !; Dites-moi *maintenant*, est-ce que c'est vrai que...

Voilà-ti pas qu'i me demande de l'argent, à *çt'heure* ! (B 177).

Je vous *promets* qu'il est venu, Je vous *promets* qu'on s'est bien amusés, Je vous *promets* qu'on l'a rossé (« je vous assure »; futur Z passé).



Le langage familier remplace souvent *avoir*, verbe d'état, par *faire*, verbe de procès, afin de rendre la phrase expressive :

Faire une maladie, une bronchite, une pneumonie, etc.

Si tu continues à manger des fraises, tu vas *faire* de l'urticaire.

Faire de la neurasthénie, de l'infection, etc.

C'est toujours la plérésie que j'ai *fait* qui me tient (Van Der Molen, 138).

Il *fait* de la température.

Oh le beau petit ! : : N'est-ce pas. Savez-vous combien il pèse ?

Il *fait* déjà ses 5 kilogs : : Pas possible !

Plus généralement, un rapport de procès peut être transfiguré en un rapport d'état, et par là même le verbe ou son dérivé devient, par figure, un qualificatif. Tel est le cas pour le participe présent : Une femme *charmant* son entourage

(emploi propre) > une femme *charmante* (emploi figuré); le participe devient ainsi l'équivalent d'un adjectif qualificatif; la grammaire normative a sanctionné cet usage en le signalant par la différence entre accord et non-accord (une femme *causant* / une femme *causante*).

Il va sans dire que cette figure peut être liée, secondairement, à d'autres faits; ainsi dans l'exemple de *palpitant* (une question *palpitante* d'intérêt), le participe est transposé en causatif (qui fait palpiter) et transfiguré en même temps en qualificatif (« importante, passionnante, etc. »); ou bien aussi il peut être transposé en passif : une salade *croquante* (« qui se croque bien »), une teinte très *portante*, etc.

En revanche, la transfiguration du participe passé en qualificatif, qui est pourtant parallèle à celle du participe présent, n'a guère été reconnue par la grammaire traditionnelle; elle constitue cependant un des procédés favoris du langage expressif :

C'est une nation qui n'est pas encore *évoluée*; les sociétés déjà *évoluées*, etc. (Joran n° 120).

Une fête *réussie* (« brillante »).

Un livre *passionné, ému*, etc.

Une teinte très *habillée*.

C'est *couru* (« certain », B).

C'est tout *réfléchi* (Martinon II 121).

Il est *entendu* « habile, intelligent » (G).

Une chose *vécue* (« réelle, positive »; correct).

Sa sœur aussi est bien *profitée* (Stapfer 153).

Je suis tout *sué*; Comme il est *pâli, grandi*, etc.; Elle n'est jamais *couvée* (= elle n'a jamais fini de couvrir : Brunot PL 458).

Il est *bu*, se dit de qn. qui a trop bu (B); Il est *cuit* (« il a une cuite »).

Cf. la série plus ou moins correcte : un homme *réfléchi, avisé, décidé, résolu, appliqué*, etc.

La même figure atteint les adjectifs transitifs. Au propre, un travailleur est *conscient de ses droits*; le jargon syndicaliste ne connaît que les travailleurs *conscients*. De même, *relatif* à, qui est un adjectif de procès (« qui se rapporte à »), devient un pur qualificatif dans :

Le régime, du moins *relatif*, pourra être continué (méd.).

Un succès *relatif* « restreint, limité, contesté » (Plud'hun 42).

Cf. En voici *relativement* la réponse (« à peu près », APG).

Ce type de figures est très étendu. Quant aux adjectifs

potentiels servant de qualificatifs, ils sont innombrables :

C'est un homme *capable* « intelligent, instruit » (Joran n° 46).

Potable « convenable, approprié » (une chambre *potable*).

Incroyable « fantastique ».

Intangible « inviolable, sacré ».

Dans l'atmosphère d'une transparence *impeccable* (Vittoz 100).

Incommensurable, incomparable « immense ».

Tous ces procédés, faut-il le dire, déclenchent par ricochet, de la part du besoin de clarté, une série de réactions pour parer aux équivoques qui peuvent résulter de ce « galvaudage » incessant; nous les avons étudiées dans un autre chapitre.

3) QUANTITÉ ET QUALITÉ

Le numéral *un* peut être pris au figuré et servir de qualificatif. Cet emploi, qui est correct, se rencontre notamment dans la prose scientifique : Si *un* que soit le groupe social où une langue est parlée, Il y a langue *une* là où..., La liste n'a pas été faite suivant un principe *un*, etc. Le sens est alors celui de « simple, homogène ».

Le pluriel s'emploie souvent au figuré, là où la logique attendrait le singulier :

Il a montré la plus invraisemblable des *prudences* (Martinon II, VIII).

Il a montré dans cette affaire la plus grande des *maladresses*, ou : le plus incroyable des *génies* (*id.* 102).

Elle se tenait là avec le cœur qui lui sautait, quand Henriette répéta, d'une voix dure : D'où viens-tu ? Aline dit : J'ai été chez Elise : : C'est bien *les heures* de rentrer (Ramuz, *Aline*, 43).

Il n'y a pas là de quoi effrayer *les populations*.

La carrière du radium est à *ses aubes*; elle est déjà triomphale (jx).

On prétend qu'il y a gagné *quelques ors* (emploi plaisant); Ça coûte *des ors*, Il faudrait *des ors* (Nyrop V § 91, p. 433).

Pour *quelques* minimes *argents*.

Mais il ne parle plus de vider les poches de l'Allemagne : au contraire, il veut remplir *ses estomacs* (jx).

Le cas classique dans ce domaine est d'ailleurs le pluriel de politesse (*vous* à la place de *tu*; dans les livres : *nous* à la place de *je*); plus près du langage spontané, le français emploie *nous* à la place de *je* dans le soliloque : Courage ! *n'ayons* pas peur !

La notion du collectif, que le français traditionnel forme à l'aide de divers suffixes (*-ade, -aille, -asse, -is, -ée*, etc.), est également susceptible d'être prise au figuré. Le français a tiré de là une série de formations péjoratives : *mangeaille, canaille, victuaille, valetaille, prêtraille, ferraille*, etc.; *pape-rasse, tignasse*, etc.; *fouillis, gâchis, ramassis*, etc.; *populace*, etc. On peut comparer cet usage traditionnel avec l'emploi expressif que fait le français avancé des « préfixes » modernes correspondants : *tas de...*, *amas de...*, *bande de...*, etc. (*bande de vaches* peut s'adresser à une personne seulement : B). — *Populo*, en français populaire, désigne quelquefois un nouveau-né.

Le déterminatif *tout*, substantivé (*le tout*), peut être transfiguré dans le domaine de la qualité : *Le tout*, c'est de faire très très attention; *Le tout*, maintenant, c'est d'arriver à une solution (« le principal, l'essentiel »).

La valeur aspective de l'adverbe *tout* a été signalée par M. Bally (*Mélanges Boyer*, 22 sv) : Je n'hésite plus, je suis *tout* décidé. L'aspect exprimé est celui de l'état consécutif au procès marqué par le verbe. Il faut ajouter que c'est par figure que s'explique ce passage de l'idée de totalité à celle d'aspect « parfait ». Les fautes qui se rattachent à cet emploi expressif sont fréquentes : Il a *tout* mangé son chocolat, *tout* fini ses comptes, On lui a *tout* volé ses affaires (Plud'hun 13-4), Elle a *tout* mangé la confiture, *tout* rangé sa chambre (*id.* 53).

On peut rapprocher de ce type l'emploi expressif de *tout* avec un substantif adjectivé : *tout* colère, *tout* chagrin, etc. Cf. aussi : Votre œuvre est *toute* de charité (APG), etc.

*

Normalement, on quantifie un procès à l'aide d'adverbes tels que *parfois, quelquefois, souvent, toujours*, etc. Par figure, ces adverbes de quantité peuvent s'appliquer à un procès singulier. C'est ainsi que l'idée d'éventualité est souvent exprimée, dans le français avancé, par ces adverbes (à des degrés d'incorrection variables : *parfois* est presque admis; *quelquefois* est populaire; *des fois*, qui est lui-même une

faute à la place de *parfois* ou de *quelquefois*, est d'autant plus vulgaire au figuré) :

Je vous en serait très reconnaissante si *parfois* vous pouviez me faire savoir quelque chose; Je serai content Monsieur si vous pouviez retrouver mon Cher Frère dans les camps de concentration allemands, si *parfois* il a été fait prisonnier (APG).

Je désirerai savoir où il se trouve actuellement si *quelquefois* il était prisonnier ou mort; Je vous serai très reconnaissant si *quelquefois* vous pouviez le faire; Ce petit renseignement pourra *quelquefois* vous être utile, pour les recherches que je vous est sollicité (APG).

Si *desfois* vous en aviez eu connaissance vous seriez bien aimable, Afin de me dire si il est *desfois* prisonnier en Allemagne (APG); Ça vous ennuyerait, *des fois* ?; Dans les réponses : *Des fois* « ça dépend, peut-être »; Cf. Non mais *des fois* !

Le cas de l'adverbe *souvent* est plus complexe; son emploi expressif s'explique en effet non seulement par application à un procès singulier, mais encore par antiphrase (négation figurée). On obtient ainsi l'idée d'un procès qui ne se réalise pas ou qui tarde à le faire (« guère ») :

Plus souvent que je vous les rendrai, vos quinze francs ! (« jamais »).
Il *ne part pas souvent* ! (f. du peuple, dans un train arrêté).
Il *n'arrive pas souvent* ! (« il tarde à venir »).

L'adverbe *toujours*, pris au figuré, exprime l'aspect du procès qui se continue (Lisez *toujours*, je reviens tout de suite !) ou qui n'est pas différé : Je m'en vais *toujours* y aller, quant au reste on verra; Partez *toujours*, je vous rejoins dans deux minutes ! Il peut aussi exprimer une idée modale (« cependant ») :

Ça lui ressemble rudement, *toujours* !
Tu n'iras pas lui reprocher ça, *toujours* !
Vous avez votre profession, un gagne-pain, *toujours* !
C'est *toujours* ça !
C'est *toujours* pas en se tournant les pouces qu'on arrivera à faire quoi que ce soit !
Cf. la conjonction modale correspondante : *toujours* est-il que...

*

Dans le langage expressif, les signes qui marquent la qualité sont souvent intervertis : être *bleu* « surpris, étonné, stupéfait », etc. On intervertit surtout la qualification objec-

tive avec l'évaluation plus ou moins subjective (caritative, laudative, péjorative) :

Pour aider vos recherches et vous remercier, bien modestement, de tout ce que vous faites pour nos *petits* soldats (APG; petit Z « cher »).

Pourquoi veut-on à toute fin que la maman d'un homme jeune qui atteint à la célébrité soit une *vieille* maman ?

Il en va de même de l'habitude que nous avons d'écrire, en parlant également des jeunes célébrités : son *pauvre* père.

Entre écoliers : Oui mon *vieux*, *Vieux* raseur, etc.

Mamans et papas ne s'embarrassent pas de plus de logique vis-à-vis de leurs enfants : mon *grand* ou mon *petit* n'ont rien à voir avec la taille, non plus que : mon bon *gros*, ou : ma *petite* mignonne, avec la corpulence.

Ils ont fait de *rudes* affaires (« excellentes »).

L'idée de « manière », qui n'est pas autre chose que la qualité appliquée au procès, donne lieu à des emplois expressifs du même type. Ainsi, en parlant d'une personne malade, le français populaire dit : Elle va tout *doucement* « pas bien du tout », elle va bien *doucement* « très mal » (B 129), etc.

4) TRANSITIVITÉ : INHÉRENCE ET RELATION

La substitution, par figure, d'un rapport de relation à un rapport d'inhérence fournit quelques-uns des procédés les plus intéressants du langage expressif.

Ainsi quand on dit : Ça *donnera* un énorme édifice, ou : Ça *fera* une excellente ménagère, on remplace le verbe *devenir* (qui marque par opposition au verbe *être* le développement du rapport d'inhérence dans le temps) par un verbe de relation.

Pareillement, substituer à la copule *être* la copule *faire*, c'est encore déguiser un rapport d'inhérence sous un rapport de relation :

Ça *fait* bon (p. ex. en parlant d'une compresse).

Ça *fait* cher de vivre en Suisse.

Montre si ça *fait* joli (en parlant d'une bague).

Ça *fait* gentil, Ça *fait* jeune, Ça *fait* distingué (modiste).

Le chapeau de paille, ça *fait* pauvre et ordinaire.

C'est des meubles qui *font* riche.

Quel triste compagnon il *faisait* !

La voiture a heurté un échafaudage où il y avait six ouvriers, ah, ceux-là alors, ils ont *fait* vilain, car ils ont vu le moment où ils allaient tous dégringoler (récit de témoin).

Cet emploi constitue doublement une figure, puisqu'en même temps on présente un état sous l'aspect d'un procès.

La permutation du sujet et de l'objet fournit une formule expressive courante dans le parler : *Les chiffres, ça me connaît !* (Les artichauts, ça me connaît ! La taille des arbres, ça me connaît ! La couture, ça la connaît !). Le verbe *passionner* se prête au même renversement : *Il passionne le jeu* (la chasse, les fraises, la musique, etc.).

L'objet figuré est un retentissement grammatical de la figure qui consiste à intervertir la relation et l'inhérence. Le jargon l'a affublé de termes divers (objet interne, *figura etymologica*, etc.) et les exemples qu'on en donne sont souvent artificiels : *servitutem servir*, *dormir son dernier sommeil*, etc. Mais on aurait tort de voir là un procédé exclusivement littéraire. Au lieu de *crever de faim*, le français populaire dit : *crever la faim*, d'où il tire la locution : *On la crève !* et le composé *un crève-la-faim*. Voici d'autres exemples de cette figure qui apparaît grammaticalement sous l'aspect simultané d'un circonstanciel déguisé en objet et d'un intransitif déguisé en transitif :

Trembler, grelotter, brûler *la fièvre*.

La classe des travailleurs dont nous *vivons la vie* depuis plus de trente ans (jx); Agir et savoir agir, entrer en contact avec la réalité et même *la vivre* (Bergson).

Haletant nos émotions (litt.).

Dormir *un cours*, bâiller *sa journée*, causer *une valse* (Z pendant, Brunot PL 312-3).

Blasé et *puant l'ivresse* (Flaubert).

Le type du réfléchi figuré s'apparente au précédent et sert à traduire des nuances plus ou moins aspectives :

L'enfant *se vient* bien (Plud'hun 22).

A ce qui *se paraît* (à ce qu'il paraît, B 162).

Se rigoler, etc.

Pendant litt. : Elle *se meurt* de chagrin; Le fleuve *se descend* dans la plaine; Un immense étonnement qui *se finissait* en tristesse, Des nappes violettes *s'alternaient* avec le fouillis des arbres, Le sujet *se tarissant*..., Des enfants qui s'amusaient à *se jouer* entre eux (Flaubert, Stapfer 52).

L'emploi d'un complément de relation à la place d'un qualificatif a un import surtout « écrit » (littéraire ou journalistique) :

Un spectacle *de beauté*.

Voitures *de qualité*.

Un homme *d'esprit*, une femme *de cœur*, etc.

Une séance *de fièvre* à la Bourse.

Ces paroles *de vérité* et *de franchise*.

Une chose *de risque* (pop.).

L'emploi de ce complément peut être aussi prédicatif : Je sais très bien que votre œuvre est toute *de charité* (APG); L'harmonie pour l'oreille est *de spectacle*, elle suppose que le poète s'écoute lui-même (Alain); Dans ce genre de danse, la draperie est *d'artifice* et étrangère (*id.*).

Cette figure est d'essence littéraire, mais il en existe un pendant familier et populaire : *Une beauté de spectacle, une énormité de maison*, etc. Les substantifs préposés sont ici doublement expressifs : d'une part, ils constituent l'inversion du type *un spectacle de beauté*; d'autre part, ils déguisent un qualificatif (*beau, énorme*, etc.) sous un rapport de relation (le *de* y a une fonction différenciatrice : c'est un séparatif servant à signaler l'inversion).

On sait que dans la langue écrite le complément de relation peut être condensé en un adjectif de relation. Ces adjectifs intéressent tout particulièrement l'expressivité; ils sont guettés sans cesse par le passage du propre au figuré : Je n'aime pas ce ton *paternel* qu'il prend toujours avec moi (« humiliant »), le moment *psychologique* approche (« critique, décisif »), on a admiré son jeu *scientifique* (« méthodique », lang. des sports), etc. Les mêmes figures se produisent avec les désignations géographiques : Il m'a raconté une histoire bien *parisienne*; selon la situation, l'adjectif qualifiera ou évaluera ici des notions telles que « savoureux, piquant, scandaleux, » etc. Le peuple dit : avoir l'œil (ou le coup d'œil) *américain* (« avoir du flair »). Pour des adjectifs comme *unique, singulier, primaire, secondaire, moyen*, etc., le passage dans la qualité est incessant :

La mentalité *primaire* de ces gens « simpliste ».

Une chose *secondaire* « de peu d'importance ».

Un élève *moyen* « médiocre ».
Primordial « principal ».

Le critère de l'adjectif de relation étant l'impossibilité de l'employer comme prédicat, inversement son emploi prédictif révèle sa prise au figuré : Le moment est *psychologique* ! (« poignant »), Son jeu est *scientifique* (« méthodique »).

D'autre part, un adjectif de relation ne peut être qualifié, ou modifié en comparaison, sans qu'il soit *ipso facto* transfiguré en un qualificatif ; c'est une loi rigoureuse :

C'est notre écrivain *le plus actuel*.

Cette histoire ne date pas d'un siècle, elle est *très contemporaine* (Vittoz 115).

Cf. *le plus universel* « le plus large » (à peu près admis auj.).

Enfin, les adjectifs de relation sont toujours postposés. Aussi leur place devant le substantif signale d'une manière particulièrement vive la prise au figuré. Un journal écrit que la Diète s'applique sur le *féodal Japon* comme un costume de coupe occidentale. Exemple littéraire : L'autre nuit, à la Grand'Rue, parmi le *minéral paysage* de hauts murs, de maisons, de trottoirs pavés...

Les adjectifs de relation appartiennent en très grande partie à la langue écrite, en tout cas c'est elle surtout qui les crée (lang. scientifique, administratif, technique) ; mais la langue parlée, en les empruntant, les transfigure sans cesse en qualificatifs. Nous avons vu comment ce processus d'assimilation, qui est à peu près constant, oblige par contre-coup le besoin de différenciation à des néologismes toujours renouvelés.

*

Un des procédés favoris du langage expressif consiste à employer un substantif abstrait à la place d'un substantif réel ; par là même, le rapport de transitivité logé dans le substantif abstrait est transfiguré en une substance (personne ou chose).

Dans la plupart des langues, par exemple, un substantif tel que *connaissance* désigne tantôt « le fait de connaître », tantôt, par une figure plus ou moins expressive selon que les

deux sens sont encore associés ou non, « la chose ou la personne que l'on connaît ». En français populaire, une *jeunesse* peut désigner une « jeune fille », une *innocence* une « jeune fille innocente », une *réjouissance* une « femme maigre », etc.

L'emploi au pluriel est un indice sûr de ce procédé, qui est extraordinairement fréquent aussi bien dans l'écrit que dans le parler :

Toutes les *notabilités* étaient convoquées.

De nombreuses *sagacités* s'exercent à trancher le différend (Vitoz 33).

Les *compétences* hésitent à se prononcer (*id.* 85).

On a rassemblé toutes les *capacités* (Vincent 27).

Les *humanités* qui s'agitent et vivent là; cf. la pauvre *humanité* qu'il fut n'est plus qu'une pincée de cendres (jx).

Courages Français, Intelligences Françaises (titres de livres).

Les plus hautes *personnalités*, les *sommités* médicales, les *célébrités* scientifiques, etc.

Sa femme, il paraît que c'est une *beauté*.

Beaucoup de ces termes sont d'ailleurs corrects. Il en est de même pour les noms de choses : une *curiosité* (chose curieuse), une *douceur* (chose douce), une *gourmandise*, des *économies*, etc.

5) CORRÉLATION

Il y a un emploi expressif de *autre* (Ça n'a pas d'*autre* importance; C'est un *autre* idiot!) et surtout de *autrement* :

Je ne m'en occupe pas *autrement*.

Je n'y fais pas *autrement* attention.

C'est *autrement* difficile, intéressant, joli, etc.

Elle a *autrement* d'intelligence que lui.

L'expressivité de cet emploi, qui semble admis, repose sur l'interversion des notions de « comparaison » et de « qualité »; *autre* et *autrement* deviennent des intensifs.

Dans le langage de la réclame, un *produit supérieur* n'implique pas comparaison véritable avec d'autres produits : le sens n'est pas relatif, mais absolu. Si la grammaire traditionnelle usait d'une terminologie conséquente, elle distinguerait, parallèlement aux deux superlatifs, un comparatif relatif (sens propre) et un comparatif absolu (sens figuré). On a prétendu que *plutôt*, au sens de « très » (un discours

plutôt banal, une histoire *plutôt* malpropre, une fille *plutôt* bruyante, etc.), est un anglicisme (< *rather*, Brunot PL 689); en réalité, c'est une coïncidence fortuite amenée par le phénomène, propre à toutes les langues, de la transfiguration des comparatifs. Le procédé peut naturellement se manifester avec plus ou moins d'ampleur selon les idiomes.

Ainsi le comparatif absolu n'est inconnu ni du latin (ex. Senectus est natura *loquacior*) ni du grec ancien; mais parmi les langues modernes c'est l'allemand surtout qui l'affectionne : Aus *besseren* Familie (de famille distinguée), Zu verkaufen *grösseres* Landgut (propriété étendue), etc. En français, l'emploi figuré du comparatif a contribué et contribue encore à transformer les comparatifs de formation traditionnelle en des signes à valeur simple (*pire, meilleur, mieux; moindre* « chétif, indisposé »). Mais ce procédé expressif peut naturellement atteindre aussi les comparatifs du type moderne :

Une intelligence *plus qu'ordinaire* (Vittoz 88).

Ces communications ont une portée *plus qu'ordinaire* (*ib.*).

Les relations entre l'empereur et son beau-frère sont *moins que fraîches* (*ib.*).

Le superlatif figuré réside dans l'emploi absolu du superlatif : *Un homme le plus aimable* « très aimable ». Comme le superlatif relatif, puisque d'une collection de faits il isole un fait unique et déterminé, ne peut être accompagné que d'un article défini, l'emploi de l'indéfini signale la prise au figuré :

Cet écrivain joint au style le plus net une bonne grâce *la plus exquise* (cet emploi rejoint l'usage classique : Vous avez fait une sottise *la plus grande du monde*, Mol.).

Les offres de la culture se sont maintenues dans des limites *les plus restreintes* (lang. commerc.).

La reconstruction du port de Yokohama selon des principes *les plus modernes* (jx).

A des prix *les plus avantageux* (réclame).

Ce sont là des indices *les plus frappants* de cette si heureuse transformation de la situation (discours).

Je suis dans une désolation *la plus cruelle* (APG).

On voit donc que *le plus, la plus, les plus* sont employés par figure comme des signes marquant le superlatif absolu.

Ajoutons que la transfiguration du relatif en absolu peut également dégrader les rares superlatifs synthétiques que possède le français : Bien des années avant la guerre et par le seul moyen de déductions, mais *principales*, il annonçait l'Allemagne de 1914 (jx).

Il y a bien d'autres cas encore. Ainsi il existe un comparatif d'égalité pris au figuré : C'est pas *si mal que ça*, C'est pas *si mauvais*, etc. — Citons aussi l'emploi figuré du positif à la place du superlatif : Je fis pour mes cinq ou six sous un des *bons* dîners que j'aie faits de mes jours (Rousseau), Je lui écrivis une des *fortes* et *vives* lettres que j'aie peut-être écrites (*id.*). La présence du subjonctif dans ces phrases décèle le superlatif sous roche : « un des *meilleurs* dîners que j'aie faits », « une des *plus fortes* et des *plus vives* lettres que j'aie écrites ».

*

Les temps relatifs, qui marquent en général le rapport entre les temps où les procès se déroulent, appartiennent également pour la plupart au domaine de la comparaison, et se prêtent au même jeu de figures.

Soit l'idée d'antériorité : Il partira quand il *aura reçu* la lettre; pris au figuré, le futur antérieur exprime une valeur modale :

EVENTUALITÉ, SUPPOSITION : Il *aura téléphoné*; Il *sera revenu* à pied; Il *sera venu* en mon absence et n'*aura trouvé* personne; Il *aura mal pris* ce que je lui ai dit.

ASSURANCE, CONFIANCE (« je trouve que... ») : Cette année *aura eu* ça de bon que...; Le beau temps n'*aura pas duré* longtemps; Lui seul m'*aura compris* !

L'expressivité de ces tournures repose sur l'intervention des notions de temps relatif ou absolu.

L'imparfait fournit plusieurs emplois figurés, dont le plus connu est l'imparfait historique. Là encore, l'expressivité repose sur la substitution d'un temps relatif (présent dans le passé) à un temps absolu (passé) : Deux minutes après, le train *partait*; Il est arrivé au soir, et le lendemain il *repartait* pour Paris; Il est tombé malade le matin, et le soir même, à huit heures, il *mourait*, etc.

Cet imparfait, qui est parallèle au présent historique, constitue un des procédés favoris de la langue écrite narrative : « Certains écrivains, notamment les écrivains sportifs, et peut-être en général les hommes de sport, abusent singulièrement de l'imparfait dans le récit. Ils ne disent pas qu'un cheval *partit, passa, arriva*, ni même *est parti, a passé, est arrivé*, mais *partait, passait, arrivait*. On trouve pareille chose dans le style Goncourt » (Martinon II 344 n); et c'est en effet l'école naturaliste qui a mis cet imparfait à la mode : « L'usage des romanciers naturalistes a conféré une valeur artistique à l'imparfait de l'indicatif; ils l'ont constamment substitué aux autres temps du passé, et au présent, souvent employé par leurs devanciers pour le passé comme donnant plus de vivacité au récit » (Lanson, *Art de la Prose*, 266) :

Rapidement, on *dressait* une tente, tandis qu'on déballait du fourgon le matériel nécessaire, les quelques outils,... (Zola). Enfin, les deux batteries de l'artillerie de la réserve *arrivaient* (*id.*). Lui aussi la *chassait, l'injurait*, en sentant remonter à ses joues le sang des gifles qu'elle avait reçues. Mais elle ne se *rebutait* pas, elle l'*obligeait* à jeter la hache, elle l'*entraînait* par les deux bras, avec une force irrésistible (*id.*).

Cf. Bally, *Stylist. Fr.*, § 254, p. 263.

L'imparfait, et d'une manière générale l'indicatif, peut se substituer au conditionnel. Cet emploi est fréquent dans la langue d'aujourd'hui, mais son expressivité s'est affaiblie; il se rapproche de la transposition pure et simple où les deux sens ne sont plus associés pour faire contraste :

Si tu avais avancé, je *trappais* (Martinon II 346).

Sans vous, je *partais* (*ib.*).

Si tu avais avancé, tu *étais* mort (*id.* 353).

Sans vous, j'*étais* mort (*ib.*).

Si je joue cœur, j'*ai* gagné (Z si j'avais joué cœur, j'aurais gagné, *id.* 349).

Le conditionnel, employé au propre, n'est pas un mode, comme le désigne la grammaire traditionnelle, mais un temps relatif. Il fonctionne dans une proposition conséquentielle faisant pendant à une conditionnelle : *Si j'étais venu, il serait parti*. Mais par figure il peut s'employer absolument, et exprime alors une valeur modale : *Il serait parti* (sens dubitatif, éventuel). Cet emploi, attesté dès la

vieille langue, est aujourd'hui admis (Voltaire protestait encore contre cet usage : Vittoz 3-4), mais il est inexact de le considérer comme une catégorie grammaticale propre — comme le fait M. Brunot en l'appelant l'éventuel — car son expressivité est due au contraste qui résulte de la substitution d'un temps relatif (le conditionnel) à un temps absolu.

■

Au lieu d'être exprimée à l'aide des procédés grammaticaux que nous avons vus, la corrélation peut être rendue par des adverbes et par des conjonctions.

Ainsi l'idée d'antériorité peut être marquée par un adverbe; au lieu de dire : Il partira quand il *aura téléphoné*, on peut dire : *D'abord* il téléphonera, ensuite il partira. Par figure, cet adverbe s'emploie pour désigner un procès absolu; il prend alors une valeur expressive et traduit la réalisation prochaine du procès marqué par le verbe : Il téléphonera *d'abord*! (immédiatement), Il sera *d'abord* arrêté! (tout de suite), Attendez-moi, j'ai *d'abord* fini!, On est *d'abord* à Genève, tu sais (dans le train), etc. Comme dans tous les autres cas de figure, c'est ce contraste de deux notions logiquement contraires — ici le procès relatif et le procès absolu — qui produit l'import expressif.

Les idées de « déjà » et d' « encore », c.à.d. du procès effectué avant ou après terme, constituent un autre aspect de la corrélation : le procès qui a lieu à un moment imprévu est comparé au même procès tel qu'il devrait se réaliser au moment prévu, plus tard ou plus tôt. Par figure, *déjà* exprime l'idée de « bien » (all. *schon* « wohl »; ex. Donnez-le moi tel quel, je m'en arrangerai *déjà*, Joran n° 109), ou un sentiment d'oubli (ex. Comment s'appelle-t-il *déjà* ? Quel numéro *déjà* ?), ou encore le sentiment qu'un fait diffère de ce qu'on attendait : C'est *déjà* pas si mal que ça (ça pourrait être pis).

Ce dernier sentiment notamment est rendu par l'emploi figuré de l'adverbe *encore* :

Il est *encore* assez riche (plus riche qu'on ne le croirait).

C'est *encore* cher (plus cher que je n'avais pensé).

Tu es *encore* naïf, toi ! (je ne te croyais pas si naïf).

Tu es *encore* gentil, toi ! (avec antiphrase : je te croyais plus gentil que ça).

C'est *encore* ce qu'il y a de mieux (malgré les avantages des autres).

Enfin, toute une série de procédés expressifs porte sur les adverbes corrélatifs de quantité, tels que *encore*, *excessivement*, *trop*, *assez*, *seulement*, *plus ou moins*, etc. :

Encore un qui a de la chance ! *Encore une* qui a du toupet !

On s'est amusés *excessivement* ! C'est *trop* joli !

Nous ferons *assez* sans vous, Ils veulent *assez* venir (D'Harvé PB § 4, helvétisme).

Et lui qui nous avait donné rendez-vous, il n'est pas là *seulement* (même pas).

Ce livre est *plus ou moins* intéressant (il n'est guère intéressant) ;

Son voyage a été *plus ou moins* pénible (très).

Dans tous ces cas, une idée de corrélation est prise au figuré et sert à rendre une nuance modale. Il en est de même lorsqu'une conjonction de temps comme *quand*, *du moment que* ou *pendant que* vient à prendre le sens de *puisque* (« car, comme vous le savez... ») ou de *tandis que* : Pourquoi est-ce que vous n'êtes pas parti, *quand* je vous le disais ! Pourquoi est-ce que tu le bats, *quand* il n'a rien fait ! Pourquoi le grondes-tu, *du moment qu'il* n'y peut rien ! Vous l'avez insulté, *pendant que* vous lui deviez le respect (Joran n° 212).

6) MODALITÉ

Beaucoup de figures reposent sur l'intervention des notions modales. On présente par exemple comme une chose heureuse ce qui logiquement devrait avoir un sens péjoratif : Avec cette méthode, il *risque* de réussir (« il a chance de »). Ou bien on emploie l'espoir pour la certitude : J'*espère* que vous êtes belle aujourd'hui ! (Martinon II 391 n, « je crois bien ») ; Oh le beau petit garçon, j'*espère* qu'il a poussé depuis les vacances (Thérive NL 30. 6. 26). Ou bien encore, on intervertit la possibilité et la certitude : J'ai le droit de faire ce que je veux, *peut-être* !

L'emploi expressif du verbe *vouloir* consiste à intervertir la modalité (« vouloir ») et le temps (« futur ») :

Il *veut* être joli quand il sera fini (Plud'hun 23).

Il *veut* assez s'en tirer (*ib.*).

Il *veut* mal finir (*ib.*).

Il ne *veut* pas faire de vieux os (P).

Le tramway il *veut* s'arrêter ici (B 154).

Cf. Il était *pour* partir « sur le point de » (Joran n° 231), J'étais *pour* le faire « j'allais le faire » (*ib.*).

L'interrogation figurée est simplement la substitution du mode interrogatif au mode déclaratif (affirmatif ou négatif) : *Crois-tu ! Pensez-vous ! Est-ce que tu vas te taire ! Qu'est-ce qu'ils nous ont envoyé, comme spécimens !* De même, l'interrogatif s'emploie correctement au figuré : *Quelle* jolie maison ! L'interrogation figurée est connue de toutes les langues.

Il y a un emploi exclamatif de l'interrogatif *-ti* qui est caractéristique du langage populaire : C'est-*ti* beau ! Nous en avons-*ti* vu des blessés ! Ça peut-*ti* être moche ! (B 135).

Citons également le cas où une interrogation, posée au propre, est reprise au figuré par l'interlocuteur :

Est-ce que c'est vrai ? : : *Si c'est vrai !* (« je crois bien que c'est vrai ! »).

Vous vous en souvenez ? : : *Si je m'en souviens !*

Est-ce que tu y es allé ? : : *Si j'y suis allé !*

Tous ces procédés semblent à peu près admis. En revanche, la grammaire combat la combinaison de l'interrogation et de la négation figurées : *Que de sottises n'a-t-il pas faites ! Que de projets n'a-t-on pas faits ! Que de fois ne l'ai-je pas vu se tromper ! Avec quelle intrépidité n'ont-ils pas marché !* La langue parlée aussi bien que la langue écrite abusent de cette tournure (Martinon II 538 n).

Citons enfin l'emploi expressif de l'impératif à la place d'une proposition conditionnelle :

Cherchez et vous trouverez.

Soyez aimable avec lui, il vous rit au nez.

Touchez-y, vous verrez ce qui vous arrivera.

Faites ceci, faites cela, *allez-y*, n'y *allez* pas, le résultat sera le même (Martinon II 375).

Obligez cent fois, *refusez* une, on ne se souviendra que du refus.

Cette figure est admise par la grammaire traditionnelle, et se retrouve d'ailleurs dans beaucoup d'autres langues.

Dans le domaine de la modalité intellectuelle, l'inter-version des notions de « déterminé » et d' « indéterminé » donne lieu à plusieurs figures intéressantes. Il y a un emploi expressif de l'article défini à la place de l'indéfini : C'est *la* bonne place ! C'est *le* bon tuyau ! (Nyrop V § 130), qui a son retentissement dans la langue écrite : Ce fut *la* catastrophe, fatale, violente, sans appel (jx).

L'actualisation d'un nom commun pouvant se faire par la situation, l'article fait généralement défaut sur les affiches, les avis et annonces, et les menus (*Maison à louer ; Entrée interdite ; Tomates farcies*). L'usage s'est établi récemment d'adjoindre l'article, sur les menus « chics » :

Le Consommé « Viveur » En Tasse.

Avec *le* vieux Xérès 1848.

La Poularde Farcie Nancéenne...

Avec *le* Haut-Brion 1898.

Le Biscuit glacé « Montmorency »...

Et *le* Champagne brut indispensable.

Tous *les* Fruits.

L'article défini semble ici tirer son expressivité de l'opposition avec l'indéfini, marqué ordinairement par la situation.

L'emploi expressif du pronom *on* a été signalé plus haut, à propos des interversions de personnes ; cette figure est doublement expressive, puisqu'on intervertit en même temps la personne indéterminée (*on*) avec une personne déterminée à laquelle on s'adresse : *On* n'a pas été sage à l'école, *on* est rentrée tard, qu'est-ce que cela signifie tout ça ?

Enfin les chiffres se prêtent, dans toutes les langues, à des procédés expressifs très divers : Je lui ai répété ça déjà *36 fois* ! Voir quelqu'un *de 7 en 14* ; S'en moquer comme de *l'An 40*, etc... Grammairiens et amateurs discutent à perte d'encre sur l'étymologie de telles expressions, qu'ils cherchent naturellement à ramener à des raisonnements logiques et à des faits historiques précis. Mais le langage a sa logique à lui : en l'espèce, il s'agit généralement d'une figure qui consiste à présenter comme numériquement déterminé ce qui ne comporte pas de détermination définie (v. Nyrop V § 116 sv).

L'antiphrase (affirmation ou négation figurées) est également courante, dans toutes les langues : *C'est du joli* !,

C'est du propre! Plus souvent! (jamais), C'est un beau monsieur!, Il a de belles manières! (il est mal élevé), Vous êtes gentil, vous! C'est rien mauvais!, etc... Dans un sens étendu, d'ailleurs, toutes les figures peuvent se ramener à l'antiphrase, c.à.d. à l'interversion des contraires.

B) Expressivité formelle

JESPERSEN, *Language*, ch. xx : *Sound symbolism*, 396 sv.

GRAMMONT, *Onomatopées et mots expressifs* (Rev. des l. romanes, 44, 97 sv).

Dans la réalité concrète du langage, l'expressivité formelle et l'expressivité sémantique sont fréquemment liées l'une à l'autre; d'autre part, l'expressivité formelle se combine très souvent aussi avec le procédé de l'emprunt expressif (évocation de milieux), que nous étudierons plus loin. Mais le droit d'abstraire permet à toute science d'étudier les phénomènes séparément, les uns après les autres. C'est ce que nous ferons ici : nous considérerons les faits d'expressivité formelle abstraction faite des autres facteurs — figures, emprunts expressifs — avec lesquels ils se combinent dans la réalité. Aucun lecteur ne sera dupe de cette analyse volontairement artificielle commandée par les besoins de l'étude.

Le procédé auquel le besoin d'expressivité fait constamment appel est la substitution d'un élément inattendu à un élément imposé par la norme sémantique (logique normative) ou formelle (grammaire normative). Toute figure repose sur la substitution, à la signification qu'impose la logique, d'une signification inattendue; toute expressivité formelle repose sur la substitution d'un élément formel inédit à la forme attendue par la grammaire normative : les éléments formels ainsi intervertis peuvent être des phonèmes, des syllabes, des groupes de syllabes, des mots et des syntagmes entiers, — sans parler des éléments non-articulatoires

tels que la quantité, l'accent d'intensité et l'intonation.

Comme pour les chapitres précédents, nous distinguerons ici entre les rapports mémoriels et les rapports discursifs, selon que le contraste des formes opère dans la mémoire ou dans le discours. Nous n'avons pas cru devoir faire cette distinction pour les figures, parce que la grande majorité de ces dernières — à l'exception de la comparaison, qui est la forme discursive de la métaphore — fonctionnent dans le domaine des rapports de mémoire.

I) PROCÉDÉS MÉMORIELS

a) *Substitutions expressives.*

Le signe normal est retenu par la mémoire et remplacé, dans la chaîne du discours, par un signe imprévu qui se charge d'expressivité grâce à cette opposition plus ou moins consciente.

Il existe ainsi toute une synonymie expressive : le terme expressif frappe en grande partie en vertu du contraste qu'il présente avec un synonyme neutre logé dans les associations de mémoire. Ainsi, pour ne prendre d'abord que des exemples appartenant au langage traditionnel, *frêle* est expressif en fonction de *fragile*, *populo* s'oppose à *peuple*, *mercanti* à *marchand*, *malingre* à *maigre*, *malotru* à *maladroit*, *mirobolant* à *admirable*; *hurluberlu* rappelle *éberlué*, *mastoc massif* et *bimbeloterie bibelot*. Il en est de même pour les signes du langage avancé, qui sont en général d'autant plus expressifs qu'ils sont associés par contraste à un terme appartenant au système traditionnel de la langue :

Abalobé, abafointé (abasourdi).

Agnoti (abrupti).

Clampin (lambin).

Cupesse (culbute).

Dégueulasse (dégoûtant).

Ecrabouiller (écraser).

Greboler de froid (grelotter, Plud'hun 26).

Itou (idem).

Mouise (misère).

Neurasthingo (neurasthénique).

Il existe aussi toute une morphologie expressive. Dans ce cas, le terme, au lieu d'être remplacé par un synonyme expressif, est simplement modifié dans sa forme (la différence entre les deux cas n'est pas toujours bien tranchée) :

Rigouiller (rigoler), *dégringouiller* (dégringoler), *bagouiller* (bagouler « bavarder »).

Patouiller (patauger).

La pluie *dégouille* (dégouline, dégoutte).

J'espère qu'il *clapsera* bientôt (claquera).

Embistrouiller (embrouiller).

La morphologie expressive réside surtout dans des substitutions de suffixes. Par exemple, un suffixe expressif est substitué à un suffixe neutre ; ainsi *tintamarre*, qui est d'ailleurs correct, doit son expressivité au contraste de sa finale avec le suffixe de *tintement*. Comparez :

Saligaud, *saloplaud* (salaud), *mendigot* (mendiant), *Parigot* (Parisien), *rondo* (rondement « vivement » : Vincent, 160), *boscof*, *boscotte* (bossu), *cuisiot* (cuisinier), *dégueulando*, etc.

Fripouille (fripon), *Bidouille* (bidon, sobriquet).

Républicard (républicain), *chauffard* (chauffeur), *revanchard*, (revanchiste), *profitard* (profiteur), *galonnard* (galonné), etc.

Godasses (godillots), *feignasse* (feignant « fainéant »), *grognasse* (grognon).

Capiston (capitaine), *frometon* (fromage).

Grinchu (grincheux, G.), *crottu* (crotté, id.).

Troufion (troupier).

De traviol(l)e (de travers).

Vigouste, *vigousse* (vigoureux), *nigousse* (nigaud).

Adjupète (adjudant).

Aminche (ami, B).

Arbi (Arabe), *dégueulbi*, adj. (dégueulasse), *fromegi* (fromage).

Camplouse (campagne), *gallouse* (galette), *partouse* (partie, B), *académouse* (académicienne).

Campluche (campagne), *Ménilmuche* (Ménilmontant).

Epicemar (épicier), *officemar* (officier).

Ou bien aussi, des suffixes qui ne sont pas expressifs par eux-mêmes et qui appartiennent à la langue normale, sont mis à la place les uns des autres. L'effet qui résulte de ces interventions est particulièrement frappant :

-ANCE : Mes *proposances* d'étymologie (linguiste) ; la vie des sociétés est en perpétuelle *mouvance* ; *consolance*, *manifestance*, *becquetance* (becquetée), *cuisance* (cuisine), la *Préfectance* (la Préfecture de Police) ; toutes mes *salutances* à...

-EUX : Un *journaloux* (journaliste), *vengeux* (vengeur), *rdleux* (râleur « avare »), *royaleux* (royaliste).

-TÉ : *Cochonceté*, *friponceté*.

-ATIF : Ce n'est pas très *tentatif* (Plud'hun 11), c'est fort *tentatif* (*id.* 35); *dégueulatif*, *dégoûlatif*, un mets *bourratif* (*ib.*); c'est *consolatif*.

L'expressivité peut aussi résulter de ce qu'un terme simple est affublé d'un suffixe : *accueillance*, *aidance*, *doutance*, *oubliance*; *dégoutation*; *foultitude*, etc. Ce cas appartient d'ailleurs au même type que le précédent, car il s'agit en réalité de la substitution d'un suffixe explicite à un suffixe zéro (guérir : guéris-on = accueillir : accueil-o).

Tous les euphémismes sont des substitutions expressives :

Château (Z charogne).

Emmieller (Z emm...).

Engeler (Z engueuler).

Enguirlander (Z *id.*).

Mince (Z m...).

Allez-vous faire *photographier* (Z foutre).

Je l'ai envoyé *skier*.

GRAPHIE EXPRESSIVE. — Signalons en passant que le procédé de la substitution s'applique également à la graphie. Il y a une graphie expressive, dont font usage le langage plaisant (la *phynance* internationale, un *phynancier* sous les verrous; les automobiles et le *physc* fédéral) et surtout le langage de la réclame : les *Z'arts*, cabaret artistique; Bouillon *KUB*, Poudre *KINETTOY* (Z qui nettoie), etc... v. B 169.

b) *Brièveté expressive.*

La brièveté expressive est une variété de la substitution : le signe qu'on attendrait est « suggéré » par un signe plus court (représentant) ou par l'absence de signe (sous-entente). Il est bon de rappeler ici qu'un procédé donné peut servir souvent aux fins les plus diverses; la sous-entente et la représentation ne sont pas toujours au service du besoin d'économie. Tout dépend de l'intention du parleur.

La sous-entente expressive s'attaque aux éléments linguistiques les plus divers. A l'égard d'un ami que nous connaissons bien, nous nous servons de la formule mécanique : *Bonjour cher ami, comment ça va ?* Chose curieuse, s'il s'agit

d'un ami plus intime, nous l'interpellerons, avec un ton de bonhomie : *Bonjour ami, comment va ?* De même dans une lettre familière : Alors votre santé ne veut donc pas aller de l'avant, qu'y a-t-il ? *pas grave*, je l'espère...

Un type bien connu consiste à supprimer la fin d'une phrase, en l'accompagnant d'une intonation montante caractéristique : *Il fait un vent...! C'est d'un triste...! Elle est d'une politesse...!* Le soin de remplir la fin de la phrase est laissé intentionnellement à l'entendeur : « vous n'avez pas idée », « vous pouvez vous l'imaginer », « c'est inconcevable », etc.

Quand une personne montre un goût marqué pour une certaine chose, etc., on lui dit : *Toi et ton cinéma!* (sous-entendu : tu nous ennues, tu nous cramponnes, etc.), *Toi et ton tabac!* *Vous et vos cartes!* (B 158). L'emploi expressif et exclamatif de *avec*, qui est le pendant du coordinatif *et* dans le domaine de la subordination, est parallèle : *Avec ton cinéma!* (sous-entendu : tu nous ennues), *Avec ton tabac!* *Avec vos cartes!*, etc.

La plupart des exclamations d'ailleurs supposent, pour commencer, une sous-entente expressive (accompagnée naturellement d'une intonation particulière) :

Tu parles (si j'étais content) !
Vous pensez (comme ça doit l'amuser) !
Et comment (qu'elle est rusée) !
J'comprends (que vous avez raison) !
Puisque je vous le dis (pourquoi le faites-vous pas ?) !
Si vous croyez que ça l'a changé (eh bien vous vous trompez) !
Si on allait se promener (qu'en dites-vous ?) !
Encore s'il n'avait fait que ça (je ne dirais rien) !
Si ça avait été permis, je ne dis pas (qu'on n'aurait pas dû) !
Quand vous m'aurez tout dit (je finirai par comprendre) !

La représentation expressive est un des procédés favoris du langage familier et populaire. Les anaphoriques (*le, la, les, y, en*), qui normalement servent à reprendre ou à anticiper un terme placé dans la chaîne du discours, sont détournés de leur usage habituel et chargés de « suggérer » des signes logés dans la mémoire. L'imprécision dont s'accompagnent ces cas de représentation est le plus souvent voulue; très souvent aussi elle est due à la haute fréquence d'emploi de

ces procédés, qui finit par en faire de simples formules stéréotypées : *le* mettre à qn. (avoir le dessus), *la* perdre (la tête); se *la* rigoler, *les* mettre (se dépêcher), s'y veiller, *en* avoir contre qn., etc...

c) Séquence expressive.

La séquence expressive est, elle aussi, une variété de la substitution; elle consiste, les valeurs sémantiques et les catégories grammaticales restant les mêmes, à substituer à la séquence normale attendue par la grammaire une séquence imprévue : la suite des éléments placés sur la chaîne du discours s'oppose à la suite des éléments logés dans la mémoire, et c'est sur cette opposition, plus ou moins consciente, que repose l'expressivité de la séquence. Le type syntagmatique inédit frappe dans la mesure où il est associé au type virtuel exigé par la norme grammaticale. C'est ce qu'on appelle, au sens étroit, l'*inversion*, et dans un sens plus large, la « *dislocation* » de la phrase; mais il est bien entendu que cette dislocation n'est pas un simple effet de l'affectivité (rapport de cause à effet), mais un procédé destiné à satisfaire le besoin d'expressivité (rapport de moyen à fin).

La phrase française normale est caractérisée par le fait que le prédicat, l'objet (prédicat de relation), le circonstanciel et l'adverbe se placent aussi régulièrement que possible après le verbe. La phrase expressive, en français familier et populaire, repose sur l'inversion du type de phrase normal :

Très chic, ce mariage-là ! Jolie, cette fleur !
Le lâche qu'il est ! Imbécile que je suis ! Fous que vous êtes !
Pas un seul mot qu'elle comprend !
Ma carte, je l'envoie à Pierre ! Sa grossièreté, je la connais ! Du
temps, est-ce que j'en ai !
Tard, très tard vous venez !
Ici qu'elle habite, ma cousine !

« Certaines phrases qui conviennent, à l'écriture, seraient molles à entendre, elles ne marqueraient pas assez, elles couleraient avec trop de fluidité, on n'y ferait pas assez attention... Et l'on est obligé de morceler son texte, de lui faire subir des inversions de propositions, des déplacements

de valeurs, afin de mieux appuyer sur tel ou tel tronçon de la phrase, qui, plus que les autres, doit avoir de l'importance » (B 156) :

Elle n'y a pas encore voyagé, ta cousine, en Afrique ! (Z Ta cousine n'a pas encore voyagé en Afrique).

L'a-t-il jamais attrapé, le gendarme, son voleur ! (Z Le gendarme a-t-il jamais attrapé son voleur).

Le chien, je l'ai vu, il le mordait à la jambe, le petit ! (Z J'ai vu le chien mordre le petit à la jambe).

Jamais il n'aurait pu, cette femme-là, l'aimer comme la première !
(Z Il n'aurait jamais pu aimer cette femme-là comme la première).

L'inversion peut s'appuyer sur un représentant ou sur des procédés analogues :

De tous nos faubourgs et des communes de banlieue, ils viendront
Hommes et Femmes (proclamation communiste).

Pour être honnête, ça il l'est ! (Z il est honnête).

C'est mon père qui l'a vu (Z Celui qui l'a vu est mon père).

C'est mon père que j'ai vu (Z Celui que j'ai vu est mon père).

D'une manière générale, c'est l'intonation, les anaphoriques et le séparatif *que* — sorte de pause prononcée — qui servent à opérer et à signaler l'inversion. Les petites phrases en *que c'est, qu'il y a, qu'il fait* etc... abondent dans la langue parlée familière et populaire : *Un seul qu'il y a ! Ce raffût qu'ils font ! Une chic idée que c'est ! L'ennui que c'est d'avoir pas d'argent ! Ce que c'est ? Du maïs que c'est !* — Le *que* se rencontre même où il ne serait pas indispensable, devenant alors de simple outil d'inversion qu'il était, un signaieur expressif : Dans quel état *qu'ils* sont tous ! On ne pouvait plus circuler tant *qu'y* avait du monde !

NOTE. — Il n'y a pas lieu de supposer une ellipse du verbe *être* dans des phrases telles que : *c'est une belle fleur que la rose, c'est un trésor que cet enfant-là, c'est un plaisir que de lui entendre raconter des histoires*, etc. M. Nyrop analyse artificiellement : C'est une belle fleur (*ce*) que (*est*) la rose (V § 23). En réalité, le *que* est un simple signe d'inversion : *la rose est une belle fleur* Z (*c'est une belle fleur*) (*que*) *la rose*.

Nous avons signalé ailleurs la création de la phrase interrogative de type progressif, où la séquence est interchangeable avec celle de la phrase déclarative : C'est *qui* qui

est venu ? (= C'est *Pierre* qui est venu), Il t'a dit *quoi* ? (= Il m'a dit *ça*), C'est le numéro *combien* ? (= C'est le numéro *tel et tel*), etc. C'est par contraste avec ce type, qui tend à devenir la norme, que les interrogations du type régressif sont toutes plus ou moins expressives (surtout quand elles sont pourvues de l'intonation voulue : voix câline, bonhomie, etc.) :

Qui c'est qui est venu ?
Quoi qu'il t'a dit ?
Quel numéro que c'est ?
Pourquoi qu'il retuse ?
Quand qu'il est parti ?
Où qu'il habite ?

On remarquera ici encore la présence du séparatif *que*, dans l'interrogative directe aussi bien que dans l'indirecte (Dites-moi comment *que* ça va).

Les mêmes procédés d'inversion s'attaquent à la proposition relative. A première vue, on pourrait croire que la formule *antécédent* + *relative* soit le seul type de relatives que possède le français. Il n'en est rien ; à côté de ce type normal, le français possède un autre type, que nous appellerons la relative expressive, où le déterminant précède : *Le grand philosophe* qu'a été Descartes est le vrai fondateur de la science moderne. Dans cet exemple, *le grand philosophe* détermine *Descartes* ; analyser *qu'a été Descartes* comme le déterminant de *le grand philosophe* serait artificiel et faux.

La relative expressive doit son expressivité à un double rapport. D'une part elle est l'inversion de la relative normale, avec laquelle il suffit de la confronter pour s'apercevoir du rôle que joue ici le renversement de la séquence comme procédé expressif : *Descartes, qui a été un grand philosophe*, est le vrai fondateur de la science moderne Z *Le grand philosophe qu'a été Descartes* est le vrai fondateur de la science moderne. D'autre part, la relative expressive peut être interprétée aussi comme la condensation de la phrase expressive (prédicat + sujet) en un rapport de déterminant à déterminé : *Un grand philosophe qu'a été Descartes !* > *Le grand philosophe qu'a été Descartes* est le vrai fondateur de la science moderne.

Chose curieuse, ces relatives expressives, qu'aucune

pause ne sépare du substantif auquel elles s'appliquent, ne correspondent jamais, malgré les apparences, à la relative déterminative (sans pause), mais toujours à la relative explicative (précédée d'une pause) : *Descartes (,) qui a été un grand philosophe...* (Cela a des raisons dont la logique peut rendre compte; la relative déterminative condense toujours une phrase hypothétique, et s'applique par conséquent à un substantif virtuel : *L'homme qui est un philosophe* n'a pas peur du sort = logiquement : *Un homme, s'il est philosophe, n'a pas peur du sort*).

Les relatives expressives sont par excellence des produits de la langue parlée. Il est aisé de constater avec quelle facilité le français peut invertir la relative normale ou, ce qui revient au même, peut condenser une phrase expressive (prédicat + sujet) en une relative :

Le lâche que c'est n'a pas eu le courage de rester.

Le fripon qu'est cet enfant m'a de nouveau tout mis sens dessus dessous.

Le tyran qu'est mon mari ne me permettra jamais ça.

Tu ne salues jamais personne, distrait que tu es!

Les relatives expressives se rencontrent également dans la langue écrite : *L'éminent homme d'Etat que fut Bismarck* a créé l'Allemagne impériale; Connaissez-vous *ce monde flottant qu'est un navire* ? — Quelques grammairiens les attaquent : « Il sera toujours inélégant et prétentieux d'écrire : *Le grand observateur qu'était Balzac...*; *Le grand philosophe que fut Kant...*; Il ne nous a pas regardé, *distrayant qu'il était*; Il faut aimer ces idées, *imprégnées qu'elles sont* par ce pur idéalisme... » (Albalat, *Comment il ne faut pas écrire*, 44).

L'inversion expressive n'intéresse pas seulement la phrase indépendante et la relative; on la rencontre aussi dans le domaine de l'apposition, de l'adjectif, de l'adverbe, etc.

Soit le type *un fripon d'enfant, mon bourreau de maître*, etc., que Littré interprétait comme suit : « Le nom construit avec *de* ne fait que déterminer le nom précédent, comme *Paris* détermine *ville* (la ville de Paris); un fripon d'enfant, c'est un fripon qui est un enfant; mon bourreau de maître, c'est mon bourreau qui est mon maître, et ainsi de suite. » (*Dic-*

tionnaire, sous *De*). Il faut interpréter au contraire *un fripon d'enfant* comme un enfant *qui est un fripon*, mon bourreau de maître comme mon maître *qui est un bourreau*, etc. Un indice de cette analyse, c'est que dans certains cas le genre « fautif » non seulement ne détonne pas, mais encore s'impose : Cette poison de fumée qui nous empeste de nouveau ! L'apposition française, pour répondre au besoin d'expressivité, tend à être préposée : *un enfant fripon* (arbitraire) *Z un fripon d'enfant* (expressif).

Ici comme ailleurs, la valeur arbitraire ou expressive des éléments dépend d'un double rapport : de leur contraste respectif, et de leur condensation à partir de la phrase. Ainsi *un fripon d'enfant* est expressif non seulement parce qu'il s'oppose à *un enfant fripon*, mais encore parce qu'il condense une relative expressive, respectivement une phrase expressive du type prédicat + sujet : *Un fripon qu'est cet enfant !* > *Le fripon qu'est cet enfant m'a tout démoli* > *Ce fripon d'enfant m'a tout démoli*.

On remarquera que le *de* n'est plus ici qu'un procédé de différenciation. Il accompagne nécessairement le changement de séquence, car l'absence de ce moyen supplémentaire entraînerait presque automatiquement la transposition en substantif + adjectif : **un fripon enfant*. Il faut donc considérer ce *de* comme un séparatif, parallèle au *que* : un fripon d'enfant = un fripon *que* cet enfant !

Quant à la place mobile de l'adjectif, elle a été signalée et décrite par la plupart des grammairiens et des linguistes. Soit l'opposition des deux phrases : *les courageux soldats ont résisté* | *les soldats courageux ont résisté*. Au point de vue logique, l'adjectif postposé restreint l'extension du substantif, il la divise en deux groupes : les courageux et les autres ; l'adjectif préposé, plus ou moins expressif, ne différencie pas l'extension du substantif, mais s'applique au contraire à tous les sujets qui la composent. Au point de vue linguistique, la valeur respective des deux adjectifs ressort, comme dans les cas précédents, d'un double rapport : d'une part, contraste réciproque, et d'autre part condensation à partir de la phrase.

En ces matières, il faut particulièrement se méfier du « psychologisme » et s'en tenir au principe de l'arbitraire du signe, qui veut qu'un signe ne soit significatif qu'en vertu des rapports d'identité et de différence qu'il soutient avec le reste du système. Or la séquence est un signe comme les autres; en soi, abstraction faite d'un état de langue donné, la place de l'adjectif avant ou après son substantif ne prouve rien quant à sa valeur expressive ou non-expressive. Ainsi en allemand et en anglais, où l'adjectif est normalement préposé, l'adjectif postposé est au contraire fortement expressif : *Sister dear !* ; *Schurke verfluchter !* *Sau Jude drecketer !*, etc. D'ailleurs le français même semble fournir quelques cas particuliers où, l'adjectif normal étant préposé, c'est sa postposition qui est expressive :

Veuillez me permettre cette *liberté grande* que je prends de m'adresser à vous (APG).

En voulez-vous une *preuve jolie* ? (Vittoz 166).

Quand donc me laissera-t-on la paix avec toutes ces *choses vilaines* ? (*ib.*).

La même remarque s'applique aux adverbes. A côté de l'inversion expressive du type familier, ou littéraire (*Lentement* s ombr a le navire), il arrive de rencontrer l'usage inverse, là où l'adverbe usuel précède : « C'est souvent un moyen de mettre l'adverbe en relief que de le mettre après le mot dont il modifie le sens : ... Vous êtes *aimable infiniment*. » (Martinon II 486). Cf. Tu *es maboule un peu* !, etc.

Comme les combinaisons expressives se dégradent vite, et tôt ou tard finissent par verser dans la langue arbitraire de tout le monde, ces adjectifs et adverbes expressifs du type postposé travaillent en dernière analyse en faveur de la séquence progressive.

Citons, pour terminer, quelques exemples d'un type qu'affectionne la langue écrite, mais qui a sa source dans le parler :

Le public *a du bon*, qui sait encore vibrer de la sorte (Vittoz 166).
Il est peu probable que, d'ici longtemps, le vide *soit comblé* qu'il laisse derrière lui (*ib.*).

Le nombre *était grand* des produits entre lesquels le fisc pouvait choisir (Strohmeyer, 79).

Le chiffre est effrayant des faits jadis considérés comme des vérités établies et reconnus au bout du compte pour des erreurs accréditées (*ib.*).

La relative, ou le complément de relation, sont ici projetés derrière le prédicat qui, placé immédiatement après le sujet, est en quelque sorte coincé entre deux. Cela montre une fois de plus que ce n'est pas telle et telle position en soi qui est expressive, mais l'opposition du normal et de l'inédit.

2) PROCÉDÉS DISCURSIFS

a) Répétitions expressives.

La répétition assume une valeur plus ou moins expressive dans toutes les langues. Elle peut symboliser l'activité répétée, l'alternative, l'intensité, la progression, etc. Cf. *comme que comme* « dans les deux cas », *kif-kif* « pareil », *coûte que coûte* « absolument », *du tac au tac*, *flafla*, *froufrou*, *dare-dare*, etc.

La répétition peut être « brisée », dans ce sens que le langage expressif combine tantôt une alternance consonantique avec une répétition de voyelles (*se carapater*; *pataphar* « copie », chez les journalistes; *raplapla* « amolli, fatigué », *ramedame* « potin »), tantôt une alternance vocalique avec une répétition de consonnes (*papouille* « carresse », *tatouille* « râclée », *farfouiller* des papiers, *ratatouille* « soupe, bouillie »).

Dans beaucoup de cas aussi, l'alternance vocalique est enchâssée dans un motif consonantique qui se répète : *en cinq secs* (que plus personne n'analyse « en cinq secondes »), *prendre ses cliques et ses claques*, *micmac*, *payer ou arriver ric-rac* (Plud'hun 50), *et patati et patata*, *tic-tac*, *zigzag*, *pi/pa/poum* etc... On remarquera que dans ces séries, conformément à la loi de M. Grammont (*Onomatopées et mots expressifs*), les voyelles ne se suivent pas d'après un ordre quelconque, mais se conforment généralement à la séquence *i + a + u*.

Le chiasme, ou répétition croisée, est la contre-partie, dans la syntagmatique, de la répétition brisée (formule :

a+b/b+a). Ce procédé s'emploie notamment dans la langue écrite, pour rompre la monotonie qui résulterait de l'emploi répété des mêmes types séquentiels (Robert 180-5) :

Sujet banal de banale poésie.

Cet acte est en même temps une sublime opposition et un raccourci sublime.

Le partage éternel de l'homme et l'éternel combat que l'ange et la bête se livrent en lui.

Au scandale public, il faut la publique humiliation.

Les pensées sont légères, et légers sont les rythmes.

Une nation contente de soi est une nation forte; c'est aussi une heureuse nation.

Passer sa vie à toujours chercher, désirer toujours.

De longues heures, tristes parfois, et parfois enchantées.

Mais le chiasme n'appartient pas exclusivement à la langue écrite. Il apparaît dans les chansons populaires (*Mon ami Robin, Robin mon ami*), il accompagne le clairon qui annonce le repas des officiers (*La soupe aux choux se fait dans la marmite, Dans la marmite se fait la soupe aux choux*: Nyrop V § 2, p. 431), il sert à insister : *Je veux partir, partir que je veux!*, *Il est stupide, et stupide tout ce qu'il fait!*, etc.

Souvent, la répétition s'accompagne d'un contraste de catégories grammaticales, et la rhétorique a affublé ces combinaisons de désignations multiples (*figura etymologica, copulatio*, etc.), sur lesquelles on nous dispensera d'insister. Un cas fréquent est celui où un substantif est répété sous la forme d'un adjectif (Le saut redresse les jambes en une *raideur rigide*, Goncourt : D'Harvé PB § 487; un mulâtre au nez épaté et aux *lèvres lippues*, A. France : *id.* § 490) ou d'un participe (Robert 142 sv) :

Un Parisien parisiennant, un Flamand flamingant, un Breton bretonnant, etc.

Un bourgeois bourgeoisant.

Il fut un temps où la terre française a appartenu presque tout entière aux *laboureurs labourants*.

J'étais un *enfant très enfant*, un *petit garçon garçonnant*, un *petit animal vif et joyeux* (A. France).

Des *chaussures inégalables* en *chaussant*; Les *coiffures* *luttaient d'élégance* et de *coiffant* (réclames).

La répétition d'un même terme qui figure d'abord comme sujet, ensuite comme prédicat, est un procédé analogue : *La*

vie c'est la vie, Les enfants sont les enfants, Les affaires sont les affaires, Un père est toujours un père (cf. all. *Wer weiss der weiss, Wer hat der hat*, etc.). En réalité, ce procédé se double d'une figure sémantique; l'emploi prédicatif transfigure en même temps le substantif dans le domaine de la qualité : *Un père est toujours un père* « paternel », *Les affaires sont les affaires* « dures, impitoyables », etc.

CONVENTIONALISATION. — Selon les langues, la répétition peut devenir un procédé plus ou moins conventionnel, servant régulièrement à l'expression d'une catégorie grammaticale déterminée, et perdre ainsi en partie ou totalement sa valeur expressive. Tel est le cas pour les langues qui expriment régulièrement par ce procédé le superlatif absolu, le pluriel, le parfait, etc.

b) Allongements expressifs.

La répétition, dans le domaine des syllabes et des groupes de syllabes, et l'allongement, dans le domaine des seuls phonèmes (voyelles ou consonnes), sont des procédés parallèles.

L'emploi expressif de l'allongement vocalique est bien connu : *C'est loin... !, C'est grand... !, C'est immense... !; Allons donc !* (dans les dénégations), etc. Quant à l'allongement expressif des consonnes, c'est proprement ce qu'on appelle la gémiation. Cette dernière est définie par le fait que la limite de syllabe, placée avant ou après la consonne, se trouve déplacée et vient porter sur l'intérieur de la consonne, dont la tenue se prolonge *ipso facto*.

Il est intéressant de constater le rapport de mutuelle dépendance qui lie l'accentuation et la gémiation expressives :

Viens voir, j'te dis c'est ép-Patant !

Il fait un temps, c'est ép-Pouvantable !

Des procédés comme ça, c'est honteux, c'est d-Dégoûtant !
(observez le changement de timbre : dè > dé).

Ah les m-Misérables ! les b-BANDITS ! les s-SAUvages !

Il est t-TOUjours là à m'em-M... !

Tu es emb-BÊtant !

Il faut remarquer que la gémiation expressive ne se produit pas seulement avant l'accent, mais encore après : « Un grand

nombre de Parisiens [...] font sonner certaines consonnes doubles. Cela se produit notamment lorsqu'ils placent l'accent tonique juste avant cette consonne double : L'*AD*-dition ! (dans les restaurants), C'est *AF*-folant !, *AT*-tention ! » (B 47). Cf. ces autres exemples, qu'il nous est arrivé d'entendre :

Un *IM*-mense édifice !

Un *IL*-lustre savant !

Un *EM*-minent politicien !

EVIDEM-ment, il ne fallait pas faire ça, mais que voulez-vous !

Viens voir, j'te dis c'est *EP*-patant !

A mon avis, il est *TOT*-talement fou !

La GÉMINATION EXPRESSIVE, et sa liaison avec l'accent expressif, est un fait propre à tous les idiomes ; dans toutes les langues aussi, ce sont les mêmes types de mots qui sont susceptibles d'être atteints par la gémiation. Elle a été signalée par exemple en latin : *totus* → *tottus*, etc. (Millet, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, 166-9). Mais il y aurait intérêt à étudier ces faits en premier lieu sur les langues vivantes avant de les chercher dans les idiomes morts. Pour l'italien, v. Spitzer, *Ital. Umgangssprache, passim* (*ebbene, suvvia, magariiddio, sissignore*, etc.). En sémitique, la gémiation sert normalement à exprimer la catégorie grammaticale de l'intensif. Pour le japonais, cf. ces exemples : *mina* > *MIN*-na (tous), *bakari* > *BAK*-kari (seulement), *amari* > *AM*-mari (trop), etc.

c) Combinaisons expressives.

Parmi les rencontres expressives qui ne relèvent pas de la répétition, citons surtout le choc de *i* + *-ouille* :

Bistouille (alcool, B).

Citrouille.

Gribouiller.

Pinouiller (courir les femmes, B).

Trifouiller (tripoter, rosser).

Zigouiller (tuer).

et de *a* + *-ouille* :

Arsouille (voyou).

Bafouiller (bredouiller).

Barbouiller.

Cafouiller (s'emmêler : t. sportif).

Chatouiller.

Ecrabouiller.

Gadrouiller (barboter, Plud'hun 25, Wissler 813).

Gafouiller (salir, Wissler 813).

Grafouiller (gratter).

Panouille (imbécile, rustre).

Patouille (petite caresse).

Tafouilleux (chiffonnier).

Tripatouiller (tripoter, modifier contre gré).

Vadrouiller (excursionner).

Une autre série de termes expressifs repose sur la combinaison d'une voyelle nasale avec une gutturale sonore (-*ingue*, etc.), sans qu'il soit possible de démêler avec précision les différents cas :

Bastringue (bal de guinguette).

Bizingue (bizarre).

Bourlinguer (être balloté, trimer, B).

Etre dans les *brinderinges* (ivre).

Une grande *bringue* (femme).

Chelinger (puer).

Débringer (déchirer).

Etre, tomber dans la *déglingue* (misère), *déglinger*.

Dingo (maboule).

Drelinguer (flâner, perdre son temps, B).

Flingot (fusil).

Fringue (habit, B).

Loufingue (maboule).

Ribouldingue (fête, noce).

C'est une loi que dans toutes les langues le phonème rare, et surtout les phonèmes employés rarement dans une position ou une combinaison données, se prêtent d'autant plus, en vertu de leur aspect inédit, aux créations expressives. Cette loi n'est d'ailleurs qu'une variété de la loi plus générale que nous avons indiquée dès l'introduction de ce chapitre : la loi de l'expressivité par l'inédit.

Ainsi, si l'on fait abstraction de quelques exceptions (*chemin, cheval*, etc.), le groupe initial *s* + *consonne* est exclu de la phonologie traditionnelle du français; or ce sont précisément ces combinaisons qui, en français avancé, fournissent quelques-uns des termes les plus expressifs :

Chebèbe (beau, admirable).

Chelague (coups; emprunt à l'all.), *Chelasse* (soûl, ivre), *Chelemmie* (à l'origine t. de jeu, auj. : ruiné, etc.), *Chelinger*, *Chelipoter* (puer).

Chenique (alcool), *Chenoque* (imbécile, nigaud), *Chenu* (riche, beau, supérieur), *Chenasse* (fm. mauvaise figure), *Chenailler* (engu..., emm...),
Chepile (beau, réussi), *Chepiler* (réussir), Faire du *chepromme* (tapage) Faire du *cheproute* (id.).
 Monter un *chetosse* (mystification), *Chetouille* (maladie vénér.), *Chetouille* (misère).

Ajoutons un cas particulièrement intéressant, qui vient confirmer la loi de l'inédit. La consonne *ñ*, qui n'est pas expressive par elle-même (cf. *agneau*, *peigne*, *oignon*, etc.), donne en français des mots d'autant plus expressifs que la langue traditionnelle ne connaît guère le *ñ* initial (à l'exception de *nièce*, et de *nielle*, t. spécial) :

Gnaf (imbécile).
Gnafron (glouton, Guignol lyonnais).
Gnangnan (mou, paresseux, niais); *gnagnard* (id.).
 Mon *gnasse*, ton *gnasse*, etc... (moi, toi, etc... B).
Gnauque (chipie, malicieuse : Plud'hun 43).
 Faire *gniâce* « caresser » (Wissler 835); Il ne connaissait des hommes que leur caresse et que leur baiser. La vie lui faisait *gniâce* (Monnier, *Livre de Blaise*, 21).
Gnognot (niais); *gnognotte* (niaiserie, camelote).
Gnole (eau-de-vie); Qu'est-ce qui vous a pris, de vous sauver, espèces de *gnolles* (nigauds).
Gnon (coup, horion).
Gnouf (Martinon I 283).
Gnarguer (prononciation populaire et expressive de *narguer*) :
 On rentrait un soir avec ma fillette, alors ces deux particuliers nous ont suivis en nous *gnarguant* (Tribunal de police, G.); Il n'y a pas de plus mal élevée que la petite B., car c'est sa mère la concierge qui l'élève et qui lui a appris à faire les cornes, à faire la nique, à *gnarguer* les locataires, à leur tirer la langue (ib.).
 L'expressivité de *niais* et de ses dérivés semble liée au même procédé.

■

Il en est de l'hiatus comme de la répétition. Nous avons vu ailleurs combien l'hiatus fortuit et la répétition fortuite sont combattus par le français avancé (quelquefois au prix d'incorrections graves); mais autant le français spontané bannit l'hiatus et la répétition quand ils sont accidentels, autant il aime à les utiliser comme procédés expressifs. Le français possède une série de termes (d'ailleurs corrects pour la plupart) dont l'expressivité plus ou moins forte repose en partie sur l'hiatus :

Ahuri, Béant, Béat, Brouhaha, Cahin-caha, Cahot(er), Chahut, Chaos, Cohue, Ebahi, Ebloui, Ehonté, Frio, Huer, huée, Inoui, Ma-ouss « gros, important » (B), Naïf, Tohu-bohu.

Dans ces exemples, l'hiatus, abstraction faite naturellement de tout autre procédé pouvant se combiner avec lui (ex. *tohu-bohu* = répétition brisée; *ébloui*, *inouï*, etc. = participes figurés; *frio* = emprunt expressif à une autre couche sociale), est surtout expressif en vertu de sa valeur d'onomatopée. Il fait jaillir une sensation de rupture phonique, et cette impression sensorielle, plus ou moins désagréable si elle était fortuite, est associée ici à une impression de rupture sémantique (étonnement dans la sensation, le sentiment ou la pensée).

C) *Emprunts expressifs*

Un signe peut être expressif en ce qu'il évoque, par contraste avec le langage du milieu auquel appartient le parleur, un milieu socialement ou nationalement étranger. Ainsi, pourquoi un mot tel que l'allemand *ersatz*, transplanté dans un contexte français, a-t-il une valeur expressive ? Il frappe parce qu'il évoque d'une manière spéciale, péjorative depuis la guerre, le monde de la chimie allemande, des doktors à lunettes, distillateurs d'aliments frelatés etc...

Nous atteignons là un nouvel aspect de l'opposition entre transposition pure et transposition expressive. Selon l'intention que le parleur y met, un emprunt peut être une simple transposition de langue à langue, ou au contraire il devra, en vertu du contraste des deux milieux associés l'un à l'autre, frapper plus ou moins fortement le sentiment et l'imagination de l'entendeur.

Là encore, il est important de bien distinguer entre affectivité et expressivité, c.à.d. entre évocation fortuite et évocation voulue. Dans le premier cas, l'évocation n'est qu'un *processus* accidentel, indépendant du parleur ou même contraire à son intention. La plupart des exemples d'effets par évocation de milieux que l'on donne généralement appartiennent à cette première catégorie (prononciation des étran-

gers, emploi des locutions d'argot, des termes techniques, effets provoqués par la langue administrative et la langue judiciaire, etc.). Dans le second cas, l'évocation est due au contraire à un *procédé*, elle est destinée à être éveillée chez l'entendeur; seul ce dernier cas nous intéresse.

1) DÉPLACEMENT DANS L'ESPACE

Les variétés du procédé sont si nombreuses qu'on n'essayera guère ici que d'en donner une idée approximative. La majorité de ces emprunts expressifs semble aujourd'hui résider dans les anglicismes :

Les plaisirs du *home*.

Footing, camping, touring, etc.

Un des bals les plus réussis de la *season* (Vittoz 45).

Efficiency (titre de livre).

Lavatory (enseignes de coiffeurs).

Baby (prononcé *babi*, Martinon I 43).

Cinéma *Novelty*.

Inutile de s'appesantir sur tous ces faits si connus, tous chargés d'évoquer d'une manière ou de l'autre (prestige, admiration sportive, moquerie, etc.) les divers aspects du monde anglo-saxon. Il faut citer à part, cependant, ce qu'on pourrait appeler les cas de « séquence anglaise » :

Modern-Bibliothèque, Modern-Cinéma, Modern-Hôtel, Modern-Style, etc.

Elysée-Palace Hôtel, Pont-Royal Hôtel, Pont-Royal Restaurant, etc. Montparnasse-Cinéma.

Bastill'car (autobus pour les champs de course, Boulenger et Thérive, *Soirées du Grammaire-Club*, 92).

American glaçag' (*ib.*).

L'emprunt peut être lié à des faits graphiques. Il y a une graphie expressive par emprunt; il s'agit notamment de l'y (*City-Hôtel, Normandy-Hôtel; Table Moderny, Appareil Economy, etc.*), du c final (*Adriatic Hôtel, Majestic Hôtel; massage hygiénic, électric*, B 166) et de l's « saxon » : *Orléan's Marché* (Boulenger et Thérive, *ib.*), *Chez Maxim's, Orchestre Bernard's, etc.*

Quant au k, il est destiné à caricaturer la *kulture* germa-

nique et tout ce qui s'y rattache : *kolossal*, *kamelote*, *délika-tesse*, *inkoncevable*, etc.

On voit par là même que les mobiles qui dictent ces procédés d'évocation peuvent être très divers : prestige et snobisme d'un côté, dénigrement et haine de l'autre.

•

L'emprunt intersocial s'effectue dans deux directions opposées. Dans un cas, la « langue inférieure » emprunte à la « langue supérieure » des termes plus ou moins savants ou littéraires, auxquels elle confère ainsi, par évocation de milieu, un import spécial. C'est ce qu'on peut appeler avec M. Bauche le « style noble » :

Dame (femme « épouse »), *Demoiselle* (fille), *Potage* (soupe), *Immeuble* (maison), *Décéder* (mourir), *Collaborateur* (employé), etc... v. B 151 sv.

J'ai dressé procès-verbal à cet homme *dont auquel* j'ai l'honneur de vous causer; Cette personne *dont auquel* la supérieure m'a dit d'aller la voir (B 104).

Nocif (nuisible), *Toxique* (poison, adj.), *Dyspeptique* (malade de l'estomac), *Spécimen* (échantillon), *Coryza* (rhume de cerveau), *Céphalgie* (mal de tête), *Esthétique* (beau).

Je vais à la mairie et j'explique mon cas pour la *n-ième* fois; Voilà *n* fois que je vous ai expliqué ça!

Donne m'en *epsilon*, J'en prendrai à *dose infinitésimale*, L'erreur est de l'ordre du *millionième* (Brunot PL 133).

« Ce plat, dit-il en terminant, exige une très lente *cocction*.. » Cuisson lui semblait trop vulgaire (cuisinier : Boulenger et Thérive, 9).

Il faut tenir compte de la *psychologie* des gens. — C'est que tu ne connais pas encore la *psychologie* de ces gens-là! (mentalité, caractère).

Cela *gâte le style* (cliché de tapissier-décorateur, etc.).

Dans le même ordre de faits, on peut signaler l'emploi expressif (plaisant ou affecté) que fait du passé simple la langue parlée familière. On peut dire, en sortant de table ou d'une réunion : *Ce fut bon!* *Ce fut intéressant!*, etc. Cet emploi est expressif dans la mesure même où le passé simple est sorti de la langue parlée et n'appartient plus qu'au langage écrit.

Il arrive de même que la langue parlée relevée et la langue écrite cursive empruntent à la langue littéraire un certain nombre d'inversions dont la correction est souvent douteuse, mais qui comportent un effet expressif indéniable.

Chez les grammairiens, ces inversions pseudo-littéraires font partie du chapitre des « fausses élégances » :

Aussi étourdi *soit-il*; *Soit-il* un grand homme (Martinon II VIII n).

Si grand *soit-il*, Si solidement *l'ait-il* établi (*id.* 270).

Il faut lui pardonner, *soit-il* beaucoup plus coupable; Dans une situation donnée, la plus agréable *soit-elle* (*id.* 367 n).

Si étourdi *soit-il*, Si hardiment *marchent-ils!*, le plus étourdi *soit-il* (*id.* 419 n).

Nous vous serions bien reconnaissant ainsi que notre enfant si vous aviez le bonheur de nous faire savoir de ses nouvelles aussi mauvaises *peuvent-elles* être nous les accepterons avec résignation (APG).

Mais souvent *n'opère-t-on* pas avec beaucoup de précision (Foulet, *Romania*, 52, 147 sv).

Dès lors *ne serait-il* plus à la merci d'une rupture de ses communications et *trouverait-il...* (*ib.*).

Déjà *apercevait-il* nettement la manœuvre à laquelle L. s'exposait (*ib.*).

Quel bibliophile, en sa cachette, *ne conserve-t-il pas...* (*ib.*).

Et qui sait si un jour la géométrie non-euclidienne *ne sera-t-elle pas* aussi utile que l'autre l'a été (*ib.*).

Quand bien même nos hypothèses *seraient-elles* tout à fait fausses (*ib.*), Une richesse dont on ne peut qu'être fier, quand même *serait-elle* minime (*ib.*).

C'est pourquoi l'illustre Pasteur *a-t-il* pu écrire... (*ib.*).

Notre jeunesse a peut-être un penchant excessif à s'imaginer que le français ne s'apprend pas, que, parce qu'elle en a l'usage journalier, elle en connaît les finesses et les secrets. Parfois même *va-t-elle* plus loin, et il y a... (Alb. Sarraut : Joran, p. 4).

Ces exemples montrent que l'emprunt, pour être expressif, ne doit pas nécessairement être exact; il s'agit avant tout d'une impression à donner.

Inversement, la « langue supérieure » peut emprunter à la « langue inférieure ». Tel est le cas, par exemple, lorsqu'on dit d'une exposition, d'une fête, etc. : C'est bon pour le *populo*, ou lorsqu'on adopte, dans un but plaisant, la prononciation d'une certaine couche du peuple (« accent voyou ») : C'est pour rien, Pour qu'on *souève* frais le lendemain, Les affaires qu'on *envouève*, De Montmèrtre à Montpérno etc...

•

Citons pour terminer un cas d'ordre un peu plus spécial : l'emprunt expressif de termes appartenant au langage des enfants, des nourrices, des vieillards. On imite volontairement

les solécismes et les déformations du langage enfantin : *Disez bojou à son père* (B 76 n) ; Allons, allons, *faisez* pas le méchant, *ouvrez vite la tibouche* !, etc. Appartient ici également l'imitation si répandue des procédés de répétition et de reduplication qui caractérisent le langage enfantin : *chienchien, quiqui, bébête, pépère, fanfan*, etc.

2) REcul DANS LE TEMPS (ARCHAÏSME)

Quand l'emprunt est fait au propre passé de la langue, l'évocation jaillit non plus par déplacement dans l'espace, mais par décalage dans le temps : c'est l'archaïsme expressif. Les deux procédés — déplacement dans l'espace et recul dans le passé — répondent parallèlement au même besoin. Seulement, l'archaïsme exigeant une certaine connaissance de la langue d'autrefois, ce dernier procédé est utilisé de préférence par la langue écrite et notamment par la langue littéraire.

La variété la moins artificielle du phénomène est l'archaïsme plaisant :

Battre sa *coulpe*.

Devant une nombreuse assemblée qui semblait *s'esbaudir* considérablement à ce spectacle (jx).

Au fond des pays *estranges* où notre fantaisie nous entraîne.

Ma démarche n'a pas eu l'*heur* de lui plaire (ici le sens de *heur* est rattaché analogiquement à *honneur*).

Hostellerie rustique (réclame).

Grand directeur des bibliothèques et grand destructeur d'*icelles*.

Un mari *idoine*.

L'*ire* d'un abbé vertueux.

Un *mien* ami.

Après *moult* recommandations, elle m'a laissé partir.

Occire un chat.

Vous croyez que c'est fini, *oyez* plutôt la suite.

Je l'ai rencontré avec une *sienne* petite connaissance.

Une amitié longue et *souventes fois* éprouvée.

Cf. les noms propres : *Jehan, Jehanne, Magdelaine* (auteurs), *Johannès D.* (éditeur).

Le latinisme expressif est de même essence que l'archaïsme proprement dit : Une fleur *gracile*, les *cogitations* de l'esprit, sa haute *sapience*, etc.

Enfin, comme nous l'avons déjà vu pour l'emprunt dans

l'espace, il n'est pas nécessaire que l'archaïsme, pour développer son effet d'évocation, soit absolument exact; il suffit qu'il soit conçu comme archaïsme. Et de fait, certains archaïsmes qui passent pour des incorrections, figurent parmi les procédés les plus expressifs de la langue écrite. Tel est le cas de *ès* (« dans les ») employé avec le singulier :

Plus d'un maître *ès* langue latine (Maxime Du Camp).
Au parfait Magicien *ès* langue française (1^{re} dédicace des *Fleurs du Mal*).
Bachelière *ès* charité (roman, Vincent 70).
Robespierre, son maître *ès* jacobinisme (jx).
Savant *ès* droit, Docteur *ès* poker (Martinon II 40).
Maître *ès* science (Lancelot 21. 7. 28).

Les grammairiens signalent « la substitution pédantesque de *en le* à *dans* : Et la cloche du soir appelle *en le* vallon; ce n'est point un archaïsme, comme on le croit, c'est une sottise; jamais, même au moyen âge, cela n'a été français. » (Stapfer 214). Le fait montre une fois de plus que l'emprunt, spatial ou temporel, ne demande pas à être correct pour dégager son effet expressif ; *en le*, qui n'appartient pas à la langue du passé, est conçu comme tel :

En le désespoir, *en les* terreurs où cette mort l'avait plongé (Martinon II 578).
Tant qu'il conservera une lueur d'espoir *en la* loyauté de l'Angleterre (R. Rolland, Gandhi); Mais il ne doute point, il croit *en l'Inde* (*ib.*), Sa foi *en le* Mahatma (*ib.*).
En le clair-obscur des jardins, *En le* silence des forêts, *En le* jardin embaumé de roses, etc.
La souffrance du prisonnier, le parti pris loyal et franc de la guerre, la volonté farouche d'intelligence se fondent ici *en le* métal dur d'un glaive de l'esprit (A. Thibaudet).

L'archaïsme expressif comporte diverses autres variétés encore. Ainsi, il existe une syntaxe archaïque, par exemple le « style Brunetière » :

C'est une chose *que* je pensais *qui* lui ferait plaisir.
Les écrivains *qu'il* faut avouer *qui* sont les plus médiocres.
De la sorte, nous encourrons peut-être le reproche d'écrire le français comme une langue morte, *que* je consens *qui* est en partie justifié (Boulenger et Thérive, *Soirées*, 110, texte).
L'emploi simultané de plusieurs adjectifs épithètes, *que* je crois bien *qui* est en partie interdit par notre plus jeune collègue (*ib.* 258).

ou l'inversion archaïque :

Je me hâtais de *les aller voir*, Je *les voulais* interroger (Albalat, *Comment il ne faut pas écrire*, 131); Il ne faut pas se connaître aux délices pour *les désirer* séparer de l'anxiété (Valéry). Patientons donc et *l'attendons* (Boulenger et Thérive, 264, texte); Une génération dont M. Jérôme pourrait être le témoin, et dont en tout cas je *le prétends* être (*ib.* 159). Il ne pouvait deviner dans quelle partie du jardin *se pouvait* trouver en ce moment le comte (Albalat, 131); Il *se voulait* moquer de lui (*ib.*). Heureux et triomphant de ne *le craindre plus*, Il dut se faire violence pour *n'interrompre pas* son discours, Il s'était promis de *ne répondre pas* à ses provocations (*id.* 132). Si nos ancêtres grecs ne se sont pas trompés quand ils ont confondu la beauté, voire la vertu avec la mesure, Sophocle est *la même vertu et la même beauté* (A. Hermant, *Nouvel Anacharsis*).

une sémantique archaïque :

Un style lyrique et *nombreux*, une phrase *nombreuse* (figure empruntée au latin : « harmonieux »). Un livre sans *malice* (« sans méchanceté » : Thérive FLM 69). Ce que je reproche *plus* aux nombreux, ainsi que Platon mon maître les appelle, c'est leur prétention extravagante au privilège de la sensibilité (A. Hermant, *Art d'écrire*, 70, texte; « le plus »). M. Cassignol avait montré jusqu'en l'extrême vieillesse une *sévère propreté* dans ses habits (« décence sans luxe »; A. France : Stapfer, 193). Et voilà comment les langues *s'énervent*, par l'abus des superlatifs ou des expressions outrées (Lancelot 7. I. 28, texte).

et même une graphie archaïque :

Une *loy*, Une *foy*, Un *roy*.
Les camelots du *Roy*; Papier du *Roy* (réclame).
Pierre *Louÿs* (l'y et le tréma sont une innovation de l'écrivain, v. Valéry, *Réponses*, 32).
Axël (œuvre posthume de Villiers de l'Isle-Adam).

*

L'emprunt expressif, par déplacement dans l'espace ou dans le temps, n'appartient pas exclusivement à la sphère du langage; c'est un des procédés de l'art en général. Les objets d'art peuvent avoir, indépendamment de leur valeur propre, une valeur expressive par évocation : exotisme ou antiquité.

* * *

En résumé, le procédé essentiel par lequel le besoin d'expressivité en arrive à s's fins est le jeu avec la norme sémantique ou formelle exigée par la logique ou la grammaire. En même temps, la grande tendance de l'expressivité est de retourner, inconsciemment et à des degrés infiniment divers, aux procédés primitifs du langage; elle remplace les signes arbitraires par des symboles plus ou moins motivés, présentant un rudiment de lien naturel entre le signe et la signification. Dans l'ensemble, le besoin d'expressivité travaille donc contre la mobilité du signe par rapport à la signification, et partant contre le besoin d'interchangeabilité.

CONDITIONNEMENT SOCIAL DES BESOINS

Nous avons constaté dans ce livre l'existence d'un certain nombre de besoins qui sont la raison d'être du langage, qui par leurs actions sur lui et par leurs réactions réciproques le créent et le recréent sans cesse et font de l' « origine du langage » une réalité pour ainsi dire permanente. Signaler l'existence de ces besoins, dresser leur liste, en faire le classement, examiner leur interaction (alliances et conflits), rechercher à l'aide de quels procédés ils se réalisent, telles sont les tâches de la linguistique fonctionnelle.

Aller plus avant et se demander d'où viennent ces besoins et dans quelles conditions et pour quelles causes ils peuvent, d'un idiome à l'autre ou d'une époque à l'autre de la même langue, varier dans leur dosage, c'est aborder les problèmes de la linguistique externe.

Avant de terminer, nous jetterons un coup d'œil sur les rapports de la linguistique fonctionnelle avec la sociologie. Si les besoins que nous avons appelés les « constantes » du langage varient néanmoins dans une certaine mesure d'une langue à l'autre ou d'une époque à l'autre du même idiome, cette variation a lieu en fonction de l'état social des collectivités qui emploient les langues.

« Le seul élément variable auquel on puisse recourir pour rendre compte du changement linguistique est le changement social dont les variations du langage ne sont que les conséquences parfois immédiates et directes, et le plus souvent

médiates et indirectes. » (Meillet, *Lingu. historique et Lingu. générale*, 17). La société agit sur le langage principalement par la manière dont elle détermine le dosage des besoins linguistiques, — d'une langue, d'une classe sociale ou d'une époque à l'autre.

Le facteur essentiel semble être la plus ou moins grande étendue spatiale (milieux étroits ou étendus) et sociale (milieux fermés ou ouverts). C'est en somme ce que F. de Saussure appelait l'opposition entre l'esprit de clocher et la force d'intercourse (CLG 288 sv).

On remarquera, dans les *langues de petite communication* — civilisations anciennes (peuples de langue indo-européenne), sociétés inférieures (sauvages), milieux professionnels, sectes, etc. — le rôle énorme joué par le besoin de différenciation et le conformisme : pullulement des différences lexicales, rareté des termes génériques, surabondance et complication des catégories grammaticales, etc. Les *langues de grande communication*, employées par les civilisations que caractérise la force d'intercourse (Chinois, Européens modernes), manifestent au contraire une tendance très forte à l'économie (brièveté et invariabilité) : appauvrissement graduel du lexique et extension parallèle de l'emploi des signes, nombre plus restreint et simplification des catégories grammaticales, interchangeabilité des pièces du système, monosyllabisme, etc.

Rien n'est plus remarquable que le langage pour montrer cette opposition, que l'on constate également dans les autres institutions sociales.

INDEX

Cet Index donne la définition des termes techniques nouveaux, ainsi que celle des termes traditionnels employés dans un sens nouveau.

Les références composées de plusieurs mots sont classées au rang alphabétique du *déterminant*. Exemple : transitif, verbe,...

Les exemples locutionnels sont indiqués au rang du mot principal. Exemple : *but, dans le — de,...*

Quand il y a plusieurs chiffres, ceux munis d'un * renvoient aux passages importants.

La référence ne se retrouve pas nécessairement à la lettre dans la page citée.

A

a, 127, 277, 280-1.

ã, 127.

a-, préfixe, 85.

à, 49, 92, 149*-50, 165-6, 176, 195-6, 199, 203-4, 222*.
+ infinitif, 193.

a, j', 32, 163.

-able, 82, 85-6, 173, 193, 251.

absolu, adverbe, 214; comparatif, 258-9; procès, 262; superlatif, 259-60, 279; temps, 79-80, 157, 260-2; verbe, 214-8.

ABSTRACTEUR : « signe transposant en un substantif abstrait », 211-2.

ABSTRAIT, SUBSTANTIF : « phrase transposée en substantif au point de vue de la catégorie grammaticale seulement », 118, 181, 197, 210*-4, 219, 229, 257-8 (/s. réel).

accentuation, 11, 74, 81, 92-3, 279-80.

acceptation, 210.

accord, 33-4, 54, 56*-7, 60, 90, 111, 137, 163-4, 182-3, 191-2,

250; / « inhérence », 152; / invariabilité, 163, 191-2.

accordé, adverbe, 57; auxiliaire, 22-3, 78; participe, 22-3, 56, 78, 80, 182*-3, 250.

accusatif, v. objet.

à ce que, 181, 212.

actif, 221, 223, 230.

« action », 174, 231; v. *faire*.

actualisation, 88-91, 196*-7, 230-1, 265.

adaptation créatrice, 22-3.

adjectif, 55, 133-4, 191*-6, 243-4, 250-1, 256-7, 275-6, 278; = adverbe, 203-4; + *de*, 225; non-accord, 191-2; > participe, 46.

adverbe, 55, 57, 112, 133, 156, 174-5, 201*-6, 216-8, 226-7, 245, 247, 252, 262-3, 276; = adjectif, 203-4; *de* formatif d', 202-3; > présentatif, 115; + *que*, 227-8.

AFFECTIVITÉ : « émotion résultant d'un processus », 233, 235*-6, 283-4 (/ expressivité).

affirmation et négation, 157-8, 265-6.

affixation, 179, 205*-7.

AFFIXE : « déterminant étroit », 205-7.

affixés, déterminants, 205-7.

Agence des Prisonniers de Guerre (APG), 12-3, 37.

AGENT : « sujet converti », 222. *agoniser*, 172.

ai, angl., 53.

-ail / *-aux*, 84-5.

-aille, 252.

ailleurs, *par*, 87.

air, *avoir l'*, III.

-al / *-aux*, adjectifs, 191-2; substantifs, 84, 207-8.

à la + n. de pays, 22.

à le(s), 198.

allemand, 55, 83, 90, 130, 155, 191, 206, 213, 224, 259, 276, 279.

aller, 28, 32, 87, 148, 150, 163, 171.

alliances entre besoins, 28, 231.

allongement, 279-80.

ALOGISME : « absence de correspondance nécessaire entre signe et signification », 133-4 (/ parallélisme psycho-linguistique).

alors que, 122.

AMUISSEMENT : « ellipse mémorielle d'éléments phoniques », 29-30, 34, 102-3, 105, 124*-7, 162, 188.

ANALOGIQUE, INSTINCT : « assimilation mémorielle », 27, 33-4, 43*-54 (/ conformisme); action, 11, 184; unification, 168-71, 213, v. invariabilité.

ANALYTIQUE : « divisé en signes distinguables par la forme », 137-8 (/ cumul, pléonasme); adverbe, 203; verbe, 174-5.

ANAPHORE : « représentation discursive », 114, 119-20.

ANAPHORIQUE : « représentant discursif », 114, 119*-20,

270-2; *faire*, 120; *que*, 119-20; *si*, 120.

-ance, 268-9.

anglais, 65, 75, 90-1, 131, 138, 145, 155, 177, 179-80, 186, 192, 195, 206, 213, 216, 222-3, 276.

anglaise, séquence, 284.

anglicisme, 284.

animé et inanimé, 143-5, 240.

antérieur, futur, 157, 260; passé, 78-80, 157.

antériorité, 156, 260, 262.

antonomies, 18, 28*, 41, 61, 75, 100, 130, 161, 163, 195, 205-6, 228-9, 233, 235, 251, 257, 290-2.

antiphrase, 160, 253, 265-6.

APERTURE : « degré d'ouverture de la bouche dans l'émission des phonèmes », 101-5.

apposition, 274-5.

ARBITRAIRE, SIGNE : « qui n'est pas lié à sa signification par une correspondance nécessaire », 131*-7, 276, 290; « non-expressif », 233, 235.

archaïque, graphie, 289; import, 86, 182, 287-9; inversion, 289; sémantique, 289; séquence, 174; syntaxe, 288-9; *y*, 289.

archaïsme, 38, 46, 287*-9.

-ard, 47, 268.

art, 25, 38, 246, 289.

article, 99-100, 128, 196*-7, 219, 241, 243-4, 246, 265, 271.

ASPECTS : « variétés du temps parcouru », 148*, 252-3, 255.

aspiré, *h* dit, 97.

-asse, 252, 268.

assez, 151, 198, 263.

assimilation, 27, 33, 41*-61, 233, v. instinct analogique, conformisme; / différenciation, 41, 100.

associatif / syntagmatique
[Saussure], v. mémoriel /
discursif.

assonance, 172.

asymétrique, coordination, 55,
228-9.

-*atif*, 269.

attraction, 55, 58-9.

Attribut (all.), v. déterminant;
logique, v. prédicat.

au (x), 137, 149-50, 197-8.

aussitôt, 122, 181, 216; *que*, 122,
181.

autre(ment), 83, 258.

auxiliaires, 77, 79, 86, 166.

AVANCÉ, FRANÇAIS : « qui
s'écarte de la norme tradi-
tionnelle », 31-2.

avant, 214, 218; *que de*, 181;
que (ne), 87.

avatars, 47.

avec, 49, 176, 203, 218, 270.

avérer, s', 111-2.

avoir, 152*, 163, 215, 221, 225,
249, 270; + adjectif, 224;
auxiliaire, 32, 79, 86, 166-7;
copule, 140, 174, 177; *qch. à*
qn., 215.

aye(nt), 77.

B

Bally, 12, 19, 58, 61, 74, 99, 121,
134, 136-8, 169, 196, 202,
233, 235, 239, 242, 252, 261.

Bauche, 35, 75, 271-2.

beaucoup, 151, 175, 198, 220.

Bergson, 131-2, 135.

besoins, 12, 22*-3, 26*-8, 32, 34,
36-9, v. assimilation, commu-
nication, différenciation, ex-
pressivité, économie; allian-
ces, 28, 230-1, 291; antino-
mies, 18, 28, 41, 61, 75, 100,
130, 161, 163, 195, 205-6,
228-30, 251, 257, 291-2; con-
ditionnement social, 291-2.

bibi, 242.

bibliographie, 13*-5, 17*, 34,
63*, 84, 93, 109*, 131*, 134,
235*, 266, 280.

bien que, 122, 180.

BIFURCATION : « différenciation
sémantique des synonymes »,
83*-7, 97, 130, 156.

bleu, 52, 253.

blocs de consonnes, 102-3.

Boer, de, 115.

bonhommes, 110.

BRACHYLOGIE : « brièveté for-
melle », 110, 113-30, v. repré-
sentation, ellipse.

brachysémie, v. figement.

bras de chemise, 144.

Brentano, 135.

BRIÈVETÉ : « économie discursi-
ve » (/ invariabilité); 27,
33-4, 103, 107*-30, 220, 269-
71, 292; / différenciation, 75,
130; alliée à l'invariabilité,
220, 230-1.

Brunetière, style, 288.

Brunot, 12, 56, 58, 88, 113-4,
136*, 221, 262.

Buffin, 150, 247-8.

but, dans le — de, 178; *que*, 180.

C

ça, 144, 151, 165-6, 189-90, 203,
208, 240; — *que*, 212.

cacophonie, v. répétition for-
tuite.

calembours, 97.

calque, 232.

car, 226, 229.

cardinal, 156, 265.

caritatif, 241, 254.

cas que, au, dans le, en, 22, 100.

Cassirer, 134.

casuelle, flexion, 179-80.

catégories, 76, 132*-9, 142, 239.

causalité, 154-5.

cause, à — *de ce que*, 181; à — *que*, 22.

causer à *qn.*, 172.

celui, *celle*, *ceux*, 123, 197; *de*, 91.

ce que, 245; à, *de*, *en*, *pour*, *sur*, etc., 181, 212.

certain(s), 73, 83, 199, 220.

cessatif, *dé-*, 49-50.

c'est, 72, 164, 313; *qui*, *que*, 32, 163, 227, 272.

ch [*k* > *ʃ*], 53.

CHANGEMENT : « passage réversible, c.à.d. que l'esprit des sujets peut ramener spontanément au point de départ », 11, 29*-31, 64 (/ évolution).

chaque, 220.

chiasme, 277-8.

chiffres, 70, 74, 97, 265.

chinois, 31, 65, 74-5, 90, 96, 131, 145-6, 150, 155, 158, 177-9, 186, 192, 195, 204, 206, 223, 292.

chose, 142-4, 243.

circonstanciel, 203-4, 245, 255.

circonstancielle, *proposition*, 117-8, 122, 199*-200.

clarté, v. *différenciation*; *française*, 64.

CLASSIQUE, *LANGUE* : « qui fournit les emprunts, c.à.d. sert de réservoir lexical, à une ou plusieurs langues tributaires », 31.

Claudel, 74.

cohésion, 87-91, 174.

COINCIDENCE : « identité de deux ou plusieurs procédés linguistiques, que la linguistique fonctionnelle explique en les ramenant à un même besoin », 33*-9, 259 (/ correspondance).

collectif, 151, 252.

combien(tième), 156.

comme, 123, 155*-6, 179, 218;

ça, 203-4; *quand*, 219; *que*, 213; *que comme*, 277.

commettre, 140-1, 160.

commun, nom, 243, 265.

commune, langue; v. l. de grande communication.

communication, 233; / *expressivité*, 235, 290.

comparaison, 155*-7, 175, 257-60.

comparatif, 258-60; *attraction*, 59; *différenciation*, 73; *figement*, 112.

comparée, *grammaire*, 38.

compendieusement, 44-5.

complément; v. *objet*, *déterminant*.

composé, *adjectif*, 91; *concept*, 109; *conditionnel*, 77; *futur*, 77; *genre*, 50-1; *passé*, 77-9, 116; *préposition*, 123, 178; *substantif*, 50-1, 88-9, 91*-2, 119, 208*-9, 244; *temps*, 77-8, 157.

« *comptable* », 151.

CONCEPT : « signification générale, c.à.d. interchangeable d'une signification particulière à une autre à l'intérieur d'une catégorie donnée », 135.

concordance, 33-4, 55, 57*-9, 182-3, 213; *imparfait*, 58; *négation*, 59; *temps*, 57-8.

CONDENSATION : « transposition d'une phrase en un membre de phrase; changement de la syntagmatique lâche (syntaxe) en syntagmatique étroite (morphologie) », 89, 175*-214, 226-7, 273-5.

conditionnel, 170, 200, 261-2.

conditionnelle, *proposition*, 117, 261, 264, 274.

CONFORMISME : « assimilation discursive », 33, 43, 54*-61, 292, v. *accord*, *attraction*, *concordance*, *sandhi* (/ *instinct analogique*); / *invaria-*

bilité, 61, 163, 182-3, 199-200, 204, 228-9.

confusions, 140.

CONJONCTION : « subordonnatif dont le régime est une proposition », 55, 156-7, 178*-81, 199-200, 212-3, 217-8, 231, 263 (/ préposition).

conjonctionnel, groupe, 219.

conjugaison, 28, 32, 134, 137, 167*-72.

connaître, 145, 255.

consentir *qch.* à *qn.*, 216.

conséquentielle, proposition, 154, 261.

conséquent, 116.

consonification, 104-5.

consonnes, alternances, 277; blocs, 102-3; gémiation, 279-80; loi des trois, 129-30; tampons, 97-8, 103-4.

contagion, contamination, 27, 44.

controuver, 45.

convenir, 86.

CONVERSION : « interversion du sujet et du prédicat, la signification étant censée rester la même », 11, 221*-5, 230, v. impersonnel, passif.

COORDINATIF : « signe de rapport reliant deux phrases (ou leurs équivalents) sujet et prédicat l'une de l'autre », 226-8 (/ subordonnatif).

COORDINATION : « rapport de sujet à prédicat entre deux phrases indépendantes ou leurs équivalents », 55, 225*-30, 270 (/ subordination).

COPULE : « verbe transitif générique », 140*, 177, 202, 209, v. avoir, devenir, être, faire.

correct, 17-20, 32-3.

CORRÉLATION : « rapport entre jugements », 153*-7, 258-63; / relation, 153-4; v. causalité,

comparaison, conséquence, corrélatif générique, finalité, temps relatifs.

CORRESPONDANCE : « identité de deux ou plusieurs faits linguistiques, que la grammairie comparée interprète en les ramenant à un prototype unique », 38 (/ coïncidence).

couleur, adjectifs de, 91.

COURANTE, LANGUE : « l. commune parlée », 37 (/ l. cursive).

courts, adverbes, 204.

crase, 137, 197-8, v. cumul.

cuir, 104.

CUMUL : « syntagmatique non analysable par la forme », 137*, 162, 186, 196-9, 214, 216 (/ analyse, décumul).

CURSIVE, LANGUE : « l. commune écrite », 37*, 95, 116-7, 153, 175, 185, 195, 209, 229, 285-6 (/ l. courante).

D

d, 126.

d'abord, 262; *que*, 217.

datif, v. objet 2.

d'avantage de, *que*, 73.

d'avec, 73.

de, 46, 49, 72-3, 92-3, 105, 150, 179, 193-4, 217, 225, 256, 274-5; adverbes en, 202-4; + infinitif, 211-3; / *par*, 88; + ppe passé, 88-90; + prédicatif, 88-91; + préposition, 219.

dé-, 49-50, 99.

DÉBITIF : « participe d'obligation », 193.

de ce que, 181, 212.

décliné, adverbe, 57.

DÉCOMPOSITIF : « formé à partir d'un composé », substantif, 209; verbe, 174.

DÉCUMUL : « rétablissement

d'une syntagmatique analysable par la forme », 166, 186*-91, 196-9, 200-1, 203, 198-9.

de de, 128.

de depuis, *de dlà*, *de dparlà*, 49.

défectifs, verbes, 68-9.

DÉFICIT : « non-adaptation à une fonction donnée », 18-9, v. discontinuité, équivoque, irrégularité, synonymie, variabilité.

défini, article, 91, 265.

déjà, 262.

de le(s), 198.

délimitation, 89, 96*-100, 169, 188.

démonstratifs, 86, 148-9, 199, 244, 246.

dénominateurs, 172-3.

densité, 214.

depuis, 49, 73, 148; + préposition, 219; *que*, 154.

dérivation, v. transposition.

dérivés, substantifs, 208-9.

des, 111, 197-9, 220, 259.

dès, 122, 219.

description, 25-6, 141.

des fois, 252-3; *que*, 217.

désirer (de), 87.

des plus + sg., 111.

DÉTERMINANT : « prédicat, ou prédicat condensé; *spéc.* prédicat condensé », 55, 88-91, 121, 124, 128, 135, 161*, 176*, 181-207, 216-20, 230, v. adjectif, adverbe, circonstanciel, circonstancielle, gérondif, relative, prédicat, prédicatif.

déterminatif, 73-4, 97, 196*-9, 220, 244, 246, 252; / qualificatif, 83; v. démonstratif, indéfini, numéral, possessif, quantificateur.

déterminatons, 143-8, 243-6.

déterminative, relative, 274.

DÉTERMINÉ : « sujet, ou sujet condensé; *spéc.* sujet condensé », 121-2, 127-8, 161*, 176*, 198, 218-220 (/ déterminant).

« déterminé », 221, 224, 265.

détournés, procédés, 32, 163, 313.

deuxième, 156.

devenir, 49, 152*, 174*, 178, 215, 245, 254.

d'ici, 123, 148.

dictionnaires, 81.

différenciateur, accent, 74, 81, 92-3; accord, 78, 80, 250; *de*, 92-3, 256, 275; genre, 73-4, 78; pluriel, 74; procédés, 69-75; *que*, 92-3, 275; *y*, 76-7.

différenciation, 11, 20, 22-3, 27, 41, 63*-105, 154-5, 161, 177, 195, 208, 233, 239, 256, 292; / assimilation, 41, 100; / brièveté, 75, 130; / expressivité, 251, 257; / invariabilité, 161, 195, 205-6; procédés de, 69-75.

différenciatrice, graphie, 74-5; séquence, 83, 89-90, 91*-2, 192, 195*; substitution, 73.

différenciée, séquence, 92-3.

direct, style, 242.

directif, 148-50, 180.

discontinuité, 92, 137*, 209.

DISCOURS : « ensemble des éléments linguistiques donnés *in praesentia*, dans la chaîne parlée », 33*, 97, 107, 137, 313* (/ mémoire).

DISCURSIF, RAPPORT : « soutenu entre deux ou plusieurs éléments donnés *in praesentia*, dans la chaîne parlée », 33, 313 (/ mémoriel).

discursive, différenciation, 87-105; ellipse, 121, 127*-30, 230-1; expressivité, 277-83; phonologie, 96-105; repré

sentation, 119-20, 230-1; syllepse, 50; transposition, 230-1.
 dislocation, 271, 276-7.
disparaître, 78-9.
 disparus, mots, 66-9.
 dissimilation, 100-1.
divers, 83.
dont, 137, 183-7, 190*-1; *auquel*, 285.
 doublet, 84-5.
doucement, 254.
du, 49, 137, 197-8.
 Durkheim, 18.

E

é [= e fermé], 77, 127.
 è [= e ouvert], 77, 127, 286.
 ø [= e muet], 97, 101-3, 129*-30, 286.
 ê- > dé-, 99.
 économie, 27-8, 33, 107*-232, 292, v. brièveté, invariabilité.
 écrit, import, 101, 182, 202, 256.
 écrite, langue — et l. parlée, 35*-7, 116, 120, 154, 161, 185-6, 189, 195, 205-6, 229-30, 235, 239-40, 242-3, 248, 255-7, 265, 274, 276-8, 285-6.
 écriture, v. graphie.
 effacée, figure, 141, 160.
 égalité, 260.
 élargissement et rétrécissement, 214-20.
 ellipse, 90, 120*-30, 156, 181, 214-20, 272, v. amuissement, haplologie, sous-entente.
 emprunt, 31, 38, 53-4, 195, 232*, 283-9.
en, 46, 166, 179, 193, 202, 271; *ce que*, 181, 212; + ppe présent, 117-8, 182, 199.
encore, 204, 262-3.
 enfantin, langage 286-7.
en le (la, les), 288.

entendeur, 107, 112, 235-8.
 épithète, v. déterminant.
 équivoque, 11, 19, 64*-9, 70-83, 91, 93-5, 118, 219, v. bisémie, homophonie, polysémie; indicatif, 76-8; pluriel, 76; présent, 77; singulier, 76.
 -er > -ter, 99.
 -er, angl., 53.
errements, 45.
 ès + sg., 288.
 espace et temps, 148-50, 246-51.
espérer, 263.
 essence et existence, 214-5.
est, j', 32, 163.
et, 72, 228, 270.
 ÉTAT : « rapport logé dans le temps situé », 78-9, 86, 148*, 231, 249-50, 254-5 (/ procès).
 éthique, datif, 246.
 étrangers, éléments, 53-4, 113.
être, 32, 152*, 163, 174-5,* 178, 202, 214-5, 221, 225, 254, 272; auxiliaire, 79, 86, 166; « aller », 87, 149.
 euphémisme, 235, 269.
 -eur, 53.
 -eux, 269.
 évaluation, 82-3, 244, 254, 256*-7.
 éventualité, 200, 248, 260-2.
éviter qch. à qn., 216.
 évocation de milieux, v. emprunt expressif.
 ÉVOLUTION : « passage irréversible en pensée, c.à.d. que l'esprit des sujets ne peut plus ramener spontanément au point de départ », 29-31 (/ changement).
 « évolution », 174, 245, v. *devenir*, -ir, se faire...
 exceptions, 24.
excessivement, 263.

exclamations, 115, 264, 270.
 existence, 174, 214-5, v. *être*.
 explétif, à, 49; avec, 49; de, 49, 88-91; ne, 49, 87.
 explication, 25-6, 141.
 explicative, relative, 274.
 explicitation, 72-3, 93-5, 212.
 explicite, différenciation, 83.
 explicité, participe, 95.
 expressif (-ive), accentuation, 279-80; adjectif, 193, 275-6; adverbe, 276; allongement, 279-80; anaphore, 270-1; apposition, 274-5; archaïsme, 287-9; brièveté, 269-71; combinaisons, 280-2; dislocation, 271-2; emprunt, 266, 283-9; gémation, 279-80; graphie, 269, 284-5, 289; hiatus, 282-3; interrogation, 273; inversion, 92-3, 193, 271*-7, 289; latinisme, 287, 289; morphologie, 268-9; passé simple, 285; phrase, 271-3; procédé, 237-8; relative, 273-4, 276-7; répétition, 277-9, 287; représentation, 270-1; sémantique, 289, v. figures; séquence, 271-7; signe, 233-5; sous-entente, 269-70; substitution, 266-71; synonymie, 267; syntaxe, 288-9.

EXPRESSIVITÉ : « affectivité finaliste, c.à.d. destinée à être transmise à l'entendeur », 28, 34, 59, 81, 233*-90; / communication, 233, 235; / différenciation, 251, 257; / invariabilité, 290.

externe, linguistique, 195, 291-2.

F

faire, 215, 249; + adjectif, 254-5; anaphorique, 120; auxiliaire, 22-3, 78; avoir à — à, 47; copule, 174; générique, 152-3; se — + adjectif, 245.

faite + infinitif, 22-3, 78.

fait, le — de, que, 211-3.

falloir, 48, 171.

falot, 145.

fausse élégance, 286; figure, 141-2, 237; liaison, 188.

FAUTE : « transgression de la norme », 17-20 (/ déficit).

féminin, 22-3, 51-2, 78, 189, 241.

FIGEMENT : « brièveté sémantique », 109*-13, 125, 162-3, 213 (/ brachylogie).

FIGURE : « interversion ludique de deux significations, qui restent associées l'une à l'autre » 11, 30, 34, 80-1, 141*, 147, 236*-67, 279 (/ transposition sémantique).

figuré(e), adj. de relation, 256-7; affirmation, 265-6; animal, 240; animé, 240; antériorité, 260; article, 243, 265; chiffres, 265; collectif, 252; comparaison, 258-60; comparatif, 258-9; complément de relation, 256; conditionnel, 261-2; corrélation, 258-63; démonstratif, 244, 246; déterminé, 265; espace, 246-7; féminin, 241; futur, 248-9; futur antérieur, 260; gestes, 246; imparfait, 248, 260-1; impératif, 264; impersonnel, 240; inanimé, 240; indéterminé, 265; interlocuteurs, 242-3; interrogation, 264; masculin, 241; manière, 254; modalité, 263-6; négation, 264, 266; nom propre, 243; nombre, 241-2, 251; nominal, 244-5; objet, 245, 255; participe, 249-50; personne, 241-2; plante, 241; pluriel, 242, 251; plus-que-parfait, 248; positif, 260; possessif, 244; présent, 247-8; procès quantifié, 252-3; pronom, 244-6; pronom personnel, 245-6; pronominal, 245-6; procès,

249-51, 254-5; qualité, 253-4; quantité, 251-3; réfléchi, 255; relation, 254-7; sexe, 241; style direct, 242; substantif, 243-4; subst. abstrait, 257-8; sujet, 255; superlatif, 259-60; temps, 247-9; temps relatif, 260-2; totalité, 252; transitivité, 257-8; verbe transitif, 255.

final(es), 76, 96-100, 124, 183, 192; consonnes, 51, 70-1, 73, 207-8; débilité, 179-80; revivification, 70-1; *e*, 77.

FINALITÉ : « rapport de procédé à besoin », 20*-3, 63, 111-2, 236, 238-9, 271, 282-4, v. adaptation créatrice, fonction(nel), procédé, sélection.

fixer qn., 115.

flexion, 68, 179-80.

fois, des, 252-3; *des — que*, 217; *une —*, 181; — *prochaine*, *dernière*, 192.

FONCTION : « propriété d'un procédé en vue de laquelle il est agencé », 17-20.

FONCTIONNEL : « qui concerne le fonctionnement; *spéc.* qui concerne la fonction, le besoin, un rapport de besoin à procédé », 18-9 (/ fortuit); cycle, 22*-3, 63, 76, 233.

FONCTIONNELLE, LINGUISTIQUE : « du fonctionnement; *spéc.* science des rapports entre besoins et procédés linguistiques », 17*-39, 84, 195, 211, 231, 236, 291.

fonctionnement, 29, 113, 195.

force, à — que, 180.

formelle, analogie, 48-54; différenciation, 84; expressivité, 34, 266-83.

formules, 23, 75.

fort, se faire — de, 111.

FORTUIT : « non-téléologique, non-fonctionnel », 21, 47; affectivité, 236, 283-4; ré-

pétition, 100-1, 128-30, 147.
fortuné, 29, 47-8.

Foulet, 80.

francisation, 53-4, 113.

futur, 72, 77, 99, 150, 169-70, 248-9, 263-4; participe, 193.

G

g, 126.

gémiation, 279-80.

générale, grammaire, 25; linguistique, 10.

GÉNÉRIQUE, SIGNE : « interchangeable d'une signification à l'autre, à l'intérieur d'une catégorie donnée », 132, 140*, 144, 211; corrélatif, 154; substantif, 142-3, 209; verbe, 152; v. concept, couple.

GÉNIE DE LA LANGUE : « dosage des besoins, dans une langue donnée », 28.

génitif, v. complément de relation.

genre, 50-2, 73-4, 145-6, 207-8, 275.

germanisme, 218, 284-5.

gérondif français, 117-8, 182, 199.

geste, 38, 155, 246.

Gilliéron, 20, 63-6, 70, 72, 76, 87.

gn [*gn* > *ñ*], 53.

Goblot, 17, 22-3, 121, 134.

grâce à, 140, 160; *ce que*, 181.

GRAMMAIRE : « science des rapports entre signes et significations », 34-5.

grammairiens, 9, 37.

grammatical, conformisme, 33, 54*-60, 180, 182-3, 199-200, 204, 228.

Grammont, 96, 192, 236, 266, 277.

GRANDE COMMUNICATION, LAN-

GUE DE : « qui a pour fonction la transmission rapide et étendue de la pensée entre le plus grand nombre d'individus malgré leur hétérogénéité », 37*, 64, 138, 232, 292.

graphie, 45-6, 61, 74*-5, 92, 119, 188, 229-30, 269, 284-5, 289.

grec, 31, 55, 138, 206, 245, 259.

-gui- [*gyi* > *gi*], 53.

H

h, 97.

HAPLOGOLOGIE : « *spéc.* non-répétition de deux syllabes en contact; *sens large* : ellipse discursive », 127-30.

heur, 67, 287.

hiatus, 103*-5, 129, 192, 282-3.

hindoustani, 179, 194.

historique, futur, 248-9; imparfait, 260-1; linguistique, 25-31; présent, 247-8.

hommes et bêtes, 145, 240.

homonymique, attraction, 44.

homophon(i)e, 11, 65-75; / polysémie, 69-70.

I

i, phonème, 127, 277, 280.

-ic, angl., 284.

ici, 86, 148-9, 199, 203, 205.

identification, 97.

-ie > -rie, 99.

-ième, 156.

-ier > -rier, 99; > -tier, 99.

il(s), 22, 127, 145-6, 151, 189-90, 224.

illogisme, 50, 57-9, 237-8.

imparfait, 169, 200, 248, 260-1.

impératif, 200, 264.

IMPERSONNEL : « conversion du prédicat d'inhérence en su-

jet », 189-90, 224*, 231, 240, 314 (/ passif).

IMPORT [Lalande, 354] : « signification accessoire, nuance expressive », all. *Nebensinn*, *Gefühlswert* (Erdmann), v. archaïque, caritatif, écrit, évaluation, laudatif, péjoratif, populaire, relevé.

in-, 46, 53, 85, 205-6.

inanimé, 143-5, 240.

incohérence, 110-1.

incorrect, 17-20, 32-3.

indéfini, article, 74, 91, 97, 259, 265; pronom, 198-9; sujet, 221-2.

indépendante, phrase, 161-75.

indéterminé, 221-2, 224, 265; passé, 79-80.

indicatif, 199-200, 214, 261.

indices, 32*, 110-1, 116, 172, 257-60, 275.

INDIFFÉRENT, SIGNE : « dont la signification est interchangeable entre deux catégories sémantiques contraires », 140.

indifférer, 46, 115.

indirect, style, 242; interrogation, 213-4.

indo-européen, 130, 143, 155, 162, 177, 179, 193-4, 201, 292.

infinitif, 101, 114*-5, 118, 169, 200, 212-3, 219; sujet de l', 93-5.

infinitive, proposition, 93-5, 101, 200, 212*-3, 229.

-ing, angl., 53, 284.

-ingue(r), 281.

INHÉRENCE : « transitivity intrinsèque entre déterminé et déterminant » (/ relation); / accord, 152; adjectif, 153, 191-4; adverbe, 202; conversion, 224; préposition, 153; et relation, 152*-3, 178-9, 254-7; subordinatif, 178-9; verbes, v. *être*, *devenir*.

initial(es), abréviation par, 119;
consonne, 98-100; flexion,
179-80; *gn* [ñ], 282; *š* +
consonne, 281-2; syllabe, 124;
v, 98; *z*, 98.

inter-, 196.

intercalation, 92, 137, 174, 209.
interchangeabilité, v. invaria-
bilité.

interchangeable, verbe à radi-
cal, 172-4.

interjection, 115.

interdépendance, 41.

intéressé, interlocuteur, 246;
sujet, 245-6.

interlingues, coïncidences, 38;
transpositions, 232, 283.

interrogatif, 159-60, 264.

interrogation, 156, 158-60, 264,
272-3.

intersocial, emprunt, 285-6.

intonation, 159-60, 270, 272-3.

INTRANSITIF : « qui fonctionne
comme déterminant (prédi-
cat, ou prédicat condensé) »;
VERBE — : « qui fonctionne
comme prédicat », 138, 214*-
8, 255; v. absolu, neutre.

INVARIABILITÉ : « économie
mémorielle » (/ brièveté),
107, 131-232; / accord, 163,
191-2; et brièveté, 220, 231-2;
/ conformisme, 61, 163, 182-3,
199-200, 204, 228-9; / diffé-
renciation, 161, 195, 205-6;
/ expressivité, 290.

invariable, adjectif, 196; pré-
dicat, 163-4; pron. person-
nel, 164; séquence, 162, 164-6,
183, 187, 193-9, 201-2, 206,
208-9, 211, 227-8; substantif,
207-8; verbe, 32, 162-3, 167*-
72.

inversion, 11, 92-3, 158-9, 193,
227-8, 256, 271*-7, 286, 289.

-ionné, adjectifs en, 117.

-ionner, verbes en, 115, 173.

-ir, verbes en, 167, 170, 174,
245.

irrégularité, 28, 69, 137*, 156.

irréguliers, verbes, 28, 32, 167*-
72.

-isme, 210.

J

j a p o n a i s, 31, 74-5, 145-6,
150, 179, 186, 194, 206, 222,
280.

Jespersen, 17-8, 134, 266.

Joran, 75.

jouir, 140, 160.

journaux, 37.

jusqu'à, 247; + préposition,
219.

juxtaposition, 154-5, 195, 219.

K

k, phonème, 100-1, 126, 129;
graphie, 284-5.

ks, traitement du groupe, 103.

L

l, 126.

là, 86, 148-9, 247.

l a t i n, 25-6, 31*, 35, 73, 138,
149, 155, 161-2, 193-5, 201,
206, 219, 227, 255, 259, 280.

latinisme, 95, 287, 289.

laudatif, 86, 140, 160, 254.

langue / parole [Saussure], v.
système / fonctionnement.

le, *la*, *les*, 128, 130, 197, 255,
265, 271.

-*le*, 126.

Legrand, 116, 160-1.

lequel, 184-6, 190.

lettres populaires, 37, v. Agence
des Prisonniers de Guerre.

lexical(e), conformisme, 61*,
196, 208, 210; différenciation,
63, 76.

LEXIQUE : « partie de la gram-

maire qui traite des signes simples » (/syntagmatique), 63, 76, 87, 140.
 liaison, 91-2, 98, 129; *v*, 104; *y*, 104; *z*, 103-4, 188.
 lieu, 148-50, 246-7; adverbe, 203; verbe, 149.
 LINÉAIRE, TRANSPOSITION : « changement d'étendue ou de direction syntagmatiques » (/ condensation), 214-25.
 linguistique, 10, 17-39, 84.
 littéraire, langue; 35*-7, 120, 185-6, 189, 229-30, 235, 239-40, 242-3, 247-9, 255-7, 265, 274, 276-8, 285-9.
 locatif, 149, 180.
 logique, 24, 50, 57, 59, 132*-4, 175, 237-9, 247-8, 251, 262, 265-6, 274, 290.
 LOI : « formule énonçant un rapport de mutuelle dépendance entre deux ou plusieurs faits » (/ règle), 23*-5, 31, 75, 124, 129-30, 277, 281-2.
 Lorck, 58, 235.

M

m, 126.
malgré, 122; *que*, 180.
 manière, 133, 151, 254; adverbe, 202, 245.
manquer, 171.
 Martinon, 79, 93, 146.
 Marty, 17, 20*, 29, 134-5.
 masculin, 50-2, 145, 241.
 Meillet, 31, 36, 79, 280, 291-2.
meilleur, 112, 259.
même, 199, 201.

MÉMOIRE : « ensemble des éléments logés *in absentia*, en dehors de la chaîne parlée » (/ discours), 22, 27-8, 33*, 36, 97, 107, 112, 132, 138, 167, 183, 215-6, 228, 313*.

MÉMORIEL, RAPPORT : « soutenu entre ce qui est donné dans le

discours (*in praesentia*) et ce qui est logé dans la mémoire (*in absentia*), 33, 313 (/ discursif).

mémorielle, différenciation, 76-87; ellipse, 120-7; expressivité formelle, 267-77; phonologie, 96; représentation, 114-9; syllepse, 50.

-ment, adverbess en, 202.

métathèse, 103.

mieux, 112, 151, 259; *le*, *la*, *les*, 57.

milieux, évocation de, *v*. emprunt expressif.

Millardet, 20-1, 44, 101.

mobilité du signe, 131-8.

modal, conformisme, 58-9.

modalité, 157-60, 200, 245-6, 253, 260-6.

modes, attraction des, 58-9.

MOLÉCULE : « agencement d'une unité avec une ou plusieurs sous-unités en un syntagme », 162, 164-5 (/ isolation).

moment, *du* — *que*, 263.

monosyllab(ism)e, 65*-75, 96, 130, 143, 200, 207-8, 292.

MORPHOLOGIE : « étude des catégories grammaticales » (/ sémantique), 11, 50, 60, 286-9; « syntagmatique étroite » (/ syntaxe), 87, 176-7, 205-6.

mouvement, 149-50.

moyen (voix), 245.

moyennant que, 180.

moyen terme, 45, 192, 313.

muet, *e*, 97, 101-2, 129-30.

N

n, 99, 126.

ñ, 53, 282.

ne, 49, 87, 201-2.

négation, 46, 82, 87, 199, 251, 253, 264; adverbe, 201-2,

205-6; concordance, 59; et affirmation, 157-8, 265-6.

netteté de syllabation, 101-5.

neutre, 143.

neutre, verbe, 214-5.

noble, style, 285.

nom, 133-4.

nombre, 50, 207-8, 230-1, 241-2, 258.

nombres, 70, 74, 97, 156, 265.

nombreux, 198, 289.

NOMINAL : « pronom représentant un substantif logé dans la mémoire », 90, 114*-5, 144, 220, 245.

NOMINALISÉ : « signe transposé en nominal », 148, 220; + *de*, 90-1.

nominales, conjugaison, 134.

nominatif, v. sujet.

non-accord, 111, 163-4, 183, 191-2, 250.

non-interchangeabilité, 112, v. variabilité.

non-liaison, 97, 192.

non-répétition, 121, 127-30.

Noreen, 18.

NORMATIF (-IVE) : « qui relève de la contrainte sociale »; grammaire, 9, 17*-25, 128, 232, 237-8, 266, 290; sciences, 24-5 (/ fonctionnel).

NORME : « contrainte sociale » (/ fonction), 17-20.

nouveau, 83.

numéral, 70, 74, 97, 198, 251.

numération, 156, 265.

numéro, 156.

Nyrop, 102, 121, 272.

O

o, 127.

ô, 127.

-*o*, 119, 268.

OBJET : « prédicat de relation », 56, 164, 194, 255; — 1 : « — direct », 165, 187, 221, 223-4, 231; — 2 : « — indirect », 165-6, 195, 215, 222-4, 231, 245-6; proposition —, 89.

observer qch. à qn., 216.

Ogden-Richards, 235.

-*oir*, verbes en, 170-1.

on, 77, 146-7, 151, 163, 238, 265.

-*on*, 241.

onomatopées, 277, 283.

ordinal, 156, 228.

ordre des mots, v. séquence.

originatif, *de*, 49.

origine du langage, 20, 236, 291.

orthographe, v. graphie; ré-forme de l', 75.

-*ot*, 268.

où, 183, 185-7, 190*-1.

oubli, 22, 140-1.

-*ouille(r)*, 267-8, 277, 280-1.

oultre, en — *de*, 217.

-*oye(nt)*, 76.

P

p, 125.

palpitant, 250.

par (/ *de*), 88.

parallélisme psycho-linguistique (/ alogisme), 133-4.

parce que, 122, 154, 218, 226, 229-30.

parfait, 78, 86, 252, 279.

parfois, 252-3.

parlée, langue — et l. écrite, 35*-7, 116, 120, 154, 161, 185-6, 189, 195, 205-6, 229-30, 235, 239-40, 242-3, 248, 255-7, 265, 274, 276-8, 285-6.

parleur, 107.

parole / langue [Saussure], v. fonctionnement / système.

participe, 22-3, 46, 56, 78, 80-1, 95, 117-8, 170, 178, 182*, 193, 211*-2, 249*-50, 278.

participiale, proposition, 182, 211-2.

parties du discours, 133, 136.

partitif, 166, 197.

pas, 157-8, 199, 201, 205-6.

passager (-ère), 48.

passé, 77-80, 116, 149, 170, 247-8, 285; participe, 80, 95, 118, 170, 182-3, 250.

PASSIF : « conversion de l'objet en sujet », 230, 250; — 1 : « conversion de l'objet 1 », 221-2; — 2 : « conversion de l'objet 2 », 223-4.

pâte / pâtissier, loi, 124-5.

pathologie et thérapeutique, 63-75.

pause, 72, 155, 226, 229-30, 272, 274.

pauvreté de vocabulaire, 160-1, 292.

péjoratif, 47, 73, 86, 140-1, 160, 252, 254, 263.

pendant que, 154, 263.

pensée, 134-6.

personne, 145-8, 231, 241-2.

personne de, 90.

personnel, pronom, 95, 127, 134, 145-8, 164-6, 245-6; + infinitif, 93-4; + participe, 95.

personnelles, terminaisons, 162-3.

personnes, 151.

petit, 152, 193, 254.

petite communication, langue de, 132, 140, 292.

peut-être, 263.

PHILOLOGIE : « science des textes » (/ linguistique).

philosophie, 10, 214-5.

PHONÈME : « son linguistique », 53-4, 60, 70-2, 76-8, 96-105,

124-30, 139, 231-2, 277, 280-2, 286.

PHONIQUE : « qui concerne les phonèmes abstraction faite des significations »; différenciation, 34, 96-105; transposition, 34, 139, 231-2; usure, 179-80.

PHONOLOGIE : « science des rapports entre phonèmes abstraction faite des significations », 20-1, 34*-5, 53-4, 60, 70-2, 76-8, 96-105, 124-30, 139, 231-2, 277, 280-2, 286.

PHRASE : « rapport de sujet à prédicat », 21, 161-5; ADVERBE DE — : « signe porteur du prédicat psychologique, c.à.d. s'appliquant à une phrase entière », 226-7, 229; phrase-copule, 226-7; phrase > mot, 175-214.

pire, 112, 143, 227, 259.

place des termes, v. séquence.

pléonisme, 110-2, 137.

plurale tantum, v. pluriel sémantique.

pluriel, 50, 74, 150-1, 207-8, 230, 241-2, 251, 258, 279.

plus, 59, 73, 155, 110, 199; *bien*, 227; *des*, 111; *en — de*, 217; *le la les*, 57, 257, 259; — *ou moins*, 263; — *que*, 259.

plus-que-parfait, 248.

plutôt, 258-9.

poésie, langue de la, 104.

pointer, 69, 172.

politesse, 235, 248, 251.

polysémie, 64-5, 69-70, 72-3; / homophonie, 69-70.

POLYTÉLISME [Bouglé] : « diversité des besoins auxquels un même procédé peut répondre, et inversement », 26*, 269, 282.

populaire, étymologie, 27, 44; graphie, 75, 188; import, 86, 130, 156; lettres, 37.

populo, 119, 252, 286.

portée, 91-6, 226.

positif, degré, 260.

possessif, pronom, 72, 134, 148, 166, 199, 244.

possession, 174, v. *avoir*.

possessive, conjugaison, 134.

postériorité, 156-7.

POSTFIXE : « affixe postposé au substantif qu'il détermine », 206-8.

postposé(e), adjectif, 192, 275-6; adverbe, 201-2, 276; circonstancielle, 201; complément de relation, 194-5; déterminant, 198-9; objet, 194-5; verbe, 179.

postpositions, 179-80, 194.

POSTVERBE : « affixe postposé au verbe qu'il détermine », 112, 206-8.

potentiel, adjectif, 82, 173, 193, 251.

pour, 218, 264; *ce que*, 181; + conjonction, 219; + *de* + infinitif, 213; + préposition, 219; + pron. personnel + infinitif, 93-4; + *que*, 154, 200; + *sûr*, 202.

pouvoir, 77, 171.

PRÉDICAT : « ce pour l'énonciation de quoi la phrase est agencée », 135, 161*, 163*-7, 174, 176, 182, 192, 198, 230, 256-7, 279; coordonnée —, 225-7; non-accord, 163-4; proposition —, 89.

PRÉDICATIF : « prédicat condensé déterminant un signe actualisé », 88-91.

prédication, 161-75.

préfixe, 53, 85, 98, 193, 205-6*, 211, 252 (/ postfixe; / préformante).

PRÉFORMANTE : « subordonnatif affixé par devant », 156, 179*, 202-3.

prénom, 197, 243.

préposé, adjectif, 192-3, 257, 275-6; adverbe, 201, 271, 276; apposition, 274-5; circonstancielle, 201; complément de relation, 194-5; déterminatif, 198-9; interrogatif, 159, 273; objet, 164-6, 194-5, 271-3; prédicat, 164, 271-3; relative, 273-4; subordonnatif, 179-80, 193, 202-3; sujet, 162-3; substantif, 256.

préposition, 55, 123, 133, 148, 176*-81, 195-8, 203, 213, 216-8, 231, 247.

prépositionnel, groupe, 219.

présent, 150, 169, 247-9; participe, 80, 95, 117, 178, 222, 249-50, 278.

PRÉSENTATIF : « subordonnante représentée », 115, v. *c'est*, *voici*, *voilà*, *ya*.

puisque, 204.

prétérit, 78, 86.

PRÉVERBE : « affixe préposé au verbe qu'il détermine », 98-9, 112, 206*.

primitifs, temps, 168-71.

primordial, 45, 257.

principale, proposition, v. subordonnante.

PROCÉDÉ : « moyen destiné à satisfaire une fonction (un besoin) », 21*-3, 26, 39, 236, 284 (/ processus).

PROCÈS : « rapport logé dans le temps parcouru », 133, 252-3, 262; adjectif, 82, 173; et état, 78-9, 86, 148*, 249-50, 254-5; verbes, v. *devenir*, *faire* (/ état).

PROCESSUS : « phénomène engagé dans un rapport de causalité simple », 21*, 111, 236, 283-4 (/ procédé).

PROGRESSIVE, SÉQUENCE [Bourciez, Bally] : « séquence déterminée + déterminant » (/ sé-

quence régressive), 162*, 174-5, 177, 179-80, 182, 201-2, 206-9, 211-2, 276.
promettre, 237, 249.
 pronom, 93-5, 113*, 127, 134, 143, 145-8, 197, 208, 244.
 pronominal, infinitif, 93-5; verbe, 56, 164, 245-6.
 prononciation, v. phonème, phonique, phonologie.
 PROPHRASE : « phrase représentée », 113, 115, 120, 227.
 prophylaxie, 64.
 PROPOSITION : « phrase condensée », 229.
 propre, nom, 197, 241, 243, 287.
 prosthèse, 102.
 pseudo-dérivés, 72.
 pseudo-diminutifs, 72.
 pseudo-littéraire, langage, 286.
 psychologie, 24, 30, 39, 133*-5.
 PSYCHOLOGIQUE, PRÉDICAT : « dont le sujet est une phrase indépendante », 226-7; SUJET : « dont le prédicat est une phrase indépendante », 226-7.
 psychologisme, 58-9, 276.
puisque, 122, 154, 263.
 puristes, 9-10, 12, 37*, 86-7, 140.

Q

-*qua*- [*kwa* > *ka*], 53.
 qualificatif, adjectif, 80-3, 152, 191-4, 225, 249-51, 256-7.
 qualité, 133, 151-2, 243-4, 253-4, 258, 279.
quand, 181, 200-1, 263; [*kât*], 200; *même*, 204, 213, 218; *même que*, 213; *que*, 213; ...*que*, 120, 129.
 quantificateurs, 198.
 quantifié, procès, 252-3.
 quantité, 150-1, 251-3, 263.
que, 92-3, 119-20, 123, 184*-90,

211-3, 272-5; *au, dans le, en cas*, 22, 100; *à cause*, 22; — *ça*, 36, 189; corrélatif, 154; + *que*, 100-1, 128-9; + *qui*, *qu'il*, 101, 288; « seulement », 201; + *si*, 100.
qu'elle(s), 188.
quel... que, 100-1, 129.
quelque, 73, 198.
quelquefois, 252-3; *que*, 217.
quelque... que, 129.
quelques, 199, 220, -*qui*- [*kʷi* > *kʷi*], 53.
qui, 19, 144, 163, 183, 186, 188-91.
qu'i(l), 36, 47, 188*-90.
quila, équivoque, 19, 22-3, 78.
quitter de, 172.
quoi, 144, 185*, 231-2.
quoique, 122; *ça*, 181.
qu'on, 47, 188.

R

r, 126.
 radical, 161-3, 167-72, 207-8.
rappeler, se — de, 101, 172.
 RAPPORT, SIGNE DE : « signe reliant le déterminé et le déterminant », 121, 128, 152, 155-6, 161*, 174, 176-7, v. verbe transitif, copule, subordonnatif, coordinatif.
rapport à, 123; *ce que*, 181.
r(e)-, ré-, 87-8, 98-9.
 -*re*, 126.
 réciproque, verbe, 175.
 rection, 152, 195.
 reduplication, 287.
 réel, substantif, 207-9, 257-8 (/ substantif abstrait).
 réfléchi, 56, 146-8, 166-7, 255.
 RÉFLÉCHIE, RELATIVE : « dont l'objet et l'antécédent sont identiques », 182-3.
 refoulement, 22, 141-2.

RÈGLE : « formule énonçant une norme imposée par la contrainte sociale », 23*-5, 93, 128, 182 (/ loi).

RÉGRESSIVE, SÉQUENCE : « séquence déterminant + déterminé » (/ séquence progressive), 162, 177, 179-80, 182, 201, 206, 211-2, 271-2.

réguliers, verbes, 69.

relatif, adverbe, 200-1; attraction du, 55; comparatif, 258; pronom, 127, 178, 183*-91; superlatif, 259-60; temps, 80, 156-7, 260-2.

RELATION : « transitivity extrinsèque entre déterminé et déterminant » (/ inhérence); adjectif de, 81-2, 153, 173, 195*-6, 229, 256-7; circonstanciels et adverbes, 203; compléments, 194*-5, 204, 224-5, 229, 256, 276-7; / corrélation, 153-4; participe de, 117; / rection, 152; préposition, 153, 179; verbes, v. *avoir, faire*.

relative, proposition, 36, 116-7, 123, 182*-91, 201, 211-2, 273-4, 276-7.

relevé, import, 86, 130, 156, 285-6.

remarquer qch. à qn., 216.

répétées, voyelles, 101.

répétition, 100-1, 128-30, 147, 277-9, 282, 287.

réponses, 120, 264.

REPRÉSENTANT : « signe remplaçant un équivalent plus long ou moins maniable », 113*-20, 145-6, 151, 272; adjectif, 116-7; participe, 117; suffixe, 119; verbe, 115-6.

REPRÉSENTATION : « remplacement d'un élément par un équivalent plus bref ou plus maniable », 89, 91, 113*-20, 270-1.

représenté(e); adjectif, 113;

phrase, 113; relative, 116-7; temps, 116; terminaison, 119; verbe, 113, 120.

ressortir de, 116.

rétrécissement, 214-20.

revenger, se, 48.

rhétorique, 236, 239, 255, 278.

richesse de vocabulaire, 161.

-rie, 99.

rien, 266; *de* —, 202; — *de*, 90; — *moins que*, 202.

risquer, 140, 160, 263.

romanistes allemands, 58-9.

Rousseau, 19, 260.

S

s, 102, 126.

š, 53; + consonne, 281-2.

s saxon (angl. 's), 284.

SANDHI : « conformisme phonique », 33-4, 60*-1, 100.

sanscrit, 180, 245.

Sapir, 34, 135-6.

Saussure, de, 18, 21, 23, 27, 29, 30-1, 33, 38, 39*, 102, 109, 132, 134, 237, 246, 292.

savant, 52-3, 61, 81-5, 140, 196, 210, 257, 285.

Schmidt, P.W., 194-5.

se, 147-8, 245-6, 255; + infinitif régime, 95; passif en, 221.

Sechehaye, 34, 137, 152, 180, 237.

second, 156.

sélection, 21*-2, 98-9, 112.

SÉMANTIQUE : « qui concerne la signification » (/ formel, morphologique), 11, 133*-6, 172; analogie, 44-8, 287; archaïsme, 289; catégorie, 133, 142; conformisme, 60; différenciation, 83*-7, 97, 130, 156; expressivité, 34, 141, 238-66; extensions, 141; gra

phie, 45-6; masculin, 50; pluriel, 50, 60; singulier, 50; transposition, 34, 139*-61, 238-9, 247-8, 261; usure, 28.

SÉMOLOGIE [Saussure] : « science du signe en général (linguistique ou autre) », 38*-9, 246, 313*.

SÉPARATIF : « signe de délimitation, d'inversion »; *de*, 92-3, 256, 275; *que*, 92-3; *v*, 98.

séparatives, consonnes, 97-8, 103-4.

SÉQUENCE : « ordre de succession des éléments agencés », 56, 83, 89-93, 176-7, 179-80, 183, 186-7, 192-4, 271-7, 284.

ses, 148, 151.

sexe, 145-6, 241.

si, 117, 175, 205, 264; + imparfait, 200; + *que*, 213; repris par *que*, 120.

signe, *en* — *que*, 180-1.

signification, 134-6.

simple, passé, 77*-9, 116, 170, 247-8, 285.

simultanéité, 117, 156-7.

singulier, 50, 76, 150-1, 230, 241-2, 251.

situation, 65, 121, 139-40, 145-6, 149, 154-5, 236, 265, 313*.

snobisme, 284-5.

société, sociologie, 24*, 32-3, 131-2, 136, 285-6, 291-2.

soi, 146, 151; -*disant*, 110.

solutionner, type, 173.

sons, *nous*, 163.

SOUS-ENTENTE : « ellipse mémorielle d'un élément porteur d'une signification » (/ amuïsement), 30, 34, 121*-4, 186, 227, 269-70.

SOUS-UNITÉ : « signe non-accentué » (/ unité), 139, 232.

souvent, 252-3.

spatial(e), adverbe, 247; déter-

minatif, 246; préposition, 148-50.

spéciale, langue, v. l. de petite communication.

-*sque* (< -*xe*), 103.

stagnant, *stagner*, 53, 116.

statique, 11, 26, 29-31.

style indirect libre [Bally, Lips], 242-3.

subjonctif, 58-9, 76-7, 170-1, 199-200, 213, 260; imparfait, 78; plus-que-parfait, 78.

SUBORDINATIF : « verbe transitif condensé » (/ coordinatif), 55, 177*-81, 182, 193, 211-3, 216-8, 226-7, v. préposition, conjonction.

SUBORDINATION : « rapport de sujet à prédicat entre les deux termes d'une phrase, et tout ce qui en dérive » (/ coordination), 175, 225*-6, 229, 270.

SUBORDONNANTE, PROPOSITION : « sujet + verbe transitif, abstraction faite du prédicat » 55, 57-8, 89, 115, 122 (/ subordonnée).

subordonnée, proposition, 55, 57-8 (/ subordonnante).

substance, 133, 142-8, 240-6, 257-8.

substantif, 118-9, 122, 133-4, 142-3, 204, 207*-14, 218-20, 229, 243-4, 252, 257-8, 278; déterminants du, 181-99; > verbe, 172-3.

substantivation, 204, 207*-14, 218-20.

SUBSTANTIVE, PROPOSITION : « phrase condensée en un substantif », 89, 211-4.

substantivé, adjectif, 218-9; déterminatif, 220; groupe prépositionnel ou conjonctionnel, 219; infinitif, 219.

substitution, 73, 110, 171-2, 266-71.

subtilités, 86-8.

suffixe, 51, 53, 85-6, 119, 125, 193-4, 196, 202, 210-1, 241, 252, 268-9.

suite, de, 86.

SUJET : « ce dont le prédicat énonce qch. », 56, 93-5, 122, 161, 162*-3, 176, 221, 224-5, 231, 255; coordonnée —, 225-7; proposition —, 89.

superlatif, 257, 259-60, 279.

SUPPLÉTION : « variation maximum » (/ invariabilité), 137*, 155, 157-8, 160, 221, 223.

sur ce que, 181.

surcomposés, temps, 78-80, 157.

surtout que, 227.

syllabation, 96-7, 101-5.

SYLLEPSE : « prédominance de la sémantique sur la morphologie », 50, 60.

SYMBOLE [Saussure] : « signe relié à sa signification par un rudiment de lien naturel » (/ signe arbitraire), 11, 131*-2, 290.

synonym(ies), 171-2, 267; bifurcation, 83*-7, 97, 130, 156.

SYNTAGMATIQUE : « théorie des syntagmes; qui se rapporte aux syntagmes » (/ lexique, lexical), 161, 176; cohésion, 87-91, 174; densité, 214; différenciation, 87-96; direction, 221-5; élargissement, étendue, rétrécissement, 214-20; transposition, 34, 139, 161*-230; v. syntaxe/morphologie, subordination/coordination.

syntagmatique/associatif [Saussure], v. discursif/mémoriel.

SYNTAGME : « agencement de deux ou plusieurs signes », 161, 176 (/ signe simple, lexical).

SYNTAXE : « syntagmatique lâche » (/ morphologie), 49,

87-9, 288-9; > morphologie, 139, 175-214.

système, 28-9, 41.

T

t, 104, 126, 129.

Tegnér, 18.

téléologique, v. fonctionnel.

tel qu'il soit, 100-1.

temporelle, conjonction, 263; préposition, 148; proposition, 118.

temps, 33-4, 55, 57-8, 77-80, 116, 150-1, 156-7, 182-3, 197, 213, 231, 247-9, 260-4.

terme, 45, 192, 313.

terminaisons, 125, 147, 162-3; genre des, 51-2.

terminale, flexion, 179-80, 195.

terminologie, 11*, 23, 33, 121, 235, 258, 261-2, 255, 278, 313.

thèmes de conjugaison, 168-71.

Thérive, 35-6.

-ti, interrogatif, 159, 264.

toujours, 203, 252-3.

tout(e), 57, 92, 157-8, 204, 244, 252.

traditionnelle, grammaire, 10, 12, 113, 258, 261.

traduction, 54, 133.

TRANSFIGURER : « prendre au figuré » (/ transposer).

transitif, adjectif, 175, 217, 250; adverbe, 178, 217.

TRANSITIF, VERBE : « signe de rapport ayant pour fonction de relier le sujet et le prédicat », 138, 161, 176-80, 182, 214*-8, 226-7, 255; — 1 : « — suivi d'un objet 1 », 215; — 2 : « — suivi d'un objet 2 », 215-6.

transitivation, 115, 214-8, 227.

TRANSITIVITÉ : « rapport de déterminé à déterminant »; — sémantique, 152-3, 254-7, v.

inhérence / relation; — syntagmatique, 161, v. signes de rapport.

TRANSPOSITION : « passage d'un élément formel d'une valeur à une autre », 136-232; / figure, 238*-9, 247-8, 261, 283.

transpositive, anaphore, 230; ellipse, 230-1.

très, 174-5, 205.

trois consonnes, loi des, 129-30.

tronqué, participe, 80-1; relatif, 127, 184.

U

u [= *ou*], 127, 277.

un, 22, 70, 74, 91, 97, 128, 198, 220, 251, 259.

unité psychologique du mot, 96.

UNITÉ : « signe accentué » (/ sous-unité), 139, 231-2.

urger, 46, 116.

usure, 179-80, 233, 276, 279.

V W

v, 98, 104, 126.

valoir, 48, 171.

variabilité, variation, 137-8; v. cumul, discontinuité, verbes irréguliers, pléonasme, supplétion.

vas, *je*, 32, 163.

velours, 103-4.

Vendryes, 55, 79, 133-4.

venir, 148, 150, 255.

verbal(e), radical, 32, 161-3; terminaison, 147, 162-3.

verbe, 28, 68-9, 77, 113, 115-6, 120, 133-4, 138, 149, 210; déterminants du, 199-203; > substantif, 138, 210-1.

vieillis, éléments, 22, 66-9.

virtuel, 88-91, 230-1, 274.

vite, 151, 204.

vocalique, allongement, 279; prononciation, 104.

vocatif, 115.

voici, *voilà*, 86, 115, 148-9.

voix, v. conversion.

vouloir, 171, 213, 245, 263-4.

voyelle; alternance, 277; > consonne, 104-5; loi des deux, 129-30; répétition, 101; -tampon, 102.

Wundt, 134.

X Y Z

x, traitement populaire de, 103.

y, 127, 151, 165, 271.

-*y*, angl., 284.

ya, 115.

yod, 76-7, 104, 126-7.

z, 98, 103-4.

zéro, signe, 226, 269.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 22, ligne 10, ajouter : c'en sont.

Page 32, PROCÉDÉS DÉTOURNÉS. — L'inversion des valeurs est une des « ruses » employées par le langage pour passer de la séquence régressive à la séquence progressive; des syntagmes régressifs viennent à être interprétés, sans que la séquence formelle de leurs éléments soit modifiée, comme des syntagmes progressifs :

Ce sont de braves gens « prédicat + sujet » → *c'est des braves gens* « sujet + prédicat » (p. 164).

Restent 20 francs « prédicat + sujet » → *reste 20 fr.* « sujet + prédicat » (*ib.*).

Prévu 3000 visiteurs « prédicat + sujet » → *prévu 3000 v.* « sujet + prédicat » (*ib.*).

Moyen terme « adj. + subst. » > « subst. + adj. » (p. 45).

Sans bourse délier « objet + verbe » > *sans bourse déliée* (dans un prospectus) « subst. déterminé + ppe déterminant ».

L'extension de ce type est plus grande qu'on ne croit.

Page 33, MÉMOIRE (MÉMORIEL) / DISCOURS (DISCURSIF). — Les deux termes n'ont pas la même extension. *Mémoire* (*mémoriel*) s'applique à n'importe quel système de signes (linguistiques ou autres); *discours* (*discursif*) ne peut se dire que du langage. Du point de vue plus général de la sémiologie, la mémoire s'oppose à la SITUATION, dont le discours et le contexte ne sont que les faces linguistiques :

situation : « ensemble des rapports soutenus entre éléments donnés *in praesentia* ».

discours : « situation parlée ».

(con)texte : « situation écrite ».

Page 57, ligne 1, lire : Nous ne l'appellerons...

Page 72, ligne 14, lire : *ovis* → *ovicula*.

Page 83, insérer entre les lignes 1 et 2 : Erreur, sophisme / paralogisme.

Page 86, ligne 2, fermer les guillemets après fréquenter.

Page 133, ligne 13, lire : « procès ».

Page 202, ligne 21, ajouter : La langue parlée tend à raccourcir *d'une manière...* en *de manière...* (de manière habile, intelligente, brutale, etc.).

Page 216, après la ligne 5, ajouter : Nous ne vous *réprouvons* que de perpétuer au temps où nous vivons le Romantisme mort (Z *reprocher*; Chopard, *Ariste et Callias*, 185).

Page 224, IMPERSONNEL. — Les formules vraiment vivantes sont celles en *ya* (ya une maison) et en *c'est* (c'est honteux de mentir),

Le génitif dit subjectif a pour fonction la conversion et la condensation simultanées du sujet d'une phrase d'inhérence en un déterminant de substantif : *sa pensée* est profonde (Z >) la profondeur *de sa pensée*.

Page 227, ligne 30, ajouter : *avec ça que, des fois que, même que.*

TABLE DES MATIÈRES

<i>A mon lecteur</i>	9
Références	13
Introduction à la Linguistique Fonctionnelle	17
A) LINGUISTIQUE FONCTIONNELLE CONTRE GRAMMAIRE NORMATIVE	17
1) La fonction opposée à la norme.....	17
2) La finalité empirique	20
<i>a) La sélection, 21; b) L'adaptation créatrice, 22.</i>	
3) La loi opposée à la règle ²	23
B) LINGUISTIQUE FONCTIONNELLE CONTRE LINGUISTIQUE HISTORIQUE	25
1) L'explication fonctionnelle opposée à l'histoire ..	25
2) Le changement opposé à l'évolution	29
C) LE CHOIX DES FAITS	31
1) Correct et incorrect	32
2) Mémoire et discours	33
3) Grammaire et phonologie	34
4) Langue parlée et langue écrite	35
5) Coïncidences interlingues	38
6) Coïncidences inter-sémiologiques	38
Interdépendance : Assimilation et Différenciation	41
Chapitre premier. — Le Besoin d'Assimilation	43
A) L'INSTINCT ANALOGIQUE.....	43
1) Analogie sémantique	44
2) Analogie formelle	48
B) LE CONFORMISME.....	54
Chapitre II. — Le Besoin de Différenciation (Clarté)	63
A) PATHOLOGIE ET THÉRAPEUTIQUE.....	64

1) L'équivoque	64
2) Les procédés différenciateurs	69
B) DIFFÉRENCIATION MÉMORIELLE	76
1) Différenciation formelle	76
2) Différenciation sémantique (bifurcation des synonymes)	83
C) DIFFÉRENCIATION DISCURSIVE	87
1) Différenciation syntagmatique	87
2) Différenciation phonique	96
<i>a) Délimitation, 96; b) Dissimilation, 100; c) Net- teté de syllabation, 101.</i>	
Economie : Brièveté et Invariabilité	107
Chapitre III. — Le Besoin de Brièveté	109
A) FIGEMENT (BRACHYSÉMIE)	109
B) REPRÉSENTATION	113
1) Représentation mémorielle	114
2) Représentation discursive	119
C) ELLIPSE	120
1) Ellipse mémorielle	121
<i>a) Sous-entente, 121; b) Amuissement, 124.</i>	
2) Ellipse discursive (haplologie)	127
Chapitre IV. — Le Besoin d'Invariabilité	131
A) TRANSPOSITION SÉMANTIQUE	139
1) La substance et ses déterminations	142
2) Espace et temps	148
3) Quantité et qualité	150
4) Transitivity : inhérence et relation	152
5) Corrélation	153
6) Modalité	157
B) TRANSPOSITION SYNTAGMATIQUE	161
1) Prédication (la phrase indépendante)	161
<i>a) Le sujet, 162; b) Le prédicat, 163; c) Tendance au verbe à radical invariable, 167; d) Tendance au verbe à radical interchangeable, 172; e) Tendance au verbe analytique et progressif, 174.</i>	
2) Condensation (phrase > mot, syntaxe > morphologie)	175
<i>a) Le subordonnatif, 177; b) Les déterminants du substantif, 181; c) Les déterminants du verbe, 199; d) Adjectif = Adverbe, 203; e) Déterminants affixés, 205; f) La substantivation, 207.</i>	

3) Transposition linéaire	214
a) Changements d'étendue : Elargissement et rétrécissement, 214; b) Changements de direction : Conversion, 221.	
SUPPLÉMENTS	225
Chapitre V. — Le Besoin d'Expressivité	233
A) EXPRESSIVITÉ SÉMANTIQUE (FIGURES)	238
1) La substance	240
2) Espace et temps	246
3) Quantité et qualité	251
4) Transitivité : inhérence et relation	254
5) Corrélation	258
6) Modalité	263
B) EXPRESSIVITÉ FORMELLE	266
1) Procédés mémoriels	267
a) Substitutions expressives, 267; b) Brièveté expressive, 269; c) Séquence expressive, 271.	
2) Procédés discursifs	277
a) Répétitions expressives, 277; b) Allongements expressifs, 279; c) Combinaisons expressives, 280.	
C) EMPRUNTS EXPRESSIFS	283
1) Déplacement dans l'espace	284
2) Recul dans le temps (archaïsme)	287
Conditionnement social des Besoins	291
Index	293
Additions et corrections	313



WITHDRAWN
FROM STOCK
QMUL LIBRARY



